﻿Project Gutenberg's Jacques le fataliste et son maître, by Denis Diderot

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org

Title: Jacques le fataliste et son maître

Author: Denis Diderot

Editor: J. Assézat

Release Date: June 12, 2012 [EBook #39976]

Language: French

Character set encoding: UTF-8

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK JACQUES LE FATALISTE ET SON MAÎTRE \*\*\*

Produced by Michael Roe, Jean-Adrien Brothier and the

Online Distributed Proofreading Team at http://www.pgdp.net

(This file was produced from images generously made

available by the Bibliothèque nationale de France

(BnF/Gallica) at http://gallica.bnf.fr)

Notes de transcription: Pour une plus grande cohérence de l'ouvrage, les

majuscules ont été accentuées. Le nom de l'auteur a été ajouté dans la

première page de présentation.

JACQUES LE FATALISTE

ET

SON MAÎTRE

Denis DIDEROT

(Écrit en 1773--Publié en 1796)

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Comme \_le Neveu de Rameau\_, \_Jacques le Fataliste\_ fut connu en

Allemagne avant de l'être en France. Schiller en avait traduit, en 1785,

l'épisode de Mme de La Pommeraye, sous ce titre: \_Vengeance de femme\_,

pour le journal \_Thalie\_[1]. Il en tenait la copie de M. de Dalberg. Il

parut, en 1792, une traduction du roman sous ce titre: \_Jacob und sein

Herr\_ (Jacques et son Maître), par Mylius. Le traducteur disait:

«\_Jacques le Fataliste\_ est une des pièces les plus précieuses de la

succession littéraire non imprimée de Diderot. Ce petit roman sera

difficilement publié dans la langue de l'auteur. Il en existe bien une

vingtaine de copies en Allemagne, mais comme en dépôt. Elles doivent

être conservées secrètement et n'être jamais mises au jour. Une de ces

copies a été communiquée au traducteur, sous la promesse solennelle de

ne pas confier le texte français à la presse[2].»

[1] Cette traduction fut retraduite en français sous ce titre: \_Exemple

singulier de la vengeance d'une femme\_, conte moral, ouvrage posthume de

Diderot. Londre (\_sic\_) 1793, in-18 de 99 pages, y compris le titre;

avec un avertissement.

[2] ROSENKRANZ, \_Diderot's Leben und Werke\_, t. II, p. 316.

Deux ans plus tard, l'Institut de France s'organisait. Un de ses

premiers soins fut de s'occuper de dresser une sorte de bilan des

richesses perdues de la littérature française. On s'inquiéta, entre

autres choses, d'un chant de \_Ver-Vert\_ intitulé \_l'Ouvroir\_, qu'on crut

être entre les mains du prince Henri de Prusse. Ce prince, qui, après

avoir montré qu'il était bon capitaine, dut se réfugier dans une

demi-obscurité pour ne pas risquer de trop déplaire à Frédéric II, son

frère, occupait noblement ses loisirs en cultivant les lettres, les arts

et les sciences. Il était un des souscripteurs à la \_Correspondance\_ de

Grimm. Il s'intéressait particulièrement à Diderot. La lectrice de sa

femme, Mme de Prémontval, dont il sera question dans le roman, avait pu

lui en parler \_de visu\_. Ce n'est pas cependant par elle, comme l'a cru

l'éditeur Brière, qu'il eut communication de \_Jacques le Fataliste\_,

puisqu'elle était morte plusieurs années avant que ce livre fût écrit.

Il en possédait une copie au même titre que la vingtaine d'autres

personnes dont parle Mylius. Seulement, il ne se crut pas obligé à la

tenir secrète, et, en réponse à la demande du chant de \_Ver-Vert\_ qu'il

n'avait pas, il offrit \_Jacques le Fataliste\_, qu'il avait. Il reçut des

remercîments, et on le pria de mettre à exécution cette louable

intention. Il répondit par cette nouvelle lettre:

«J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée. L'Institut

national ne me doit aucune reconnaissance pour le désir sincère

que j'ai eu de lui prouver mon estime: l'empressement que

j'aurais eu de lui envoyer le manuscrit qu'il désirait, s'il

eût été en ma puissance, en est le garant. On ne peut pas

rendre plus de justice aux grandes vues qui l'animent pour

mieux diriger les connaissances de l'humanité.

«Je regrette la perte que fait la littérature de ne pouvoir

jouir des œuvres complètes de Gresset, cet auteur ayant une

réputation si justement méritée. J'ai fait remettre au citoyen

Caillard, ministre plénipotentiaire de la République française,

le manuscrit de \_Jacques le Fataliste\_. J'espère que l'Institut

national en sera bientôt en possession. Je suis, avec les

sentiments qui vous sont dus, votre affectionné,

«HENRI.»

L'ouvrage parut chez Buisson en 2 vol. in-8º (an V, 1796), 4 figures non

signées. Il fut réimprimé la même année, chez le même libraire, en 3

vol. in-12, fig.; en 1797, chez Gueffier jeune et Knapen fils, 3 vol.

in-18, 3 fig., et chez Bertin, 4 vol. in-18, 4 fig. et un frontispice de

Chailloux, gravé par Bovinet; en 1798, chez Maradan, 2 vol. in-12; en

1799, chez Leprieur, 4 vol. in-18, 4 fig. assez jolies non signées; en

1822, in-18; en 1830, in-12; en 1849, in-4º illustré. Il a subi une

condamnation insérée au \_Moniteur\_ du 6 août 1826.

Le livre a donc été beaucoup lu; mais l'a-t-il été par tous les

critiques qui en ont parlé? Nous en doutons un peu, tant est grande la

divergence des opinions émises à son sujet. La plus répandue, celle qui

a cours, c'est que c'est un livre ordurier, dans lequel se trouve

cependant un chef-d'œuvre: \_l'Histoire de Mme de La Pommeraye et du

Chevalier des Arcis\_. Il serait, à notre avis, beaucoup plus juste de

dire comme le disait Gœthe, que c'est un chef-d'œuvre, dans lequel se

trouvent malheureusement deux ou trois passages qui tiennent le milieu

entre la licence de Sterne et celle de Rabelais, en se rapprochant un

peu plus de ce dernier.

Si, en effet, nous le prenons par le détail, nous y trouvons d'abord

cette histoire de Mme de La Pommeraye, acceptée par tous comme une œuvre

hors ligne, et qui remplit le quart de l'ouvrage. Dans les trois autres

quarts, l'histoire du Père Hudson, celle de l'emplâtre de Desglands ont

trouvé une place très-honorable dans les morceaux choisis avec un soin

si scrupuleux par M. Génin. Celles du chevalier de Guerchy, de

Lepelletier, de Gousse, de l'intendant de M. de Saint-Florentin, du

chevalier de Saint-Ouin, sont très-caractéristiques et ne sont pas de

nature à choquer les plus scrupuleux. M. Lepelletier est un saint, et si

le chevalier de Saint-Ouin est un fripon, le saint et le fripon sont

également vrais et peints de main de maître. Les digressions sur l'art

et le théâtre sont ce qu'elles sont toujours chez Diderot, pleines de

verve et de bon sens. Il reste donc, écrémage fait, un quart du livre

destiné par l'auteur lui-même à imiter Sterne, ou plutôt à le parodier,

et c'est dans ce quart que se trouvent deux ou trois contes très-courts

qui ne sont ni plus ni moins lestes que ceux qu'il a semés un peu

partout, dans les \_Salons\_ même. Cette liberté de langage est

malheureusement inhérente au caractère de Diderot, et, disons-le, à

celui de presque toute la société de son époque, qui n'était point

encore aussi polie que celle de la nôtre, quoique Crébillon le fils se

fût chargé de lui enseigner l'art des périphrases. Plaignons-les, mais

que le sentiment des convenances ne nous rende pas injustes[3].

[3] Nous pourrions renvoyer, pour ces accusations, à \_la Gazette

nationale\_ (\_Moniteur universel\_) du 22 brumaire an V, qui défend

Diderot. «On a relevé, dit le critique, avec trop d'aigreur et

d'affectation quelques intempérances d'esprit que le philosophe Diderot

s'est cru permises dans un ouvrage qu'il n'avait point destiné à

l'impression... Nous observerons à ces hommes si chastes, à ces hommes

qui prétendent qu'on ne doit écrire que pour des mères et des

magistrats, que les peuples ne gagnent jamais en licence que ce qu'ils

perdent réellement en pureté... L'oreille est le dernier asile de la

chasteté: ce n'est qu'après avoir été chassée du cœur qu'elle s'y

réfugie, etc.»

Ce qui a réellement le plus nui à la réputation de \_Jacques le

Fataliste\_, c'est la forme dans laquelle il est écrit. Ce reproche

capital doit être renvoyé à Sterne. Sterne est un mauvais modèle, le

plus mauvais des modèles. Son allure brisée, sautillante, est tellement

fatigante pour le lecteur, qu'il ne la supporte que le temps de lire le

\_Voyage sentimental\_ et que \_Tristram Shandy\_ est déjà deux fois trop

long. Et la particularité de cette fatigue, c'est qu'elle ne se dissipe

jamais. Commencez la lecture d'un livre écrit dans le genre de Sterne:

dès la vingtième page, vous portez non-seulement le poids de ces vingt

pages, mais celui de tout le Sterne que vous avez lu précédemment. C'est

ce qui est arrivé aux premiers lecteurs de \_Jacques le Fataliste\_.

Le même écrivain, A... (Andrieux?), qui avait fait le compte rendu de

\_la Religieuse\_ dans la \_Décade philosophique\_, s'exprimait, au sujet de

\_Jacques\_, en ces termes:

«Je respecte beaucoup les grands noms, mais je tâche de n'en

être pas la dupe. Qu'importe que ce soit Diderot ou un écolier

qui ait fait ce livre[4]? Il s'agit de savoir si l'ouvrage est

digne d'un maître ou d'un écolier. Lecteur, je vous ai rendu

compte de \_la Religieuse\_, et je désire que vous ayez été aussi

content de mon extrait que je l'étais du roman. Je vous

parlerai aujourd'hui de \_Jacques le Fataliste\_ avec autant de

franchise, mais avec bien moins de plaisir.

«Vous connaissez Rabelais? vous connaissez Sterne? Si vous ne

les connaissez pas, je vous conseille de les lire, surtout le

dernier; mais si vous voulez connaître une très-faible

imitation de \_Tristram Shandy\_, vous n'avez qu'à lire \_Jacques

le Fataliste\_.

«Diderot n'a de son modèle que le décousu et le défaut de

liaison.» (\_Décade philosophique\_, t. XI, p. 224.)

[4] On avait émis des doutes sur l'authenticité de

l'attribution, et avec quelques motifs, puisqu'au même moment

des libraires peu scrupuleux mettaient le nom de Diderot à un

roman dans lequel on ne retrouve ni son style, ni ses idées, ni

même quelque idée que ce soit. Ce roman, intitulé d'abord:

\_Jules et Sophie, ou le Fils naturel\_, an V, 2 vol. in-18 de

142 et 146 p. avec deux gravures, reparut en 3 vol. in-18,

1797, 3 gravures, chez Traintenelle, relieur, et Marchand,

marchand de livres, et prit sur quelques exemplaires du

deuxième tirage ce nouveau titre: \_le Chartreux\_. Personne

alors ne se laissa prendre à cette supercherie; ce qui n'a

point empêché les bibliographes de continuer à porter sur leurs

catalogues: «On lui attribue (à Diderot) \_Jules et Sophie\_.»

Naigeon a eu tort, en 1798, de se borner à garder le silence

sur cette fraude, quoique, nous le répétons, elle ne puisse

tromper et n'ait trompé en réalité personne. Nous devons

remercier ici M. Bégis qui, en nous communiquant gracieusement

cette curiosité bibliographique fort rare en librairie, et qui

manque aux bibliothèques publiques où nous l'avons cherchée,

nous a mis à même de nous faire une opinion raisonnée sur la

fausseté de l'attribution.

Cependant le critique, en continuant son \_extrait\_, trouve des morceaux

«très-vifs, très-animés, qui rappellent le ton des plus jolies

narrations de Mme de Sévigné.» S'il conclut en disant que \_Jacques\_ ne

vaut pas beaucoup mieux que les \_Bijoux indiscrets\_, c'est qu'il a été

surtout frappé par les passages licencieux.

Ne nous attachons pas à ces passages, et demandons-nous si réellement

Diderot n'a fait que copier Sterne. Dans le \_Catalogue d'une jolie

collection de livres rares et curieux\_ provenant de la bibliothèque d'un

homme de lettres bien connu (René Pincebourde, 1871), cet homme de

lettres, M. Ch. Monselet, dit de \_Jacques le Fataliste\_: «Chef-d'œuvre à

la diable, écrit sous l'influence directe de Sterne, et où l'on retrouve

avec stupéfaction des pages entières copiées de \_Tristram Shandy\_.» Qui

ne croirait, après cela, qu'il s'agit de quelque chose de pis qu'une

imitation, et qu'on a affaire à un plagiat? Il en est tout autrement.

Ces «pages entières» consistent en deux fragments, l'un au commencement

du livre, l'autre à l'avant-dernier feuillet, et celui-ci est ainsi

annoncé: «Voici le second paragraphe (du prétendu manuscrit d'où est

tirée l'histoire des amours de Jacques), copié de la \_Vie de Tristram

Shandy\_, à moins que l'entretien de Jacques le Fataliste et de son

maître ne soit antérieur à cet ouvrage, et que le ministre Sterne ne

soit le plagiaire[5], ce que je ne crois pas, mais par une estime toute

particulière de M. Sterne, que je distingue de la plupart des

littérateurs de sa nation, dont l'usage assez fréquent est de nous voler

et de nous dire des injures.»

[5] L'accusation de plagiat n'a pas été ménagée à Sterne, en Angleterre.

On a noté tous les passages qu'il avait empruntés, bien plus pour s'en

moquer que pour se les approprier, il est vrai, mais qu'il a eu le tort,

par excès d'\_humour\_, de ne pas désigner assez clairement comme des

citations.

En fait, Diderot, comme l'a fait Nodier pour l'\_Histoire du roi de

Bohême et de ses sept châteaux\_, a emprunté à Sterne une situation que

l'auteur anglais n'avait point développée: celle du caporal Trim,

commençant l'histoire de sa blessure au genou et celle de ses amours,

histoire achevée quatre pages plus loin par l'oncle Toby. Il en a pris

le début et la conclusion: la scène qui amène le baiser sur la main; et,

entre ces deux demi-pages, il a intercalé un volume où il n'y a, pour

rappeler Sterne, que l'affectation à courir d'un sujet à l'autre, avec

cette différence toutefois que les sujets choisis par Diderot entrent

dans la catégorie de ce que les Allemands appellent ses «romans

sociaux,» qu'ils ont tous une portée, que dans tous il y a de l'intérêt,

et que l'ampleur de la pensée y fait à chaque instant craquer les

coutures de l'habit trop étroit où l'auteur voudrait la maintenir.

Mauvais habit que Diderot a eu le tort de choisir, s'il n'a pas voulu en

même temps donner une leçon. Sterne avait alors des partisans en France,

et beaucoup. Mlle de Lespinasse s'amusait à raconter les bonnes actions

de Mme Geoffrin dans un style où l'émotion ne vient pas toujours à point

nommé faire oublier la peine que se donne l'écrivain pour la faire

naître par le contraste. Le \_Voyage sentimental\_ avait fait école, mais

\_Tristram Shandy\_ n'était pas encore connu chez nous. Les deux derniers

volumes dans lesquels Diderot a pris son thème, parus en 1767, ne furent

traduits qu'en 1785. En suivant ce modèle, Diderot se laissait sans

doute un peu prendre à la mode qui courait, mais n'essayait-il pas, en

même temps, de la diriger? Comme c'était sa manie de retoucher ce que

les autres avaient fait et de montrer ce qu'ils auraient pu faire,

n'a-t-il pas voulu montrer qu'avec les procédés de Sterne on pouvait

avoir l'haleine plus longue, et qu'il n'était pas interdit, malgré les

digressions, de finir ce que l'on commençait; car, malgré qu'on en dise,

\_Jacques le Fataliste\_ forme un tout dans lequel on ne peut méconnaître

un très-grand art de composition. Nous l'avons vu affirmer par Gœthe

lui-même (\_Notice préliminaire\_ du \_Neveu de Rameau\_).

Naigeon trouve le livre trop long de moitié et regrette que Diderot ait

fait effort pour être plaisant, car «il ne l'était nullement, surtout

quand il voulait l'être.» Mais M. Rosenkranz fait observer avec raison

qu'à part ce qui concerne les doctrines philosophiques, Naigeon n'a pas

grande autorité, et qu'il ne comprend pas du tout le côté artistique de

son maître. Nous pourrions citer encore une lettre de Gœthe à Merck, du

7 avril 1780, où \_Jacques le Fataliste\_ est présenté comme un repas de

tous points excellent et servi avec une admirable entente de l'art du

cuisinier et du maître d'hôtel réunis. En 1840, E. Erdmann, dans son

\_Développement de l'empirisme et du matérialisme, de Locke à Kant\_ (p.

268), présente ce roman comme un chef-d'œuvre encore insuffisamment

apprécié. Voici les opinions allemandes. Quant aux opinions françaises,

elles sont, comme il en est chez nous de toutes les opinions, coulées

dans le même moule. On parle de \_Jacques le Fataliste\_ comme en a parlé

la \_Décade\_ citée plus haut, et on se garde bien de le lire.

C'est pendant son séjour en Hollande et en Russie que Diderot a écrit ce

livre. Il y est question de la représentation du \_Bourru bienfaisant\_ de

Goldoni, qui eut lieu en 1771, et Mme de Vandeul dit que son père fit, à

l'époque de son retour, «deux petits romans, \_Jacques le Fataliste\_ et

\_la Religieuse\_.» Nous avons vu qu'il n'avait fait que retoucher ce

dernier. Peut-être aussi n'a-t-il fait, dans le premier, que donner un

cadre à des histoires depuis longtemps ébauchées et que le procédé de

Sterne lui permettait de rattacher par un lien commun.

Il a paru un \_Second Voyage de Jacques le Fataliste et de son maître\_

(\_de Diderot\_), à Versailles, chez Locard, et à Paris, chez tous les

marchands de nouveautés, 1803, in-12.

L'auteur de cette suite est encore inconnu. Il a été fait, à ce sujet,

plusieurs questions dans l'\_Intermédiaire des chercheurs et des

curieux\_, qui n'ont point obtenu de réponses. Le seul renseignement

qu'on trouve dans le livre est cette note:

«Pardon, pardon, trois fois pardon, si j'entreprends de

continuer les aventures de Jacques et de son maître. Il était

écrit de tous les temps que je ferais cette folie-là. Je ne

puis m'opposer à ma destinée... P.L.C.»

Il a été joué aux Variétés, en 1850, sous le titre de \_Jacques le

Fataliste\_, un vaudeville en deux actes de M. Dumanoir, Clairville et

Bernard Lopez, dans lequel Bouret et Rameau jouent un rôle.

Nous avons eu peu de modifications à faire au texte adopté; les

corrections que M. Brière avait apportées aux éditions précédentes étant

presque toutes justifiées. Cependant, nous sommes revenu sur

quelques-unes; M. Dubrunfaut possède de ce roman une fort belle copie

qui paraît avoir servi à l'impression de la première édition. Il a bien

voulu nous la confier, et nous l'avons suivie de préférence dans les cas

douteux, entre autres, p. 27, pour le membre de phrase: «Et à elle

donc,» mis dans la bouche du maître par tous nos prédécesseurs, même par

Buisson.

JACQUES LE FATALISTE ET SON MAÎTRE

Comment s'étaient-ils rencontrés? Par hasard, comme tout le monde.

Comment s'appelaient-il? Que vous importe? D'où venaient-ils? Du lieu le

plus prochain. Où allaient-ils? Est-ce que l'on sait où l'on va? Que

disaient-ils? Le maître ne disait rien; et Jacques disait que son

capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas

était écrit là-haut.

LE MAÎTRE.

C'est un grand mot que cela.

JACQUES.

Mon capitaine ajoutait que chaque balle qui partait d'un fusil avait son

billet[6].

[6] «Le roi Guillaume, sauf votre respect, dit Trim, était d'avis que

notre destinée ici-bas était arrêtée d'avance; tellement qu'il disait

souvent à ses soldats que «chaque balle avait son billet.» (STERNE, \_Vie

et opinions de Tristram Shandy\_, liv. VIII, chap. CCLXIII.--\_Traduction

Léon de Wailly\_.)

LE MAÎTRE.

Et il avait raison...

Après une courte pause, Jacques s'écria: Que le diable emporte le

cabaretier et son cabaret!

LE MAÎTRE.

Pourquoi donner au diable son prochain? Cela n'est pas chrétien.

JACQUES.

C'est que, tandis que je m'enivre de son mauvais vin, j'oublie de mener

nos chevaux à l'abreuvoir. Mon père s'en aperçoit; il se fâche. Je hoche

de la tête; il prend un bâton, et m'en frotte un peu durement les

épaules. Un régiment passait pour aller au Camp devant Fontenoy; de

dépit je m'enrôle. Nous arrivons; la bataille se donne.

LE MAÎTRE.

Et tu reçois la balle à ton adresse.

JACQUES.

Vous l'avez deviné; un coup de feu au genou; et Dieu sait les bonnes et

mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni

plus ni moins que les chaînons d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par

exemple, je crois que je n'aurais été amoureux de ma vie, ni boiteux.

LE MAÎTRE.

Tu as donc été amoureux[7]?

[7] «Et puis, dit le caporal, reprenant la parole,--mais d'un ton plus

gai,--sans ce coup de feu je n'aurais jamais été amoureux, sauf votre

respect.--Tu as donc été amoureux, Trim? dit mon oncle Toby en

souriant.» (STERNE, \_Tristram Shandy\_, liv. VIII, chap. CCLXIII.)

JACQUES.

Si je l'ai été!

LE MAÎTRE.

Et cela par un coup de feu?

JACQUES.

Par un coup de feu.

LE MAÎTRE.

Tu ne m'en as jamais dit un mot.

JACQUES.

Je le crois bien.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi cela?

JACQUES.

C'est que cela ne pouvait être dit ni plus tôt ni plus tard.

LE MAÎTRE.

Et le moment d'apprendre ces amours est-il venu?

JACQUES.

Qui le sait?

LE MAÎTRE.

À tout hasard, commence toujours...

Jacques commença l'histoire de ses amours. C'était l'après-dînée: il

faisait un temps lourd; son maître s'endormit. La nuit les surprit au

milieu des champs; les voilà fourvoyés. Voilà le maître dans une colère

terrible et tombant à grands coups de fouet sur son valet, et le pauvre

diable disant à chaque coup: «Celui-là était apparemment encore écrit

là-haut...»

Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait

qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des

amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant

courir à chacun tous les hasards qu'il me plairait. Qu'est-ce qui

m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu? d'embarquer

Jacques pour les îles? d'y conduire son maître? de les ramener tous les

deux en France sur le même vaisseau? Qu'il est facile de faire des

contes! Mais ils en seront quittes l'un et l'autre pour une mauvaise

nuit, et vous pour ce délai.

L'aube du jour parut. Les voilà remontés sur leurs bêtes et poursuivant

leur chemin.--Et où allaient-ils?--Voilà la seconde fois que vous me

faites cette question, et la seconde fois que je vous réponds: Qu'est-ce

que cela vous fait? Si j'entame le sujet de leur voyage, adieu les

amours de Jacques... Ils allèrent quelque temps en silence. Lorsque

chacun fut un peu remis de son chagrin, le maître dit à son valet: Eh

bien, Jacques, où en étions-nous de tes amours?

JACQUES.

Nous en étions, je crois, à la déroute de l'armée ennemie. On se sauve,

on est poursuivi, chacun pense à soi. Je reste sur le champ de bataille,

enseveli sous le nombre des morts et des blessés, qui fut prodigieux. Le

lendemain on me jeta, avec une douzaine d'autres, sur une charrette,

pour être conduit à un de nos hôpitaux. Ah! monsieur, je ne crois pas

qu'il y ait de blessures plus cruelles que celle du genou.

LE MAÎTRE.

Allons donc, Jacques, tu te moques.

JACQUES.

Non, pardieu, monsieur, je ne me moque pas! Il y a là je ne sais combien

d'os, de tendons et d'autres choses qu'ils appellent je ne sais

comment...[8]

[8] «... Si bien que ce n'est que le lendemain, à midi, continua le

caporal, que je fus échangé et mis dans une charrette avec treize ou

quatorze autres, pour être transporté à notre hôpital.--Il n'y a pas de

partie dans tout le corps, sauf votre respect, où une blessure cause une

torture plus intolérable qu'au genou.

«--Excepté à l'aine, dit mon oncle Toby.--Sauf votre respect, repartit

le caporal, le genou, à mon avis, doit certainement être plus douloureux

à cause de tous les tendons et de tous les je ne sais quoi qui s'y

trouvent.» (STERNE. \_Tristram Shandy\_, liv. VIII, chap. CCLXIII.)

Une espèce de paysan qui les suivait avec une fille qu'il portait en

croupe et qui les avait écoutés, prit la parole et dit: «Monsieur a

raison...»

On ne savait à qui ce \_monsieur\_ était adressé, mais il fut mal pris par

Jacques et par son maître; et Jacques dit à cet interlocuteur indiscret:

«De quoi te mêles-tu?

--Je me mêle de mon métier; je suis chirurgien à votre service, et je

vais vous démontrer...»

La femme qu'il portait en croupe lui disait: «Monsieur le docteur,

passons notre chemin et laissons ces messieurs qui n'aiment pas qu'on

leur démontre.

--Non, lui répondit le chirurgien, je veux leur démontrer, et je leur

démontrerai...»

Et, tout en se retournant pour démontrer, il pousse sa compagne, lui

fait perdre l'équilibre et la jette à terre, un pied pris dans la basque

de son habit et les cotillons renversés sur sa tête. Jacques descend,

dégage le pied de cette pauvre créature et lui rabaisse ses jupons. Je

ne sais s'il commença par rabaisser les jupons ou par dégager le pied;

mais à juger de l'état de cette femme par ses cris, elle s'était

grièvement blessée. Et le maître de Jacques disait au chirurgien: «Voilà

ce que c'est que de démontrer.»

Et le chirurgien: «Voilà ce que c'est que de ne vouloir pas qu'on

démontre!...»

Et Jacques à la femme tombée ou ramassée: «Consolez-vous, ma bonne, il

n'y a ni de votre faute, ni de la faute de M. le docteur, ni de la

mienne, ni de celle de mon maître: c'est qu'il était écrit là-haut

qu'aujourd'hui, sur ce chemin, à l'heure qu'il est, M. le docteur serait

un bavard, que mon maître et moi nous serions deux bourrus, que vous

auriez une contusion à la tête et qu'on vous verrait le cul...»

Que cette aventure ne deviendrait-elle pas entre mes mains, s'il me

prenait en fantaisie de vous désespérer! Je donnerais de l'importance à

cette femme; j'en ferais la nièce d'un curé du village voisin;

j'ameuterais les paysans de ce village; je me préparerais des combats et

des amours; car enfin cette paysanne était belle sous le linge. Jacques

et son maître s'en étaient aperçus; l'amour n'a pas toujours attendu une

occasion aussi séduisante. Pourquoi Jacques ne deviendrait-il pas

amoureux une seconde fois? pourquoi ne serait-il pas une seconde fois le

rival et même le rival préféré de son maître?--Est-ce que le cas lui

était déjà arrivé?--Toujours des questions! Vous ne voulez donc pas que

Jacques continue le récit de ses amours? Une bonne fois pour toutes,

expliquez-vous; cela vous fera-t-il, cela ne vous fera-t-il pas plaisir?

Si cela vous fera plaisir, remettons la paysanne en croupe derrière son

conducteur, laissons-les aller et revenons à nos deux voyageurs. Cette

fois-ci ce fut Jacques qui prit la parole et qui dit à son maître:

Voilà le train du monde; vous qui n'avez été blessé de votre vie et qui

ne savez ce que c'est qu'un coup de feu au genou, vous me soutenez, à

moi qui ai eu le genou fracassé et qui boite depuis vingt ans...

LE MAÎTRE.

Tu pourrais avoir raison. Mais ce chirurgien impertinent est cause que

te voilà encore sur une charrette avec tes camarades, loin de l'hôpital,

loin de ta guérison et loin de devenir amoureux.

JACQUES.

Quoi qu'il vous plaise d'en penser, la douleur de mon genou était

excessive; elle s'accroissait encore par la dureté de la voiture, par

l'inégalité des chemins, et à chaque cahot je poussais un cri aigu.

LE MAÎTRE.

Parce qu'il était écrit là-haut que tu crierais?

JACQUES.

Assurément! Je perdais tout mon sang, et j'étais un homme mort si notre

charrette, la dernière de la ligne, ne se fût arrêtée devant une

chaumière. Là, je demande à descendre; on me met à terre. Une jeune

femme, qui était debout à la porte de la chaumière, rentra chez elle et

en sortit presque aussitôt avec un verre et une bouteille de vin. J'en

bus un ou deux coups à la hâte. Les charrettes qui précédaient la nôtre

défilèrent. On se disposait à me rejeter parmi mes camarades, lorsque,

m'attachant fortement aux vêtements de cette femme et à tout ce qui

était autour de moi, je protestai que je ne remonterais pas et que,

mourir pour mourir, j'aimais mieux que ce fût à l'endroit où j'étais

qu'à deux lieues plus loin. En achevant ces derniers mots, je tombai en

défaillance[9]. Au sortir de cet état, je me trouvai déshabillé et

couché dans un lit qui occupait un des coins de la chaumière, ayant

autour de moi un paysan, le maître du lieu, sa femme, la même qui

m'avait secouru, et quelques petits enfants. La femme avait trempé le

coin de son tablier dans du vinaigre et m'en frottait le nez et les

tempes[10].

[9] «Je racontais mes souffrances à une jeune femme, dans une maison de

paysan où notre charrette, qui était la dernière de la file, avait fait

halte; on m'y avait fait entrer, et la jeune femme avait tiré de sa

poche un cordial et en avait versé sur du sucre, et, voyant qu'il

m'avait ranimé, elle m'en avait donné une seconde et une troisième

fois.--Je lui racontais donc, sauf votre respect, le supplice où

j'étais, et je lui disais qu'il était si intolérable, que j'aimerais

mieux m'étendre sur ce lit,--en en désignant un qui était dans le coin

de la chambre, et mourir,--que d'aller plus loin. Elle essaya de m'y

conduire, mais je m'évanouis dans ses bras.» (STERNE, \_Tristram Shandy\_,

liv. VIII, chap. CCLXIV.)

[10] «Lors donc que je revins à moi, je me trouvai dans une cabane

silencieuse et tranquille, où il n'y avait que la jeune femme, le paysan

et sa femme. J'étais couché en travers du lit, dans le coin de la

chambre, ma jambe blessée sur une chaise, et la jeune femme à côté de

moi, d'une main me tenant sous le nez le coin d'un mouchoir trempé dans

du vinaigre, et de l'autre me frottant les tempes.» (STERNE, \_Tristram

Shandy\_, \_ibid.\_)

LE MAÎTRE.

Ah! malheureux! ah! coquin!... Infâme, je te vois arriver.

JACQUES.

Mon maître, je crois que vous ne voyez rien.

LE MAÎTRE.

N'est-ce pas de cette femme que tu vas devenir amoureux?

JACQUES.

Et quand je serais devenu amoureux d'elle, qu'est-ce qu'il y aurait à

dire? Est-ce qu'on est maître de devenir ou de ne pas devenir amoureux?

Et quand on l'est, est-on maître d'agir comme si on ne l'était pas? Si

cela eût été écrit là-haut, tout ce que vous vous disposez à me dire, je

me le serais dit; je me serais souffleté; je me serais cogné la tête

contre le mur; je me serais arraché les cheveux: il n'en aurait été ni

plus ni moins, et mon bienfaiteur eût été cocu.

LE MAÎTRE.

Mais en raisonnant à ta façon, il n'y a point de crime qu'on ne commît

sans remords.

JACQUES.

Ce que vous m'objectez là m'a plus d'une fois chiffonné la cervelle;

mais avec tout cela, malgré que j'en aie, j'en reviens toujours au mot

de mon capitaine: Tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas est

écrit là-haut. Savez-vous, monsieur, quelque moyen d'effacer cette

écriture? Puis-je n'être pas moi? Et étant moi, puis-je faire autrement

que moi? Puis-je être moi et un autre? Et depuis que je suis au monde, y

a-t-il eu un seul instant où cela n'ait été vrai? Prêchez tant qu'il

vous plaira, vos raisons seront peut-être bonnes; mais s'il est écrit en

moi ou là-haut que je les trouverai mauvaises, que voulez-vous que j'y

fasse?

LE MAÎTRE.

Je rêve à une chose: c'est si ton bienfaiteur eût été cocu parce qu'il

était écrit là-haut; ou si cela était écrit là-haut parce que tu ferais

cocu ton bienfaiteur?

JACQUES.

Tous les deux étaient écrits l'un à côté de l'autre. Tout a été écrit à

la fois. C'est comme un grand rouleau qui se déploie petit à petit...

Vous concevez, lecteur, jusqu'où je pourrais pousser cette conversation

sur un sujet dont on a tant parlé, tant écrit depuis deux mille ans,

sans en être d'un pas plus avancé. Si vous me savez peu de gré de ce que

je vous dis, sachez-m'en beaucoup de ce que je ne vous dis pas.

Tandis que nos deux théologiens disputaient sans s'entendre, comme il

peut arriver en théologie, la nuit s'approchait. Ils traversaient une

contrée peu sûre en tout temps, et qui l'était bien moins encore alors

que la mauvaise administration et la misère avaient multiplié sans fin

le nombre des malfaiteurs. Ils s'arrêtèrent dans la plus misérable des

auberges. On leur dressa deux lits de sangles dans une chambre formée de

cloisons entr'ouvertes de tous les côtés. Ils demandèrent à souper. On

leur apporta de l'eau de mare, du pain noir et du vin tourné. L'hôte,

l'hôtesse, les enfants, les valets, tout avait l'air sinistre. Ils

entendaient à côté d'eux les ris immodérés et la joie tumultueuse d'une

douzaine de brigands qui les avaient précédés et qui s'étaient emparés

de toutes les provisions. Jacques était assez tranquille; il s'en

fallait beaucoup que son maître le fût autant. Celui-ci promenait son

souci en long et en large, tandis que son valet dévorait quelques

morceaux de pain noir, et avalait en grimaçant quelques verres de

mauvais vin. Ils en étaient là, lorsqu'ils entendirent frapper à leur

porte: c'était un valet que ces insolents et dangereux voisins avaient

contraint d'apporter à nos deux voyageurs, sur une de leurs assiettes,

tous les os d'une volaille qu'ils avaient mangée. Jacques, indigné,

prend les pistolets de son maître.

«Où vas-tu?

--Laissez-moi faire.

--Où vas-tu? te dis-je.

--Mettre à la raison cette canaille.

--Sais-tu qu'ils sont une douzaine?

--Fussent-ils cent, le nombre n'y fait rien, s'il est écrit là-haut

qu'ils ne sont pas assez.

--Que le diable t'emporte avec ton impertinent dicton!...»

Jacques s'échappe des mains de son maître, entre dans la chambre de ces

coupe-jarrets, un pistolet armé dans chaque main. «Vite, qu'on se

couche, leur dit-il, le premier qui remue je lui brûle la cervelle...»

Jacques avait l'air et le ton si vrais, que ces coquins, qui prisaient

autant la vie que d'honnêtes gens, se lèvent de table sans souffler le

mot, se déshabillent et se couchent. Son maître, incertain sur la

manière dont cette aventure finirait, l'attendait en tremblant. Jacques

rentra chargé des dépouilles de ces gens; il s'en était emparé pour

qu'ils ne fussent pas tentés de se relever; il avait éteint leur

lumière et fermé à double tour leur porte, dont il tenait la clef avec

un de ses pistolets. «À présent, monsieur, dit-il à son maître, nous

n'avons plus qu'à nous barricader en poussant nos lits contre cette

porte, et à dormir paisiblement...» Et il se mit en devoir de pousser

les lits, racontant froidement et succinctement à son maître le détail

de cette expédition.

LE MAÎTRE.

Jacques, quel diable d'homme es-tu! Tu crois donc...

JACQUES.

Je ne crois ni ne décrois.

LE MAÎTRE.

S'ils avaient refusé de se coucher?

JACQUES.

Cela était impossible.

LE MAÎTRE.

Pourquoi?

JACQUES.

Parce qu'ils ne l'ont pas fait.

LE MAÎTRE.

S'ils se relevaient?

JACQUES.

Tant pis ou tant mieux.

LE MAÎTRE.

Si... si... si... et...

JACQUES.

Si, si la mer bouillait, il y aurait, comme on dit, bien des poissons de

cuits. Que diable, monsieur, tout à l'heure vous avez cru que je courais

un grand danger, et rien n'était plus faux; à présent vous vous croyez

en grand danger, et rien peut-être n'est encore plus faux. Tous, dans

cette maison, nous avons peur les uns des autres; ce qui prouve que nous

sommes tous des sots...

Et, tout en discourant ainsi, le voilà déshabillé, couché et endormi.

Son maître, en mangeant à son tour un morceau de pain noir, et buvant un

coup de mauvais vin, prêtait l'oreille autour de lui, regardait Jacques

qui ronflait et disait: «Quel diable d'homme est-ce là!...» À l'exemple

de son valet, le maître s'étendit aussi sur son grabat, mais il n'y

dormit pas de même. Dès la pointe du jour, Jacques sentit une main qui

le poussait; c'était celle de son maître qui l'appelait à voix basse:

Jacques! Jacques!

JACQUES.

Qu'est-ce?

LE MAÎTRE.

Il fait jour.

JACQUES.

Cela se peut.

LE MAÎTRE.

Lève-toi donc.

JACQUES.

Pourquoi?

LE MAÎTRE.

Pour sortir d'ici au plus vite.

JACQUES.

Pourquoi?

LE MAÎTRE.

Parce que nous y sommes mal.

JACQUES.

Qui le sait, et si nous serons mieux ailleurs?

LE MAÎTRE.

Jacques?

JACQUES.

Eh bien, Jacques! Jacques! quel diable d'homme êtes-vous?

LE MAÎTRE.

Quel diable d'homme es-tu! Jacques, mon ami, je t'en prie.

Jacques se frotta les yeux, bâilla à plusieurs reprises, étendit les

bras, se leva, s'habilla sans se presser, repoussa les lits, sortit de

la chambre, descendit, alla à l'écurie, sella et brida les chevaux,

éveilla l'hôte qui dormait encore, paya la dépense, garda les clefs des

deux chambres; et voilà nos gens partis.

Le maître voulait s'éloigner au grand trot; Jacques voulait aller le

pas, et toujours d'après son système. Lorsqu'ils furent à une assez

grande distance de leur triste gîte, le maître, entendant quelque chose

qui résonnait dans la poche de Jacques, lui demanda ce que c'était:

Jacques lui dit que c'étaient les deux clefs des chambres.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi ne les avoir pas rendues?

JACQUES.

C'est qu'il faudra enfoncer deux portes; celle de nos voisins pour les

tirer de leur prison, la nôtre pour leur délivrer leurs vêtements; et

que cela nous donnera du temps.

LE MAÎTRE.

Fort bien, Jacques! mais pourquoi gagner du temps?

JACQUES.

Pourquoi? Ma foi, je n'en sais rien.

LE MAÎTRE.

Et si tu veux gagner du temps, pourquoi aller au petit pas comme tu

fais?

JACQUES.

C'est que, faute de savoir ce qui est écrit là-haut, on ne sait ni ce

qu'on veut ni ce qu'on fait, et qu'on suit sa fantaisie qu'on appelle

raison, ou sa raison qui n'est souvent qu'une dangereuse fantaisie qui

tourne tantôt bien, tantôt mal.

LE MAÎTRE.

Pourrais-tu me dire ce que c'est qu'un fou, ce que c'est qu'un sage?

JACQUES.

Pourquoi pas?... un fou... attendez... c'est un homme malheureux; et par

conséquent un homme heureux est sage.

LE MAÎTRE.

Et qu'est-ce qu'un homme heureux ou malheureux?

JACQUES.

Pour celui-ci, il est aisé. Un homme heureux est celui dont le bonheur

est écrit là-haut; et par conséquent celui dont le malheur est écrit

là-haut, est un homme malheureux.

LE MAÎTRE.

Et qui est-ce qui a écrit là-haut le bonheur et le malheur?

JACQUES.

Et qui est-ce qui a fait le grand rouleau où tout est écrit? Un

capitaine, ami de mon capitaine, aurait bien donné un petit écu pour le

savoir; lui, n'aurait pas donné une obole, ni moi non plus; car à quoi

cela me servirait-il? En éviterais-je pour cela le trou où je dois

m'aller casser le cou?

LE MAÎTRE.

Je crois que oui.

JACQUES.

Moi, je crois que non; car il faudrait qu'il y eût une ligne fausse sur

le grand rouleau qui contient vérité, qui ne contient que vérité, et qui

contient toute vérité. Il serait écrit sur le grand rouleau: «Jacques se

cassera le cou tel jour,» et Jacques ne se casserait pas le cou?

Concevez-vous que cela se puisse, quel que soit l'auteur du grand

rouleau?

LE MAÎTRE.

Il y a beaucoup de choses à dire là-dessus...

JACQUES.

Mon capitaine croyait que la prudence est une supposition, dans laquelle

l'expérience nous autorise à regarder les circonstances où nous nous

trouvons comme causes de certains effets à espérer ou à craindre pour

l'avenir.

LE MAÎTRE.

Et tu entendais quelque chose à cela?

JACQUES.

Assurément, peu à peu je m'étais fait à sa langue. Mais, disait-il, qui

peut se vanter d'avoir assez d'expérience? Celui qui s'est flatté d'en

être le mieux pourvu, n'a-t-il jamais été dupe? Et puis, y a-t-il un

homme capable d'apprécier juste les circonstances où il se trouve? Le

calcul qui se fait dans nos têtes, et celui qui est arrêté sur le

registre d'en haut, sont deux calculs bien différents. Est-ce nous qui

menons le destin, ou bien est-ce le destin qui nous mène? Combien de

projets sagement concertés ont manqué, et combien manqueront! Combien de

projets insensés ont réussi, et combien réussiront! C'est ce que mon

capitaine me répétait, après la prise de Berg-op-Zoom et celle du

Port-Mahon; et il ajoutait que la prudence ne nous assurait point un bon

succès, mais qu'elle nous consolait et nous excusait d'un mauvais: aussi

dormait-il la veille d'une action sous sa tente comme dans sa garnison,

et allait-il au feu comme au bal. C'est bien de lui que vous vous

seriez écrié: «Quel diable d'homme!...»

Comme ils en étaient là, ils entendirent à quelque distance derrière eux

du bruit et des cris; ils retournèrent la tête, et virent une troupe

d'hommes armés de gaules et de fourches qui s'avançaient vers eux à

toutes jambes. Vous allez croire que c'étaient les gens de l'auberge,

leurs valets et les brigands dont nous avons parlé. Vous allez croire

que le matin on avait enfoncé leur porte faute de clefs, et que ces

brigands s'étaient imaginé que nos deux voyageurs avaient décampé avec

leurs dépouilles. Jacques le crut, et il disait entre ses dents:

«Maudites soient les clefs et la fantaisie ou la raison qui me les fit

emporter! Maudite soit la prudence! etc., etc.» Vous allez croire que

cette petite armée tombera sur Jacques et son maître, qu'il y aura une

action sanglante, des coups de bâton donnés, des coups de pistolet

tirés; et il ne tiendrait qu'à moi que tout cela n'arrivât; mais adieu

la vérité de l'histoire, adieu le récit des amours de Jacques. Nos deux

voyageurs n'étaient point suivis: j'ignore ce qui se passa dans

l'auberge après leur départ. Ils continuèrent leur route, allant

toujours sans savoir où ils allaient, quoiqu'ils sussent à peu près où

ils voulaient aller; trompant l'ennui et la fatigue par le silence et le

bavardage, comme c'est l'usage de ceux qui marchent, et quelquefois de

ceux qui sont assis.

Il est bien évident que je ne fais pas un roman, puisque je néglige ce

qu'un romancier ne manquerait pas d'employer. Celui qui prendrait ce que

j'écris pour la vérité, serait peut-être moins dans l'erreur que celui

qui le prendrait pour une fable.

Cette fois-ci ce fut le maître qui parla le premier et qui débuta par le

refrain accoutumé: Eh bien! Jacques, l'histoire de tes amours?

JACQUES.

Je ne sais où j'en étais. J'ai été si souvent interrompu, que je ferais

tout aussi bien de recommencer.

LE MAÎTRE.

Non, non. Revenu de ta défaillance à la porte de la chaumière, tu te

trouvas dans un lit, entouré des gens qui l'habitaient.

JACQUES.

Fort bien! La chose la plus pressée était d'avoir un chirurgien, et il

n'y en avait pas à plus d'une lieue à la ronde. Le bonhomme fit monter à

cheval un de ses enfants, et l'envoya au lieu le moins éloigné.

Cependant la bonne femme avait fait chauffer du gros vin, déchiré une

vieille chemise de son mari; et mon genou fut étuvé, couvert de

compresses et enveloppé de linges. On mit quelques morceaux de sucre

enlevés aux fourmis, dans une portion du vin qui avait servi à mon

pansement, et je l'avalai; ensuite on m'exhorta à prendre patience. Il

était tard; ces gens se mirent à table et soupèrent. Voilà le souper

fini. Cependant l'enfant ne revenait pas, et point de chirurgien. Le

père prit de l'humeur. C'était un homme naturellement chagrin; il

boudait sa femme, il ne trouvait rien à son gré. Il envoya durement

coucher ses autres enfants. Sa femme s'assit sur un banc et prit sa

quenouille. Lui, allait et venait; et en allant et venant, il lui

cherchait querelle sur tout. «Si tu avais été au moulin comme je te

l'avais dit...» et il achevait la phrase en hochant de la tête du côté

de mon lit.

«On ira demain.

--C'est aujourd'hui qu'il fallait y aller, comme je te l'avais dit... Et

ces restes de paille qui sont encore sur la grange, qu'attends-tu pour

les relever?

--On les relèvera demain.

--Ce que nous en avons tire à sa fin; et tu aurais beaucoup mieux fait

de les relever aujourd'hui, comme je te l'avais dit... Et ce tas d'orge

qui se gâte sur le grenier, je gage que tu n'as pas songé à le remuer.

--Les enfants l'ont fait.

--Il fallait le faire toi-même. Si tu avais été sur ton grenier, tu

n'aurais pas été à la porte...»

Cependant il arriva un chirurgien, puis un second, puis un troisième,

avec le petit garçon de la chaumière.

LE MAÎTRE.

Te voilà en chirurgiens comme saint Roch en chapeaux[11].

[11] On lit dans toutes les éditions: \_comme saint Roch en chapeau\_; il

faut: \_en chapeaux\_. Ce proverbe se dit quand, d'un certain nombre de

choses que l'on possède, plusieurs sont inutiles: le mot est ici

d'autant mieux appliqué, que saint Roch avait trois chapeaux; on le voit

souvent ainsi représenté. (BR.)

JACQUES.

Le premier était absent, lorsque le petit garçon était arrivé chez lui;

mais sa femme avait fait avertir le second, et le troisième avait

accompagné le petit garçon. «Eh! bonsoir, compères; vous voilà?» dit le

premier aux deux autres... Ils avaient fait le plus de diligence

possible, ils avaient chaud, ils étaient altérés. Ils s'asseyent autour

de la table dont la nappe n'était pas encore ôtée. La femme descend à la

cave, et en remonte avec une bouteille. Le mari grommelait entre ses

dents: «Eh! que diable faisait-elle à sa porte?» On boit, on parle des

maladies du canton; on entame l'énumération de ses pratiques. Je me

plains; on me dit: «Dans un moment nous serons à vous.» Après cette

bouteille, on en demande une seconde, à compte sur mon traitement; puis

une troisième, une quatrième, toujours à compte sur mon traitement; et à

chaque bouteille, le mari revenait à sa première exclamation: «Eh! que

diable faisait-elle à sa porte?»

Quel parti un autre n'aurait-il pas tiré de ces trois chirurgiens, de

leur conversation à la quatrième bouteille, de la multitude de leurs

cures merveilleuses, de l'impatience de Jacques, de la mauvaise humeur

de l'hôte, des propos de nos Esculapes de campagne autour du genou de

Jacques, de leurs différents avis, l'un prétendant que Jacques était

mort si l'on ne se hâtait de lui couper la jambe, l'autre qu'il fallait

extraire la balle et la portion du vêtement qui l'avait suivie, et

conserver la jambe à ce pauvre diable. Cependant on aurait vu Jacques

assis sur son lit, regardant sa jambe en pitié, et lui faisant ses

derniers adieux, comme on vit un de nos généraux entre Dufouart[12] et

Louis[13]. Le troisième chirurgien aurait gobe-mouché jusqu'à ce que la

querelle se fût élevée entre eux, et que des invectives on en fût venu

aux gestes.

[12] Dufouart (Pierre), célèbre chirurgien, mort à Sceaux le 21 octobre

1813, à l'âge de soixante-dix-huit ans. On a de lui: \_Traité d'analyse

des plaies d'armes à feu\_. (BR.)

[13] Louis (Antoine), chirurgien, secrétaire de l'Académie de Paris, né

à Metz le 13 février 1723, mort à Paris en 1792. C'est lui qui fut

chargé de la partie chirurgicale de l'\_Encyclopédie\_.

Je vous fais grâce de toutes ces choses, que vous trouverez dans les

romans, dans la comédie ancienne et dans la société. Lorsque j'entendis

l'hôte s'écrier de sa femme: «que diable faisait-elle à sa porte!» je me

rappelai l'Harpagon de Molière[14], lorsqu'il dit de son fils:

\_Qu'allait-il faire dans cette galère?\_ Et je conçus qu'il ne s'agissait

pas seulement d'être vrai, mais qu'il fallait encore être plaisant; et

que c'était la raison pour laquelle on dirait à jamais: \_Qu'allait-il

faire dans cette galère?\_ et que le mot de mon paysan, \_Que faisait-elle

à sa porte?\_ ne passerait pas en proverbe.

[14] Ce n'est point l'Harpagon de \_l'Avare\_ qui dit de son fils:

\_Qu'allait-il faire dans cette galère?\_ mais bien le Géronte des

\_Fourberies de Scapin\_, acte II, scène XI. (BR.)

Jacques n'en usa pas envers son maître avec la même réserve que je garde

avec vous; il n'omit pas la moindre circonstance, au hasard de

l'endormir une seconde fois. Si ce ne fut pas le plus habile, ce fut au

moins le plus vigoureux des trois chirurgiens qui resta maître du

patient.

N'allez-vous pas, me direz-vous, tirer des bistouris à nos yeux, couper

des chairs, faire couler du sang, et nous montrer une opération

chirurgicale? À votre avis, cela ne sera-t-il pas de bon goût?...

Allons, passons encore l'opération chirurgicale; mais vous permettrez au

moins à Jacques de dire à son maître, comme il le fit: «Ah! monsieur,

c'est une terrible affaire que de r'arranger un genou fracassé!...» Et à

son maître de lui répondre comme auparavant: «Allons donc, Jacques, tu

te moques...» Mais ce que je ne vous laisserais pas ignorer pour tout

l'or du monde, c'est qu'à peine le maître de Jacques lui eut-il fait

cette impertinente réponse, que son cheval bronche et s'abat, que son

genou va s'appuyer rudement sur un caillou pointu, et que le voilà

criant à tue-tête: «Je suis mort! j'ai le genou cassé!...»

Quoique Jacques, la meilleure pâte d'homme qu'on puisse imaginer, fût

tendrement attaché à son maître, je voudrais bien savoir ce qui se passa

au fond de son âme, sinon dans le premier moment, du moins lorsqu'il fut

bien assuré que cette chute n'aurait point de suite fâcheuse, et s'il

put se refuser à un léger mouvement de joie secrète d'un accident qui

apprendrait à son maître ce que c'était qu'une blessure au genou. Une

autre chose, lecteur, que je voudrais bien que vous me dissiez, c'est

si son maître n'eût pas mieux aimé être blessé, même un peu plus

grièvement, ailleurs qu'au genou, ou s'il ne fut pas plus sensible à la

honte qu'à la douleur.

Lorsque le maître fut un peu revenu de sa chute et de son angoisse, il

se remit en selle et appuya cinq ou six coups d'éperon à son cheval, qui

partit comme un éclair; autant en fit la monture de Jacques, car il y

avait entre ces deux animaux la même intimité qu'entre leurs cavaliers;

c'étaient deux paires d'amis.

Lorsque les deux chevaux essoufflés reprirent leur pas ordinaire,

Jacques dit à son maître: Eh bien, monsieur, qu'en pensez-vous?

LE MAÎTRE.

De quoi?

JACQUES.

De la blessure au genou.

LE MAÎTRE.

Je suis de ton avis; c'est une des plus cruelles.

JACQUES.

Au vôtre?

LE MAÎTRE.

Non, non, au tien, au mien, à tous les genoux du monde.

JACQUES.

Mon maître, mon maître, vous n'y avez pas bien regardé; croyez que nous

ne plaignons jamais que nous.

LE MAÎTRE.

Quelle folie!

JACQUES.

Ah! si je savais dire comme je sais penser! Mais il était écrit là-haut

que j'aurais les choses dans ma tête, et que les mots ne me viendraient

pas.

Ici Jacques s'embarrassa dans une métaphysique très-subtile et peut-être

très-vraie. Il cherchait à faire concevoir à son maître que le mot

douleur était sans idée, et qu'il ne commençait à signifier quelque

chose qu'au moment où il rappelait à notre mémoire une sensation que

nous avions éprouvée. Son maître lui demanda s'il avait déjà accouché.

--Non, lui répondit Jacques.

--Et crois-tu que ce soit une grande douleur que d'accoucher?

--Assurément!

--Plains-tu les femmes en mal d'enfant?

--Beaucoup.

--Tu plains donc quelquefois un autre que toi?

--Je plains ceux ou celles qui se tordent les bras, qui s'arrachent les

cheveux, qui poussent des cris, parce que je sais par expérience qu'on

ne fait pas cela sans souffrir; mais pour le mal propre à la femme qui

accouche, je ne le plains pas: je ne sais ce que c'est, dieu merci! Mais

pour en revenir à une peine que nous connaissons tous deux, l'histoire

de mon genou, qui est devenu le[15] vôtre par votre chute...

[15] Nous rétablissons \_le\_, d'après la copie. Ce n'est point à

\_histoire\_, mais à \_genou\_ que se rapporte cet article, comme, dans la

réponse, \_miennes\_ se rapporte à \_amours\_.

LE MAÎTRE.

Non, Jacques; l'histoire de tes amours qui sont devenues miennes par mes

chagrins passés.

JACQUES.

Me voilà pansé, un peu soulagé, le chirurgien parti, et mes hôtes

retirés et couchés. Leur chambre n'était séparée de la mienne que par

des planches à claire-voie sur lesquelles on avait collé du papier gris,

et sur ce papier quelques images enluminées. Je ne dormais pas, et

j'entendis la femme qui disait à son mari: «Laissez-moi, je n'ai pas

envie de rire. Un pauvre malheureux qui se meurt à notre porte!...

--Femme, tu me diras tout cela après.

--Non, cela ne sera pas. Si vous ne finissez, je me lève. Cela ne me

fera-t-il pas bien aise, lorsque j'ai le cœur gros?

--Oh! si tu te fais tant prier, tu en seras la dupe.

--Ce n'est pas pour se faire prier, mais c'est que vous êtes quelquefois

d'un dur!... c'est que... c'est que...»

Après une assez courte pause, le mari prit la parole et dit: «Là, femme,

conviens donc à présent que, par une compassion déplacée, tu nous as mis

dans un embarras dont il est presque impossible de se tirer. L'année est

mauvaise; à peine pouvons-nous suffire à nos besoins et aux besoins de

nos enfants. Le grain est d'une cherté! Point de vin! Encore si l'on

trouvait à travailler; mais les riches se retranchent; les pauvres gens

ne font rien; pour une journée qu'on emploie, on en perd quatre.

Personne ne paye ce qu'il doit; les créanciers sont d'une âpreté qui

désespère: et voilà le moment que tu prends pour retirer ici un inconnu,

un étranger qui y restera tant qu'il plaira à Dieu, et au chirurgien qui

ne se pressera pas de le guérir; car ces chirurgiens font durer les

maladies le plus longtemps qu'ils peuvent; qui n'a pas le sou, et qui

doublera, triplera notre dépense. Là, femme, comment te déferas-tu de

cet homme? Parle donc, femme, dis-moi donc quelque raison.

--Est-ce qu'on peut parler avec vous.

--Tu dis que j'ai de l'humeur, que je gronde; eh! qui n'en aurait pas?

qui ne gronderait pas? Il y avait encore un peu de vin à la cave: Dieu

sait le train dont il ira! Les chirurgiens en burent hier au soir plus

que nous et nos enfants n'aurions fait dans la semaine. Et le chirurgien

qui ne viendra pas pour rien, comme tu peux penser, qui le payera?

--Oui, voilà qui est fort bien dit; et parce qu'on est dans la misère

vous me faites un enfant, comme si nous n'en avions pas déjà assez.

--Oh que non!

--Oh que si; je suis sûre que je vais être grosse!

--Voilà comme tu dis toutes les fois.

--Et cela n'a jamais manqué quand l'oreille me démange après, et j'y

sens une démangeaison comme jamais.

--Ton oreille ne sait ce qu'elle dit.

--Ne me touche pas! laisse là mon oreille! laisse donc, l'homme; est-ce

que tu es fou? tu t'en trouveras mal.

--Non, non, cela ne m'est pas arrivé depuis le soir de la Saint-Jean.

--Tu feras si bien que... et puis dans un mois d'ici tu me bouderas

comme si c'était de ma faute.

--Non, non.

--Et dans neuf mois d'ici ce sera bien pis.

--Non, non.

--C'est toi qui l'auras voulu?

--Oui, oui.

--Tu t'en souviendras? tu ne diras pas comme tu as dit toutes les autres

fois?

--Oui, oui...»

Et puis voilà que de non, non, en oui, oui, cet homme enragé contre sa

femme d'avoir cédé à un sentiment d'humanité...

LE MAÎTRE.

C'est la réflexion que je faisais.

JACQUES.

Il est certain que ce mari n'était pas trop conséquent; mais il était

jeune et sa femme jolie. On ne fait jamais tant d'enfants que dans les

temps de misère.

LE MAÎTRE.

Rien ne peuple comme les gueux.

JACQUES.

Un enfant de plus n'est rien pour eux, c'est la charité qui les nourrit.

Et puis c'est le seul plaisir qui ne coûte rien; on se console pendant

la nuit, sans frais, des calamités du jour... Cependant les réflexions

de cet homme n'en étaient pas moins justes. Tandis que je me disais cela

à moi-même, je ressentis une douleur violente au genou, et je m'écriai:

«Ah! le genou!» Et le mari s'écria: «Ah! femme!...» Et la femme s'écria:

«Ah! mon homme! mais... mais... cet homme qui est là!

--Eh bien! cet homme?

--Il nous aura peut-être entendus!

--Qu'il ait entendu.

--Demain, je n'oserai le regarder.

--Et pourquoi? Est-ce que tu n'es pas ma femme? Est-ce que je ne suis

pas ton mari? Est-ce qu'un mari a une femme, est-ce qu'une femme a un

mari pour rien?

--Ah! ah!

--Eh bien! qu'est-ce?

--Mon oreille!...

--Eh bien! ton oreille?

--C'est pis que jamais.

--Dors, cela se passera.

--Je ne saurais. Ah! l'oreille! ah! l'oreille!

--L'oreille, l'oreille, cela est bien aisé à dire...»

Je ne vous dirai point ce qui se passait entre eux; mais la femme,

après avoir répété l'oreille, l'oreille, plusieurs fois de suite à voix

basse et précipitée, finit par balbutier à syllabes interrompues

l'o...reil...le, et à la suite de cette o...reil...le, je ne sais quoi,

qui, joint au silence qui succéda, me fit imaginer que son mal d'oreille

s'était apaisé d'une ou d'autre façon, il n'importe: cela me fit

plaisir. Et à elle donc!

LE MAÎTRE.

Jacques, mettez la main sur la conscience, et jurez-moi que ce n'est pas

de cette femme que vous devîntes amoureux.

JACQUES.

Je le jure.

LE MAÎTRE.

Tant pis pour toi.

JACQUES.

C'est tant pis ou tant mieux. Vous croyez apparemment que les femmes qui

ont une oreille comme la sienne écoutent volontiers?

LE MAÎTRE.

Je crois que cela est écrit là-haut.

JACQUES.

Je crois qu'il est écrit à la suite qu'elles n'écoutent pas longtemps le

même, et qu'elles sont tant soit peu sujettes à prêter l'oreille à un

autre.

LE MAÎTRE.

Cela se pourrait.

Et les voilà embarqués dans une querelle interminable sur les femmes;

l'un prétendant qu'elles étaient bonnes, l'autre méchantes: et ils

avaient tous deux raison; l'un sottes, l'autre pleines d'esprit: et ils

avaient tous deux raison; l'un fausses, l'autre vraies: et ils avaient

tous deux raison; l'un avares, l'autre libérales: et ils avaient tous

deux raison; l'un belles, l'autre laides: et ils avaient tous deux

raison; l'un bavardes, l'autre discrètes; l'un franches, l'autre

dissimulées; l'un ignorantes, l'autre éclairées; l'un sages, l'autre

libertines; l'un folles, l'autre sensées; l'un grandes, l'autre petites:

et ils avaient tous deux raison.

En suivant cette dispute sur laquelle ils auraient pu faire le tour du

globe sans déparler un moment et sans s'accorder, ils furent accueillis

par un orage qui les contraignit de s'acheminer...--Où?--Où? lecteur,

vous êtes d'une curiosité bien incommode! Et que diable cela vous

fait-il? Quand je vous aurai dit que c'est à Pontoise ou à

Saint-Germain, à Notre-Dame de Lorette ou à Saint-Jacques de

Compostelle, en serez-vous plus avancé? Si vous insistez, je vous dirai

qu'ils s'acheminèrent vers... oui; pourquoi pas?... vers un château

immense, au frontispice duquel on lisait: «Je n'appartiens à personne et

j'appartiens à tout le monde. Vous y étiez avant que d'y entrer, et vous

y serez encore quand vous en sortirez.»--Entrèrent-ils dans ce

château?--Non, car l'inscription était fausse, ou ils y étaient avant

que d'y entrer.--Mais du moins ils en sortirent?--Non, car l'inscription

était fausse, ou ils y étaient encore quand ils en furent sortis.--Et

que firent-ils là?--Jacques disait ce qui était écrit là-haut; son

maître, ce qu'il voulut: et ils avaient tous deux raison.--Quelle

compagnie y trouvèrent ils?--Mêlée.--Qu'y disait-on?--Quelques vérités,

et beaucoup de mensonges.--Y avait-il des gens d'esprit?--Où n'y en

a-t-il pas? et de maudits questionneurs qu'on fuyait comme la peste. Ce

qui choqua le plus Jacques et son maître pendant tout le temps qu'ils

s'y promenèrent...--On s'y promenait donc?--On ne faisait que cela,

quand on n'était pas assis ou couché... Ce qui choqua le plus Jacques et

son maître, ce fut d'y trouver une vingtaine d'audacieux, qui s'étaient

emparés des plus superbes appartements, où ils se trouvaient presque

toujours à l'étroit; qui prétendaient, contre le droit commun et le vrai

sens de l'inscription, que le château leur avait été légué en toute

propriété; et qui, à l'aide d'un certain nombre de vauriens à leurs

gages, l'avaient persuadé à un grand nombre d'autres vauriens à leurs

gages, tout prêts pour une petite pièce de monnaie à pendre, ou

assassiner le premier qui aurait osé les contredire: cependant au temps

de Jacques et de son maître, on l'osait quelquefois.--Impunément?--C'est

selon.

Vous allez dire que je m'amuse, et que, ne sachant plus que faire de mes

voyageurs, je me jette dans l'allégorie, la ressource ordinaire des

esprits stériles. Je vous sacrifierai mon allégorie et toutes les

richesses que j'en pouvais tirer; je conviendrai de tout ce qu'il vous

plaira, mais à condition que vous ne me tracasserez point sur ce dernier

gîte de Jacques et de son maître; soit qu'ils aient atteint une grande

ville et qu'ils aient couché chez des filles; qu'ils aient passé la nuit

chez un vieil ami qui les fêta de son mieux; qu'ils se soient réfugiés

chez des moines mendiants, où ils furent mal logés et mal repus pour

l'amour de Dieu; qu'ils aient été accueillis dans la maison d'un grand,

où ils manquèrent de tout ce qui est nécessaire, au milieu de tout ce

qui est superflu; qu'ils soient sortis le matin d'une grande auberge, où

on leur fit payer très-chèrement un mauvais souper servi dans des plats

d'argent, et une nuit passée entre des rideaux de damas et des draps

humides et repliés; qu'ils aient reçu l'hospitalité chez un curé de

village à portion congrue, qui courut mettre à contribution les

basses-cours de ses paroissiens, pour avoir une omelette et une

fricassée de poulets; ou qu'ils se soient enivrés d'excellents vins,

aient fait grande chère et pris une indigestion bien conditionnée dans

une riche abbaye de Bernardins; car, quoique tout cela vous paraisse

également possible, Jacques n'était pas de cet avis: il n'y avait

réellement de possible que la chose qui était écrite en haut. Ce qu'il y

a de vrai, c'est que, de quelque endroit qu'il vous plaise[16] de les

mettre en route, ils n'eurent pas fait vingt pas que le maître dit à

Jacques, après avoir toutefois, selon son usage, pris sa prise de tabac:

«Eh bien! Jacques, l'histoire de tes amours?»

[16] VARIANTE: «Qu'il vous convienne.»

Au lieu de répondre, Jacques s'écria: Au diable l'histoire de mes

amours! Ne voilà-t-il pas que j'ai laissé...

LE MAÎTRE.

Qu'as-tu laissé?

Au lieu de lui répondre, Jacques retournait toutes ses poches, et se

fouillait partout inutilement. Il avait laissé la bourse de voyage sous

le chevet de son lit, et il n'en eut pas plus tôt fait l'aveu à son

maître, que celui-ci s'écria: Au diable l'histoire de tes amours! Ne

voilà-t-il pas que ma montre est restée accrochée à la cheminée!

Jacques ne se fit pas prier; aussitôt il tourne bride, et regagne au

petit pas, car il n'était jamais pressé...--Le château immense?--Non,

non. Entre les différents gîtes possibles[17], dont je vous ai fait

l'énumération qui précède, choisissez celui qui convient le mieux à la

circonstance présente.

[17] VARIANTE: «Possibles ou non possibles.»

Cependant son maître allait toujours en avant: mais voilà le maître et

le valet séparés, et je ne sais auquel des deux m'attacher de

préférence. Si vous voulez suivre Jacques, prenez-y garde; la recherche

de la bourse et de la montre pourra devenir si longue et si compliquée,

que de longtemps il ne rejoindra son maître, le seul confident de ses

amours, et adieu les amours de Jacques. Si, l'abandonnant seul à la

quête de la bourse et de la montre, vous prenez le parti de faire

compagnie à son maître, vous serez poli, mais très-ennuyé; vous ne

connaissez pas encore cette espèce-là. Il a peu d'idées dans la tête;

s'il lui arrive de dire quelque chose de sensé, c'est de réminiscence ou

d'inspiration. Il a des yeux comme vous et moi; mais on ne sait la

plupart du temps s'il regarde. Il ne dort pas, il ne veille pas non

plus; il se laisse exister: c'est sa fonction habituelle. L'automate

allait devant lui, se retournant de temps en temps pour voir si Jacques

ne revenait pas; il descendait de cheval et marchait à pied; il

remontait sur sa bête, faisait un quart de lieue, redescendait et

s'asseyait à terre, la bride de son cheval passée dans son bras, et la

tête appuyée sur ses deux mains. Quand il était las de cette posture, il

se levait et regardait au loin s'il n'apercevait point Jacques. Point de

Jacques. Alors il s'impatientait, et sans trop savoir s'il parlait ou

non, il disait: «Le bourreau! le chien! le coquin! où est-il? que

fait-il? Faut-il tant de temps pour reprendre une bourse et une montre?

Je le rouerai de coups; oh! cela est certain; je le rouerai de coups.»

Puis il cherchait sa montre à son gousset, où elle n'était pas, et il

achevait de se désoler, car il ne savait que devenir sans sa montre,

sans sa tabatière et sans Jacques: c'étaient les trois grandes

ressources de sa vie, qui se passait à prendre du tabac, à regarder

l'heure qu'il était, à questionner Jacques; et cela dans toutes les

combinaisons. Privé de sa montre, il en était donc réduit à sa

tabatière, qu'il ouvrait et fermait à chaque minute, comme je fais,

moi, lorsque je m'ennuie. Ce qui reste de tabac le soir dans ma

tabatière est en raison directe de l'amusement, ou inverse de l'ennui de

ma journée. Je vous supplie, lecteur, de vous familiariser avec cette

manière de dire empruntée de la géométrie, parce que je la trouve

précise et que je m'en servirai souvent.

Eh bien! en avez-vous assez du maître; et son valet ne venant point à

nous, voulez-vous que nous allions à lui? Le pauvre Jacques! au moment

où nous en parlons, il s'écriait douloureusement: «Il était donc écrit

là-haut qu'en un même jour je serais appréhendé comme voleur de grand

chemin, sur le point d'être conduit dans une prison, et accusé d'avoir

séduit une fille!»

Comme il approchait au petit pas, du château, non... du lieu de leur

dernière couchée, il passe à côté de lui un de ces merciers ambulants

qu'on appelle porteballes, et qui lui crie: «Monsieur le chevalier,

jarretières, ceintures, cordons de montre, tabatières du dernier goût,

vraies jaback[18], bagues, cachets de montre. Montre, monsieur, une

montre, une belle montre d'or, ciselée, à double boîte, comme neuve...»

Jacques lui répond: «J'en cherche bien une, mais ce n'est pas la

tienne...» et continue sa route, toujours au petit pas. En allant, il

crut voir écrit en haut que la montre que cet homme lui avait proposée

était celle de son maître. Il revient sur ses pas, et dit au porteballe:

«L'ami, voyons votre montre à boîte d'or, j'ai dans la fantaisie qu'elle

pourrait me convenir.

[18] Ce nom est emprunté de l'hôtel Jaback, situé à Paris, rue

Saint-Merri. On y vendit pendant quelque temps des bijoux et des

nouveautés en tous genres. La mode voulait alors qu'on n'achetât que de

\_véritables jaback\_. (BR.)

--Ma foi, dit le porteballe, je n'en serais pas surpris; elle est belle,

très-belle, de Julien Le Roi[19]. Il n'y a qu'un moment qu'elle

m'appartient; je l'ai acquise pour un morceau de pain, j'en ferai bon

marché. J'aime les petits gains répétés; mais on est bien malheureux par

le temps qui court: de trois mois d'ici je n'aurai pas une pareille

aubaine. Vous m'avez l'air d'un galant homme, et j'aimerais mieux que

vous en profitassiez qu'un autre...»

[19] Le Roi (Julien), fameux horloger, né à Tours en 1686, mort à Paris

le 20 septembre 1759, laissa quatre fils qui tous ont acquis quelque

célébrité dans les sciences et dans les arts. (BR.)

Tout en causant, le mercier avait mis sa balle à terre, l'avait ouverte,

et en avait tiré la montre, que Jacques reconnut sur-le-champ, sans en

être étonné; car s'il ne se pressait jamais, il s'étonnait rarement. Il

regarde bien la montre: Oui, se dit-il en lui-même, c'est elle... Au

porte-balle: «Vous avez raison, elle est belle, très-belle, et je sais

qu'elle est bonne...» Puis la mettant dans son gousset, il dit au

porteballe: «L'ami, grand merci!

--Comment, grand merci!

--Oui, c'est la montre de mon maître.

--Je ne connais point votre maître, cette montre est à moi, je l'ai bien

achetée et bien payée...»

Et saisissant Jacques au collet, il se mit en devoir de lui reprendre la

montre. Jacques s'approche de son cheval, prend un de ses pistolets, et

l'appuyant sur la poitrine du porteballe: «Retire-toi, lui dit-il, ou tu

es mort.» Le porteballe effrayé lâche prise. Jacques remonte sur son

cheval et s'achemine au petit pas vers la ville, en disant en lui-même:

«Voilà la montre recouvrée, à présent voyons à notre bourse...» Le

porteballe se hâte de refermer sa malle, la remet sur ses épaules, et

suit Jacques en criant: «Au voleur! au voleur! à l'assassin! au secours!

à moi! à moi!...» C'était dans la saison des récoltes: les champs

étaient couverts de travailleurs. Tous laissent leurs faucilles,

s'attroupent autour de cet homme, et lui demandent où est le voleur, où

est l'assassin.

«Le voilà, le voilà là-bas.

--Quoi! celui qui s'achemine au petit pas vers la porte de la ville?

--Lui-même.

--Allez, vous êtes fou, ce n'est point là l'allure d'un voleur.

--C'en est un, c'en est un, vous dis-je, il m'a pris de force une montre

d'or...»

Ces gens ne savaient à quoi s'en rapporter, des cris du porteballe ou de

la marche tranquille de Jacques. «Cependant, ajoutait le porteballe, mes

enfants, je suis ruiné si vous ne me secourez; elle vaut trente louis

comme un liard. Secourez-moi, il emporte ma montre, et s'il vient à

piquer des deux, ma montre est perdue...»

Si Jacques n'était guère à portée d'entendre ces cris, il pouvait

aisément voir l'attroupement, et n'en allait pas plus vite. Le

porteballe détermina, par l'espoir d'une récompense, les paysans à

courir après Jacques. Voilà donc une multitude d'hommes, de femmes et

d'enfants allant et criant: «Au voleur! au voleur! à l'assassin!» et le

porteballe les suivant d'aussi près que le fardeau dont il était chargé

le lui permettait, et criant: «Au voleur! au voleur! à l'assassin!...»

Ils sont entrés dans la ville, car c'est dans une ville que Jacques et

son maître avaient séjourné la veille; je me le rappelle à l'instant.

Les habitants quittent leurs maisons, se joignent aux paysans et au

porteballe, tous vont criant à l'unisson: «Au voleur! au voleur! à

l'assassin!...» Tous atteignent Jacques en même temps. Le porteballe

s'élançant sur lui, Jacques lui détache un coup de botte dont il est

renversé par terre, mais n'en criant pas moins: «Coquin, fripon,

scélérat, rends-moi ma montre; tu me la rendras, et tu n'en seras pas

moins pendu...» Jacques, gardant son sang-froid, s'adressait à la foule

qui grossissait à chaque instant, et disait: «Il y a un magistrat de

police ici, qu'on me mène chez lui: là, je ferai voir que je ne suis

point un coquin, et que cet homme en pourrait bien être un. Je lui ai

pris une montre, il est vrai; mais cette montre est celle de mon maître.

Je ne suis point inconnu dans cette ville: avant-hier au soir nous y

arrivâmes mon maître et moi, et nous avons séjourné chez M. le

lieutenant général, son ancien ami.» Si je ne vous ai pas dit plus tôt

que Jacques et son maître avaient passé par Conches, et qu'ils avaient

logé chez le lieutenant général de ce lieu, c'est que cela ne m'est pas

venu plus tôt. «Qu'on me conduise chez M. le lieutenant général,» disait

Jacques, et en même temps il mit pied à terre. On le voyait au centre du

cortége, lui, son cheval et le porteballe. Ils marchent, ils arrivent à

la porte du lieutenant général. Jacques, son cheval et le porteballe

entrent, Jacques et le porteballe se tenant l'un l'autre à la

boutonnière. La foule reste en dehors.

Cependant, que faisait le maître de Jacques? Il s'était assoupi au bord

du grand chemin, la bride de son cheval passée dans son bras, et

l'animal paissait l'herbe autour du dormeur, autant que la longueur de

la bride le lui permettait.

Aussitôt que le lieutenant général aperçut Jacques, il s'écria: «Eh!

c'est toi, mon pauvre Jacques! Qu'est-ce qui te ramène seul ici?

--La montre de mon maître: il l'avait laissée pendue au coin de la

cheminée, et je l'ai retrouvée dans la balle de cet homme; notre bourse,

que j'ai oubliée sous mon chevet, et qui se retrouvera si vous

l'ordonnez.

--Et que cela soit écrit là-haut...,» ajouta le magistrat.

À l'instant il fit appeler ses gens: à l'instant le porteballe montrant

un grand drôle de mauvaise mine, et nouvellement installé dans la

maison, dit: «Voilà celui qui m'a vendu la montre.»

Le magistrat, prenant un air sévère, dit au porteballe et à son valet:

«Vous mériteriez tous deux les galères, toi pour avoir vendu la montre,

toi pour l'avoir achetée...» À son valet: «Rends à cet homme son argent,

et mets bas ton habit sur-le-champ...» Au porteballe: «Dépêche-toi de

vider le pays, si tu ne veux pas y rester accroché pour toujours. Vous

faites tous deux un métier qui porte malheur... Jacques, à présent il

s'agit de ta bourse.» Celle qui se l'était appropriée comparut sans se

faire appeler; c'était une grande fille faite au tour. «C'est moi,

monsieur, qui ai la bourse, dit-elle à son maître; mais je ne l'ai point

volée: c'est lui qui me l'a donnée.

--Je vous ai donné ma bourse?

--Oui.

--Cela se peut, mais que le diable m'emporte si je m'en souviens...»

Le magistrat dit à Jacques: «Allons, Jacques, n'éclaircissons pas cela

davantage.

--Monsieur...

--Elle est jolie et complaisante à ce que je vois.

--Monsieur, je vous jure...

--Combien y avait-il dans la bourse?

--Environ neuf cent dix-sept livres.

--Ah! Javotte! neuf cent dix-sept livres pour une nuit, c'est beaucoup

trop pour vous et pour lui. Donnez-moi la bourse...»

La grande fille donna la bourse à son maître qui en tira un écu de six

francs: «Tenez, lui dit-il, en lui jetant l'écu, voilà le prix de vos

services; vous valez mieux, mais pour un autre que Jacques. Je vous en

souhaite deux fois autant tous les jours, mais hors de chez moi,

entendez-vous? Et toi, Jacques, dépêche-toi de remonter sur ton cheval,

et de retourner à ton maître.»

Jacques salua le magistrat et s'éloigna sans répondre, mais il disait en

lui-même: «L'effrontée! la coquine! il était donc écrit là-haut qu'un

autre coucherait avec elle, et que Jacques payerait!... Allons, Jacques,

console-toi; n'es-tu pas trop heureux d'avoir rattrapé ta bourse et la

montre de ton maître, et qu'il t'en ait si peu coûté?»

Jacques remonte sur son cheval et fend la presse qui s'était faite à

l'entrée de la maison du magistrat; mais comme il souffrait avec peine

que tant de gens le prissent pour un fripon, il affecta de tirer la

montre de sa poche et de regarder l'heure qu'il était; puis il piqua des

deux son cheval, qui n'y était pas fait, et qui n'en partit qu'avec plus

de célérité. Son usage était de le laisser aller à sa fantaisie; car il

trouvait autant d'inconvénient à l'arrêter quand il galopait, qu'à le

presser quand il marchait lentement. Nous croyons conduire le destin;

mais c'est toujours lui qui nous mène: et le destin, pour Jacques, était

tout ce qui le touchait ou l'approchait, son cheval, son maître, un

moine, un chien, une femme, un mulet, une corneille. Son cheval le

conduisait donc à toutes jambes vers son maître, qui s'était assoupi sur

le bord du chemin, la bride de son cheval passée dans son bras, comme je

vous l'ai dit. Alors le cheval tenait à la bride; mais lorsque Jacques

arriva, la bride était restée à sa place, et le cheval n'y tenait

plus[20]. Un fripon s'était apparemment approché du dormeur, avait

doucement coupé la bride et emmené l'animal. Au bruit du cheval de

Jacques, son maître se réveilla, et son premier mot fut: «Arrive,

arrive, maroufle! je te vais...» Là, il se mit à bâiller d'une aune.

[20] VARIANTE: «N'y était plus.»

--Bâillez, bâillez, monsieur, tout à votre aise, lui dit Jacques, mais

où est votre cheval?

--Mon cheval?

--Oui, votre cheval...»

Le maître s'apercevant aussitôt qu'on lui avait volé son cheval, se

disposait à tomber sur Jacques à grands coups de bride, lorsque Jacques

lui dit: «Tout doux, monsieur, je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à me

laisser assommer; je recevrai le premier coup, mais je jure qu'au second

je pique des deux et vous laisse là...»

Cette menace de Jacques fit tomber subitement la fureur de son maître,

qui lui dit d'un ton radouci: «Et ma montre?

--La voilà.

--Et ta bourse?

--La voilà.

--Tu as été bien longtemps.

--Pas trop pour tout ce que j'ai fait. Écoutez bien. Je suis allé, je me

suis battu, j'ai ameuté tous les paysans de la campagne, j'ai ameuté

tous les habitants de la ville, j'ai été pris pour voleur de grand

chemin, j'ai été conduit chez le juge, j'ai subi deux interrogatoires,

j'ai presque fait pendre deux hommes; j'ai fait mettre à la porte un

valet, j'ai fait chasser une servante, j'ai été convaincu d'avoir couché

avec une créature que je n'ai jamais vue et que j'ai pourtant payée; et

je suis revenu.

--Et moi, en t'attendant...

--En m'attendant il était écrit là-haut que vous vous endormiriez, et

qu'on vous volerait votre cheval. Eh bien! monsieur, n'y pensons plus!

c'est un cheval perdu, et peut-être est-il écrit là-haut qu'il se

retrouvera.

--Mon cheval! mon pauvre cheval!

--Quand vous continueriez vos lamentations jusqu'à demain, il n'en sera

ni plus ni moins.

--Qu'allons-nous faire?

--Je vais vous prendre en croupe, ou, si vous l'aimez mieux, nous

quitterons nos bottes, nous les attacherons sur la selle de mon cheval,

et nous poursuivrons notre route à pied.

--Mon cheval! mon pauvre cheval!»

Ils prirent le parti d'aller à pied, le maître s'écriant de temps en

temps, mon cheval! mon pauvre cheval! et Jacques paraphrasant l'abrégé

de ses aventures. Lorsqu'il en fut à l'accusation de la fille, son

maître lui dit:

Vrai, Jacques, tu n'avais pas couché avec cette fille?

JACQUES.

Non, monsieur.

LE MAÎTRE.

Et tu l'as payée?

JACQUES.

Assurément!

LE MAÎTRE.

Je fus une fois en ma vie plus malheureux que toi.

JACQUES.

Vous payâtes après avoir couché?

LE MAÎTRE.

Tu l'as dit.

JACQUES.

Est-ce que vous ne me raconterez pas cela?

LE MAÎTRE.

Avant que d'entrer dans l'histoire de mes amours, il faut être sorti de

l'histoire des tiennes. Eh bien! Jacques, et tes amours, que je prendrai

pour les premières et les seules de ta vie, nonobstant l'aventure de la

servante du lieutenant général de Conches; car, quand tu aurais couché

avec elle, tu n'en aurais pas été l'amoureux pour cela. Tous les jours

on couche avec des femmes qu'on n'aime pas, et l'on ne couche pas avec

des femmes qu'on aime. Mais...

JACQUES.

Eh bien! mais!... qu'est-ce?

LE MAÎTRE.

Mon cheval!... Jacques, mon ami, ne te fâche pas; mets-toi à la place de

mon cheval, suppose que je t'aie perdu, et dis-moi si tu ne m'en

estimerais pas davantage si tu m'entendais m'écrier: Mon Jacques! mon

pauvre Jacques!

Jacques sourit, et dit: J'en étais, je crois, au discours de mon hôte

avec sa femme pendant la nuit qui suivit mon premier pansement. Je

reposai un peu. Mon hôte et sa femme se levèrent plus tard que de

coutume.

LE MAÎTRE.

Je le crois.

JACQUES.

À mon réveil, j'entr'ouvris doucement mes rideaux, et je vis mon hôte,

sa femme et le chirurgien, en conférence secrète vers la porte[21].

Après ce que j'avais entendu pendant la nuit, il ne me fut pas difficile

de deviner ce qui se traitait là. Je toussai. Le chirurgien dit au mari:

«Il est éveillé; compère, descendez à la cave, nous boirons un coup,

cela rend la main sûre; je lèverai ensuite mon appareil, puis nous

aviserons au reste.»

[21] VARIANTE: «Vers la fenêtre.»

La bouteille arrivée et vidée, car, en terme de l'art, boire un coup

c'est vider au moins une bouteille, le chirurgien s'approcha de mon lit,

et me dit: «Comment la nuit a-t-elle été?

--Pas mal.

--Votre bras... Bon, bon, le pouls n'est pas mauvais, il n'y a presque

plus de fièvre. Il faut voir à ce genou... Allons, commère, dit-il à

l'hôtesse qui était debout au pied de mon lit derrière le rideau,

aidez-nous...» L'hôtesse appela un de ses enfants... «Ce n'est pas un

enfant qu'il nous faut ici, c'est vous, un faux mouvement nous

apprêterait de la besogne pour un mois. Approchez.» L'hôtesse approcha,

les yeux baissés... «Prenez cette jambe, la bonne, je me charge de

l'autre. Doucement, doucement... À moi, encore un peu à moi... L'ami, un

petit tour de corps à droite,... à droite, vous dis-je, et nous y

voilà...»

Je tenais le matelas des deux mains, je grinçais les dents, la sueur me

coulait le long du visage. «L'ami, cela n'est pas doux.

--Je le sens.

--Vous y voilà. Commère, lâchez la jambe, prenez l'oreiller; approchez

la chaise, et mettez l'oreiller dessus... Trop près... Un peu plus

loin... L'ami, donnez-moi la main, serrez-moi ferme. Commère, passez

dans la ruelle, et tenez-le par-dessous le bras... À merveille...

Compère, ne reste-t-il rien dans la bouteille?

--Non.

--Allez prendre la place de votre femme, et qu'elle en aille chercher

une autre... Bon, bon, versez plein... Femme, laissez votre homme où il

est, et venez à côté de moi...» L'hôtesse appela encore une fois un de

ses enfants. «Eh! mort diable, je vous l'ai déjà dit, un enfant n'est

pas ce qu'il nous faut. Mettez-vous à genoux, passez la main sous le

mollet... Commère, vous tremblez comme si vous aviez fait un mauvais

coup; allons donc, du courage... La gauche sous le bas de la cuisse, là,

au-dessus du bandage... Fort bien!...» Voilà les coutures coupées, les

bandes déroulées, l'appareil levé et ma blessure à découvert. Le

chirurgien tâte en dessus, en dessous, par les côtés, et à chaque fois

qu'il me touche, il dit: «L'ignorant! l'âne! le butor! et cela se mêle

de chirurgie! Cette jambe, une jambe à couper? Elle durera autant que

l'autre: c'est moi qui vous en réponds.

--Je guérirai?

--J'en ai bien guéri d'autres.

--Je marcherai?

--Vous marcherez.

--Sans boiter?

--C'est autre chose; diable, l'ami, comme vous y allez! N'est-ce pas

assez que je vous aie sauvé votre jambe? Au demeurant, si vous boitez,

ce sera peu de chose. Aimez-vous la danse?

--Beaucoup.

--Si vous en marchez un peu moins bien, vous n'en danserez que mieux...

Commère, le vin chaud... Non, l'autre d'abord: encore un petit verre, et

votre pansement n'en ira pas plus mal.»

Il boit: on apporte le vin chaud, on m'étuve, on remet l'appareil, on

m'étend dans mon lit, on m'exhorte à dormir si je puis, on ferme les

rideaux, on finit la bouteille entamée, on en remonte une autre, et la

conférence reprend entre le chirurgien, l'hôte et l'hôtesse.

L'HÔTE.

Compère, cela sera-t-il long?

LE CHIRURGIEN.

Très-long... À vous, compère.

L'HÔTE.

Mais combien? Un mois?

LE CHIRURGIEN.

Un mois! Mettez-en deux, trois, quatre, qui sait cela? La rotule est

entamée, le fémur, le tibia... À vous, commère.

L'HÔTE.

Quatre mois! miséricorde! Pourquoi le recevoir ici? Que diable

faisait-elle à sa porte?

LE CHIRURGIEN.

À moi; car j'ai bien travaillé.

L'HÔTESSE.

Mon ami, voilà que tu recommences. Ce n'est pas là ce que tu m'as promis

cette nuit; mais patience, tu y reviendras.

L'HÔTE.

Mais, dis-moi, que faire de cet homme? Encore si l'année n'était pas si

mauvaise!...

L'HÔTESSE.

Si tu voulais, j'irais chez le curé.

L'HÔTE.

Si tu y mets le pied, je te roue de coups.

LE CHIRURGIEN.

Pourquoi donc, compère? la mienne y va bien.

L'HÔTE.

C'est votre affaire.

LE CHIRURGIEN.

À ma filleule; comment se porte-t-elle?

L'HÔTESSE.

Fort bien.

LE CHIRURGIEN.

Allons, compère, à votre femme et à la mienne; ce sont deux bonnes

femmes.

L'HÔTE.

La vôtre est plus avisée; elle n'aurait pas fait la sottise...

L'HÔTESSE.

Mais, compère, il y a les sœurs grises.

LE CHIRURGIEN.

Ah! commère! un homme, un homme chez les sœurs! Et puis il y a une

petite difficulté un peu plus grande que le doigt... Buvons aux sœurs,

ce sont de bonnes filles.

L'HÔTESSE.

Et quelle difficulté?

LE CHIRURGIEN.

Votre homme ne veut pas que vous alliez chez le curé, et ma femme ne

veut pas que j'aille chez les sœurs... Mais, compère, encore un coup,

cela nous avisera peut-être. Avez-vous questionné cet homme? Il n'est

peut-être pas sans ressource.

L'HÔTE.

Un soldat!

LE CHIRURGIEN.

Un soldat a père, mère, frères, sœurs, des parents, des amis, quelqu'un

sous le ciel... Buvons encore un coup, éloignez-vous, et laissez-moi

faire.

Telle fut à la lettre la conversation du chirurgien, de l'hôte et de

l'hôtesse: mais quelle autre couleur n'aurais-je pas été le maître de

lui donner, en introduisant un scélérat parmi ces bonnes gens? Jacques

se serait vu, ou vous auriez vu Jacques au moment d'être arraché de son

lit, jeté sur un grand chemin ou dans une fondrière.--Pourquoi pas

tué?--Tué, non. J'aurais bien su appeler quelqu'un à son secours; ce

quelqu'un-là aurait été un soldat de sa compagnie: mais cela aurait pué

le \_Cléveland\_[22] à infecter. La vérité, la vérité!--La vérité, me

direz-vous, est souvent froide, commune et plate; par exemple, votre

dernier récit du pansement de Jacques est vrai, mais qu'y a-t-il

d'intéressant? Rien.--D'accord.--S'il faut être vrai, c'est comme

Molière, Regnard, Richardson, Sedaine; la vérité a ses côtés piquants,

qu'on saisit quand on a du génie.--Oui, quand on a du génie; mais quand

on en manque?--Quand on en manque, il ne faut pas écrire.--Et si par

malheur on ressemblait à un certain poëte que j'envoyai à

Pondichéry?--Qu'est-ce que ce poëte?--Ce poëte... Mais si vous

m'interrompez, lecteur, et si je m'interromps moi-même à tout coup, que

deviendront les amours de Jacques? Croyez-moi, laissons là le poëte...

L'hôte et l'hôtesse s'éloignèrent...--Non, non, l'histoire du poëte de

Pondichéry.--Le chirurgien s'approcha du lit de Jacques...--L'histoire

du poëte de Pondichéry, l'histoire du poëte de Pondichéry.--Un jour il

me vint un jeune poëte, comme il m'en vient tous les jours... Mais,

lecteur, quel rapport cela a-t-il avec le voyage de Jacques le Fataliste

et de son maître?...--L'histoire du poëte de Pondichéry.--Après les

compliments ordinaires sur mon esprit, mon génie, mon goût, ma

bienfaisance, et autres propos dont je ne crois pas un mot, bien qu'il y

ait plus de vingt ans qu'on me les répète, et peut-être de bonne foi,

le jeune poëte tire un papier de sa poche: ce sont des vers, me

dit-il.--Des vers!--Oui, monsieur, et sur lesquels j'espère que vous

aurez la bonté de me dire votre avis.--Aimez-vous la vérité?--Oui,

monsieur; et je vous la demande.--Vous allez la savoir.--Quoi! vous êtes

assez bête pour croire qu'un poëte vient chercher la vérité chez

vous?--Oui.--Et pour la lui dire?--Assurément!--Sans ménagement?--Sans

doute: le ménagement le mieux apprêté ne serait qu'une offense

grossière; fidèlement interprété, il signifierait, vous êtes un mauvais

poëte; et comme je ne vous crois pas assez robuste pour entendre la

vérité, vous n'êtes encore qu'un plat homme.--Et la franchise vous a

toujours réussi?--Presque toujours... Je lis les vers de mon jeune

poëte, et je lui dis: Non-seulement vos vers sont mauvais, mais il m'est

démontré que vous n'en ferez jamais de bons.--Il faudra donc que j'en

fasse de mauvais; car je ne saurais m'empêcher d'en faire.--Voilà une

terrible malédiction! Concevez-vous, monsieur, dans quel avilissement

vous allez tomber? Ni les dieux, ni les hommes, ni les colonnes, n'ont

pardonné la médiocrité aux poëtes: c'est Horace qui l'a dit[23].--Je le

sais.--Êtes-vous riche?--Non.--Êtes-vous pauvre?--Très-pauvre.--Et vous

allez joindre à la pauvreté le ridicule de mauvais poëte; vous aurez

perdu toute votre vie, vous serez vieux. Vieux, pauvre et mauvais poëte;

ah! monsieur, quel rôle!--Je le conçois, mais je suis entraîné malgré

moi... (Ici Jacques aurait dit: Mais cela est écrit là-haut.)--Avez-vous

des parents?--J'en ai.--Quel est leur état?--Ils sont

joailliers.--Feraient-ils quelque chose pour vous?--Peut-être.--Eh bien!

voyez vos parents, proposez-leur de vous avancer une pacotille de

bijoux. Embarquez-vous pour Pondichéry; vous ferez de mauvais vers sur

la route; arrivé, vous ferez fortune. Votre fortune faite, vous

reviendrez faire ici tant de mauvais vers qu'il vous plaira, pourvu que

vous ne les fassiez pas imprimer, car il ne faut ruiner personne... Il y

avait environ douze ans que j'avais donné ce conseil au jeune homme,

lorsqu'il m'apparut; je ne le reconnaissais pas. C'est moi, monsieur,

me dit-il, que vous avez envoyé à Pondichéry. J'y ai été, j'ai amassé là

une centaine de mille francs. Je suis revenu; je me suis remis à faire

des vers, et en voilà que je vous apporte... Ils sont toujours

mauvais?--Toujours; mais votre sort est arrangé, et je consens que vous

continuiez à faire de mauvais vers.--C'est bien mon projet...

[22] V. \_Histoire de Cléveland, fils naturel de Cromwell, ou le

Philosophe anglais\_, par l'abbé Prévost. 4 vol. in-12, 1732.

[23] «....... Mediocribus esse poetis,

Non homines, non Di, non concessere columnæ.»

HORAT. \_de Art. Poet.\_, v. 373.

Le chirurgien s'étant approché du lit de Jacques, celui-ci ne lui laissa

pas le temps de parler. J'ai tout entendu, lui dit-il... Puis,

s'adressant à son maître, il ajouta... Il allait ajouter, lorsque son

maître l'arrêta. Il était las de marcher; il s'assit sur le bord du

chemin, la tête tournée vers un voyageur qui s'avançait de leur côté, à

pied, la bride de son cheval, qui le suivait, passée dans son bras.

Vous allez croire, lecteur, que ce cheval est celui qu'on a volé au

maître de Jacques: et vous vous tromperez. C'est ainsi que cela

arriverait dans un roman, un peu plus tôt ou un peu plus tard, de cette

manière ou autrement; mais ceci n'est point un roman, je vous l'ai déjà

dit, je crois, et je vous le répète encore. Le maître dit à Jacques:

Vois-tu cet homme qui vient à nous?

JACQUES.

Je le vois.

LE MAÎTRE.

Son cheval me paraît bon.

JACQUES.

J'ai servi dans l'infanterie, et je ne m'y connais pas.

LE MAÎTRE.

Moi, j'ai commandé dans la cavalerie, et je m'y connais.

JACQUES.

Après?

LE MAÎTRE.

Après. Je voudrais que tu allasses proposer à cet homme de nous le

céder, en payant s'entend.

JACQUES.

Cela est bien fou, mais j'y vais. Combien y voulez-vous mettre?

LE MAÎTRE.

Jusqu'à cent écus...

Jacques, après avoir recommandé à son maître de ne pas s'endormir, va à

la rencontre du voyageur, lui propose l'achat de son cheval, le paye et

l'emmène. Eh bien! Jacques, lui dit son maître, si vous avez vos

pressentiments, vous voyez que j'ai aussi les miens. Ce cheval est beau;

le marchand t'aura juré qu'il est sans défaut; mais en fait de chevaux

tous les hommes sont maquignons.

JACQUES.

Et en quoi ne le sont-ils pas?

LE MAÎTRE.

Tu le monteras et tu me céderas le tien.

JACQUES.

D'accord.

Les voilà tous les deux à cheval, et Jacques ajoutant:

Lorsque je quittai la maison, mon père, ma mère, mon parrain, m'avaient

tous donné quelque chose, chacun selon ses petits moyens; et j'avais en

réserve cinq louis, dont Jean, mon aîné, m'avait fait présent lorsqu'il

partit pour son malheureux voyage de Lisbonne... (Ici Jacques se mit à

pleurer, et son maître à lui représenter que cela était écrit là-haut.)

Il est vrai, monsieur, je me le suis dit cent fois; et avec tout cela je

ne saurais m'empêcher de pleurer...

Puis voilà Jacques qui sanglote et qui pleure de plus belle; et son

maître qui prend sa prise de tabac, et qui regarde à sa montre l'heure

qu'il est. Après avoir mis la bride de son cheval entre ses dents et

essuyé ses yeux avec ses deux mains, Jacques continua:

Des cinq louis de Jean, de mon engagement, et des présents de mes

parents et amis, j'avais fait une bourse dont je n'avais pas encore

soustrait une obole. Je retrouvai ce magot bien à point; qu'en

dites-vous, mon maître?

LE MAÎTRE.

Il était impossible que tu restasses plus longtemps dans la chaumière.

JACQUES.

Même en payant.

LE MAÎTRE.

Mais qu'est-ce que ton frère Jean était allé chercher à Lisbonne?

JACQUES.

Il me semble que vous prenez à tâche de me fourvoyer. Avec vos

questions, nous aurons fait le tour du monde avant que d'avoir atteint

la fin de mes amours.

LE MAÎTRE.

Qu'importe, pourvu que tu parles et que j'écoute? ne sont-ce pas là les

deux points importants? Tu me grondes, lorsque tu devrais me remercier.

JACQUES.

Mon frère était allé chercher le repos à Lisbonne. Jean, mon frère,

était un garçon d'esprit: c'est ce qui lui a porté malheur; il eût été

mieux pour lui qu'il eût été un sot comme moi; mais cela était écrit

là-haut. Il était écrit que le frère quêteur des Carmes qui venait dans

notre village demander des œufs, de la laine, du chanvre, des fruits, du

vin à chaque saison, logerait chez mon père, qu'il débaucherait Jean,

mon frère, et que Jean, mon frère, prendrait l'habit de moine.

LE MAÎTRE.

Jean, ton frère, a été Carme?

JACQUES.

Oui, monsieur, et Carme déchaux. Il était actif, intelligent, chicaneur;

c'était l'avocat consultant du village. Il savait lire et écrire, et,

dès sa jeunesse, il s'occupait à déchiffrer et à copier de vieux

parchemins. Il passa par toutes les fonctions de l'ordre, successivement

portier, sommelier, jardinier, sacristain, adjoint à procure et

banquier; du train dont il y allait, il aurait fait notre fortune à

tous. Il a marié et bien marié deux de nos sœurs et quelques autres

filles du village. Il ne passait pas dans les rues, que les pères, les

mères et les enfants n'allassent à lui, et ne lui criassent: «Bonjour,

frère Jean; comment vous portez-vous, frère Jean?» Il est sûr que quand

il entrait dans une maison, la bénédiction du ciel y entrait avec lui;

et que s'il y avait une fille, deux mois après sa visite elle était

mariée. Le pauvre frère Jean! l'ambition le perdit. Le procureur de la

maison, auquel on l'avait donné pour adjoint, était vieux. Les moines

ont dit qu'il avait formé le projet de lui succéder après sa mort, que

pour cet effet il bouleversa tout le chartrier, qu'il brûla les anciens

registres, et qu'il en fit de nouveaux, en sorte qu'à la mort du vieux

procureur, le diable n'aurait vu goutte dans les titres de la

communauté. Avait-on besoin d'un papier, il fallait perdre un mois à le

chercher; encore souvent ne le trouvait-on pas. Les Pères démêlèrent la

ruse du frère Jean et son objet: ils prirent la chose au grave, et frère

Jean, au lieu d'être procureur comme il s'en était flatté, fut réduit au

pain et à l'eau, et bien discipliné jusqu'à ce qu'il eût communiqué à un

autre la clef de ses registres. Les moines sont implacables. Quand on

eut tiré de frère Jean tous les éclaircissements dont on avait besoin,

on le fit porteur de charbon dans le laboratoire où l'on distille \_l'eau

des Carmes\_. Frère Jean, ci-devant banquier de l'ordre et adjoint à

procure, maintenant charbonnier! Frère Jean avait du cœur, il ne put

supporter ce déchet d'importance et de splendeur, et n'attendit qu'une

occasion de se soustraire à cette humiliation.

Ce fut alors qu'il arriva dans la même maison un jeune Père qui passait

pour la merveille de l'ordre au tribunal et dans la chaire; il

s'appelait le Père Ange. Il avait de beaux yeux, un beau visage, un bras

et des mains à modeler. Le voilà qui prêche, qui prêche, qui confesse,

qui confesse; voilà les vieux directeurs quittés par leurs dévotes;

voilà ces dévotes attachées au jeune Père Ange; voilà que les veilles de

dimanches et de grandes fêtes, la boutique du Père Ange est environnée

de pénitents et de pénitentes, et que les vieux Pères attendaient

inutilement pratique dans leurs boutiques désertes: ce qui les

chagrinait beaucoup... Mais, monsieur, si je laissais là l'histoire de

frère Jean et que je reprisse celle de mes amours, cela serait peut-être

plus gai.

LE MAÎTRE.

Non, non; prenons une prise de tabac, voyons l'heure qu'il est et

poursuis.

JACQUES.

J'y consens, puisque vous le voulez...

Mais le cheval de Jacques fut d'un autre avis; le voilà qui prend tout à

coup le mors aux dents et qui se précipite dans une fondrière. Jacques a

beau le serrer des genoux et lui tenir la bride courte, du plus bas de

la fondrière, l'animal têtu s'élance et se met à grimper à toutes jambes

un monticule où il s'arrête tout court et où Jacques, tournant ses

regards autour de lui, se voit entre des fourches patibulaires.

Un autre que moi, lecteur, ne manquerait pas de garnir ces fourches de

leur gibier et de ménager à Jacques une triste reconnaissance. Si je

vous le disais, vous le croiriez peut-être, car il y a des hasards plus

singuliers, mais la chose n'en serait pas plus vraie: ces fourches

étaient vacantes.

Jacques laissa reprendre haleine à son cheval, qui de lui-même

redescendit la montagne, remonta la fondrière et replaça Jacques à côté

de son maître, qui lui dit: Ah! mon ami, quelle frayeur tu m'as causée!

je t'ai tenu pour mort... mais tu rêves; à quoi rêves-tu?

JACQUES.

À ce que j'ai trouvé là-haut.

LE MAÎTRE.

Et qu'y as-tu donc trouvé?

JACQUES.

Des fourches patibulaires, un gibet.

LE MAÎTRE.

Diable! cela est de fâcheux augure; mais rappelle-toi ta doctrine. Si

cela est écrit là-haut, tu auras beau faire, tu seras pendu, cher ami;

et si cela n'est pas écrit là-haut, le cheval en aura menti. Si cet

animal n'est pas inspiré, il est sujet à des lubies; il faut y prendre

garde...

Après un moment de silence, Jacques se frotta le front et secoua ses

oreilles, comme on fait lorsqu'on cherche à écarter de soi une idée

fâcheuse, et reprit brusquement:

Ces vieux moines tinrent conseil entre eux et résolurent, à quelque prix

et par quelque voie que ce fût, de se défaire d'une jeune barbe qui les

humiliait. Savez-vous ce qu'ils firent?... Mon maître, vous ne m'écoutez

pas.

LE MAÎTRE.

Je t'écoute, je t'écoute: continue.

JACQUES.

Ils gagnèrent le portier, qui était un vieux coquin comme eux. Ce vieux

coquin accusa le jeune Père d'avoir pris des libertés avec une de ses

dévotes dans le parloir, et assura, par serment, qu'il l'avait vu.

Peut-être cela était-il vrai, peut-être cela était-il faux: que

sait-on? Ce qu'il y a de plaisant, c'est que le lendemain de cette

accusation, le prieur de la maison fut assigné au nom d'un chirurgien

pour être satisfait des remèdes qu'il avait administrés et des soins

qu'il avait donnés à ce scélérat de portier dans le cours d'une maladie

galante... Mon maître, vous ne m'écoutez pas, et je sais ce qui vous

distrait, je gage que ce sont ces fourches patibulaires.

LE MAÎTRE.

Je ne saurais en disconvenir.

JACQUES.

Je surprends vos yeux attachés sur mon visage; est-ce que vous me

trouvez l'air sinistre?

LE MAÎTRE.

Non, non.

JACQUES.

C'est-à-dire, oui, oui. Eh bien! si je vous fais peur, nous n'avons qu'à

nous séparer.

LE MAÎTRE.

Allons donc, Jacques, vous perdez l'esprit; est-ce que vous n'êtes pas

sûr de vous?

JACQUES.

Non, monsieur; et qui est-ce qui est sûr de soi?

LE MAÎTRE.

Tout homme de bien. Est-ce que Jacques, l'honnête Jacques, ne se sent

pas là de l'horreur pour le crime?... Allons, Jacques, finissons cette

dispute et reprenez votre récit.

JACQUES.

En conséquence de cette calomnie ou médisance du portier, on se crut

autorisé à faire mille diableries, mille méchancetés à ce pauvre Père

Ange dont la tête parut se déranger. Alors on appela un médecin qu'on

corrompit et qui attesta que ce religieux était fou et qu'il avait

besoin de respirer l'air natal. S'il n'eût été question que d'éloigner

ou d'enfermer le Père Ange, c'eût été une affaire bientôt faite; mais

parmi les dévotes dont il était la coqueluche, il y avait de grandes

dames à ménager. On leur parlait de leur directeur avec une

commisération hypocrite: «Hélas! ce pauvre Père Ange, c'est bien

dommage! c'était l'aigle de notre communauté.--Qu'est-ce qui lui est

donc arrivé?» À cette question on ne répondait qu'en poussant un profond

soupir et en levant les yeux au ciel; si l'on insistait, on baissait la

tête et l'on se taisait. À cette singerie l'on ajoutait quelquefois: «Ô

Dieu! qu'est-ce de nous!... Il a encore des moments surprenants... des

éclairs de génie... Cela reviendra peut-être, mais il y a peu

d'espoir... Quelle perte pour la religion!...» Cependant les mauvais

procédés redoublaient; il n'y avait rien qu'on ne tentât pour amener le

Père Ange au point où on le disait; et on y aurait réussi si frère Jean

ne l'eût pris en pitié. Que vous dirai-je de plus? Un soir que nous

étions tous endormis, nous entendîmes frapper à notre porte: nous nous

levons; nous ouvrons au Père Ange et à mon frère déguisés. Ils passèrent

le jour suivant dans la maison; le lendemain, dès l'aube du jour, ils

décampèrent. Ils s'en allaient les mains bien garnies; car Jean, en

m'embrassant, me dit: «J'ai marié tes sœurs; si j'étais resté dans le

couvent, deux ans de plus, ce que j'y étais, tu serais un des gros

fermiers du canton: mais tout a changé, et voilà ce que je puis faire

pour toi. Adieu, Jacques, si nous avons du bonheur, le Père et moi, tu

t'en ressentiras...» puis il me lâcha dans la main les cinq louis dont

je vous ai parlé, avec cinq autres pour la dernière des filles du

village, qu'il avait mariée et qui venait d'accoucher d'un gros garçon

qui ressemblait à frère Jean comme deux gouttes d'eau.

LE MAÎTRE, sa tabatière ouverte et sa montre replacée.

Et qu'allaient-ils faire à Lisbonne?

JACQUES.

Chercher un tremblement de terre, qui ne pouvait se faire sans eux; être

écrasés, engloutis, brûlés; comme il était écrit là-haut.

LE MAÎTRE.

Ah! les moines! les moines!

JACQUES.

Le meilleur ne vaut pas grand argent.

LE MAÎTRE.

Je le sais mieux que toi.

JACQUES.

Est-ce que vous avez passé par leurs mains?

LE MAÎTRE.

Une autre fois je te dirai cela.

JACQUES.

Mais pourquoi est-ce qu'ils sont si méchants?

LE MAÎTRE.

Je crois que c'est parce qu'ils sont moines... Et puis revenons à tes

amours.

JACQUES.

Non, monsieur, n'y revenons pas.

LE MAÎTRE.

Est-ce que tu ne veux plus que je les sache?

JACQUES.

Je le veux toujours; mais le destin, lui, ne le veut pas. Est-ce que

vous ne voyez pas qu'aussitôt que j'en ouvre la bouche, le diable s'en

mêle, et qu'il survient toujours quelque incident qui me coupe la

parole? Je ne les finirai pas, vous dis-je, cela est écrit là-haut.

LE MAÎTRE.

Essaye, mon ami.

JACQUES.

Mais si vous commenciez l'histoire des vôtres, peut-être que cela

romprait le sortilége et qu'ensuite les miennes en iraient mieux. J'ai

dans la tête que cela tient à cela; tenez, monsieur, il me semble

quelquefois que le destin me parle.

LE MAÎTRE.

Et tu te trouves toujours bien de l'écouter?

JACQUES.

Mais, oui, témoin le jour qu'il me dit que votre montre était sur le dos

du porteballe...

Le maître se mit à bâiller; en bâillant il frappait de la main sur sa

tabatière, et en frappant sur sa tabatière, il regardait au loin, et en

regardant au loin, il dit à Jacques: Ne vois-tu pas quelque chose sur ta

gauche?

JACQUES.

Oui, et je gage que c'est quelque chose qui ne voudra pas que je

continue mon histoire, ni que vous commenciez la vôtre...

Jacques avait raison. Comme la chose qu'ils voyaient venait à eux et

qu'ils allaient à elle, ces deux marches en sens contraire abrégèrent la

distance; et bientôt ils aperçurent un char drapé de noir, traîné par

quatre chevaux noirs, couverts de housses noires qui leur enveloppaient

la tête et qui descendaient jusqu'à leurs pieds; derrière, deux

domestiques en noir; à la suite deux autres vêtus de noir, chacun sur un

cheval noir, caparaçonné de noir; sur le siége du char un cocher noir,

le chapeau rabattu et entouré d'un long crêpe qui pendait le long de son

épaule gauche; ce cocher avait la tête penchée, laissait flotter ses

guides et conduisait moins ses chevaux qu'ils ne le conduisaient. Voilà

nos deux voyageurs arrivés au côté de cette voiture funèbre. À

l'instant, Jacques pousse un cri, tombe de son cheval plutôt qu'il n'en

descend, s'arrache les cheveux, se roule à terre en criant: «Mon

capitaine! mon pauvre capitaine! c'est lui, je n'en saurais douter,

voilà ses armes...» Il y avait, en effet, dans le char, un long cercueil

sous un drap mortuaire, sur le drap mortuaire une épée avec un cordon,

et à côté du cercueil un prêtre, son bréviaire à la main et psalmodiant.

Le char allait toujours, Jacques le suivait en se lamentant, le maître

suivait Jacques en jurant, et les domestiques certifiaient à Jacques que

ce convoi était celui de son capitaine, décédé dans la ville voisine,

d'où on le transportait à la sépulture de ses ancêtres. Depuis que ce

militaire avait été privé, par la mort d'un autre militaire, son ami,

capitaine au même régiment, de la satisfaction de se battre au moins une

fois par semaine, il en était tombé dans une mélancolie qui l'avait

éteint au bout de quelques mois. Jacques, après avoir payé à son

capitaine le tribut d'éloges, de regrets et de larmes qu'il lui devait,

fit excuse à son maître, remonta sur son cheval, et ils allaient en

silence.

Mais, pour Dieu, l'auteur, me dites-vous, où allaient-ils?... Mais, pour

Dieu, lecteur, vous répondrai-je, est-ce qu'on sait où l'on va? Et vous,

où allez-vous? Faut-il que je vous rappelle l'aventure d'Ésope? Son

maître Xantippe lui dit un soir d'été ou d'hiver, car les Grecs se

baignaient dans toutes les saisons: «Ésope, va au bain; s'il y a peu de

monde nous nous baignerons...» Ésope part. Chemin faisant il rencontre

la patrouille d'Athènes. «Où vas-tu?--Où je vais? répond Ésope, je n'en

sais rien.--Tu n'en sais rien? marche en prison.--Eh bien! reprit

Ésope, ne l'avais-je pas bien dit que je ne savais où j'allais? je

voulais aller au bain, et voilà que je vais en prison...» Jacques

suivait son maître comme vous le vôtre; son maître suivait le sien comme

Jacques le suivait.--Mais, qui était le maître du maître de

Jacques?--Bon, est-ce qu'on manque de maître dans ce monde? Le maître de

Jacques en avait cent pour un, comme vous. Mais parmi tant de maîtres du

maître de Jacques, il fallait qu'il n'y en eût pas un bon; car d'un jour

à l'autre il en changeait.--Il était homme.--Homme passionné comme vous,

lecteur; homme curieux comme vous, lecteur; homme importun comme vous,

lecteur; homme questionneur comme vous, lecteur.--Et pourquoi

questionnait-il?--Belle question! Il questionnait pour apprendre et pour

redire, comme vous, lecteur...

Le maître dit à Jacques: Tu ne me parais pas disposé à reprendre

l'histoire de tes amours.

JACQUES.

Mon pauvre capitaine! il s'en va où nous allons tous, et où il est bien

extraordinaire qu'il ne soit pas arrivé plus tôt. Ahi!... Ahi!...

LE MAÎTRE.

Mais, Jacques, vous pleurez, je crois?... «Pleurez sans contrainte,

parce que vous pouvez pleurer sans honte; sa mort vous affranchit des

bienséances scrupuleuses qui vous gênaient pendant sa vie. Vous n'avez

pas les mêmes raisons de dissimuler votre peine que celles que vous

aviez de dissimuler votre bonheur; on ne pensera pas à tirer de vos

larmes les conséquences qu'on eût tirées de votre joie. On pardonne au

malheur. Et puis il faut dans ce moment se montrer sensible ou ingrat,

et, tout bien considéré, il vaut mieux déceler une faiblesse que se

laisser soupçonner d'un vice. Je veux que votre plainte soit libre pour

être moins douloureuse, je la veux violente pour être moins longue.

Rappelez-vous, exagérez-vous même ce qu'il était: sa pénétration à

sonder les matières les plus profondes; sa subtilité à discuter les plus

délicates; son goût solide qui l'attachait aux plus importantes; la

fécondité qu'il jetait dans les plus stériles; avec quel art il

défendait les accusés: son indulgence lui donnait mille fois plus

d'esprit que l'intérêt ou l'amour-propre n'en donnait au coupable; il

n'était sévère que pour lui seul. Loin de chercher des excuses aux

fautes légères qui lui échappaient, il s'occupait avec toute la

méchanceté d'un ennemi à se les exagérer, et avec tout l'esprit d'un

jaloux à rabaisser le prix de ses vertus par un examen rigoureux des

motifs qui l'avaient peut-être déterminé à son insu. Ne prescrivez à vos

regrets d'autre terme que celui que le temps y mettra. Soumettons-nous à

l'ordre universel lorsque nous perdons nos amis, comme nous nous y

soumettrons lorsqu'il lui plaira de disposer de nous; acceptons l'arrêt

du sort qui les condamne, sans désespoir, comme nous l'accepterons sans

résistance lorsqu'il se prononcera contre nous. Les devoirs de la

sépulture ne sont pas les derniers devoirs des âmes. La terre qui se

remue dans ce moment se raffermira sur la tombe de votre amant; mais

votre âme conservera toute sa sensibilité.»

JACQUES.

Mon maître, cela est fort beau; mais à quoi diable cela revient-il? J'ai

perdu mon capitaine, j'en suis désolé; et vous me détachez, comme un

perroquet, un lambeau de la consolation d'un homme ou d'une femme à une

autre femme qui a perdu son amant.

LE MAÎTRE.

Je crois que c'est d'une femme.

JACQUES.

Moi, je crois que c'est d'un homme. Mais que ce soit d'un homme ou d'une

femme, encore une fois, à quoi diable cela revient-il? Est-ce que vous

me prenez pour la maîtresse de mon capitaine? Mon capitaine, monsieur,

était un brave homme; et moi, j'ai toujours été un honnête garçon.

LE MAÎTRE.

Jacques, qui est-ce qui vous le dispute?

JACQUES.

À quoi diable revient donc votre consolation d'un homme ou d'une femme à

une autre femme? À force de vous le demander, vous me le direz

peut-être.

LE MAÎTRE.

Non, Jacques, il faut que vous trouviez cela tout seul.

JACQUES.

J'y rêverais le reste de ma vie, que je ne le devinerais pas; j'en

aurais pour jusqu'au jugement dernier.

LE MAÎTRE.

Jacques, il m'a paru que vous m'écoutiez avec attention tandis que je

lisais.

JACQUES.

Est-ce qu'on peut la refuser au ridicule?

LE MAÎTRE.

Fort bien, Jacques!

JACQUES.

Peu s'en est fallu que je n'aie éclaté à l'endroit des bienséances

rigoureuses qui me gênaient pendant la vie de mon capitaine, et dont

j'avais été affranchi par sa mort.

LE MAÎTRE.

Fort bien, Jacques! J'ai donc fait ce que je m'étais proposé. Dites-moi

s'il était possible de s'y prendre mieux pour vous consoler. Vous

pleuriez: si je vous avais entretenu de l'objet de votre douleur, qu'en

serait-il arrivé? Que vous eussiez pleuré bien davantage, et que

j'aurais achevé de vous désoler. Je vous ai donné le change, et par le

ridicule de mon oraison funèbre, et par la petite querelle qui s'en est

suivie. À présent convenez que la pensée de votre capitaine est aussi

loin de vous que le char funèbre qui le mène à son dernier domicile.

Partant, je pense que vous pouvez reprendre l'histoire de vos amours.

JACQUES.

Je le pense aussi.

«Docteur, dis-je au chirurgien, demeurez-vous loin d'ici?

--À un bon quart de lieue au moins.

--Êtes-vous un peu commodément logé?

--Assez commodément.

--Pourriez-vous disposer d'un lit?

--Non.

--Quoi! pas même en payant, en payant bien?

--Oh! en payant et en payant bien, pardonnez-moi. Mais, l'ami, vous ne

me paraissez guère en état de payer, et moins encore de bien payer.

--C'est mon affaire. Et serais-je un peu soigné chez vous?

--Très-bien. J'ai ma femme qui a gardé des malades toute sa vie; j'ai

une fille aînée qui fait le poil à tout venant, et qui vous lève un

appareil aussi bien que moi.

--Combien me prendriez-vous pour mon logement, ma nourriture et vos

soins?

--Le chirurgien dit en se grattant l'oreille: Pour le logement... la

nourriture... les soins... Mais qui est-ce qui me répondra du payement?

--Je payerai tous les jours.

--Voilà ce qui s'appelle parler, cela...»

Mais, monsieur, je crois que vous ne m'écoutez pas.

LE MAÎTRE.

Non, Jacques, il était écrit là-haut que tu parlerais cette fois, qui ne

sera peut-être pas la dernière, sans être écouté.

JACQUES.

Quand on n'écoute pas celui qui parle, c'est qu'on ne pense à rien, ou

qu'on pense à autre chose que ce qu'il dit: lequel des deux

faisiez-vous?

LE MAÎTRE.

Le dernier. Je rêvais à ce qu'un des domestiques noirs qui suivait le

char funèbre te disait, que ton capitaine avait été privé, par la mort

de son ami, du plaisir de se battre au moins une fois la semaine. As-tu

compris quelque chose à cela?

JACQUES.

Assurément!

LE MAÎTRE.

C'est pour moi une énigme que tu m'obligerais de m'expliquer.

JACQUES.

Et que diable cela vous fait-il?

LE MAÎTRE.

Peu de chose; mais quand tu parleras, tu veux apparemment être écouté?

JACQUES.

Cela va sans dire.

LE MAÎTRE.

Eh bien! en conscience, je ne saurais t'en répondre, tant que cet

inintelligible propos me chiffonnera la cervelle. Tire-moi de là, je

t'en prie.

JACQUES.

À la bonne heure! mais jurez-moi, du moins, que vous ne m'interromprez

plus.

LE MAÎTRE.

À tout hasard, je te le jure.

JACQUES.

C'est que mon capitaine, bon homme, galant homme, homme de mérite, un

des meilleurs officiers du corps, mais homme un peu hétéroclite, avait

rencontré et fait amitié avec un autre officier du même corps, bon homme

aussi, galant homme aussi, homme de mérite aussi, aussi bon officier que

lui, mais homme aussi hétéroclite que lui...

Jacques était à entamer l'histoire de son capitaine, lorsqu'ils

entendirent une troupe nombreuse d'hommes et de chevaux qui

s'acheminaient derrière eux. C'était le même char lugubre qui revenait

sur ses pas. Il était entouré... De gardes de la Ferme?--Non.--De

cavaliers de maréchaussée? Peut-être. Quoi qu'il en soit, ce cortége

était précédé du prêtre en soutane et en surplis, les mains liées

derrière le dos; du cocher noir, les mains liées derrière le dos; et des

deux valets noirs, les mains liées derrière le dos. Qui fut bien

surpris? Ce fut Jacques, qui s'écria: «Mon capitaine, mon pauvre

capitaine n'est pas mort! Dieu soit loué!...» Puis Jacques tourne bride,

pique des deux, s'avance à toutes jambes au-devant du prétendu convoi.

Il n'en était pas à trente pas, que les gardes de la Ferme ou les

cavaliers de maréchaussée le couchent en joue, et lui crient: «Arrête,

retourne sur tes pas, ou tu es mort...» Jacques s'arrêta tout court,

consulta le destin dans sa tête; il lui sembla que le destin lui disait:

Retourne sur tes pas: ce qu'il fit. Son maître lui dit: Eh bien!

Jacques, qu'est-ce?

JACQUES.

Ma foi, je n'en sais rien.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi?

JACQUES.

Je n'en sais pas davantage.

LE MAÎTRE.

Tu verras que ce sont des contrebandiers qui auront rempli cette bière

de marchandises prohibées, et qu'ils auront été vendus à la Ferme par

les coquins mêmes de qui ils les avaient achetées.

JACQUES.

Mais pourquoi ce carrosse aux armes de mon capitaine?

LE MAÎTRE.

Ou c'est un enlèvement. On aura caché dans ce cercueil, que sait-on, une

femme, une fille, une religieuse; ce n'est pas le linceul qui fait le

mort.

JACQUES.

Mais pourquoi ce carrosse aux armes de mon capitaine?

LE MAÎTRE.

Ce sera tout ce qu'il te plaira; mais achève-moi l'histoire de ton

capitaine.

JACQUES.

Vous tenez encore à cette histoire? Mais peut-être que mon capitaine est

encore vivant.

LE MAÎTRE.

Qu'est-ce que cela fait à la chose?

JACQUES.

Je n'aime pas à parler des vivants, parce qu'on est de temps en temps

exposé à rougir du bien et du mal qu'on en a dit; du bien qu'ils gâtent,

du mal qu'ils réparent.

LE MAÎTRE.

Ne sois ni fade panégyriste, ni censeur amer; dis la chose comme elle

est.

JACQUES.

Cela n'est pas aisé. N'a-t-on pas son caractère, son intérêt, son goût,

ses passions, d'après quoi l'on exagère ou l'on atténue? Dis la chose

comme elle est!... Cela n'arrive peut-être pas deux fois en un jour dans

toute une grande ville. Et celui qui vous écoute est-il mieux disposé

que celui qui parle? Non. D'où il doit arriver que deux fois à peine en

un jour, dans toute une grande ville, on soit entendu comme on dit.

LE MAÎTRE.

Que diable, Jacques, voilà des maximes à proscrire l'usage de la langue

et des oreilles, à ne rien dire, à ne rien écouter et à ne rien croire!

Cependant, dis comme toi, je t'écouterai comme moi, et je t'en croirai

comme je pourrai.

JACQUES.

Mon cher maître, la vie se passe en quiproquo. Il y a les quiproquo

d'amour, les quiproquo d'amitié, les quiproquo de politique, de finance,

d'église, de magistrature, de commerce, de femmes, de maris...

LE MAÎTRE.

Eh! laisse là ces quiproquo, et tâche de t'apercevoir que c'est en faire

un grossier que de t'embarquer dans un chapitre de morale, lorsqu'il

s'agit d'un fait historique. L'histoire de ton capitaine?

JACQUES.

Si l'on ne dit presque rien dans ce monde, qui soit entendu comme on le

dit, il y a bien pis, c'est qu'on n'y fait presque rien, qui soit jugé

comme on l'a fait.

LE MAÎTRE.

Il n'y a peut-être pas sous le ciel une autre tête qui contienne autant

de paradoxes que la tienne.

JACQUES.

Et quel mal y aurait-il à cela? Un paradoxe n'est pas toujours une

fausseté.

LE MAÎTRE.

Il est vrai.

JACQUES.

Nous passions à Orléans, mon capitaine et moi. Il n'était bruit dans la

ville que d'une aventure récemment arrivée à un citoyen appelé M. Le

Pelletier, homme pénétré d'une si profonde commisération pour les

malheureux, qu'après avoir réduit, par des aumônes démesurées, une

fortune assez considérable au plus étroit nécessaire, il allait de porte

en porte chercher dans la bourse d'autrui des secours qu'il n'était plus

en état de puiser dans la sienne.

LE MAÎTRE.

Et tu crois qu'il y avait deux opinions sur la conduite de cet homme-là?

JACQUES.

Non, parmi les pauvres; mais presque tous les riches, sans exception, le

regardaient comme une espèce de fou; et peu s'en fallut que ses proches

ne le fissent interdire comme dissipateur. Tandis que nous nous

rafraîchissions dans une auberge, une foule d'oisifs s'était rassemblée

autour d'une espèce d'orateur, le barbier de la rue, et lui disait:

«Vous y étiez, vous; racontez-nous comment la chose s'est passée.

--Très-volontiers, répondit l'orateur du coin, qui ne demandait pas

mieux que de pérorer. M. Aubertot, une de mes pratiques, dont la maison

fait face à l'église des Capucins, était sur sa porte; M. Le Pelletier

l'aborde et lui dit: «Monsieur Aubertot, ne me donnerez-vous rien pour

mes amis? car c'est ainsi qu'il appelle les pauvres, comme vous savez.

«--Non, pour aujourd'hui, monsieur Le Pelletier.»

«M. Le Pelletier insiste. «Si vous saviez en faveur de qui je sollicite

votre charité! c'est une pauvre femme qui vient d'accoucher, et qui n'a

pas un guenillon pour entortiller son enfant.

«--Je ne saurais.

«--C'est une jeune et belle fille qui manque d'ouvrage et de pain, et

que votre libéralité sauvera peut-être du désordre.

«--Je ne saurais.

«--C'est un manœuvre qui n'avait que ses bras pour vivre, et qui vient

de se fracasser une jambe en tombant de son échafaud.

«--Je ne saurais, vous dis-je.

«--Allons, monsieur Aubertot, laissez-vous toucher, et soyez sûr que

jamais vous n'aurez l'occasion de faire une action plus méritoire.

«--Je ne saurais, je ne saurais.

«--Mon bon, mon miséricordieux monsieur Aubertot!...

«--Monsieur Le Pelletier, laissez-moi en repos; quand je veux donner, je

ne me fais pas prier...»

«Et cela dit, M. Aubertot lui tourne le dos, passe de sa porte dans son

magasin, où M. Le Pelletier le suit; il le suit de son magasin dans son

arrière-boutique, de son arrière-boutique dans son appartement; là, M.

Aubertot, excédé des instances de M. Le Pelletier, lui donne un

soufflet...»

Alors mon capitaine se lève brusquement, et dit à l'orateur: «Et il ne

le tua pas?

--Non, monsieur; est-ce qu'on tue comme cela?

--Un soufflet, morbleu! un soufflet! Et que fit-il donc?

--Ce qu'il fit après son soufflet reçu? il prit un air riant, et dit à

M. Aubertot: «Cela c'est pour moi; mais mes pauvres?...»

À ce mot tous les auditeurs s'écrièrent d'admiration, excepté mon

capitaine qui leur disait: «Votre M. Le Pelletier, messieurs, n'est

qu'un gueux, un malheureux, un lâche, un infâme, à qui cependant cette

épée aurait fait prompte justice, si j'avais été là; et votre Aubertot

aurait été bien heureux, s'il ne lui en avait coûté que le nez et les

deux oreilles.»

L'orateur lui répliqua: «Je vois, monsieur, que vous n'auriez pas laissé

le temps à l'homme insolent de reconnaître sa faute, de se jeter aux

pieds de M. Le Pelletier, et de lui présenter sa bourse.

--Non certes!

--Vous êtes un militaire, et M. Le Pelletier est un chrétien; vous

n'avez pas les mêmes idées du soufflet.

--La joue de tous les hommes d'honneur est la même.

--Ce n'est pas tout à fait l'avis de l'Évangile.

--L'Évangile est dans mon cœur et dans mon fourreau, et je n'en connais

pas d'autre...»

Le vôtre, mon maître, est je ne sais où; le mien est écrit là-haut;

chacun apprécie l'injure et le bienfait à sa manière; et peut-être n'en

portons-nous pas le même jugement dans deux instants de notre vie.

LE MAÎTRE.

Après, maudit bavard, après...

Lorsque le maître de Jacques avait pris de l'humeur, Jacques se taisait,

se mettait à rêver, et souvent ne rompait le silence que par un propos,

lié dans son esprit, mais aussi décousu dans la conversation que la

lecture d'un livre dont on aurait sauté quelques feuillets. C'est

précisément ce qui lui arriva lorsqu'il dit: Mon cher maître...

LE MAÎTRE.

Ah! la parole t'est enfin revenue. Je m'en réjouis pour tous les deux,

car je commençais à m'ennuyer de ne te pas entendre, et toi de ne pas

parler. Parle donc...

Jacques allait commencer l'histoire de son capitaine, lorsque, pour la

seconde fois, son cheval, se jetant brusquement hors de la grande route

à droite, l'emporte à travers une longue plaine, à un bon quart de lieue

de distance, et s'arrête tout court entre des fourches patibulaires...

Entre des fourches patibulaires! Voilà une singulière allure de cheval

de mener son cavalier au gibet!... «Qu'est-ce que cela signifie? disait

Jacques. Est-ce un avertissement du destin?

LE MAÎTRE.

Mon ami, n'en doutez pas. Votre cheval est inspiré, et le fâcheux, c'est

que tous ces pronostics, inspirations, avertissements d'en haut par

rêves, par apparitions, ne servent à rien: la chose n'en arrive pas

moins. Cher ami, je vous conseille de mettre votre conscience en bon

état, d'arranger vos petites affaires et de me dépêcher, le plus vite

que vous pourrez, l'histoire de votre capitaine et celle de vos amours,

car je serais fâché de vous perdre sans les avoir entendues. Quand vous

vous soucieriez encore plus que vous ne faites, à quoi cela

remédierait-il? à rien. L'arrêt du destin, prononcé deux fois par votre

cheval, s'accomplira. Voyez, n'avez-vous rien à restituer à personne?

Confiez-moi vos dernières volontés, et soyez sûr qu'elles seront

fidèlement remplies. Si vous m'avez pris quelque chose, je vous le

donne; demandez-en seulement pardon à Dieu, et pendant le temps plus ou

moins court que nous avons encore à vivre ensemble, ne me volez plus.

JACQUES.

J'ai beau revenir sur le passé, je n'y vois rien à démêler avec la

justice des hommes. Je n'ai ni tué, ni volé, ni violé.

LE MAÎTRE.

Tant pis; à tout prendre, j'aimerais mieux que le crime fût commis qu'à

commettre, et pour cause.

JACQUES.

Mais, monsieur, ce ne sera peut-être pas pour mon compte, mais pour le

compte d'un autre, que je serai pendu.

LE MAÎTRE.

Cela se peut.

JACQUES.

Ce n'est peut-être qu'après ma mort que je serai pendu.

LE MAÎTRE.

Cela se peut encore.

JACQUES.

Je ne serai peut-être pas pendu du tout.

LE MAÎTRE.

J'en doute.

JACQUES.

Il est peut-être écrit là-haut que j'assisterai seulement à la potence

d'un autre; et cet autre-là, qui sait qui il est? s'il est proche, ou

s'il est loin?

LE MAÎTRE.

Monsieur Jacques, soyez pendu, puisque le sort le veut, et que votre

cheval le dit; mais ne soyez pas insolent: finissez vos conjectures

impertinentes, et faites-moi vite l'histoire de votre capitaine.

JACQUES.

Monsieur, ne vous fâchez pas, on a quelquefois pendu de fort honnêtes

gens: c'est un quiproquo de justice.

LE MAÎTRE.

Ces quiproquo-là sont affligeants. Parlons d'autre chose.

Jacques, un peu rassuré par les interprétations diverses qu'il avait

trouvées au pronostic du cheval, dit:

Quand j'entrai au régiment, il y avait deux officiers à peu près égaux

d'âge, de naissance, de service et de mérite. Mon capitaine était l'un

des deux. La seule différence qu'il y eût entre eux, c'est que l'un

était riche et que l'autre ne l'était pas. Mon capitaine était le riche.

Cette conformité devait produire ou la sympathie, ou l'antipathie la

plus forte: elle produisit l'une et l'autre...

Ici Jacques s'arrêta, et cela lui arriva plusieurs fois dans le cours de

son récit, à chaque mouvement de tête que son cheval faisait de droite

et de gauche. Alors, pour continuer, il reprenait sa dernière phrase,

comme s'il avait eu le hoquet.

... Elle produisit l'une et l'autre. Il y avait des jours où ils étaient

les meilleurs amis du monde, et d'autres où ils étaient ennemis mortels.

Les jours d'amitié ils se cherchaient, ils se fêtaient, ils

s'embrassaient, ils se communiquaient leurs peines, leurs plaisirs,

leurs besoins; ils se consultaient sur leurs affaires les plus

secrètes, sur leurs intérêts domestiques, sur leurs espérances, sur

leurs craintes, sur leurs projets d'avancement. Le lendemain, se

rencontraient-ils? ils passaient l'un à côté de l'autre sans se

regarder, ou ils se regardaient fièrement, ils s'appelaient Monsieur,

ils s'adressaient des mots durs, ils mettaient l'épée à la main et se

battaient. S'il arrivait que l'un des deux fût blessé, l'autre se

précipitait sur son camarade, pleurait, se désespérait, l'accompagnait

chez lui et s'établissait à côté de son lit jusqu'à ce qu'il fût guéri.

Huit jours, quinze jours, un mois après, c'était à recommencer, et l'on

voyait, d'un instant à un autre, deux braves gens... deux braves gens,

deux amis sincères, exposés à périr par la main l'un de l'autre, et le

mort n'aurait certainement pas été le plus à plaindre des deux. On leur

avait parlé plusieurs fois de la bizarrerie de leur conduite; moi-même,

à qui mon capitaine avait permis de parler, je lui disais: «Mais,

monsieur, s'il vous arrivait de le tuer?» À ces mots, il se mettait à

pleurer et se couvrait les yeux de ses mains; il courait dans son

appartement comme un fou. Deux heures après, ou son camarade le ramenait

chez lui blessé, ou il rendait le même service à son camarade. Ni mes

remontrances... ni mes remontrances, ni celles des autres n'y faisaient

rien; on n'y trouva de remède qu'à les séparer. Le ministre de la guerre

fut instruit d'une persévérance si singulière dans des extrémités si

opposées, et mon capitaine nommé à un commandement de place, avec

injonction expresse de se rendre sur-le-champ à son poste, et défense de

s'en éloigner; une autre défense fixa son camarade au régiment... Je

crois que ce maudit cheval me fera devenir fou... À peine les ordres du

ministre furent-ils arrivés, que mon capitaine, sous prétexte d'aller

remercier de la faveur qu'il venait d'obtenir, partit pour la cour,

représenta qu'il était riche et que son camarade indigent avait le même

droit aux grâces du roi; que le poste qu'on venait de lui accorder

récompenserait les services de son ami, suppléerait à son peu de

fortune, et qu'il en serait, lui, comblé de joie. Comme le ministre

n'avait eu d'autre intention que de séparer ces deux hommes bizarres, et

que les procédés généreux touchent toujours, il fut arrêté... Maudite

bête, tiendras-tu ta tête droite?... Il fut arrêté que mon capitaine

resterait au régiment, et que son camarade irait occuper le commandement

de place.

À peine furent-ils séparés, qu'ils sentirent le besoin qu'ils avaient

l'un de l'autre; ils tombèrent dans une mélancolie profonde. Mon

capitaine demanda un congé de semestre pour aller prendre l'air natal;

mais à deux lieues de la garnison, il vend son cheval, se déguise en

paysan et s'achemine vers la place que son ami commandait. Il paraît que

c'était une démarche concertée entre eux. Il arrive... Va donc où tu

voudras! Y a-t-il encore là quelque gibet qu'il te plaise de visiter?...

Riez bien, monsieur; cela est en effet très-plaisant... Il arrive; mais

il était écrit là-haut que, quelques précautions qu'ils prissent pour

cacher la satisfaction qu'ils avaient de se revoir et ne s'aborder

qu'avec les marques extérieures de la subordination d'un paysan à un

commandant de place, des soldats, quelques officiers qui se

rencontreraient par hasard à leur entrevue et qui seraient instruits de

leur aventure, prendraient des soupçons et iraient prévenir le major de

la place.

Celui-ci, homme prudent, sourit de l'avis, mais ne laissa pas d'y

attacher toute l'importance qu'il méritait. Il mit des espions autour du

commandant. Leur premier rapport fut que le commandant sortait peu, et

que le paysan ne sortait point du tout. Il était impossible que ces deux

hommes vécussent ensemble huit jours de suite, sans que leur étrange

manie les reprît; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Vous voyez, lecteur, combien je suis obligeant; il ne tiendrait qu'à moi

de donner un coup de fouet aux chevaux qui traînent le carrosse drapé de

noir, d'assembler, à la porte du gîte prochain, Jacques, son maître, les

gardes des Fermes ou les cavaliers de maréchaussée avec le reste de leur

cortége; d'interrompre l'histoire du capitaine de Jacques et de vous

impatienter à mon aise; mais pour cela il faudrait mentir, et je n'aime

pas le mensonge, à moins qu'il ne soit utile et forcé. Le fait est que

Jacques et son maître ne virent plus le carrosse drapé, et que Jacques,

toujours inquiet de l'allure de son cheval, continua son récit:

Un jour, les espions rapportèrent au major qu'il y avait eu une

contestation fort vive entre le commandant et le paysan; qu'ensuite ils

étaient sortis, le paysan marchant le premier, le commandant ne le

suivant qu'à regret, et qu'ils étaient entrés chez un banquier de la

ville, où ils étaient encore.

On apprit dans la suite que, n'espérant plus de se revoir, ils avaient

résolu de se battre à toute outrance, et que, sensible aux devoirs de la

plus tendre amitié, au moment même de la férocité la plus inouïe, mon

capitaine qui était riche, comme je vous l'ai dit... mon capitaine, qui

était riche, avait exigé de son camarade qu'il acceptât une lettre de

change de vingt-quatre mille livres, qui lui assurât de quoi vivre chez

l'étranger, au cas qu'il fût tué, celui-ci protestant qu'il ne se

battrait point sans ce préalable; l'autre répondant à cette offre:

«Est-ce que tu crois, mon ami, que si je te tue, je te survivrai?...»

J'espère, monsieur, que vous ne me condamnerez pas à finir notre voyage

sur ce bizarre animal...

Ils sortaient de chez le banquier, et ils s'acheminaient vers les portes

de la ville, lorsqu'ils se virent entourés du major et de quelques

officiers. Quoique cette rencontre eût l'air d'un incident fortuit, nos

deux amis, nos deux ennemis, comme il vous plaira de les appeler, ne s'y

méprirent pas. Le paysan se laissa reconnaître pour ce qu'il était. On

alla passer la nuit dans une maison écartée. Le lendemain, dès la pointe

du jour, mon capitaine, après avoir embrassé plusieurs fois son

camarade, s'en sépara pour ne plus le revoir. À peine fut-il arrivé dans

son pays, qu'il mourut.

LE MAÎTRE.

Et qui est-ce qui t'a dit qu'il était mort?

JACQUES.

Et ce cercueil? et ce carrosse à ses armes? Mon pauvre capitaine est

mort, je n'en doute pas.

LE MAÎTRE.

Et ce prêtre les mains liées sur le dos; et ces gens les mains liées sur

le dos; et ces gardes de la Ferme ou ces cavaliers de maréchaussée; et

ce retour du convoi vers la ville? Ton capitaine est vivant, je n'en

doute pas; mais ne sais-tu rien de son camarade?

JACQUES.

L'histoire de son camarade est une belle ligne du grand rouleau ou de ce

qui est écrit là-haut.

LE MAÎTRE.

J'espère...

Le cheval de Jacques ne permit pas à son maître d'achever; il part comme

un éclair, ne s'écartant ni à droite ni à gauche, suivant la grande

route. On ne vit plus Jacques; et son maître, persuadé que le chemin

aboutissait à des fourches patibulaires, se tenait les côtés de rire. Et

puisque Jacques et son maître ne sont bons qu'ensemble et ne valent rien

séparés non plus que Don Quichotte sans Sancho et Richardet sans

Ferragus, ce que le continuateur de Cervantès[24] et l'imitateur de

l'Arioste, monsignor Forti-Guerra[25], n'ont pas assez compris, lecteur,

causons ensemble jusqu'à ce qu'ils se soient rejoints.

[24] Avellaneda (Alonzo-Fernandez d') fit imprimer en 1614, à Tarragone,

une suite de \_Don Quichotte\_. Cet ouvrage, peu estimé, a cependant été

traduit en 1704 par Le Sage, sous le titre \_de Nouvelles Aventures de

Don Quichotte\_. (BR.)

[25] Forti-Guerra ou Forte-Guerri, né à Pistoie en 1674, mort le 17

février 1735, fit en très-peu de temps son poëme de \_Ricciardetto\_

(Richardet), dont il composa en un seul jour le premier chant, voulant

prouver par là combien il était facile de réussir dans le genre de

l'Arioste. Le \_Richardet\_ fut imprimé en 1738, trois ans après la mort

de l'auteur; il a été traduit ou plutôt imité en vers français par

Dumourier, 1766, et par Mancini-Nivernois, Paris, 1796. (BR.)

Vous allez prendre l'histoire du capitaine de Jacques pour un conte, et

vous aurez tort. Je vous proteste que telle qu'il l'a racontée à son

maître; tel fut le récit que j'en avais entendu faire aux Invalides, je

ne sais en quelle année, le jour de Saint-Louis, à table chez un

monsieur de Saint-Étienne, major de l'hôtel; et l'historien qui parlait

en présence de plusieurs autres officiers de la maison, qui avaient

connaissance du fait, était un personnage grave qui n'avait point du

tout l'air d'un badin. Je vous le répète donc pour ce moment et pour la

suite: soyez circonspect si vous ne voulez pas prendre dans cet

entretien de Jacques et de son maître le vrai pour le faux, le faux pour

le vrai. Vous voilà bien averti, et je m'en lave les mains.--Voilà, me

direz-vous, deux hommes bien extraordinaires!--Et c'est là ce qui vous

met en défiance? Premièrement, la nature est si variée, surtout dans les

instincts et les caractères, qu'il n'y a rien de si bizarre dans

l'imagination d'un poëte dont l'expérience et l'observation ne vous

offrissent le modèle dans la nature. Moi, qui vous parle, j'ai rencontré

le pendant du \_Médecin malgré lui\_, que j'avais regardé jusque-là comme

la plus folle et la plus gaie des fictions.--Quoi! le pendant du mari à

qui sa femme dit: J'ai trois enfants sur les bras; et qui lui répond:

Mets-les à terre... Ils me demandent du pain: donne-leur le

fouet!--Précisément. Voici son entretien avec ma femme.

«Vous voilà, monsieur Gousse?

--Non, madame, je ne suis pas un autre.

--D'où venez-vous?

--D'où j'étais allé.

--Qu'avez-vous fait là?

--J'ai raccommodé un moulin qui allait mal.

--À qui appartenait ce moulin?

--Je n'en sais rien; je n'étais pas allé pour raccommoder le meunier.

--Vous êtes fort bien vêtu contre votre usage; pourquoi sous cet habit,

qui est très-propre, une chemise sale?

--C'est que je n'en ai qu'une.

--Et pourquoi n'en avez-vous qu'une?

--C'est que je n'ai qu'un corps à la fois.

--Mon mari n'y est pas, mais cela ne vous empêchera pas de dîner ici.

--Non, puisque je ne lui ai confié ni mon estomac ni mon appétit.

--Comment se porte votre femme?

--Comme il lui plaît; c'est son affaire.

--Et vos enfants?

--À merveille!

--Et celui qui a de si beaux yeux, un si bel embonpoint, une si belle

peau?

--Beaucoup mieux que les autres; il est mort.

--Leur apprenez-vous quelque chose?

--Non, madame.

--Quoi! ni à lire, ni à écrire, ni le catéchisme?

--Ni à lire, ni à écrire, ni le catéchisme.

--Et pourquoi cela?

--C'est qu'on ne m'a rien appris, et que je n'en suis pas plus ignorant.

S'ils ont de l'esprit, ils feront comme moi; s'ils sont sots, ce que je

leur apprendrais ne les rendrait que plus sots...»

Si vous rencontrez jamais cet original, il n'est pas nécessaire de le

connaître pour l'aborder. Entraînez-le dans un cabaret, dites-lui votre

affaire, proposez-lui de vous suivre à vingt lieues, il vous suivra;

après l'avoir employé, renvoyez-le sans un sou; il s'en retournera

satisfait.

Avez-vous entendu parler d'un certain Prémontval[26] qui donnait à Paris

des leçons publiques de mathématiques? C'était son ami... Mais Jacques

et son maître se sont peut-être rejoints: voulez-vous que nous allions à

eux, ou rester avec moi?... Gousse et Prémontval tenaient ensemble

l'école. Parmi les élèves qui s'y rendaient en foule, il y avait une

jeune fille appelée Mlle Pigeon[27], la fille de cet habile artiste qui

a construit ces deux beaux planisphères qu'on a transportés du Jardin du

Roi dans les salles de l'Académie des Sciences. Mlle Pigeon allait là

tous les matins avec son portefeuille sous le bras et son étui de

mathématiques dans son manchon. Un des professeurs, Prémontval, devint

amoureux de son écolière, et tout à travers les propositions sur les

solides inscrits à la sphère, il y eut un enfant de fait. Le père Pigeon

n'était pas homme à entendre patiemment la vérité de ce corollaire. La

situation des amants devient embarrassante, ils en confèrent; mais

n'ayant rien, mais rien du tout, quel pouvait être le résultat de leurs

délibérations? Ils appellent à leur secours l'ami Gousse. Celui-ci, sans

mot dire, vend tout ce qu'il possède, linge, habits, machines, meubles,

livres; fait une somme, jette les deux amoureux dans une chaise de

poste, les accompagne à franc étrier jusqu'aux Alpes; là, il vide sa

bourse du peu d'argent qui lui restait, le leur donne, les embrasse,

leur souhaite un bon voyage, et s'en revient à pied demandant l'aumône

jusqu'à Lyon, où il gagna, à peindre les parois d'un cloître de moines,

de quoi revenir à Paris sans mendier.--Cela est très-beau.--Assurément!

et d'après cette action héroïque vous croyez à Gousse un grand fonds de

morale? Eh bien! détrompez-vous, il n'en avait pas plus qu'il n'y en a

dans la tête d'un brochet.--Cela est impossible.--Cela est. Je l'avais

occupé. Je lui donne un mandat de quatre-vingts livres sur mes

commettants; la somme était écrite en chiffres; que fait-il? Il ajoute

un zéro, et se fait payer huit cents livres.--Ah! l'horreur!--Il n'est

pas plus malhonnête quand il me vole, qu'honnête quand il se dépouille

pour un ami; c'est un original sans principes. Ces quatre-vingts francs

ne lui suffisaient pas, avec un trait de plume il s'en procurait huit

cents dont il avait besoin. Et les livres précieux dont il me fait

présent?--Qu'est-ce que ces livres?...--Mais Jacques et son maître? Mais

les amours de Jacques? Ah! lecteur, la patience avec laquelle vous

m'écoutez me prouve le peu d'intérêt que vous prenez à mes deux

personnages, et je suis tenté de les laisser où ils sont... J'avais

besoin d'un livre précieux, il me l'apporte; quelque temps après j'ai

besoin d'un autre livre précieux, il me l'apporte encore; je veux les

payer, il en refuse le prix. J'ai besoin d'un troisième livre précieux.

«Pour celui-ci, dit-il, vous ne l'aurez pas, vous avez parlé trop tard;

mon docteur de Sorbonne est mort.

[26] Prémontval (Pierre Le Guay de), fils d'un vieux commissaire de

quartier de Paris, naquit à Charenton en 1716. Il enseignait les

mathématiques vers 1740. Après qu'il eut enlevé Mlle Pigeon, il passa en

Suisse, puis à Berlin, y vécut pauvrement, quoique membre de l'Académie,

et y mourut en 1764. À Paris, il faisait des conférences. Il est assez

gai de voir Crébillon fils, comme censeur, donner son approbation au

\_Discours sur l'utilité des mathématiques\_ ou à celui \_sur la Nature du

nombre\_.

[27] Pigeon (Marie-Anne-Victoire), femme de Prémontval, née à Paris en

1724, mourut à Berlin en 1767, peu de temps après son mari. Elle était

lectrice de la princesse Henri de Prusse. Elle a publié en 1750:

\_Mémoires sur la vie de Jean Pigeon\_ ou \_le Mécaniste philosophe\_,

ouvrage obscur sur les idées de son père.

--Et qu'a de commun la mort de votre docteur de Sorbonne avec le livre

que je désire? Est-ce que vous avez pris les deux autres dans sa

bibliothèque?

--Assurément!

--Sans son aveu?

--Eh! qu'en avais-je besoin pour exercer une justice distributive? Je

n'ai fait que déplacer ces livres pour le mieux, en les transférant d'un

endroit où ils étaient inutiles, dans un autre où l'on en ferait un bon

usage...» Et prononcez après cela sur l'allure des hommes! Mais c'est

l'histoire de Gousse avec sa femme qui est excellente... Je vous

entends; vous en avez assez, et votre avis serait que nous allassions

rejoindre nos deux voyageurs. Lecteur, vous me traitez comme un

automate, cela n'est pas poli; dites les amours de Jacques, ne dites pas

les amours de Jacques;... je veux que vous me parliez de l'histoire de

Gousse; j'en ai assez... Il faut sans doute que j'aille quelquefois à

votre fantaisie; mais il faut que j'aille quelquefois à la mienne, sans

compter que tout auditeur qui me permet de commencer un récit s'engage

d'en entendre la fin.

Je vous ai dit premièrement; or, dire un premièrement, c'est annoncer au

moins un secondement. Secondement donc... Écoutez-moi, ne m'écoutez pas,

je parlerai tout seul... Le capitaine de Jacques et son camarade

pouvaient être tourmentés d'une jalousie violente et secrète: c'est un

sentiment que l'amitié n'éteint pas toujours. Rien de si difficile à

pardonner que le mérite. N'appréhendaient-ils pas un passe-droit, qui

les aurait également offensés tous deux? Sans s'en douter, ils

cherchaient d'avance à se délivrer d'un concurrent dangereux, ils se

tâtaient pour l'occasion à venir. Mais comment avoir cette idée de celui

qui cède si généreusement son commandement de place à son ami indigent?

Il le cède, il est vrai; mais s'il en eût été privé, peut-être l'eût-il

revendiqué à la pointe de l'épée. Un passe-droit entre les militaires,

s'il n'honore pas celui qui en profite, déshonore son rival. Mais

laissons tout cela, et disons que c'était leur coin de folie. Est-ce que

chacun n'a pas le sien? Celui de nos deux officiers fut pendant

plusieurs siècles celui de toute l'Europe; on l'appelait l'esprit de

chevalerie. Toute cette multitude brillante, armée de pied en cap,

décorée de diverses livrées d'amour, caracolant sur des palefrois, la

lance au poing, la visière haute ou baissée, se regardant fièrement, se

mesurant de l'œil, se menaçant, se renversant sur la poussière, jonchant

l'espace d'un vaste tournoi des éclats d'armes brisées, n'étaient que

des amis jaloux du mérite en vogue. Ces amis, au moment où ils tenaient

leurs lances en arrêt, chacun à l'extrémité de la carrière, et qu'ils

avaient pressé de l'aiguillon les flancs de leurs coursiers, devenaient

les plus terribles ennemis; ils fondaient les uns sur les autres avec la

même fureur qu'ils auraient portée sur un champ de bataille. Eh bien!

nos deux officiers n'étaient que deux paladins, nés de nos jours, avec

les mœurs des anciens. Chaque vertu et chaque vice se montre et passe de

mode. La force du corps eut son temps, l'adresse aux exercices eut le

sien. La bravoure est tantôt plus, tantôt moins considérée; plus elle

est commune, moins on en est vain, moins on en fait l'éloge. Suivez les

inclinations des hommes, et vous en remarquerez qui semblent être venus

au monde trop tard: ils sont d'un autre siècle. Et qu'est-ce qui

empêcherait de croire que nos deux militaires avaient été engagés dans

ces combats journaliers et périlleux par le seul désir de trouver le

côté faible de son rival et d'obtenir la supériorité sur lui? Les duels

se répètent dans la société sous toutes sortes de formes, entre des

prêtres, entre des magistrats, entre des littérateurs, entre des

philosophes; chaque état a sa lance et ses chevaliers, et nos assemblées

les plus respectables, les plus amusantes, ne sont que de petits

tournois où quelquefois on porte des livrées de l'amour dans le fond de

son cœur, sinon sur l'épaule. Plus il y a d'assistants, plus la joute

est vive; la présence de femmes y pousse la chaleur et l'opiniâtreté à

toute outrance, et la honte d'avoir succombé devant elles ne s'oublie

guère.

Et Jacques?... Jacques avait franchi les portes de la ville, traversé

les rues aux acclamations des enfants, et atteint l'extrémité du

faubourg opposé, où son cheval s'élançant dans une petite porte basse,

il y eut entre le linteau de cette porte et la tête de Jacques un choc

terrible dans lequel il fallait que le linteau fût déplacé ou Jacques

renversé en arrière; ce fut, comme on pense bien, le dernier qui arriva.

Jacques tomba, la tête fendue et sans connaissance. On le ramasse, on le

rappelle à la vie avec des eaux spiritueuses; je crois même qu'il fut

saigné par le maître de la maison.--Cet homme était donc

chirurgien?--Non. Cependant son maître était arrivé et demandait de ses

nouvelles à tous ceux qu'il rencontrait. «N'auriez-vous point aperçu un

grand homme sec, monté sur un cheval pie?

--Il vient de passer, il allait comme si le diable l'eût emporté; il

doit être arrivé chez son maître.

--Et qui est son maître?

--Le bourreau.

--Le bourreau!

--Oui, car ce cheval est le sien.

--Où demeure le bourreau?

--Assez loin, mais ne vous donnez pas la peine d'y aller, voilà ses gens

qui vous apportent apparemment l'homme sec que vous demandez, et que

nous avons pris pour un de ses valets...»

Et qui est-ce qui parlait ainsi avec le maître de Jacques? c'était un

aubergiste à la porte duquel il s'était arrêté, il n'y avait pas à se

tromper: il était court et gros comme un tonneau; en chemise retroussée

jusqu'aux coudes; avec un bonnet de coton sur la tête, un tablier de

cuisine autour de lui et un grand couteau à son côté. «Vite, vite, un

lit pour ce malheureux, lui dit le maître de Jacques, un chirurgien, un

médecin, un apothicaire...» Cependant on avait déposé Jacques à ses

pieds, le front couvert d'une épaisse et énorme compresse, et les yeux

fermés. «Jacques? Jacques?

--Est-ce vous, mon maître?

--Oui, c'est moi; regarde-moi donc.

--Je ne saurais.

--Qu'est-ce donc qu'il t'est arrivé?

--Ah le cheval! le maudit cheval! je vous dirai tout cela demain, si je

ne meurs pas pendant la nuit.»

Tandis qu'on le transportait et qu'on le montait à sa chambre, le maître

dirigeait la marche et criait: «Prenez garde, allez doucement;

doucement, mordieu! vous allez le blesser. Toi, qui le tiens par les

jambes, tourne à droite; toi, qui lui tiens la tête, tourne à gauche.»

Et Jacques disait à voix basse: «Il était donc écrit là-haut!...»

À peine Jacques fut-il couché, qu'il s'endormit profondément. Son maître

passa la nuit à son chevet, lui tâtant le pouls et humectant sans cesse

sa compresse avec de l'eau vulnéraire. Jacques le surprit à son réveil

dans cette fonction, et lui dit: Que faites-vous là?

LE MAÎTRE.

Je te veille. Tu es mon serviteur, quand je suis malade ou bien portant;

mais je suis le tien quand tu te portes mal.

JACQUES.

Je suis bien aise de savoir que vous êtes humain; ce n'est pas trop la

qualité des maîtres envers leurs valets.

LE MAÎTRE.

Comment va la tête?

JACQUES.

Aussi bien que la solive contre laquelle elle a lutté.

LE MAÎTRE.

Prends ce drap entre tes dents et secoue fort... Qu'as-tu senti?

JACQUES.

Rien; la cruche me paraît sans fêlure.

LE MAÎTRE.

Tant mieux. Tu veux te lever, je crois?

JACQUES.

Et que voulez-vous que je fasse là?

LE MAÎTRE.

Je veux que tu te reposes.

JACQUES.

Mon avis, à moi, est que nous déjeunions et que nous partions.

LE MAÎTRE.

Et le cheval?

JACQUES.

Je l'ai laissé chez son maître, honnête homme, galant homme, qui l'a

repris pour ce qu'il nous l'a vendu.

LE MAÎTRE.

Et cet honnête homme, ce galant homme, sais-tu qui il est?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Je te le dirai quand nous serons en route.

JACQUES.

Et pourquoi pas à présent? Quel mystère y a-t-il à cela?

LE MAÎTRE.

Mystère ou non, quelle nécessité y a-t-il de te l'apprendre dans ce

moment ou dans un autre?

JACQUES.

Aucune.

LE MAÎTRE.

Mais il te faut un cheval.

JACQUES.

L'hôte de cette auberge ne demandera peut-être pas mieux que de nous

céder un des siens.

LE MAÎTRE.

Dors encore un moment, et je vais voir à cela.

Le maître de Jacques descend, ordonne le déjeuner, achète un cheval,

remonte et trouve Jacques habillé. Ils ont déjeuné et les voilà partis;

Jacques protestant qu'il était malhonnête de s'en aller sans avoir fait

une visite de politesse au citoyen à la porte duquel il s'était presque

assommé et qui l'avait si obligeamment secouru; son maître le

tranquillisant sur sa délicatesse par l'assurance qu'il avait bien

récompensé ses satellites qui l'avaient apporté à l'auberge; Jacques

prétendant que l'argent donné aux serviteurs ne l'acquittait pas avec

leur maître; que c'était ainsi que l'on inspirait aux hommes le regret

et le dégoût de la bienfaisance, et que l'on se donnait à soi-même un

air d'ingratitude. «Mon maître, j'entends tout ce que cet homme dit de

moi par ce que je dirais de lui, s'il était à ma place et moi à la

sienne...»

Ils sortaient de la ville lorsqu'ils rencontrèrent un homme grand et

vigoureux, le chapeau bordé sur la tête, l'habit galonné sur toutes les

tailles, allant seul si vous en exceptez deux grands chiens qui le

précédaient. Jacques ne l'eut pas plus tôt aperçu, que descendre de

cheval, s'écrier: «c'est lui!» et se jeter à son cou, fut l'affaire d'un

instant. L'homme aux deux chiens paraissait très-embarrassé des caresses

de Jacques, le repoussait doucement, et lui disait: «Monsieur, vous me

faites trop d'honneur.

--Et non! je vous dois la vie, et je ne saurais trop vous en remercier.

--Vous ne savez pas qui je suis.

--N'êtes-vous pas le citoyen officieux qui m'a secouru, qui m'a saigné

et qui m'a pansé, lorsque mon cheval...

--Il est vrai.

--N'êtes-vous pas le citoyen honnête qui a repris ce cheval pour le même

prix qu'il me l'avait vendu?

--Je le suis.» Et Jacques de le rembrasser sur une joue et sur l'autre,

et son maître de sourire, et les deux chiens debout, le nez en l'air et

comme émerveillés d'une scène qu'ils voyaient pour la première fois.

Jacques, après avoir ajouté à ses démonstrations de gratitude, force

révérences, que son bienfaiteur ne lui rendait pas, et force souhaits

qu'on recevait froidement, remonte sur son cheval, et dit à son maître:

J'ai la plus profonde vénération pour cet homme que vous devez me faire

connaître.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi, Jacques, est-il si vénérable à vos yeux?

JACQUES.

C'est que n'attachant aucune importance aux services qu'il rend, il faut

qu'il soit naturellement officieux et qu'il ait une longue habitude de

bienfaisance.

LE MAÎTRE.

Et à quoi jugez-vous cela?

JACQUES.

À l'air indifférent et froid avec lequel il a reçu mon remercîment; il

ne me salue point, il ne me dit pas un mot, il semble me méconnaître, et

peut-être à présent se dit-il en lui-même avec un sentiment de mépris:

Il faut que la bienfaisance soit fort étrangère à ce voyageur, et que

l'exercice de la justice lui soit bien pénible, puisqu'il en est si

touché... Qu'est-ce qu'il y a donc de si absurde dans ce que je vous

dis, pour vous faire rire de si bon cœur!... Quoi qu'il en soit,

dites-moi le nom de cet homme, afin que je le mette sur mes tablettes.

LE MAÎTRE.

Très-volontiers; écrivez.

JACQUES.

Dites.

LE MAÎTRE.

Écrivez: l'homme auquel je porte la plus profonde vénération...

JACQUES.

La plus profonde vénération...

LE MAÎTRE.

Est...

JACQUES.

Est...

LE MAÎTRE.

Le bourreau de \*\*\*

JACQUES.

Le bourreau!

LE MAÎTRE.

Oui, oui, le bourreau.

JACQUES.

Pourriez-vous me dire où est le sel de cette plaisanterie?

LE MAÎTRE.

Je ne plaisante point. Suivez les chaînons de votre gourmette. Vous avez

besoin d'un cheval, le sort vous adresse à un passant, et ce passant,

c'est un bourreau. Ce cheval vous conduit deux fois entre des fourches

patibulaires; la troisième, il vous dépose chez un bourreau; là vous

tombez sans vie; de là on vous apporte, où? dans une auberge, un gîte,

un asile commun. Jacques, savez-vous l'histoire de la mort de Socrate?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

C'était un sage d'Athènes. Il y a longtemps que le rôle de sage est

dangereux parmi les fous. Ses concitoyens le condamnèrent à boire la

ciguë. Eh bien! Socrate fit comme vous venez de faire; il en usa avec le

bourreau qui lui présenta la ciguë aussi poliment que vous. Jacques,

vous êtes une espèce de philosophe, convenez-en. Je sais bien que c'est

une race d'hommes odieuse aux grands, devant lesquels ils ne fléchissent

pas le genou; aux magistrats, protecteurs par état des préjugés qu'ils

poursuivent; aux prêtres, qui les voient rarement au pied de leurs

autels; aux poëtes, gens sans principes et qui regardent sottement la

philosophie comme la cognée des beaux-arts, sans compter que ceux même

d'entre eux qui se sont exercés dans le genre odieux de la satire, n'ont

été que des flatteurs; aux peuples, de tout temps les esclaves des

tyrans qui les oppriment, des fripons qui les trompent, et des bouffons

qui les amusent. Ainsi je connais, comme vous voyez, tout le péril de

votre profession et toute l'importance de l'aveu que je vous demande;

mais je n'abuserai pas de votre secret. Jacques, mon ami, vous êtes un

philosophe, j'en suis fâché pour vous; et s'il est permis de lire dans

les choses présentes celles qui doivent arriver un jour, et si ce qui

est écrit là-haut se manifeste quelquefois aux hommes longtemps avant

l'événement, je présume que votre mort sera philosophique, et que vous

recevrez le lacet d'aussi bonne grâce que Socrate reçut la coupe de la

ciguë.

JACQUES.

Mon maître, un prophète ne dirait pas mieux; mais heureusement...

LE MAÎTRE.

Vous n'y croyez pas trop; ce qui achève de donner de la force à mon

pressentiment.

JACQUES.

Et vous, monsieur, y croyez-vous?

LE MAÎTRE.

J'y crois; mais je n'y croirais pas que ce serait sans conséquence.

JACQUES.

Et pourquoi?

LE MAÎTRE.

C'est qu'il n'y a du danger que pour ceux qui parlent; et je me tais.

JACQUES.

Et aux pressentiments?

LE MAÎTRE.

J'en ris, mais j'avoue que c'est en tremblant. Il y en a qui ont un

caractère si frappant! On a été bercé de ces contes-là de si bonne

heure! Si vos rêves s'étaient réalisés cinq ou six fois, et qu'il vous

arrivât de rêver que votre ami est mort, vous iriez bien vite le matin

chez lui pour savoir ce qui en est. Mais les pressentiments dont il est

impossible de se défendre, ce sont surtout ceux qui se présentent au

moment où la chose se passe loin de nous, et qui ont un air symbolique.

JACQUES.

Vous êtes quelquefois si profond et si sublime, que je ne vous entends

pas. Ne pourriez-vous pas m'éclaircir cela par un exemple?

LE MAÎTRE.

Rien de plus aisé. Une femme vivait à la campagne avec son mari

octogénaire et attaqué de la pierre. Le mari quitte sa femme et vient à

la ville se faire opérer. La veille de l'opération il écrit à sa femme:

«À l'heure où vous recevrez cette lettre, je serai sous le bistouri de

frère Cosme...» Tu connais ces anneaux de mariage qui se séparent en

deux parties, sur chacune desquelles les noms de l'époux et de sa femme

sont gravés. Eh bien! cette femme en avait un pareil au doigt,

lorsqu'elle ouvrit la lettre de son mari. À l'instant, les deux moitiés

de cet anneau se séparent; celle qui portait son nom reste à son doigt;

celle qui portait le nom de son mari tombe brisée sur la lettre qu'elle

lisait... Dis-moi, Jacques, crois-tu qu'il y ait de tête assez forte,

d'âme assez ferme, pour n'être pas plus ou moins ébranlée d'un pareil

incident, et dans une circonstance pareille? Aussi cette femme en pensa

mourir. Ses transes durèrent jusqu'au jour de la poste suivante par

laquelle son mari lui écrivit que l'opération s'était faite

heureusement, qu'il était hors de tout danger, et qu'il se flattait de

l'embrasser avant la fin du mois.

JACQUES.

Et l'embrassa-t-il en effet?

LE MAÎTRE.

Oui.

JACQUES.

Je vous ai fait cette question, parce que j'ai remarqué plusieurs fois

que le destin était cauteleux. On lui dit au premier moment qu'il en

aura menti, et il se trouve au second moment, qu'il a dit vrai. Ainsi

donc, monsieur, vous me croyez dans le cas du pressentiment symbolique;

et, malgré vous, vous me croyez menacé de la mort du philosophe?

LE MAÎTRE.

Je ne saurais te le dissimuler; mais pour écarter cette triste idée, ne

pourrais-tu pas?...

JACQUES.

Reprendre l'histoire de mes amours?...

Jacques reprit l'histoire de ses amours. Nous l'avions laissé, je crois,

avec le chirurgien.

LE CHIRURGIEN.

J'ai peur qu'il n'y ait de la besogne à votre genou pour plus d'un jour.

JACQUES.

Il y en aura tout juste pour tout le temps qui est écrit là-haut,

qu'importe?

LE CHIRURGIEN.

À tant par jour pour le logement, la nourriture et mes soins, cela fera

une somme.

JACQUES.

Docteur, il ne s'agit pas de la somme pour tout ce temps; mais combien

par jour.

LE CHIRURGIEN.

Vingt-cinq sous, serait-ce trop?

JACQUES.

Beaucoup trop; allons, docteur, je suis un pauvre diable: ainsi

réduisons la chose à la moitié, et avisez le plus promptement que vous

pourrez à me faire transporter chez vous.

LE CHIRURGIEN.

Douze sous et demi, ce n'est guère; vous mettrez bien les treize sous?

JACQUES.

Douze sous et demi, treize sous... Tôpe.

LE CHIRURGIEN.

Et vous payerez tous les jours?

JACQUES.

C'est la condition.

LE CHIRURGIEN.

C'est que j'ai une diable de femme qui n'entend pas raillerie,

voyez-vous.

JACQUES.

Eh! docteur, faites-moi transporter bien vite auprès de votre diable de

femme.

LE CHIRURGIEN.

Un mois à treize sous par jour, c'est dix-neuf livres dix sous. Vous

mettrez bien vingt francs?

JACQUES.

Vingt francs, soit.

LE CHIRURGIEN.

Vous voulez être bien nourri, bien soigné, promptement guéri. Outre la

nourriture, le logement et les soins, il y aura peut-être les

médicaments, il y aura des linges, il y aura...

JACQUES.

Après?

LE CHIRURGIEN.

Ma foi, le tout vaudra bien vingt-quatre francs.

JACQUES.

Va pour vingt-quatre francs; mais sans queue.

LE CHIRURGIEN.

Un mois à vingt-quatre francs; deux mois, cela fera quarante-huit

livres; trois mois, cela fera soixante et douze. Ah! que la doctoresse

serait contente, si vous pouviez lui avancer, en entrant, la moitié de

ces soixante et douze livres!

JACQUES.

J'y consens.

LE CHIRURGIEN.

Elle serait bien plus contente encore...

JACQUES.

Si je payais le quartier? Je le payerai.

Jacques ajouta: Le chirurgien alla retrouver mes hôtes, les prévint de

notre arrangement, et un moment après, l'homme, la femme et les enfants

se rassemblèrent autour de mon lit avec un air serein; ce furent des

questions sans fin sur ma santé et sur mon genou, des éloges sur le

chirurgien leur compère et sa femme, des souhaits à perte de vue, la

plus belle affabilité, un intérêt! un empressement à me servir!

Cependant le chirurgien ne leur avait pas dit que j'avais quelque

argent, mais ils connaissaient l'homme; il me prenait chez lui, et ils

le savaient. Je payai ce que je devais à ces gens; je fis aux enfants de

petites largesses, que leur père et mère ne laissèrent pas longtemps

entre leurs mains. C'était le matin. L'hôte partit pour s'en aller aux

champs, l'hôtesse prit sa hotte sur ses épaules et s'éloigna; les

enfants, attristés et mécontents d'avoir été spoliés, disparurent, et

quand il fut question de me tirer de mon grabat, de me vêtir et de

m'arranger sur mon brancard, il ne se trouva personne que le docteur,

qui se mit à crier à tue-tête et que personne n'entendit.

LE MAÎTRE.

Et Jacques, qui aime à se parler à lui-même, se disait apparemment: Ne

payez jamais d'avance, si vous ne voulez pas être mal servi.

JACQUES.

Non, mon maître; ce n'était pas le temps de moraliser, mais bien celui

de s'impatienter et de jurer. Je m'impatientai, je jurai, je fis de la

morale ensuite: et tandis que je moralisais, le docteur, qui m'avait

laissé seul, revint avec deux paysans qu'il avait loués pour mon

transport et à mes frais, ce qu'il ne me laissa pas ignorer. Ces hommes

me rendirent tous les soins préliminaires à mon installation sur

l'espèce de brancard qu'on me fit avec un matelas étendu sur des

perches.

LE MAÎTRE.

Dieu soit loué! te voilà dans la maison du chirurgien, et amoureux de la

femme ou de la fille du docteur.

JACQUES.

Je crois, mon maître, que vous vous trompez.

LE MAÎTRE.

Et tu crois que je passerai trois mois dans la maison du docteur avant

que d'avoir entendu le premier mot de tes amours? Ah! Jacques, cela ne

se peut. Fais-moi grâce, je te prie, et de la description de la maison,

et du caractère du docteur, et de l'humeur de la doctoresse, et des

progrès de ta guérison; saute, saute par-dessus tout cela. Au fait!

allons au fait! Voilà ton genou à peu près guéri, te voilà assez bien

portant, et tu aimes.

JACQUES.

J'aime donc, puisque vous êtes si pressé.

LE MAÎTRE.

Et qui aimes-tu?

JACQUES.

Une grande brune de dix-huit ans, faite au tour, grands yeux noirs,

petite bouche vermeille, beaux bras, jolies mains... Ah! mon maître, les

jolies mains!... C'est que ces mains-là...

LE MAÎTRE.

Tu crois encore les tenir.

JACQUES.

C'est que vous les avez prises et tenues plus d'une fois à la dérobée,

et qu'il n'a dépendu que d'elles que vous n'en ayez fait tout ce qu'il

vous plairait.

LE MAÎTRE.

Ma foi, Jacques, je ne m'attendais pas à celui-là.

JACQUES.

Ni moi non plus.

LE MAÎTRE.

J'ai beau rêver, je ne me rappelle ni grande brune, ni jolies mains:

tâche de t'expliquer.

JACQUES.

J'y consens; mais c'est à la condition que nous reviendrons sur nos pas

et que nous rentrerons dans la maison du chirurgien.

LE MAÎTRE.

Crois-tu que cela soit écrit là-haut?

JACQUES.

C'est vous qui me l'allez apprendre; mais il est écrit ici-bas que \_chi

va piano va sano\_.

LE MAÎTRE.

Et que \_chi va sano va lontano\_; et je voudrais bien arriver.

JACQUES.

Eh bien! qu'avez-vous résolu?

LE MAÎTRE.

Ce que tu voudras.

JACQUES.

En ce cas, nous revoilà chez le chirurgien; et il était écrit là-haut

que nous y reviendrions. Le docteur, sa femme et ses enfants se

concertèrent si bien pour épuiser ma bourse par toutes sortes de petites

rapines, qu'ils y eurent bientôt réussi. La guérison de mon genou

paraissait bien avancée sans l'être, la plaie était refermée à peu de

chose près, je pouvais sortir à l'aide d'une béquille, et il me restait

encore dix-huit francs. Pas de gens qui aiment plus à parler que les

bègues, pas de gens qui aiment plus à marcher que les boiteux. Un jour

d'automne, une après-dînée qu'il faisait beau, je projetai une longue

course; du village que j'habitais au village voisin, il y avait environ

deux lieues.

LE MAÎTRE.

Et ce village s'appelait?

JACQUES.

Si je vous le nommais, vous sauriez tout. Arrivé là, j'entrai dans un

cabaret, je me reposai, je me rafraîchis. Le jour commençait à baisser,

et je me disposais à regagner le gîte, lorsque, de la maison où j'étais,

j'entendis une femme qui poussait les cris les plus aigus. Je sortis; on

s'était attroupé autour d'elle. Elle était à terre, elle s'arrachait les

cheveux; elle disait, en montrant les débris d'une grande cruche: «Je

suis ruinée, je suis ruinée pour un mois; pendant ce temps qui est-ce

qui nourrira mes pauvres enfants? Cet intendant, qui a l'âme plus dure

qu'une pierre, ne me fera pas grâce d'un sou. Que je suis malheureuse!

Je suis ruinée! je suis ruinée!...» Tout le monde la plaignait; je

n'entendais autour d'elle que, «la pauvre femme!» mais personne ne

mettait la main dans la poche. Je m'approchai brusquement et lui dis:

«Ma bonne, qu'est-ce qui vous est arrivé?--Ce qui m'est arrivé! est-ce

que vous ne le voyez pas? On m'avait envoyée acheter une cruche d'huile:

j'ai fait un faux pas, je suis tombée, ma cruche s'est cassée, et voilà

l'huile dont elle était pleine...» Dans ce moment survinrent les petits

enfants de cette femme, ils étaient presque nus, et les mauvais

vêtements de leur mère montraient toute la misère de la famille; et la

mère et les enfants se mirent à crier. Tel que vous me voyez, il en

fallait dix fois moins pour me toucher; mes entrailles s'émurent de

compassion, les larmes me vinrent aux yeux. Je demandai à cette femme,

d'une voix entrecoupée, pour combien il y avait d'huile dans sa cruche.

«Pour combien? me répondit-elle en levant les mains en haut. Pour neuf

francs, pour plus que je ne saurais gagner en un mois...» À l'instant,

déliant ma bourse et lui jetant deux gros écus, «tenez, ma bonne, lui

dis-je, en voilà douze...» et, sans attendre ses remercîments, je repris

le chemin du village.

LE MAÎTRE.

Jacques, vous fîtes là une belle chose.

JACQUES.

Je fis une sottise, ne vous déplaise. Je ne fus pas à cent pas du

village que je me le dis; je ne fus pas à moitié chemin que je me le dis

bien mieux; arrivé chez mon chirurgien, le gousset vide, je le sentis

bien autrement.

LE MAÎTRE.

Tu pourrais bien avoir raison, et mon éloge être aussi déplacé que ta

commisération... Non, non, Jacques, je persiste dans mon premier

jugement, et c'est l'oubli de ton propre besoin qui fait le principal

mérite de ton action. J'en vois les suites: tu vas être exposé à

l'inhumanité de ton chirurgien et de sa femme; ils te chasseront de chez

eux; mais quand tu devrais mourir à leur porte sur un fumier, sur ce

fumier tu serais satisfait de toi.

JACQUES.

Mon maître, je ne suis pas de cette force-là. Je m'acheminais

cahin-caha; et, puisqu'il faut vous l'avouer, regrettant mes deux gros

écus, qui n'en étaient pas moins donnés, et gâtant par mon regret

l'œuvre que j'avais faite. J'étais à une égale distance des deux

villages, et le jour était tout à fait tombé, lorsque trois bandits

sortent d'entre les broussailles qui bordaient le chemin, se jettent sur

moi, me renversent à terre, me fouillent, et sont étonnés de me trouver

aussi peu d'argent que j'en avais. Ils avaient compté sur une meilleure

proie; témoins de l'aumône que j'avais faite au village, ils avaient

imaginé que celui qui peut se dessaisir aussi lestement d'un demi-louis

devait en avoir encore une vingtaine. Dans la rage de voir leur

espérance trompée et de s'être exposés à avoir les os brisés sur un

échafaud pour une poignée de sous-marqués, si je les dénonçais, s'ils

étaient pris et que je les reconnusse, ils balancèrent un moment s'ils

ne m'assassineraient pas. Heureusement ils entendirent du bruit; ils

s'enfuirent, et j'en fus quitte pour quelques contusions que je me fis

en tombant et que je reçus tandis qu'on me volait. Les bandits éloignés,

je me retirai; je regagnai le village comme je pus: j'y arrivai à deux

heures de nuit, pâle, défait, la douleur de mon genou fort accrue et

souffrant, en différents endroits, des coups que j'avais remboursés. Le

docteur... Mon maître, qu'avez-vous? Vous serrez les dents, vous vous

agitez comme si vous étiez en présence d'un ennemi.

LE MAÎTRE.

J'y suis, en effet; j'ai l'épée à la main; je fonds sur tes voleurs et

je te venge. Dis-moi comment celui qui a écrit le grand rouleau a pu

écrire que telle serait la récompense d'une action généreuse? Pourquoi

moi, qui ne suis qu'un misérable composé de défauts, je prends ta

défense, tandis que lui qui t'a vu tranquillement attaqué, renversé,

maltraité, foulé aux pieds, lui qu'on dit être l'assemblage de toute

perfection!...

JACQUES.

Mon maître, paix, paix: ce que vous dites là sent le fagot en diable.

LE MAÎTRE.

Qu'est-ce que tu regardes?

JACQUES.

Je regarde s'il n'y a personne autour de nous qui vous ait entendu... Le

docteur me tâta le pouls et me trouva de la fièvre. Je me couchai sans

parler de mon aventure, rêvant sur mon grabat, ayant affaire à deux

âmes... Dieu! quelles âmes! n'ayant pas le sou, et pas le moindre doute

que le lendemain, à mon réveil, on n'exigeât le prix dont nous étions

convenus par jour.

En cet endroit, le maître jeta ses bras autour du cou de son valet, en

s'écriant: Mon pauvre Jacques, que vas-tu faire? Que vas-tu devenir? Ta

position m'effraye.

JACQUES.

Mon maître, rassurez-vous, me voilà.

LE MAÎTRE.

Je n'y pensais pas; j'étais à demain, à côté de toi, chez le docteur, au

moment où tu t'éveilles, et où l'on vient te demander de l'argent.

JACQUES.

Mon maître, on ne sait de quoi se réjouir, ni de quoi s'affliger dans la

vie. Le bien amène le mal, le mal amène le bien. Nous marchons dans la

nuit au-dessous de ce qui est écrit là-haut, également insensés dans nos

souhaits, dans notre joie et dans notre affliction. Quand je pleure, je

trouve souvent que je suis un sot.

LE MAÎTRE.

Et quand tu ris?

JACQUES.

Je trouve encore que je suis un sot; cependant, je ne puis m'empêcher de

pleurer ni de rire: et c'est ce qui me fait enrager. J'ai cent fois

essayé... Je ne fermai pas l'œil de la nuit...

LE MAÎTRE.

Non, non, dis-moi ce que tu as essayé.

JACQUES.

De me moquer de tout. Ah! si j'avais pu y réussir!

LE MAÎTRE.

À quoi cela t'aurait-il servi?

JACQUES.

À me délivrer de souci, à n'avoir plus besoin de rien, à me rendre

parfaitement maître de moi, à me trouver aussi bien la tête contre une

borne, au coin de la rue, que sur un bon oreiller. Tel je suis

quelquefois; mais le diable est que cela ne dure pas, et que dur et

ferme comme un rocher dans les grandes occasions, il arrive souvent

qu'une petite contradiction, une bagatelle me déferre; c'est à se donner

des soufflets. J'y ai renoncé; j'ai pris le parti d'être comme je suis;

et j'ai vu, en y pensant un peu, que cela revenait presque au même, en

ajoutant: Qu'importe comme on soit? C'est une autre résignation plus

facile et plus commode.

LE MAÎTRE.

Pour plus commode, cela est sûr.

JACQUES.

Dès le matin, le chirurgien tira mes rideaux et me dit: «Allons, l'ami,

votre genou; car il faut que j'aille au loin.

--Docteur, lui dis-je d'un ton douloureux, j'ai sommeil.

--Tant mieux! c'est bon signe.

--Laissez-moi dormir, je ne me soucie pas d'être pansé.

--Il n'y a pas grand inconvénient à cela, dormez...»

Cela dit, il referme mes rideaux; et je ne dors pas. Une heure après, la

doctoresse tira mes rideaux et me dit: «Allons, l'ami, prenez votre

rôtie au sucre.

--Madame la doctoresse, lui répondis-je d'un ton douloureux, je ne me

sens pas d'appétit.

--Mangez, mangez, vous n'en payerez ni plus ni moins.

--Je ne veux pas manger.

--Tant mieux! ce sera pour mes enfants et pour moi.»

Et cela dit, elle referme mes rideaux, appelle ses enfants, et les voilà

qui se mettent à dépêcher ma rôtie au sucre.

Lecteur, si je faisais ici une pause, et que je reprisse l'histoire de

l'homme à une seule chemise, parce qu'il n'avait qu'un corps à la fois,

je voudrais bien savoir ce que vous en penseriez? Que je me suis fourré

dans une \_impasse\_ à la Voltaire[28], ou vulgairement dans un

cul-de-sac, d'où je ne sais comment sortir, et que je me jette dans un

conte fait à plaisir, pour gagner du temps et chercher quelque moyen de

sortir de celui que j'ai commencé. Eh bien! lecteur, vous vous abusez de

tout point. Je sais comment Jacques sera tiré de sa détresse, et ce que

je vais vous dire de Gousse, l'homme à une seule chemise à la fois,

parce qu'il n'avait qu'un corps à la fois, n'est point du tout un conte.

[28] «Comment a-t-on pu donner, dit Voltaire dans son \_Dictionnaire

philosophique\_, le nom de \_cul-de-sac\_ à l'\_angiportus\_ des Romains? Les

Italiens ont pris le nom d'\_angiporto\_ pour signifier \_strada senza

uscita\_. On lui donnait autrefois chez nous le nom d'\_impasse\_, qui est

expressif et sonore. C'est une grossièreté énorme que le mot de

\_cul-de-sac\_ ait prévalu.»

On lit encore dans une lettre de Voltaire aux Parisiens (cette lettre,

qui précède l'Avertissement de la comédie de \_l'Écossaise\_, est écrite

contre l'auteur de \_l'Année littéraire\_): «J'appelle \_impasse\_,

messieurs, ce que vous appelez \_cul-de-sac\_. Je trouve qu'une rue ne

ressemble ni à un cul ni à un sac. Je vous prie de vous servir du mot

\_impasse\_, qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au lieu de

celui de cul, en dépit du sieur Fréron, ci-devant jésuite.»

Le Breton, imprimeur de l'\_Almanach royal\_, s'étant servi du mot de

\_cul-de-sac\_ en donnant l'adresse de quelques personnages, Voltaire

s'écrie encore, dans le \_Prologue de la guerre civile de Genève\_:

«Comment peut-on dire qu'un grave président demeure dans un cul? Passe

encore pour Fréron: on peut habiter le lieu de sa naissance; mais un

président, un conseiller! Fi! monsieur Le Breton; corrigez-vous,

servez-vous du mot \_impasse\_, qui est le mot propre; l'expression

ancienne est \_impasse\_.» (BR.)

C'était un jour de Pentecôte, le matin, que je reçus un billet de

Gousse, par lequel il me suppliait de le visiter dans une prison où il

était confiné. En m'habillant, je rêvais à son aventure; et je pensais

que son tailleur, son boulanger, son marchand de vin ou son hôte avaient

obtenu et mis à exécution contre lui une prise de corps. J'arrive, et je

le trouve faisant chambrée commune avec d'autres personnages d'une

figure omineuse. Je lui demandai ce que c'étaient que ces gens-là.

«Le vieux que vous voyez avec ses lunettes sur le nez, est un homme

adroit qui sait supérieurement le calcul et qui cherche à faire cadrer

les registres qu'il copie avec ses comptes. Cela est difficile, nous en

avons causé, mais je ne doute point qu'il n'y réussisse.

--Et cet autre?

--C'est un sot.

--Mais encore?

--Un sot, qui avait inventé une machine à contrefaire les billets

publics, mauvaise machine, machine vicieuse qui pèche par vingt

endroits.

--Et ce troisième, qui est vêtu d'une livrée et qui joue de la basse?

--Il n'est ici qu'en attendant; ce soir peut-être ou demain matin, car

son affaire n'est rien, il sera transféré à Bicêtre.

--Et vous?

--Moi? mon affaire est moindre encore.»

Après cette réponse, il se lève, pose son bonnet sur le lit, et à

l'instant ses trois camarades de prison disparaissent. Quand j'entrai,

j'avais trouvé Gousse en robe de chambre, assis à une petite table,

traçant des figures de géométrie et travaillant aussi tranquillement que

s'il eût été chez lui. Nous voilà seuls. «Et vous, que faites-vous ici?

--Moi, je travaille, comme vous voyez.

--Et qui vous y a fait mettre?

--Moi.

--Comment, vous?

--Oui, moi, monsieur.

--Et comment vous y êtes-vous pris?

--Comme je m'y serais pris avec un autre. Je me suis fait un procès à

moi-même; je l'ai gagné, et en conséquence de la sentence que j'ai

obtenue contre moi et du décret qui s'en est suivi, j'ai été appréhendé

et conduit ici.

--Êtes-vous fou?

--Non, monsieur; je vous dis la chose telle qu'elle est.

--Ne pourriez-vous pas vous faire un autre procès à vous-même, le

gagner, et, en conséquence d'une autre sentence et d'un autre décret,

vous faire élargir?

--Non, monsieur.»

Gousse avait une servante jolie, et qui lui servait de moitié plus

souvent que la sienne. Ce partage inégal avait troublé la paix

domestique. Quoique rien ne fût plus difficile que de tourmenter cet

homme, celui de tous qui s'épouvantait le moins du bruit, il prit le

parti de quitter sa femme et de vivre avec sa servante. Mais toute sa

fortune consistait en meubles, en machines, en dessins, en outils et

autres effets mobiliers; et il aimait mieux laisser sa femme toute nue

que de s'en aller les mains vides; en conséquence, voici le projet qu'il

conçut. Ce fut de faire des billets à sa servante, qui en poursuivrait

le payement et obtiendrait la saisie et la vente de ses effets, qui

iraient du pont Saint-Michel dans le logement où il se proposait de

s'installer avec elle. Il est enchanté de l'idée, il fait les billets,

il s'assigne, il a deux procureurs. Le voilà courant chez l'un et chez

l'autre, se poursuivant lui-même avec toute la vivacité possible,

s'attaquant bien, se défendant mal; le voilà condamné à payer sous les

peines portées par la loi; le voilà s'emparant en idée de tout ce qu'il

pouvait y avoir dans sa maison; mais il n'en fut pas tout à fait ainsi.

Il avait affaire à une coquine très-rusée qui, au lieu de le faire

exécuter dans ses meubles, se jeta sur sa personne, le fit prendre et

mettre en prison; en sorte que quelque bizarres que fussent les réponses

énigmatiques qu'il m'avait faites, elles n'en étaient pas moins vraies.

Tandis que je vous faisais cette histoire, que vous prendrez pour un

conte...--Et celle de l'homme à la livrée qui raclait de la

basse?--Lecteur, je vous la promets; d'honneur, vous ne la perdrez pas;

mais permettez que je revienne à Jacques et à son maître. Jacques et son

maître avaient atteint le gîte où ils avaient la nuit à passer. Il était

tard; la porte de la ville était fermée, et ils avaient été obligés de

s'arrêter dans le faubourg. Là, j'entends un vacarme...--Vous entendez!

Vous n'y étiez pas; il ne s'agit pas de vous.--Il est vrai. Eh bien!

Jacques... son maître... On entend un vacarme effroyable. Je vois deux

hommes...--Vous ne voyez rien; il ne s'agit pas de vous, vous n'y étiez

pas.--Il est vrai. Il y avait deux hommes à table, causant assez

tranquillement à la porte de la chambre qu'ils occupaient; une femme,

les deux poings sur les côtés, leur vomissait un torrent d'injures, et

Jacques essayait d'apaiser cette femme, qui n'écoutait non plus ses

remontrances pacifiques que les deux personnages à qui elle s'adressait

ne faisaient attention à ses invectives. «Allons, ma bonne, lui disait

Jacques, patience, remettez-vous; voyons, de quoi s'agit-il? Ces

messieurs me semblent d'honnêtes gens.

--Eux, d'honnêtes, gens! Ce sont des brutaux, des gens sans pitié, sans

humanité, sans aucun sentiment. Eh! quel mal leur faisait cette pauvre

Nicole pour la maltraiter ainsi? Elle en sera peut-être estropiée pour

le reste de sa vie.

--Le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous le croyez.

--Le coup a été effroyable, vous dis-je; elle en sera estropiée.

--Il faut voir; il faut envoyer chercher le chirurgien.

--On y est allé.

--La faire mettre au lit.

--Elle y est, et pousse des cris à fendre le cœur. Ma pauvre Nicole!...»

Au milieu de ces lamentations, on sonnait d'un côté, et l'on criait:

«Notre hôtesse! du vin...» Elle répondait: «On y va.» On sonnait d'un

autre côté, et l'on criait: «Notre hôtesse! du linge.» Elle répondait:

«On y va.--Les côtelettes et le canard!--On y va.--Un pot à boire, un

pot de chambre!--On y va, on y va.» Et d'un autre coin du logis un homme

forcené criait: «Maudit bavard! enragé bavard! de quoi te mêles-tu?

As-tu résolu de me faire attendre jusqu'à demain? Jacques! Jacques!»

L'hôtesse, un peu remise de sa douleur et de sa fureur, dit à Jacques:

«Monsieur, laissez-moi, vous êtes trop bon.

--Jacques! Jacques!

--Courez vite. Ah! si vous saviez tous les malheurs de cette pauvre

créature!...

--Jacques! Jacques!

--Allez donc, c'est, je crois, votre maître qui vous appelle.

--Jacques! Jacques!»

C'était en effet le maître de Jacques qui s'était déshabillé seul, qui

se mourait de faim et qui s'impatientait de n'être pas servi. Jacques

monta, et un moment après Jacques, l'hôtesse, qui avait vraiment l'air

abattu: «Monsieur, dit-elle au maître de Jacques, mille pardons; c'est

qu'il y a des choses dans la vie qu'on ne saurait digérer. Que

voulez-vous? J'ai des poulets, des pigeons, un râble de lièvre

excellent, des lapins: c'est le canton des bons lapins. Aimeriez-vous

mieux un oiseau de rivière?» Jacques ordonna le souper de son maître

comme pour lui, selon son usage. On servit, et tout en dévorant, le

maître disait à Jacques: Eh! que diable faisais-tu là-bas?

JACQUES.

Peut-être bien, peut-être mal; qui le sait?

LE MAÎTRE.

Et quel bien ou quel mal faisais-tu là-bas?

JACQUES.

J'empêchais cette femme de se faire assommer elle-même par deux hommes

qui sont là-bas et qui ont cassé tout au moins un bras à sa servante.

LE MAÎTRE.

Et peut-être ç'aurait été pour elle un bien que d'être assommée...

JACQUES.

Par dix raisons meilleures les unes que les autres. Un des plus grands

bonheurs qui me soient arrivés de ma vie, à moi qui vous parle...

LE MAÎTRE.

C'est d'avoir été assommé?... À boire.

JACQUES.

Oui, monsieur, assommé, assommé sur le grand chemin, la nuit; en

revenant du village, comme je vous le disais, après avoir fait, selon

moi, la sottise; selon vous, la belle œuvre de donner mon argent.

LE MAÎTRE.

Je me rappelle... À boire... Et l'origine de la querelle que tu apaisais

là-bas, et du mauvais traitement fait à la fille ou à la servante de

l'hôtesse?

JACQUES.

Ma foi, je l'ignore.

LE MAÎTRE.

Tu ignores le fond d'une affaire, et tu t'en mêles! Jacques, cela n'est

ni selon la prudence, ni selon la justice, ni selon les principes... À

boire...

JACQUES.

Je ne sais ce que c'est que des principes, sinon des règles qu'on

prescrit aux autres pour soi. Je pense d'une façon, et je ne saurais

m'empêcher de faire d'une autre. Tous les sermons ressemblent aux

préambules des édits du roi; tous les prédicateurs voudraient qu'on

pratiquât leurs leçons, parce que nous nous en trouverions mieux

peut-être; mais eux à coup sûr... La vertu...

LE MAÎTRE.

La vertu, Jacques, c'est une bonne chose; les méchants et les bons en

disent du bien... À boire...

JACQUES.

Car ils y trouvent les uns et les autres leur compte.

LE MAÎTRE.

Et comment fut-ce un si grand bonheur pour toi d'être assommé?

JACQUES.

Il est tard, vous avez bien soupé et moi aussi; nous sommes fatigués

tous les deux; croyez-moi, couchons-nous.

LE MAÎTRE.

Cela ne se peut, et l'hôtesse nous doit encore quelque chose. En

attendant, reprends l'histoire de tes amours.

JACQUES.

Où en étais-je? Je vous prie, mon maître, pour cette fois-ci, et pour

toutes les autres, de me remettre sur la voie.

LE MAÎTRE.

Je m'en charge, et, pour entrer en ma fonction de souffleur, tu étais

dans ton lit, sans argent, fort empêché de ta personne, tandis que la

doctoresse et ses enfants mangeaient ta rôtie au sucre.

JACQUES.

Alors on entendit un carrosse s'arrêter à la porte de la maison. Un

valet entre et demande: «N'est-ce pas ici que loge un pauvre homme, un

soldat qui marche avec une béquille, qui revint hier au soir du village

prochain?

--Oui, répondit la doctoresse, que lui voulez-vous?

--Le prendre dans ce carrosse et l'amener avec nous.

--Il est dans ce lit; tirez les rideaux et parlez-lui.»

Jacques en était là, lorsque l'hôtesse entra et leur dit: Que

voulez-vous pour dessert?

LE MAÎTRE.

Ce que vous avez.

L'hôtesse, sans se donner la peine de descendre, cria de la chambre:

«Nanon, apportez des fruits, des biscuits, des confitures...»

À ce mot de Nanon, Jacques dit à part lui: «Ah! c'est sa fille qu'on a

maltraitée, on se mettrait en colère à moins...»

Et le maître dit à l'hôtesse: Vous étiez bien fâchée tout à l'heure?

L'HÔTESSE.

Et qui est-ce qui ne se fâcherait pas? La pauvre créature ne leur avait

rien fait; elle était à peine entrée dans leur chambre, que je l'entends

jeter des cris, mais des cris... Dieu merci! je suis un peu rassurée; le

chirurgien prétend que ce ne sera rien; elle a cependant deux énormes

contusions, l'une à la tête, l'autre à l'épaule.

LE MAÎTRE.

Y a-t-il longtemps que vous l'avez?

L'HÔTESSE.

Une quinzaine au plus. Elle avait été abandonnée à la poste voisine.

LE MAÎTRE.

Comment, abandonnée!

L'HÔTESSE.

Eh, mon Dieu, oui! C'est qu'il y a des gens qui sont plus durs que des

pierres. Elle a pensé être noyée en passant la rivière qui coule ici

près; elle est arrivée ici comme par miracle, et je l'ai reçue par

charité.

LE MAÎTRE.

Quel âge a-t-elle?

L'HÔTESSE.

Je lui crois plus d'un an et demi...

À ce mot, Jacques part d'un éclat de rire et s'écrie: C'est une chienne!

L'HÔTESSE.

La plus jolie bête du monde; je ne donnerais pas ma Nicole pour dix

louis. Ma pauvre Nicole!

LE MAÎTRE.

Madame a le cœur tendre[29].

[29] VARIANTE: «bon.»

L'HÔTESSE.

Vous l'avez dit, je tiens à mes bêtes et à mes gens.

LE MAÎTRE.

C'est fort bien fait. Et qui sont ceux qui ont si fort maltraité votre

Nicole?

L'HÔTESSE.

Deux bourgeois de la ville prochaine. Ils se parlent sans cesse à

l'oreille; ils s'imaginent qu'on ne sait ce qu'ils disent, et qu'on

ignore leur aventure. Il n'y a pas plus de trois heures qu'ils sont ici,

et il ne me manque pas un mot de toute leur affaire. Elle est plaisante;

et si vous n'étiez pas plus pressé de vous coucher que moi, je vous la

raconterais tout comme leur domestique l'a dite à ma servante, qui s'est

trouvée par hasard être sa payse, qui l'a redite à mon mari, qui me l'a

redite. La belle-mère du plus jeune des deux a passé par ici il n'y a

pas plus de trois mois; elle s'en allait assez malgré elle dans un

couvent de province où elle n'a pas fait de vieux os; elle y est morte;

et voilà pourquoi nos deux jeunes gens sont en deuil... Mais voilà que,

sans m'en apercevoir, j'enfile leur histoire. Bonsoir, messieurs, et

bonne nuit. Vous avez trouvé le vin bon?

LE MAÎTRE.

Très-bon.

L'HÔTESSE.

Vous avez été contents de votre souper?

LE MAÎTRE.

Très-contents. Vos épinards étaient un peu salés.

L'HÔTESSE.

J'ai quelquefois la main lourde. Vous serez bien couchés, et dans des

draps de lessive; ils ne servent jamais ici deux fois.

Cela dit, l'hôtesse se retira, et Jacques et son maître se mirent au lit

en riant du quiproquo qui leur avait fait prendre une chienne pour la

fille ou la servante de la maison, et de la passion de l'hôtesse pour

une chienne perdue qu'elle possédait depuis quinze jours. Jacques dit à

son maître, en attachant le serre-tête à son bonnet de nuit: «Je

gagerais bien que de tout ce qui a vie dans l'auberge, cette femme

n'aime que sa Nicole.» Son maître lui répondit: «Cela se peut, Jacques;

mais dormons.»

Tandis que Jacques et son maître reposent, je vais m'acquitter de ma

promesse, par le récit de l'homme de la prison, qui raclait de la basse,

ou plutôt de son camarade, le sieur Gousse.

«Ce troisième, me dit-il, est un intendant de grande maison. Il était

devenu amoureux d'une pâtissière de la rue de l'Université. Le pâtissier

était un bon homme qui regardait de plus près à son four qu'à la

conduite de sa femme. Si ce n'était pas sa jalousie, c'était son

assiduité qui gênait nos deux amants. Que firent-ils pour se délivrer de

cette contrainte? L'intendant présenta à son maître un placet où le

pâtissier était traduit comme un homme de mauvaises mœurs, un ivrogne

qui ne sortait pas de la taverne, un brutal qui battait sa femme, la

plus honnête et la plus malheureuse des femmes. Sur ce placet il obtint

une lettre de cachet, et cette lettre de cachet, qui disposait de la

liberté du mari, fut mise entre les mains d'un exempt, pour l'exécuter

sans délai. Il arriva par hasard que cet exempt était l'ami du

pâtissier. Ils allaient de temps en temps chez le marchand de vin; le

pâtissier fournissait les petits pâtés, l'exempt payait la bouteille.

Celui-ci, muni de la lettre de cachet, passe devant la porte du

pâtissier, et lui fait le signe convenu. Les voilà tous les deux occupés

à manger et à arroser les petits pâtés; et l'exempt demandant à son

camarade comment allait son commerce?

«Fort bien.

«--S'il n'avait aucune mauvaise affaire?

«--Aucune.

«--S'il n'avait point d'ennemis?

«--Il ne s'en connaissait pas.

«--Comment il vivait avec ses parents, ses voisins, sa femme?

«--En amitié et en paix.

«--D'où peut donc venir, ajouta l'exempt, l'ordre que j'ai de t'arrêter?

Si je faisais mon devoir, je te mettrais la main sur le collet, il y

aurait là un carrosse tout près, et je te conduirais au lieu prescrit

par cette lettre de cachet. Tiens, lis...»

«Le pâtissier lut et pâlit. L'exempt lui dit: «Rassure-toi, avisons

seulement ensemble à ce que nous avons de mieux à faire pour ma sûreté

et pour la tienne. Qui est-ce qui fréquente chez toi?

«--Personne.

«--Ta femme est coquette et jolie.

«--Je la laisse faire à sa tête.

«--Personne ne la couche-t-il en joue?

«--Ma foi non, si ce n'est un certain intendant qui vient quelquefois

lui serrer les mains et lui débiter des sornettes; mais c'est dans ma

boutique, devant moi, en présence de mes garçons, et je crois qu'il ne

se passe rien entre eux qui ne soit en tout bien et en tout honneur.

«--Tu es un bon homme!

«--Cela se peut; mais le mieux de tout point est de croire sa femme

honnête, et c'est ce que je fais.

«--Et cet intendant, à qui est-il?

«--A M. de Saint-Florentin[30].

[30] Saint-Florentin (Phelipeaux de la Vrillière, comte de), fils de

Louis Phelipeaux de la Vrillière, a été ministre au département du

clergé depuis 1748 jusqu'en 1757, en survivance de son père, qui avait

occupé le même ministère de 1718 à 1748. (BR.)

«--Et de quels bureaux crois-tu que vienne la lettre de cachet?

«--Des bureaux de M. de Saint-Florentin, peut-être.

«--Tu l'as dit.

«--Oh! manger ma pâtisserie, baiser ma femme et me faire enfermer, cela

est trop noir, et je ne saurais le croire!

«--Tu es un bon homme! Depuis quelques jours, comment trouves-tu ta

femme?

«--Plutôt triste que gaie.

«--Et l'intendant, y a-t-il longtemps que tu ne l'as vu?

«--Hier, je crois; oui, c'était hier.

«--N'as-tu rien remarqué?

«--Je suis fort peu remarquant; mais il m'a semblé qu'en se séparant ils

se faisaient quelques signes de la tête, comme quand l'un dit oui et que

l'autre dit non.

«--Quelle était la tête qui disait oui?

«--Celle de l'intendant.

«--Ils sont innocents ou ils sont complices. Écoute, mon ami, ne rentre

pas chez toi; sauve-toi en quelque lieu de sûreté, au Temple, dans

l'Abbaye[31], où tu voudras, et cependant laisse-moi faire; surtout

souviens-toi bien...

[31] Le Temple, l'Abbaye étaient encore à cette époque lieux d'asile

soustraits à la juridiction régulière.

«--De ne me pas montrer et de me taire.

«--C'est cela.»

«Au même moment la maison du pâtissier est entourée d'espions. Des

mouchards, sous toutes sortes de vêtements, s'adressent à la pâtissière,

et lui demandent son mari: elle répond à l'un qu'il est malade, à un

autre qu'il est parti pour une fête, à un troisième pour une noce. Quand

il reviendra? Elle n'en sait rien.

«Le troisième jour, sur les deux heures du matin, on vient avertir

l'exempt qu'on avait vu un homme, le nez enveloppé dans un manteau,

ouvrir doucement la porte de la rue et se glisser doucement dans la

maison du pâtissier. Aussitôt l'exempt, accompagné d'un commissaire,

d'un serrurier, d'un fiacre et de quelques archers, se transporte sur

les lieux. La porte est crochetée, l'exempt et le commissaire montent à

petit bruit. On frappe à la chambre de la pâtissière: point de réponse;

on frappe encore: point de réponse; à la troisième fois on demande du

dedans: «Qui est-ce?

«--Ouvrez.

«--Qui est-ce?

«--Ouvrez, c'est de la part du roi.

«--Bon! disait l'intendant à la pâtissière avec laquelle il était

couché; il n'y a point de danger: c'est l'exempt qui vient pour exécuter

son ordre. Ouvrez: je me nommerai; il se retirera, et tout sera fini.»

«La pâtissière, en chemise, ouvre et se remet dans son lit.

L'EXEMPT.

«Où est votre mari?

LA PATISSIÈRE.

«Il n'y est pas.

L'EXEMPT, écartant le rideau.

«Qui est-ce qui est donc là?

L'INTENDANT.

«C'est moi; je suis l'intendant de M. de Saint-Florentin.

L'EXEMPT.

«Vous mentez, vous êtes le pâtissier, car le pâtissier est celui qui

couche avec la pâtissière. Levez-vous, habillez-vous, et suivez-moi.»

«Il fallut obéir; on le conduisit ici. Le ministre, instruit de la

scélératesse de son intendant, a approuvé la conduite de l'exempt, qui

doit venir ce soir à la chute du jour le prendre dans cette prison pour

le transférer à Bicêtre, où, grâce à l'économie des administrateurs, il

mangera son quarteron de mauvais pain, son once de vache, et raclera de

sa basse du matin au soir...» Si j'allais aussi mettre ma tête sur un

oreiller, en attendant le réveil de Jacques et de son maître; qu'en

pensez-vous?

Le lendemain Jacques se leva de grand matin, mit la tête à la fenêtre

pour voir quel temps il faisait, vit qu'il faisait un temps détestable,

se recoucha, et nous laissa dormir, son maître et moi, tant qu'il nous

plut.

Jacques, son maître et les autres voyageurs qui s'étaient arrêtés au

même gîte, crurent que le ciel s'éclaircirait sur le midi; il n'en fut

rien; et la pluie de l'orage ayant gonflé le ruisseau qui séparait le

faubourg de la ville, au point qu'il eût été dangereux de le passer,

tous ceux dont la route conduisait de ce côté prirent le parti de perdre

une journée, et d'attendre. Les uns se mirent à causer; d'autres à aller

et venir, à mettre le nez à la porte, à regarder le ciel, et à rentrer

en jurant et frappant du pied; plusieurs à politiquer et à boire;

beaucoup à jouer; le reste à fumer, à dormir et à ne rien faire. Le

maître dit à Jacques: J'espère que Jacques va reprendre le récit de ses

amours, et que le ciel, qui veut que j'aie la satisfaction d'en entendre

la fin, nous retient ici par le mauvais temps.

JACQUES.

Le ciel qui veut! On ne sait jamais ce que le ciel veut ou ne veut pas,

et il n'en sait peut-être rien lui-même. Mon pauvre capitaine qui n'est

plus, me l'a répété cent fois; et plus j'ai vécu, plus j'ai reconnu

qu'il avait raison... À vous, mon maître.

LE MAÎTRE.

J'entends. Tu en étais au carrosse et au valet, à qui la doctoresse a

dit d'ouvrir ton rideau et de te parler.

JACQUES.

Ce valet s'approche de mon lit, et me dit: «Allons, camarade, debout,

habillez-vous et partons.» Je lui répondis d'entre les draps et la

couverture dont j'avais la tête enveloppée, sans le voir, sans en être

vu: «Camarade, laissez-moi dormir et partez.» Le valet me réplique qu'il

a des ordres de son maître, et qu'il faut qu'il les exécute.

«Et votre maître qui ordonne d'un homme qu'il ne connaît pas, a-t-il

ordonné de payer ce que je dois ici?

--C'est une affaire faite. Dépêchez-vous, tout le monde vous attend au

château, où je vous réponds que vous serez mieux qu'ici, si la suite

répond à la curiosité qu'on a de vous voir.»

Je me laisse persuader; je me lève, je m'habille, on me prend sous les

bras. J'avais fait mes adieux à la doctoresse, et j'allais monter en

carrosse, lorsque cette femme, s'approchant de moi, me tire par la

manche, et me prie de passer dans un coin de la chambre, qu'elle avait

un mot à me dire. «Là, notre ami, ajouta-t-elle, vous n'avez point, je

crois, à vous plaindre de nous; le docteur vous a sauvé une jambe, moi,

je vous ai bien soigné, et j'espère qu'au château vous ne nous oublierez

pas.

--Qu'y pourrais-je pour vous?

--Demander que ce fût mon mari qui vînt pour vous y panser; il y a du

monde là! C'est la meilleure pratique du canton; le seigneur est un

homme généreux, on en est grassement payé; il ne tiendrait qu'à vous de

faire notre fortune. Mon mari a bien tenté à plusieurs reprises de s'y

fourrer, mais inutilement.

--Mais, madame la doctoresse, n'y a-t-il pas un chirurgien du château?

--Assurément!

--Et si cet autre était votre mari, seriez-vous bien aise qu'on le

desservît et qu'il fût expulsé?

--Ce chirurgien est un homme à qui vous ne devez rien, et je crois que

vous devez quelque chose à mon mari: si vous allez à deux pieds comme

ci-devant, c'est son ouvrage.

--Et parce que votre mari m'a fait du bien, il faut que je fasse du mal

à un autre? Encore si la place était vacante...»

Jacques allait continuer, lorsque l'hôtesse entra tenant entre ses bras

Nicole emmaillottée, la baisant, la plaignant, la caressant, lui parlant

comme à son enfant: Ma pauvre Nicole, elle n'a eu qu'un cri de toute la

nuit. Et vous, messieurs, avez-vous bien dormi?

LE MAÎTRE.

Très-bien.

L'HÔTESSE.

Le temps est pris de tous côtés.

JACQUES.

Nous en sommes assez fâchés.

L'HÔTESSE.

Ces messieurs vont-ils loin?

JACQUES.

Nous n'en savons rien.

L'HÔTESSE.

Ces messieurs suivent quelqu'un?

JACQUES.

Nous ne suivons personne.

L'HÔTESSE.

Ils vont, ou ils s'arrêtent, selon les affaires qu'ils ont sur la route?

JACQUES.

Nous n'en avons aucune.

L'HÔTESSE.

Ces messieurs voyagent pour leur plaisir?

JACQUES.

Ou pour leur peine.

L'HÔTESSE.

Je souhaite que ce soit le premier.

JACQUES.

Votre souhait n'y fera pas un zeste; ce sera selon qu'il est écrit

là-haut.

L'HÔTESSE.

Oh! c'est un mariage?

JACQUES.

Peut-être que oui, peut-être que non.

L'HÔTESSE.

Messieurs, prenez-y garde. Cet homme qui est là-bas, et qui a si

rudement traité ma pauvre Nicole, en a fait un bien saugrenu... Viens,

ma pauvre bête; viens que je te baise; je te promets que cela n'arrivera

plus. Voyez comme elle tremble de tous ses membres!

LE MAÎTRE.

Et qu'a donc de si singulier le mariage de cet homme?

À cette question du maître de Jacques, l'hôtesse dit: «J'entends du

bruit là-bas, je vais donner mes ordres, et je reviens vous conter tout

cela...» Son mari, las de crier: «Ma femme, ma femme,» monte, et avec

lui son compère qu'il ne voyait pas. L'hôte dit à sa femme: «Eh! que

diable faites-vous là?...» Puis se retournant et apercevant son compère:

M'apportez-vous de l'argent?

LE COMPÈRE.

Non, compère, vous savez bien que je n'en ai point.

L'HÔTE.

Tu n'en as point? Je saurai bien en faire avec ta charrue, tes chevaux,

tes bœufs et ton lit. Comment, gredin!...

LE COMPÈRE.

Je ne suis point un gredin.

L'HÔTE.

Et qui es-tu donc? Tu es dans la misère, tu ne sais où prendre de quoi

ensemencer tes champs; ton propriétaire, las de te faire des avances, ne

te veut plus rien donner. Tu viens à moi; cette femme intercède; cette

maudite bavarde, qui est la cause de toutes les sottises de ma vie, me

résout à te prêter; je te prête; tu promets de me rendre; tu me manques

dix fois. Oh! je te promets, moi, que je ne te manquerai pas. Sors

d'ici...

Jacques et son maître se préparaient à plaider pour ce pauvre diable;

mais l'hôtesse, en posant le doigt sur sa bouche, leur fit signe de se

taire.

L'HÔTE.

Sors d'ici.

LE COMPÈRE.

Compère, tout ce que vous dites est vrai; il l'est aussi que les

huissiers sont chez moi, et que dans un moment nous serons réduits à la

besace, ma fille, mon garçon et moi.

L'HÔTE.

C'est le sort que tu mérites. Qu'es-tu venu faire ici ce matin? Je

quitte le remplissage de mon vin, je remonte de ma cave et je ne te

trouve point. Sors d'ici, te dis-je.

LE COMPÈRE.

Compère, j'étais venu; j'ai craint la réception que vous me faites; je

m'en suis retourné; et je m'en vais.

L'HÔTE.

Tu feras bien.

LE COMPÈRE.

Voilà donc ma pauvre Marguerite, qui est si sage et si jolie, qui s'en

ira en condition à Paris!

L'HÔTE.

En condition à Paris! Tu en veux donc faire une malheureuse?

LE COMPÈRE.

Ce n'est pas moi qui le veux; c'est l'homme dur à qui je parle.

L'HÔTE.

Moi, un homme dur! Je ne le suis point: je ne le fus jamais; et tu le

sais bien.

LE COMPÈRE.

Je ne suis plus en état de nourrir ma fille ni mon garçon; ma fille

servira, mon garçon s'engagera.

L'HÔTE.

Et c'est moi qui en serais la cause! Cela ne sera pas. Tu es un cruel

homme; tant que je vivrai tu seras mon supplice. Çà, voyons ce qu'il te

faut.

LE COMPÈRE.

Il ne me faut rien. Je suis désolé de vous devoir, et je ne vous devrai

de ma vie. Vous faites plus de mal par vos injures que de bien par vos

services. Si j'avais de l'argent, je vous le jetterais au visage; mais

je n'en ai point. Ma fille deviendra tout ce qu'il plaira à Dieu; mon

garçon se fera tuer s'il le faut; moi, je mendierai, mais ce ne sera pas

à votre porte. Plus, plus d'obligations à un vilain homme comme vous.

Empochez bien l'argent de mes bœufs, de mes chevaux et de mes

ustensiles: grand bien vous fasse. Vous êtes né pour faire des ingrats,

et je ne veux pas l'être. Adieu.

L'HÔTE.

Ma femme, il s'en va; arrête-le donc.

L'HÔTESSE.

Allons, compère, avisons au moyen de vous secourir.

LE COMPÈRE.

Je ne veux point de ses secours, ils sont trop chers...

L'hôte répétait tout bas à sa femme: «Ne le laisse pas aller, arrête-le

donc. Sa fille à Paris! son garçon à l'armée! lui à la porte de la

paroisse! je ne saurais souffrir cela.»

Cependant sa femme faisait des efforts inutiles; le paysan, qui avait de

l'âme, ne voulait rien accepter et se faisait tenir à quatre. L'hôte,

les larmes aux yeux, s'adressait à Jacques et à son maître, et leur

disait: «Messieurs, tâchez de le fléchir...» Jacques et son maître se

mêlèrent de la partie; tous à la fois conjuraient le paysan. Si j'ai

jamais vu...--Si vous avez jamais vu! Mais vous n'y étiez pas. Dites si

l'on a jamais vu.--Eh bien! soit. Si l'on a jamais vu un homme confondu

d'un refus, transporté qu'on voulût bien accepter son argent, c'était

cet hôte, il embrassait sa femme, il embrassait son compère, il

embrassait Jacques et son maître, il criait: Qu'on aille bien vite

chasser de chez lui ces exécrables huissiers.

LE COMPÈRE.

Convenez aussi...

L'HÔTE.

Je conviens que je gâte tout; mais, compère, que veux-tu? Comme je suis,

me voilà. Nature m'a fait l'homme le plus dur et le plus tendre; je ne

sais ni accorder ni refuser.

LE COMPÈRE.

Ne pourriez-vous pas être autrement?

L'HÔTE.

Je suis à l'âge où l'on ne se corrige guère; mais si les premiers qui se

sont adressés à moi m'avaient rabroué[32] comme tu as fait, peut-être en

serais-je devenu meilleur. Compère, je te remercie de ta leçon,

peut-être en profiterai-je... Ma femme, va vite, descends, et donne-lui

ce qu'il lui faut. Que diable, marche donc, mordieu! marche donc; tu

vas!... Ma femme, je te prie de te presser un peu et de ne le pas faire

attendre; tu reviendras ensuite retrouver ces messieurs avec lesquels il

me semble que tu te trouves bien...

[32] \_Rabrouer\_, vieux mot. \_Rudoyer, relever avec rudesse.\_

On lit dans le second volume de la \_Traduction de Lucien\_, par Perrot

d'Ablancourt, Amsterdam, 1709: «Si l'on vous siffle, \_rabrouez\_ les

auditeurs.»

Ce d'Ablancourt, un peu \_rabroueur\_ comme on sait, avait été choisi par

Colbert pour écrire l'histoire de Louis XIV; mais le roi, ayant appris

qu'il était protestant, dit: \_Je ne veux point d'un historien qui soit

d'une autre religion que moi.\_ (BR.)

La femme et le compère descendirent; l'hôte resta encore un moment; et

lorsqu'il s'en fut allé, Jacques dit à son maître: «Voilà un singulier

homme! Le ciel qui avait envoyé ce mauvais temps qui nous retient ici,

parce qu'il voulait que vous entendissiez mes amours, que veut-il à

présent?»

Le maître, en s'étendant dans son fauteuil, bâillant, frappant sur sa

tabatière, répondit: Jacques, nous avons plus d'un jour à vivre

ensemble, à moins que...

JACQUES.

C'est-à-dire que pour aujourd'hui le ciel veut que je me taise ou que ce

soit l'hôtesse qui parle; c'est une bavarde qui ne demande pas mieux;

qu'elle parle donc.

LE MAÎTRE.

Tu prends de l'humeur.

JACQUES.

C'est que j'aime à parler aussi.

LE MAÎTRE.

Ton tour viendra.

JACQUES.

Ou ne viendra pas[33].

[33] Ces mots ne sont pas à la copie de l'édition originale.

Je vous entends, lecteur; voilà, dites-vous, le vrai dénoûment du

\_Bourru bienfaisant\_[34]. Je le pense. J'aurais introduit dans cette

pièce, si j'en avais été l'auteur, un personnage qu'on aurait pris pour

épisodique, et qui ne l'aurait point été. Ce personnage se serait montré

quelquefois, et sa présence aurait été motivée. La première fois il

serait venu demander grâce; mais la crainte d'un mauvais accueil

l'aurait fait sortir avant l'arrivée de Géronte. Pressé par l'irruption

des huissiers dans sa maison, il aurait eu la seconde fois le courage

d'attendre Géronte; mais celui-ci aurait refusé de le voir. Enfin, je

l'aurais amené au dénoûment, où il aurait fait exactement le rôle du

paysan avec l'aubergiste; il aurait eu, comme le paysan, une fille qu'il

allait placer chez une marchande de modes, un fils qu'il allait retirer

des écoles pour entrer en condition; lui, il se serait déterminé à

mendier jusqu'à ce qu'il se fût ennuyé de vivre. On aurait vu le Bourru

bienfaisant aux pieds de cet homme; on aurait entendu le Bourru

bienfaisant gourmandé comme il le méritait; il aurait été forcé de

s'adresser à toute la famille qui l'aurait environné, pour fléchir son

débiteur et le contraindre à accepter de nouveaux secours. Le Bourru

bienfaisant aurait été puni; il aurait promis de se corriger: mais dans

le moment même il serait revenu à son caractère, en s'impatientant

contre les personnages en scène, qui se seraient fait des politesses

pour rentrer dans la maison; il aurait dit brusquement: \_Que le diable

emporte les cérém...\_ Mais il se serait arrêté court au milieu du mot,

et, d'un ton radouci, il aurait dit à ses nièces: «Allons, mes nièces;

donnez-moi la main et passons.»--Et pour que ce personnage eût été lié

au fond, vous en auriez fait un protégé du neveu de Géronte?--Fort

bien!--Et ç'aurait été à la prière du neveu que l'oncle aurait prêté son

argent?--À merveille!--Et ce prêt aurait été un grief de l'oncle contre

son neveu?--C'est cela même.--Et le dénoûment de cette pièce agréable

n'aurait pas été une répétition générale, avec toute la famille en

corps, de ce qu'il a fait auparavant avec chacun d'eux en

particulier?--Vous avez raison.--Et si je rencontre jamais M. Goldoni,

je lui réciterai la scène de l'auberge.--Et vous ferez bien; il est plus

habile homme qu'il ne faut pour en tirer bon parti.

[34] \_Le Bourru bienfaisant\_ de Goldoni fut joué pour la première fois à

Paris le 4 novembre 1771.

Nous aurons à parler ailleurs des relations de Diderot avec Goldoni et

des accusations de plagiat dont Diderot eut à souffrir lorsqu'il fit

jouer \_le Père de famille\_.

L'hôtesse remonta, toujours Nicole entre ses bras, et dit: «J'espère que

vous aurez un bon dîner; le braconnier vient d'arriver; le garde du

seigneur ne tardera pas...» Et, tout en parlant ainsi, elle prenait une

chaise. La voilà assise, et son récit qui commence.

L'HÔTESSE.

Il faut se méfier des valets; les maîtres n'ont point de pires

ennemis...

JACQUES.

Madame, vous ne savez pas ce que vous dites; il y en a de bons, il y en

a de mauvais, et l'on compterait peut-être plus de bons valets que de

bons maîtres.

LE MAÎTRE.

Jacques, vous ne vous observez pas; et vous commettez précisément la

même indiscrétion qui vous a choqué.

JACQUES.

C'est que les maîtres...

LE MAÎTRE.

C'est que les valets...

Eh bien! lecteur, à quoi tient-il que je n'élève une violente querelle

entre ces trois personnages? Que l'hôtesse ne soit prise par les

épaules, et jetée hors de la chambre par Jacques; que Jacques ne soit

pris par les épaules et chassé par son maître; que l'un ne s'en aille

d'un côté, l'autre d'un autre; et que vous n'entendiez ni l'histoire de

l'hôtesse, ni la suite des amours de Jacques? Rassurez-vous, je n'en

ferai rien. L'hôtesse reprit donc:

Il faut convenir que s'il y a de bien méchants hommes, il y a de bien

méchantes femmes.

JACQUES.

Et qu'il ne faut pas aller loin pour les trouver.

L'HÔTESSE.

De quoi vous mêlez-vous? Je suis femme, il me convient de dire des

femmes tout ce qu'il me plaira; je n'ai que faire de votre approbation.

JACQUES.

Mon approbation en vaut bien une autre.

L'HÔTESSE.

Vous avez là, monsieur, un valet qui fait l'entendu et qui vous manque.

J'ai des valets aussi, mais je voudrais bien qu'ils s'avisassent!...

LE MAÎTRE.

Jacques, taisez-vous, et laissez parler madame.

L'hôtesse, encouragée par ce propos de maître, se lève, entreprend

Jacques, porte ses deux poings sur ses deux côtés, oublie qu'elle tient

Nicole, la lâche, et voilà Nicole sur le carreau, froissée et se

débattant dans son maillot, aboyant à tue-tête, l'hôtesse mêlant ses

cris aux aboiements de Nicole, Jacques mêlant ses éclats de rire aux

aboiements de Nicole et aux cris de l'hôtesse, et le maître de Jacques

ouvrant sa tabatière, reniflant sa prise de tabac et ne pouvant

s'empêcher de rire. Voilà toute l'hôtellerie en tumulte. «Nanon, Nanon,

vite, vite, apportez la bouteille à l'eau-de-vie... Ma pauvre Nicole est

morte... Démaillottez-la... Que vous êtes gauche!

--Je fais de mon mieux.

--Comme elle crie! Otez-vous de là, laissez-moi faire... Elle est

morte!... Ris bien, grand nigaud; il y a, en effet, de quoi rire... Ma

pauvre Nicole est morte!

--Non, madame, non, je crois qu'elle en reviendra, la voilà qui remue.»

Et Nanon, de frotter d'eau-de-vie le nez de la chienne, et de lui en

faire avaler; et l'hôtesse de se lamenter, de se déchaîner contre les

valets impertinents; et Nanon, de dire: «Tenez, madame, elle ouvre les

yeux; la voilà qui vous regarde.

--La pauvre bête, comme cela parle! qui n'en serait touché?

--Madame, caressez-la donc un peu; répondez-lui donc quelque chose.

--Viens, ma pauvre Nicole; crie, mon enfant, crie si cela peut te

soulager. Il y a un sort pour les bêtes comme pour les gens; il envoie

le bonheur à des fainéants hargneux, braillards et gourmands, le malheur

à une autre qui sera la meilleure créature du monde.

--Madame a bien raison, il n'y a point de justice ici-bas.

--Taisez-vous, remmaillottez-la, portez-la sous mon oreiller, et songez

qu'au moindre cri qu'elle fera, je m'en prends à vous. Viens, pauvre

bête, que je t'embrasse encore une fois avant qu'on t'emporte.

Approchez-la donc, sotte que vous êtes... Ces chiens, cela est si bon;

cela vaut mieux...

JACQUES.

Que père, mère, frères, sœurs, enfants, valets, époux...

L'HÔTESSE.

Mais oui, ne pensez pas rire, cela est innocent, cela vous est fidèle,

cela ne vous fait jamais de mal, au lieu que le reste...

JACQUES.

Vivent les chiens! il n'y a rien de plus parfait sous le ciel.

L'HÔTESSE.

S'il y a quelque chose de plus parfait, du moins ce n'est pas l'homme.

Je voudrais bien que vous connussiez celui du meunier, c'est l'amoureux

de ma Nicole; il n'y en a pas un parmi vous, tous tant que vous êtes,

qu'il ne fît rougir de honte. Il vient, dès la pointe du jour, de plus

d'une lieue; il se plante devant cette fenêtre; ce sont des soupirs, et

des soupirs à faire pitié. Quelque temps qu'il fasse, il reste; la pluie

lui tombe sur le corps; son corps s'enfonce dans le sable; à peine lui

voit-on les oreilles et le bout du nez. En feriez-vous autant pour la

femme que vous aimeriez le plus?

LE MAÎTRE.

Cela est très-galant.

JACQUES.

Mais aussi où est la femme aussi digne de ces soins que votre Nicole?...

La passion de l'hôtesse pour les bêtes n'était pourtant pas sa passion

dominante, comme on pourrait l'imaginer; c'était celle de parler. Plus

on avait de plaisir et de patience à l'écouter, plus on avait de mérite;

aussi ne se fit-elle pas prier pour reprendre l'histoire interrompue du

mariage singulier; elle y mit seulement pour condition que Jacques se

tairait. Le maître promit du silence pour Jacques. Jacques s'étala

nonchalamment dans un coin, les yeux fermés, son bonnet renfoncé sur ses

oreilles et le dos à demi tourné à l'hôtesse. Le maître toussa, cracha,

se moucha, tira sa montre, vit l'heure qu'il était, tira sa tabatière,

frappa sur le couvercle, prit sa prise de tabac; et l'hôtesse se mit en

devoir de goûter le plaisir délicieux de pérorer.

L'hôtesse allait débuter, lorsqu'elle entendit sa chienne crier.

Nanon, voyez donc à cette pauvre bête... Cela me trouble, je ne sais

plus où j'en étais.

JACQUES.

Vous n'avez encore rien dit.

L'HÔTESSE.

Ces deux hommes avec lesquels j'étais en querelle pour ma pauvre Nicole,

lorsque vous êtes arrivé, monsieur...

JACQUES.

Dites messieurs.

L'HÔTESSE.

Et pourquoi?

JACQUES.

C'est qu'on nous a traités jusqu'à présent avec cette politesse, et que

j'y suis fait. Mon maître m'appelle Jacques, les autres, monsieur

Jacques.

L'HÔTESSE.

Je ne vous appelle ni Jacques, ni monsieur Jacques, je ne vous parle

pas... (Madame?--Qu'est-ce?--La carte du numéro cinq.--Voyez sur le coin

de la cheminée.) Ces deux hommes sont bons gentilshommes; ils viennent

de Paris et s'en vont à la terre du plus âgé.

JACQUES.

Qui sait cela?

L'HÔTESSE.

Eux, qui le disent.

JACQUES.

Belle raison!...

Le maître fit un signe à l'hôtesse, sur lequel elle comprit que Jacques

avait la cervelle brouillée. L'hôtesse répondit au signe du maître par

un mouvement compatissant des épaules, et ajouta: À son âge! Cela est

très-fâcheux.

JACQUES.

Très-fâcheux de ne savoir jamais où l'on va.

L'HÔTESSE.

Le plus âgé des deux s'appelle le marquis des Arcis. C'était un homme de

plaisir, très-aimable, croyant peu à la vertu des femmes.

JACQUES.

Il avait raison.

L'HÔTESSE.

Monsieur Jacques, vous m'interrompez.

JACQUES.

Madame l'hôtesse du \_Grand-Cerf\_, je ne vous parle pas.

L'HÔTESSE.

M. le marquis en trouva pourtant une assez bizarre pour lui tenir

rigueur. Elle s'appelait Mme de La Pommeraye. C'était une veuve qui

avait des mœurs, de la naissance, de la fortune et de la hauteur. M. des

Arcis rompit avec toutes ses connaissances, s'attacha uniquement à Mme

de La Pommeraye, lui fit sa cour avec la plus grande assiduité, tâcha

par tous les sacrifices imaginables de lui prouver qu'il l'aimait, lui

proposa même de l'épouser; mais cette femme avait été si malheureuse

avec un premier mari, qu'elle... (Madame?--Qu'est-ce?--La clef du coffre

à l'avoine?--Voyez au clou, et si elle n'y est pas, voyez au coffre.)

qu'elle aurait mieux aimé s'exposer à toutes sortes de malheurs qu'au

danger d'un second mariage.

JACQUES.

Ah! si cela avait été écrit là-haut!

L'HÔTESSE.

Cette femme vivait très-retirée. Le marquis était un ancien ami de son

mari; elle l'avait reçu, et elle continuait de le recevoir. Si on lui

pardonnait son goût efféminé pour la galanterie, c'était ce qu'on

appelle un homme d'honneur. La poursuite constante du marquis, secondée

de ses qualités personnelles, de sa jeunesse, de sa figure, des

apparences de la passion la plus vraie, de la solitude, du penchant à la

tendresse, en un mot, de tout ce qui nous livre à la séduction des

hommes... (Madame?--Qu'est-ce?--C'est le courrier.--Mettez-le à la

chambre verte, et servez-le à l'ordinaire.) eut son effet, et Mme de La

Pommeraye, après avoir lutté plusieurs mois contre le marquis, contre

elle-même, exigé selon l'usage les serments les plus solennels, rendit

heureux le marquis, qui aurait joui du sort le plus doux, s'il avait pu

conserver pour sa maîtresse les sentiments qu'il avait jurés et qu'on

avait pour lui. Tenez, monsieur, il n'y a que les femmes qui sachent

aimer; les hommes n'y entendent rien... (Madame?--Qu'est-ce?--Le

Frère-Quêteur.--Donnez-lui douze sous pour ces messieurs qui sont ici,

six sous pour moi, et qu'il aille dans les autres chambres.) Au bout de

quelques années, le marquis commença à trouver la vie de Mme de La

Pommeraye trop unie. Il lui proposa de se répandre dans la société: elle

y consentit; à recevoir quelques femmes et quelques hommes: et elle y

consentit; à avoir un dîner-souper: et elle y consentit. Peu à peu il

passa un jour, deux jours sans la voir; peu à peu il manqua au

dîner-souper qu'il avait arrangé; peu à peu il abrégea ses visites; il

eut des affaires qui l'appelaient: lorsqu'il arrivait, il disait un mot,

s'étalait dans un fauteuil, prenait une brochure, la jetait, parlait à

son chien ou s'endormait. Le soir, sa santé, qui devenait misérable,

voulait qu'il se retirât de bonne heure: c'était l'avis de Tronchin.

«C'est un grand homme que Tronchin[35]! Ma foi! je ne doute pas qu'il

ne tire d'affaire notre amie dont les autres désespéraient.» Et tout en

parlant ainsi, il prenait sa canne et son chapeau et s'en allait,

oubliant quelquefois de l'embrasser. Mme de La Pommeraye...

(Madame?--Qu'est-ce?--Le tonnelier.--Qu'il descende à la cave, et qu'il

visite les deux pièces de vin.) Mme de La Pommeraye pressentit qu'elle

n'était plus aimée; il fallut s'en assurer, et voici comment elle s'y

prit... (Madame?--J'y vais, j'y vais.)

[35] Nous empruntons à l'\_Histoire de la Vie et des Ouvrages de J.-J.

Rousseau\_, par M. V.-D. Musset-Pathay, Paris, 1821, t. II, p. 320, une

partie des renseignements que nous avons à donner sur ce médecin

célèbre.

Tronchin (Théodore), né à Genève en 1709, d'une ancienne famille

originaire d'Avignon, mourut à Paris en 1781. Élève distingué de

Boerhaave, il se fit bientôt une grande réputation. L'énumération de ses

titres nous prendrait trop d'espace. Il n'évita pas l'accusation de

charlatanisme malgré son habileté. Voici une anecdote qui le prouve:

«Ses ordonnances étaient toutes \_savonnées\_. Comme il les prodiguait

pour toutes sortes d'infirmités, il passait pour un charlatan. Le comte

de Ch\*\*\*, s'étant rendu à Genève exprès pour y consulter ce médecin

renommé, communiqua l'ordonnance qu'il venait de recevoir à plusieurs

malades, qui, l'ayant confrontée avec la leur, y trouvèrent tous du

savon; ce qui fit dire que, si sa blanchisseuse le savait, elle

intenterait un procès au docteur.»

Ce qui peut excuser Tronchin, c'est son expérience; il avait remarqué

que beaucoup de malades ne croient au savoir du médecin qu'en raison des

remèdes: s'il n'ordonne rien, c'est un ignare à leurs yeux. C'est encore

aujourd'hui comme de son temps, et nos plus célèbres médecins sont

obligés de prescrire des tisanes. Tronchin disait à ses amis qu'il

fallait \_oser ne rien faire\_. (BR.)

L'hôtesse, fatiguée de ces interruptions, descendit, et prit apparemment

les moyens de les faire cesser.

L'HÔTESSE.

Un jour, après dîner, elle dit au marquis: «Mon ami, vous rêvez.

--Vous rêvez aussi, marquise.

--Il est vrai, et même assez tristement.

--Qu'avez-vous?

--Rien.

--Cela n'est pas vrai. Allons, marquise, dit-il en bâillant,

racontez-moi cela; cela vous désennuiera et moi.

--Est-ce que vous vous ennuyez?

--Non; c'est qu'il y a des jours...

--Où l'on s'ennuie.

--Vous vous trompez, mon amie; je vous jure que vous vous trompez: c'est

qu'en effet il y a des jours... On ne sait à quoi cela tient.

--Mon ami, il y a longtemps que je suis tentée de vous faire une

confidence; mais je crains de vous affliger.

--Vous pourriez m'affliger, vous?

--Peut-être; mais le ciel m'est témoin de mon innocence...» (Madame?

Madame? Madame?--Pour qui et pour quoi que ce soit, je tous ai défendu

de m'appeler; appelez mon mari.--Il est absent.) Messieurs, je vous

demande pardon, je suis à vous dans un moment.

Voilà l'hôtesse descendue, remontée et reprenant son récit:

«... Cela s'est fait sans mon consentement, à mon insu, par une

malédiction à laquelle toute l'espèce humaine est apparemment

assujettie, puisque moi, moi-même, je n'y ai pas échappé.

--Ah! c'est de vous... Et avoir peur!... De quoi s'agit-il?

--Marquis, il s'agit... Je suis désolée; je vais vous désoler, et, tout

bien considéré, il vaut mieux que je me taise.

--Non, mon amie, parlez; auriez-vous au fond de votre cœur un secret

pour moi? La première de nos conventions ne fut-elle pas que nos âmes

s'ouvriraient l'une à l'autre sans réserve?

--Il est vrai, et voilà ce qui me pèse; c'est un reproche qui met le

comble à un beaucoup plus important que je me fais. Est-ce que vous ne

vous apercevez pas que je n'ai plus la même gaieté? J'ai perdu

l'appétit; je ne bois et je ne mange que par raison; je ne saurais

dormir. Nos sociétés les plus intimes me déplaisent. La nuit, je

m'interroge et je me dis: Est-ce qu'il est moins aimable? Non.

Auriez-vous à lui reprocher quelques liaisons suspectes? Non. Est-ce que

sa tendresse pour vous est diminuée? Non. Pourquoi, votre ami étant le

même, votre cœur est-il donc changé? car il l'est: vous ne pouvez vous

le cacher; vous ne l'attendez plus avec la même impatience; vous n'avez

plus le même plaisir à le voir; cette inquiétude quand il tardait à

revenir; cette douce émotion au bruit de sa voiture, quand on

l'annonçait, quand il paraissait, vous ne l'éprouvez plus.

--Comment, madame!»

Alors la marquise de La Pommeraye se couvrit les yeux de ses mains,

pencha la tête et se tut un moment, après lequel elle ajouta: «Marquis,

je me suis attendue à tout votre étonnement, à toutes les choses amères

que vous m'allez dire. Marquis! épargnez-moi... Non, ne m'épargnez pas,

dites-les-moi; je les écouterai avec résignation, parce que je les

mérite. Oui, mon cher marquis, il est vrai... Oui, je suis... Mais,

n'est-ce pas un assez grand malheur que la chose soit arrivée, sans y

ajouter encore la honte, le mépris d'être fausse, en vous le

dissimulant? Vous êtes le même, mais votre amie est changée; votre amie

vous révère, vous estime autant et plus que jamais; mais... mais une

femme accoutumée comme elle à examiner de près ce qui se passe dans les

replis les plus secrets de son âme et à ne s'en imposer sur rien, ne

peut se cacher que l'amour en est sorti. La découverte est affreuse,

mais elle n'en est pas moins réelle. La marquise de La Pommeraye, moi,

moi, inconstante! légère!... Marquis, entrez en fureur, cherchez les

noms les plus odieux, je me les suis donnés d'avance; donnez-les-moi, je

suis prête à les accepter tous,... tous, excepté celui de femme fausse,

que vous m'épargnerez, je l'espère, car en vérité je ne le suis pas...

(Ma femme?--Qu'est-ce?--Rien.--On n'a pas un moment de repos dans cette

maison, même les jours qu'on n'a presque point de monde et que l'on

croit n'avoir rien à faire. Qu'une femme de mon état est à plaindre,

surtout avec une bête de mari!) Cela dit, Mme de La Pommeraye se

renversa sur son fauteuil et se mit à pleurer. Le marquis se précipita à

ses genoux, et lui dit: «Vous êtes une femme charmante, une femme

adorable, une femme comme il n'y en a point. Votre franchise, votre

honnêteté me confond et devrait me faire mourir de honte. Ah! quelle

supériorité ce moment vous donne sur moi! Que je vous vois grande et que

je me trouve petit! c'est vous qui avez parlé la première, et c'est moi

qui fus coupable le premier. Mon amie, votre sincérité m'entraîne; je

serais un monstre si elle ne m'entraînait pas, et je vous avouerai que

l'histoire de votre cœur est mot à mot l'histoire du mien. Tout ce que

vous vous êtes dit, je me le suis dit; mais je me taisais, je souffrais,

et je ne sais quand j'aurais eu le courage de parler.

--Vrai, mon ami?

--Rien de plus vrai; et il ne nous reste qu'à nous féliciter

réciproquement d'avoir perdu en même temps le sentiment fragile et

trompeur qui nous unissait.

--En effet, quel malheur que mon amour eût duré lorsque le vôtre aurait

cessé!

--Ou que ce fût en moi qu'il eût cessé le premier.

--Vous avez raison, je le sens.

--Jamais vous ne m'avez paru aussi aimable, aussi belle que dans ce

moment; et si l'expérience du passé ne m'avait rendu circonspect, je

croirais vous aimer plus que jamais.» Et le marquis en lui parlant ainsi

lui prenait les mains, et les lui baisait... (Ma femme?--Qu'est-ce?--Le

marchand de paille.--Vois sur le registre.--Et le registre?... reste,

reste, je l'ai.) Mme de La Pommeraye renfermant en elle-même le dépit

mortel dont elle était déchirée, reprit la parole et dit au marquis:

«Mais, marquis, qu'allons-nous devenir?

--Nous ne nous en sommes imposé ni l'un ni l'autre; vous avez droit à

toute mon estime; je ne crois pas avoir entièrement perdu le droit que

j'avais à la vôtre: nous continuerons de nous voir, nous nous livrerons

à la confiance de la plus tendre amitié. Nous nous serons épargné tous

ces ennuis, toutes ces petites perfidies, tous ces reproches, toute

cette humeur, qui accompagnent communément les passions qui finissent;

nous serons uniques dans notre espèce. Vous recouvrerez toute votre

liberté, vous me rendrez la mienne; nous voyagerons dans le monde; je

serai le confident de vos conquêtes; je ne vous cèlerai rien des

miennes, si j'en fais quelques-unes, ce dont je doute fort, car vous

m'avez rendu difficile. Cela sera délicieux! Vous m'aiderez de vos

conseils, je ne vous refuserai pas les miens dans les circonstances

périlleuses où vous croirez en avoir besoin. Qui sait ce qui peut

arriver?»

JACQUES.

Personne.

L'HÔTESSE.

«Il est très-vraisemblable que plus j'irai, plus vous gagnerez aux

comparaisons, et que je vous reviendrai plus passionné, plus tendre,

plus convaincu que jamais que Mme de La Pommeraye était la seule femme

faite pour mon bonheur; et après ce retour, il y a tout à parier que je

vous resterai jusqu'à la fin de ma vie.

--S'il arrivait qu'à votre retour vous ne me trouvassiez plus? car

enfin, marquis, on n'est pas toujours juste; et il ne serait pas

impossible que je ne me prisse de goût, de fantaisie, de passion même

pour un autre qui ne vous vaudrait pas.

--J'en serais assurément désolé; mais je n'aurais point à me plaindre;

je ne m'en prendrais qu'au sort qui nous aurait séparés lorsque nous

étions unis, et qui nous rapprocherait lorsque nous ne pourrions plus

l'être...»

Après cette conversation, ils se mirent à moraliser sur l'inconstance du

cœur humain, sur la frivolité des serments, sur les liens du mariage...

(Madame?--Qu'est-ce?--Le coche..) Messieurs, dit l'hôtesse, il faut que

je vous quitte. Ce soir, lorsque toutes mes affaires seront faites, je

reviendrai, et je vous achèverai cette aventure, si vous en êtes

curieux... (Madame?... Ma femme?... Notre hôtesse?...--On y va, on y

va.)

L'hôtesse partie, le maître dit à son valet: Jacques, as-tu remarqué une

chose?

JACQUES.

Quelle?

LE MAÎTRE.

C'est que cette femme raconte beaucoup mieux qu'il ne convient à une

femme d'auberge.

JACQUES.

Il est vrai. Les fréquentes interruptions des gens de cette maison m'ont

impatienté plusieurs fois.

LE MAÎTRE.

Et moi aussi.

Et vous, lecteur, parlez sans dissimulation; car vous voyez que nous

sommes en beau train de franchise; voulez-vous que nous laissions là

cette élégante et prolixe bavarde d'hôtesse, et que nous reprenions les

amours de Jacques? Pour moi je ne tiens à rien. Lorsque cette femme

remontera, Jacques le bavard ne demande pas mieux que de reprendre son

rôle, et de lui fermer la porte au nez; il en sera quitte pour lui dire

par le trou de la serrure: «Bonsoir, madame; mon maître dort; je vais me

coucher: il faut remettre le reste à notre passage.»

«Le premier serment que se firent deux êtres de chair, ce fut au pied

d'un rocher qui tombait en poussière; ils attestèrent de leur constance

un ciel qui n'est pas un instant le même; tout passait en eux et autour

d'eux, et ils croyaient leurs cœurs affranchis de vicissitudes. Ô

enfants! toujours enfants!...» Je ne sais de qui sont ces réflexions, de

Jacques, de son maître ou de moi; il est certain qu'elles sont de l'un

des trois, et qu'elles furent précédées et suivies de beaucoup d'autres

qui nous auraient menés, Jacques, son maître et moi, jusqu'au souper,

jusqu'après le souper, jusqu'au retour de l'hôtesse, si Jacques n'eût

dit à son maître: Tenez, monsieur, toutes ces grandes sentences que vous

venez de débiter à propos de botte, ne valent pas une vieille fable des

écraignes[36] de mon village.

LE MAÎTRE.

Et quelle est cette fable?

[36] \_Écraignes\_ ou \_Escraignes\_, vieux mot; \_veillées de village\_.

Voici l'étymologie que donne à ce mot le \_Seigneur des Accords\_ dans ses

\_Escraignes dijonnoises\_, Paris, 1588, et à la suite des \_Bigarrures et

Touches\_, Paris, 1662.

«La nécessité, dit-il, ceste mère des arts, a appris à de

pauvres vignerons, qui n'ont pas le moyen d'acheter du bois

pour se deffendre de l'injure de l'hyver, ceste invention de

faire en quelque rüe escartée un taudis ou bastiment, composé

de plusieurs perches fichées en terre en forme ronde, repliées

par le dessus et à la sommité; en telle sorte, qu'elles

representent la testière d'un chapeau, lequel après on recouvre

de force motes, gazon et fumier, si bien lié et meslé que l'eau

ne le peut pénétrer. Là, ordinairement les après-soupées,

s'assemblent les plus belles filles de ces vignerons avec leurs

quenoüilles et autres ouvrages, et y font la veillée jusques à

la minuict: dont elles retirent ceste commodité, que, tour à

tour, portant une petite lampe pour s'esclairer et une trape de

feu pour eschauffer la place, elles espargnent beaucoup, et

travaillent autant de nuict que de jour pour aider à gaigner

leur vie, et sont bien deffendües du froid. Quelquefois, s'il

fait beau temps, elles vont d'\_escraigne\_ à autre se visiter,

et là font des demandes les unes aux autres. Il a convenu faire

ceste description parce que l'architecture ne se trouvera pas

en Vitruve ni en Du Cerceau, et semble plutost que ce soit

quelque ouvrage d'arondelle (hirondelle) que autrement. Chacun

an après l'hyver on la rompt, et au commencement de l'autre

hyver on la rebastist. L'on l'appelle une \_escraigne\_ par

dérivation du mot d'\_escrin\_ qui vaut autant à dire comme un

petit coffre: combien que d'autres le dérivent de ce mot latin,

\_scrinium\_, ce qui est fort vray semblable, d'autant qu'à

telles assemblées de filles se trouve une infinité de jeunes

varlots et amoureux, que l'on appelle autrement des voüeurs,

qui y vont pour descouvrir le secret de leurs pensées à leurs

amoureuses.»

\_Les Bigarrures et Touches du Seigneur des Accords\_, l'un des

ouvrages les plus originaux du temps, contiennent une foule de

contes et de facéties dans le genre de la fable du Coutelet. On

a longtemps ignoré le vrai nom de l'auteur: il l'avait

cependant révélé par un moyen aussi ingénieux que peu

ordinaire. En effet, en réunissant les premières lettres des

vingt-deux chapitres dont se compose l'édition de 1572, on

trouve ces mots:

ESTIENNE TABOUROT M'A FAIT.

C'est à tort que quelques biographes ont avancé que Tabourot

(Estienne) était né à Langres, pays de Diderot; il naquit en

1547 à Dijon, où il devint avocat au parlement ou procureur du

roi; il y mourut en 1590. Ce qui donna lieu à cette méprise,

c'est que son oncle Tabourot (Jehan), connu par son

\_Orchésographie, ou Traicté par lequel toutes personnes peuvent

facilement apprendre et practiquer l'honneste exercice des

dances\_ (Langres, 1589, in-4º), était chanoine et official de

Langres, où il mourut en 1596. (BR.)

JACQUES.

C'est la fable de la Gaîne et du Coutelet. Un jour la Gaîne et le

Coutelet se prirent de querelle; le Coutelet dit à la Gaîne: «Gaîne, ma

mie, vous êtes une friponne, car tous les jours vous recevez de nouveaux

Coutelets... La Gaîne répondit au Coutelet: Mon ami Coutelet, vous êtes

un fripon, car tous les jours vous changez de Gaîne... Gaîne, ce n'est

pas là ce que vous m'avez promis... Coutelet, vous m'avez trompée le

premier...» Ce débat s'était élevé à table; Cil[37] qui était assis

entre la Gaîne et le Coutelet, prit la parole et leur dit: «Vous, Gaîne,

et vous, Coutelet, vous fîtes bien de changer, puisque changement vous

duisait[38]; mais vous eûtes tort de vous promettre que vous ne

changeriez pas. Coutelet, ne voyais-tu pas que Dieu te fit pour aller à

plusieurs Gaînes; et toi, Gaîne, pour recevoir plus d'un Coutelet? Vous

regardiez comme fous certains Coutelets qui faisaient vœu de se passer à

forfait de Gaînes, et comme folles certaines Gaînes qui faisaient vœu de

se fermer pour tout Coutelet: et vous ne pensiez pas que vous étiez

presque aussi fous lorsque vous juriez, toi, Gaîne, de t'en tenir à un

seul Coutelet; toi, Coutelet, de t'en tenir à une seule Gaîne.»

[37] Celui.

[38] \_Duire\_, vieux mot; \_plaire\_, \_convenir\_.

Je vous donne avec grand plaisir

De trois présents un à choisir,

La belle, c'est à vous de prendre

Celui des trois qui plus vous \_duit\_.

Les voici, sans vous faire attendre:

Bon jour, bon soir et bonne nuit.

SARRASIN, \_Œuvres\_. Paris, 1685. (BR.)

Ici le maître dit à Jacques: Ta fable n'est pas trop morale; mais elle

est gaie. Tu ne sais pas la singulière idée qui me passe par la tête. Je

te marie avec notre hôtesse; et je cherche comment un mari aurait fait,

lorsqu'il aime à parler, avec une femme qui ne déparle pas.

JACQUES.

Comme j'ai fait les douze premières années de ma vie, que j'ai passées

chez mon grand-père et ma grand'mère.

LE MAÎTRE.

Comment s'appelaient-ils? Quelle était leur profession?

JACQUES

Ils étaient brocanteurs. Mon grand-père Jason eut plusieurs enfants.

Toute la famille était sérieuse; ils se levaient, ils s'habillaient, ils

allaient à leurs affaires; ils revenaient, ils dînaient, ils

retournaient sans avoir dit un mot. Le soir, ils se jetaient sur des

chaises; la mère et les filles filaient, cousaient, tricotaient sans mot

dire; les garçons se reposaient; le père lisait l'Ancien Testament.

LE MAÎTRE.

Et toi, que faisais-tu?

JACQUES.

Je courais dans la chambre avec un bâillon.

LE MAÎTRE.

Avec un bâillon!

JACQUES.

Oui, avec un bâillon; et c'est à ce maudit bâillon que je dois la rage

de parler. La semaine se passait quelquefois sans qu'on eût ouvert la

bouche dans la maison des Jason. Pendant toute sa vie, qui fut longue,

ma grand'mère n'avait dit que \_chapeau à vendre\_, et mon grand-père,

qu'on voyait dans les inventaires, droit, les mains sous sa redingote,

n'avait dit qu'\_un sou\_. Il y avait des jours où il était tenté de ne

pas croire à la Bible.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi?

JACQUES.

À cause des redites, qu'il regardait comme un bavardage indigne de

l'Esprit-Saint. Il disait que les rediseurs sont des sots, qui prennent

ceux qui les écoutent pour des sots.

LE MAÎTRE.

Jacques, si pour te dédommager du long silence que tu as gardé pendant

les douze années du bâillon chez ton grand-père et pendant que l'hôtesse

a parlé...

JACQUES.

Je reprenais l'histoire de mes amours?

LE MAÎTRE.

Non; mais une autre sur laquelle tu m'as laissé, celle du camarade de

ton capitaine.

JACQUES.

Oh! mon maître, la cruelle mémoire que vous avez!

LE MAÎTRE.

Mon Jacques, mon petit Jacques...

JACQUES.

De quoi riez-vous?

LE MAÎTRE.

De ce qui me fera rire plus d'une fois; c'est de te voir dans ta

jeunesse chez ton grand-père avec le bâillon.

JACQUES.

Ma grand'mère me l'ôtait lorsqu'il n'y avait plus personne; et lorsque

mon grand-père s'en apercevait, il n'en était pas plus content; il lui

disait: Continuez, et cet enfant sera le plus effréné bavard qui ait

encore existé. Sa prédiction s'est accomplie.

LE MAÎTRE.

Allons, mon Jacques, mon petit Jacques, l'histoire du camarade de ton

capitaine.

JACQUES.

Je ne m'y refuserai pas; mais vous ne la croirez point.

LE MAÎTRE.

Elle est donc bien merveilleuse!

JACQUES.

Non, c'est qu'elle est déjà arrivée à un autre, à un militaire français,

appelé, je crois, monsieur de Guerchy[39].

[39] Guerchy ou Guerchi (Claude-Louis de Regnier, comte de), officier de

la cour de Louis XV, fit ses premières armes en Italie, servit avec

distinction en Bohême et en Flandre, et mourut en 1768. (BR.)

LE MAÎTRE.

Eh bien! je dirai comme un poëte français, qui avait fait une assez

bonne épigramme, disait à quelqu'un qui se l'attribuait en sa présence:

«Pourquoi monsieur ne l'aurait-il pas faite? je l'ai bien faite, moi...»

Pourquoi l'histoire de Jacques ne serait-elle pas arrivée au camarade de

son capitaine, puisqu'elle est bien arrivée au militaire français de

Guerchy? Mais, en me la racontant, tu feras d'une pierre deux coups, tu

m'apprendras l'aventure de ces deux personnages, car je l'ignore.

JACQUES.

Tant mieux! mais jurez-le-moi.

LE MAÎTRE.

Je te le jure.

Lecteur, je serais bien tenté d'exiger de vous le même serment; mais je

vous ferai seulement remarquer dans le caractère de Jacques une

bizarrerie qu'il tenait apparemment de son grand-père Jason, le

brocanteur silencieux; c'est que Jacques, au rebours des bavards,

quoiqu'il aimât beaucoup à dire, avait en aversion les redites. Aussi

disait-il quelquefois à son maître: «Monsieur me prépare le plus triste

avenir; que deviendrai-je quand je n'aurai plus rien à dire?

--Tu recommenceras.

--Jacques, recommencer! Le contraire est écrit là-haut; et s'il

m'arrivait de recommencer, je ne pourrais m'empêcher de m'écrier: «Ah!

si ton grand-père t'entendait!...» et je regretterais le bâillon.»

JACQUES.

Dans le temps qu'on jouait aux jeux de hasard aux foires de

Saint-Germain et de Saint-Laurent...

LE MAÎTRE.

Mais c'est à Paris, et le camarade de ton capitaine était commandant

d'une place frontière.

JACQUES.

Pour Dieu, monsieur, laissez-moi dire... Plusieurs officiers entrèrent

dans une boutique, et y trouvèrent un autre officier qui causait avec la

maîtresse de la boutique. L'un d'eux proposa à celui-ci de jouer au

passe-dix; car il faut que vous sachiez qu'après la mort de mon

capitaine, son camarade, devenu riche, était aussi devenu joueur. Lui

donc, ou M. de Guerchy, accepte. Le sort met le cornet à la main de son

adversaire qui passe, passe, passe, que cela ne finissait point. Le jeu

s'était échauffé, et l'on avait joué le tout, le tout du tout, les

petites moitiés, les grandes moitiés, le grand tout, le grand tout du

tout, lorsqu'un des assistants s'avisa de dire à M. de Guerchy, ou au

camarade de mon capitaine, qu'il ferait bien de s'en tenir là et de

cesser de jouer, parce qu'on en savait plus que lui. Sur ce propos, qui

n'était qu'une plaisanterie, le camarade de mon capitaine, ou M. de

Guerchy, crut qu'il avait affaire à un filou; il mit subitement la main

à sa poche, en tira un couteau bien pointu, et lorsque son antagoniste

porta la main sur les dés pour les placer dans le cornet, il lui plante

le couteau dans la main, et la lui cloue sur la table, en lui disant:

«Si les dés sont pipés, vous êtes un fripon; s'ils sont bons, j'ai

tort...» Les dés se trouvèrent bons. M. de Guerchy dit: «J'en suis

très-fâché, et j'offre telle réparation qu'on voudra...» Ce ne fut pas

le propos du camarade de mon capitaine; il dit: «J'ai perdu mon argent;

j'ai percé la main à un galant homme: mais en revanche j'ai recouvré le

plaisir de me battre tant qu'il me plaira...» L'officier cloué se retire

et va se faire panser. Lorsqu'il est guéri, il vient trouver l'officier

cloueur et lui demande raison; celui-ci, ou M. de Guerchy, trouve la

demande juste. L'autre, le camarade de mon capitaine, jette les bras à

son cou, et lui dit: «Je vous attendais avec une impatience que je ne

saurais vous exprimer...» Ils vont sur le pré; le cloueur, M. de

Guerchy, ou le camarade de mon capitaine, reçoit un bon coup d'épée à

travers le corps; le cloué le relève, le fait porter chez lui, et lui

dit: «Monsieur, nous nous reverrons...» M. de Guerchy ne répondit rien;

le camarade de mon capitaine lui répondit: «Monsieur, j'y compte bien.»

Ils se battent une seconde, une troisième, jusqu'à huit ou dix fois, et

toujours le cloueur reste sur la place. C'étaient tous les deux des

officiers de distinction, tous les deux gens de mérite; leur aventure

fit grand bruit; le ministère s'en mêla. L'on retint l'un à Paris, et

l'on fixa l'autre à son poste. M. de Guerchy se soumit aux ordres de la

cour; le camarade de mon capitaine en fut désolé; et telle est la

différence de deux hommes braves par caractère, mais dont l'un est sage,

et l'autre a un grain de folie.

Jusqu'ici l'aventure de M. de Guerchy et du camarade de mon capitaine

leur est commune: c'est la même; et voilà la raison pour laquelle je les

ai nommés tous deux, entendez-vous, mon maître? Ici je vais les séparer

et je ne vous parlerai plus que du camarade de mon capitaine, parce que

le reste n'appartient qu'à lui. Ah! monsieur, c'est ici que vous allez

voir combien nous sommes peu maîtres de nos destinées, et combien il y a

de choses bizarres écrites sur le grand rouleau!

Le camarade de mon capitaine, ou le cloueur, sollicite la permission de

faire un tour dans sa province: il l'obtient. Sa route était par Paris.

Il prend place dans une voiture publique. À trois heures du matin,

cette voiture passe devant l'Opéra; on sortait du bal. Trois ou quatre

jeunes étourdis masqués projettent d'aller déjeuner avec les voyageurs;

on arrive au point du jour à la déjeunée. On se regarde. Qui fut bien

étonné? Ce fut le cloué de reconnaître son cloueur. Celui-ci lui

présente la main, l'embrasse et lui témoigne combien il est enchanté

d'une si heureuse rencontre; à l'instant ils passent derrière une

grange, mettent l'épée à la main, l'un en redingote, l'autre en domino;

le cloueur, ou le camarade de mon capitaine, est encore jeté sur le

carreau. Son adversaire envoie à son secours, se met à table avec ses

amis et le reste de la carrossée, boit et mange gaiement. Les uns se

disposaient à suivre leur route, et les autres à retourner dans la

capitale, en masque et sur des chevaux de poste, lorsque l'hôtesse

reparut et mit fin au récit de Jacques.

La voilà remontée, et je vous préviens, lecteur, qu'il n'est plus en mon

pouvoir de la renvoyer.--Pourquoi donc?--C'est qu'elle se présente avec

deux bouteilles de champagne, une dans chaque main, et qu'il est écrit

là-haut que tout orateur qui s'adressera à Jacques avec cet exorde s'en

fera nécessairement écouter.

Elle entre, pose ses deux bouteilles sur la table, et dit: «Allons,

monsieur Jacques, faisons la paix...» L'hôtesse n'était pas de la

première jeunesse; c'était une femme grande et replète, ingambe, de

bonne mine, pleine d'embonpoint, la bouche un peu grande, mais de belles

dents, des joues larges, des yeux à fleur de tête, le front carré, la

plus belle peau, la physionomie ouverte, vive et gaie, les bras un peu

forts, mais les mains superbes, des mains à peindre ou à modeler.

Jacques la prit par le milieu du corps, et l'embrassa fortement; sa

rancune n'avait jamais tenu contre du bon vin et une belle femme; cela

était écrit là-haut de lui, de vous, lecteur, de moi et de beaucoup

d'autres. «Monsieur, dit-elle au maître, est-ce que vous nous laisserez

aller tout seuls? Voyez, eussiez-vous encore cent lieues à faire, vous

n'en boirez pas de meilleur de toute la route.» En parlant ainsi elle

avait placé une des deux bouteilles entre ses genoux, et elle en tirait

le bouchon; ce fut avec une adresse singulière qu'elle en couvrit le

goulot avec le pouce, sans laisser échapper une goutte de vin. «Allons,

dit-elle à Jacques; vite, vite, votre verre.» Jacques approche son

verre; l'hôtesse, en écartant son pouce un peu de côté, donne vent à la

bouteille, et voilà le visage de Jacques tout couvert de mousse. Jacques

s'était prêté à cette espièglerie, et l'hôtesse de rire, et Jacques et

son maître de rire. On but quelques rasades les unes sur les autres pour

s'assurer de la sagesse de la bouteille, puis l'hôtesse dit: «Dieu

merci! ils sont tous dans leurs lits, on ne m'interrompra plus, et je

puis reprendre mon récit.» Jacques, en la regardant avec des yeux dont

le vin de Champagne avait augmenté la vivacité naturelle, lui dit ou à

son maître: Notre hôtesse a été belle comme un ange; qu'en pensez-vous,

monsieur?

LE MAÎTRE.

A été! Pardieu, Jacques, c'est qu'elle l'est encore!

JACQUES.

Monsieur, vous avez raison; c'est que je ne la compare pas à une autre

femme, mais à elle-même quand elle était jeune.

L'HÔTESSE.

Je ne vaux pas grand'chose à présent; c'est lorsqu'on m'aurait prise

entre les deux premiers doigts de chaque main qu'il me fallait voir! On

se détournait de quatre lieues pour séjourner ici. Mais laissons là les

bonnes et les mauvaises têtes que j'ai tournées, et revenons à Mme de La

Pommeraye.

JACQUES.

Si nous buvions d'abord un coup aux mauvaises têtes que vous avez

tournées, ou à ma santé?

L'HÔTESSE.

Très-volontiers; il y en avait qui en valaient la peine, en comptant ou

sans compter la vôtre. Savez-vous que j'ai été pendant dix ans la

ressource des militaires, en tout bien et tout honneur? J'en ai obligé

nombre qui auraient eu bien de la peine à faire leur campagne sans moi.

Ce sont de braves gens, je n'ai à me plaindre d'aucun, ni eux de moi.

Jamais de billets; ils m'ont fait quelquefois attendre; au bout de deux,

de trois, de quatre ans mon argent m'est revenu...

Et puis la voilà qui se met à faire l'énumération des officiers qui lui

avaient fait l'honneur de puiser dans sa bourse, et monsieur un tel,

colonel du régiment de \*\*\*, et monsieur un tel, capitaine au régiment

de \*\*\*; et voilà Jacques qui se met à faire un cri: Mon capitaine! mon

pauvre capitaine! vous l'avez connu?

L'HÔTESSE.

Si je l'ai connu? un grand homme, bien fait, un peu sec, l'air noble et

sévère, le jarret bien tendu, deux petits points rouges à la tempe

droite. Vous avez donc servi?

JACQUES.

Si j'ai servi!

L'HÔTESSE.

Je vous en aime davantage; il doit vous rester de bonnes qualités de

votre premier état. Buvons à la santé de votre capitaine.

JACQUES.

S'il est encore vivant.

L'HÔTESSE.

Mort ou vivant, qu'est-ce que cela fait? Est-ce qu'un militaire n'est

pas fait pour être tué? Est-ce qu'il ne doit pas être enragé, après dix

siéges et cinq ou six batailles, de mourir au milieu de cette canaille

de gens noirs!... Mais revenons à notre histoire, et buvons encore un

coup.

LE MAÎTRE.

Ma foi, notre hôtesse, vous avez raison.

L'HÔTESSE.

Je suis bien aise que vous pensiez ainsi.

LE MAÎTRE.

Car votre vin est excellent.

L'HÔTESSE.

Ah! c'est de mon vin que vous parliez? Eh bien! vous avez encore raison.

Vous rappelez-vous où nous en étions?

LE MAÎTRE.

Oui, à la conclusion de la plus perfide des confidences.

L'HÔTESSE.

M. le marquis des Arcis et Mme de La Pommeraye s'embrassèrent, enchantés

l'un de l'autre, et se séparèrent. Plus la dame s'était contrainte en sa

présence, plus sa douleur fut violente quand il fut parti. Il n'est donc

que trop vrai, s'écria-t-elle, il ne m'aime plus!... Je ne vous ferai

point le détail de toutes nos extravagances quand on nous délaisse,

vous en seriez trop vains. Je vous ai dit que cette femme avait de la

fierté; mais elle était bien autrement vindicative. Lorsque les

premières fureurs furent calmées, et qu'elle jouit de toute la

tranquillité de son indignation, elle songea à se venger, mais à se

venger d'une manière cruelle, d'une manière à effrayer tous ceux qui

seraient tentés à l'avenir de séduire et de tromper une honnête femme.

Elle s'est vengée, elle s'est cruellement vengée; sa vengeance a éclaté

et n'a corrigé personne; nous n'en avons pas été depuis moins

vilainement séduites et trompées.

JACQUES.

Bon pour les autres, mais vous!...

L'HÔTESSE.

Hélas! moi toute la première. Oh! que nous sommes sottes! Encore si ces

vilains hommes gagnaient au change! Mais laissons cela. Que fera-t-elle?

Elle n'en sait encore rien; elle y rêvera; elle y rêve.

JACQUES.

Si tandis qu'elle y rêve...

L'HÔTESSE.

C'est bien dit. Mais nos deux bouteilles sont vides...

(Jean.--Madame.--Deux bouteilles, de celles qui sont tout au fond,

derrière les fagots.--J'entends.)--À force d'y rêver, voici ce qui lui

vint en idée. Mme de La Pommeraye avait autrefois connu une femme de

province qu'un procès avait appelée à Paris, avec sa fille, jeune, belle

et bien élevée. Elle avait appris que cette femme, ruinée par la perte

de son procès, en avait été réduite à tenir tripot. On s'assemblait chez

elle, on jouait, on soupait, et communément un ou deux des convives

restaient, passaient la nuit avec madame et mademoiselle, à leur choix.

Elle mit un de ses gens en quête de ces créatures. On les déterra, on

les invita à faire visite à Mme de La Pommeraye, qu'elles se rappelaient

à peine. Ces femmes, qui avaient pris le nom de Mme et de Mlle d'Aisnon,

ne se firent pas attendre; dès le lendemain, la mère se rendit chez Mme

de La Pommeraye. Après les premiers compliments, Mme de La Pommeraye

demanda à la d'Aisnon ce qu'elle avait fait, ce qu'elle faisait depuis

la perte de son procès.

«Pour vous parler avec sincérité, lui répondit la d'Aisnon, je fais un

métier périlleux, infâme, peu lucratif, et qui me déplaît, mais la

nécessité contraint la loi. J'étais presque résolue à mettre ma fille à

l'Opéra, mais elle n'a qu'une petite voix de chambre, et n'a jamais été

qu'une danseuse médiocre. Je l'ai promenée, pendant et après mon procès,

chez des magistrats, chez des grands, chez des prélats, chez des

financiers, qui s'en sont accommodés pour un terme et qui l'ont laissée

là. Ce n'est pas qu'elle ne soit belle comme un ange, qu'elle n'ait de

la finesse, de la grâce; mais aucun esprit de libertinage, rien de ces

talents propres à réveiller la langueur d'hommes blasés. Mais ce qui

nous a le plus nui, c'est qu'elle s'était entêtée d'un petit abbé de

qualité, impie, incrédule, dissolu, hypocrite, anti-philosophe, que je

ne vous nommerai pas; mais c'est le dernier de ceux qui, pour arriver à

l'épiscopat, ont pris la route qui est en même temps la plus sûre et qui

demande le moins de talent. Je ne sais ce qu'il faisait entendre à ma

fille, à qui il venait lire tous les matins les feuillets de son dîner,

de son souper, de sa rapsodie. Sera-t-il évêque, ne le sera-t-il pas?

Heureusement ils se sont brouillés. Ma fille lui ayant demandé un jour

s'il connaissait ceux contre lesquels il écrivait, et l'abbé lui ayant

répondu que non; s'il avait d'autres sentiments que ceux qu'il

ridiculisait, et l'abbé lui ayant répondu que non, elle se laissa

emporter à sa vivacité, et lui représenta que son rôle était celui du

plus méchant et du plus faux des hommes.»

Mme de La Pommeraye lui demanda si elles étaient fort connues.

«Beaucoup trop, malheureusement.

--À ce que je vois, vous ne tenez point à votre état?

--Aucunement, et ma fille me proteste tous les jours que la condition la

plus malheureuse lui paraît préférable à la sienne; elle en est d'une

mélancolie qui achève d'éloigner d'elle...

--Si je me mettais en tête de vous faire à l'une et à l'autre le sort le

plus brillant, vous y consentiriez donc?

--À bien moins.

--Mais il s'agit de savoir si vous pouvez me promettre de vous conformer

à la rigueur des conseils que je vous donnerai.

--Quels qu'ils soient vous pouvez y compter.

--Et vous serez à mes ordres quand il me plaira?

--Nous les attendrons avec impatience.

--Cela me suffit; retournez-vous-en; vous ne tarderez pas à les

recevoir. En attendant, défaites-vous de vos meubles, vendez tout, ne

réservez pas même vos robes, si vous en avez de voyantes: cela ne

cadrerait point à mes vues.»

Jacques, qui commençait à s'intéresser, dit à l'hôtesse: Et si nous

buvions à la santé de Mme de La Pommeraye?

L'HÔTESSE.

Volontiers.

JACQUES.

Et à celle de Mme d'Aisnon.

L'HÔTESSE.

Tôpe.

JACQUES.

Et vous ne refuserez pas celle de Mlle d'Aisnon, qui a une jolie voix de

chambre, peu de talents pour la danse, et une mélancolie qui la réduit à

la triste nécessité d'accepter un nouvel amant tous les soirs.

L'HÔTESSE.

Ne riez pas, c'est la plus cruelle chose. Si vous saviez le supplice

quand on n'aime pas!...

JACQUES.

À Mlle d'Aisnon, à cause de son supplice.

L'HÔTESSE.

Allons.

JACQUES.

Notre hôtesse, aimez-vous votre mari?

L'HÔTESSE.

Pas autrement.

JACQUES.

Vous êtes donc bien à plaindre; car il me semble d'une belle santé.

L'HÔTESSE.

Tout ce qui reluit n'est pas or.

JACQUES.

À la belle santé de notre hôte.

L'HÔTESSE.

Buvez tout seul.

LE MAÎTRE.

Jacques, Jacques, mon ami, tu te presses beaucoup.

L'HÔTESSE.

Ne craignez rien, monsieur, il est loyal; et demain il n'y paraîtra pas.

JACQUES.

Puisqu'il n'y paraîtra pas demain, et que je ne fais pas ce soir grand

cas de ma raison, mon maître, ma belle hôtesse, encore une santé, une

santé qui me tient fort à cœur, c'est celle de l'abbé de Mlle d'Aisnon.

L'HÔTESSE.

Fi donc, monsieur Jacques; un hypocrite, un ambitieux, un ignorant, un

calomniateur, un intolérant; car c'est comme cela qu'on appelle, je

crois, ceux qui égorgeraient volontiers quiconque ne pense point comme

eux.

LE MAÎTRE.

C'est que vous ne savez pas, notre hôtesse, que Jacques que voilà est

une espèce de philosophe, et qu'il fait un cas infini de ces petits

imbéciles qui se déshonorent eux-mêmes et la cause qu'ils défendent si

mal. Il dit que son capitaine les appelait le contre-poison des Huet,

des Nicole, des Bossuet. Il n'entendait rien à cela, ni vous non plus...

Votre mari est-il couché?

L'HÔTESSE.

Il y a belle heure!

LE MAÎTRE.

Et il vous laisse causer comme cela?

L'HÔTESSE.

Nos maris sont aguerris... Mme de La Pommeraye monte dans son carrosse,

court les faubourgs les plus éloignés du quartier de la d'Aisnon, loue

un petit appartement en maison honnête, dans le voisinage de la

paroisse, le fait meubler le plus succinctement qu'il est possible,

invite la d'Aisnon et sa fille à dîner, et les installe, ou le jour

même, ou quelques jours après, leur laissant un précis de la conduite

qu'elles ont à tenir.

JACQUES.

Notre hôtesse, nous avons oublié la santé de Mme de La Pommeraye, celle

du marquis des Arcis; ah! cela n'est pas honnête.

L'HÔTESSE.

Allez, allez, monsieur Jacques, la cave n'est pas vide... Voici ce

précis, ou ce que j'en ai retenu:

«Vous ne fréquenterez point les promenades publiques; car il ne faut pas

qu'on vous découvre.

«Vous ne recevrez personne, pas même vos voisins et vos voisines, parce

qu'il faut que vous affectiez la plus profonde retraite.

«Vous prendrez, dès demain, l'habit de dévotes, parce qu'il faut qu'on

vous croie telles.

«Vous n'aurez chez vous que des livres de dévotion, parce qu'il ne faut

rien autour de vous qui puisse vous trahir.

«Vous serez de la plus grande assiduité aux offices de la paroisse,

jours de fêtes et jours ouvrables.

«Vous vous intriguerez pour avoir entrée au parloir de quelque couvent;

le bavardage de ces recluses ne nous sera pas inutile.

«Vous ferez connaissance étroite avec le curé et les prêtres de la

paroisse, parce que je puis avoir besoin de leur témoignage.

«Vous n'en recevrez d'habitude aucun.

«Vous irez à confesse et vous approcherez des sacrements au moins deux

fois le mois.

«Vous reprendrez votre nom de famille, parce qu'il est honnête, et qu'on

fera tôt ou tard des informations dans votre province.

«Vous ferez de temps en temps quelques petites aumônes, et vous n'en

recevrez point, sous quelque prétexte que ce puisse être. Il faut qu'on

ne vous croie ni pauvres ni riches.

«Vous filerez, vous coudrez, vous tricoterez, vous broderez, et vous

donnerez aux dames de charité votre ouvrage à vendre.

«Vous vivrez de la plus grande sobriété; deux petites portions

d'auberge; et puis c'est tout.

«Votre fille ne sortira jamais sans vous, ni vous sans elle. De tous les

moyens d'édifier à peu de frais, vous n'en négligerez aucun.

«Surtout jamais chez vous, je vous le répète, ni prêtres, ni moines, ni

dévotes.

«Vous irez dans les rues les yeux baissés; à l'église, vous ne verrez

que Dieu.»

«J'en conviens, cette vie est austère, mais elle ne durera pas, et je

vous en promets la plus signalée récompense. Voyez, consultez-vous: si

cette contrainte vous paraît au-dessus de vos forces, avouez-le-moi; je

n'en serai ni offensée, ni surprise. J'oubliais de vous dire qu'il

serait à propos que vous vous fissiez un verbiage de la mysticité, et

que l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament vous devînt

familière, afin qu'on vous prenne pour des dévotes d'ancienne date.

Faites-vous jansénistes ou molinistes, comme il vous plaira; mais le

mieux sera d'avoir l'opinion de votre curé. Ne manquez pas, à tort et à

travers, dans toute occasion, de vous déchaîner contre les philosophes;

criez que Voltaire est l'Antechrist, sachez par cœur l'ouvrage de votre

petit abbé, et colportez-le, s'il le faut...»

Mme de La Pommeraye ajouta: «Je ne vous verrai point chez vous; je ne

suis pas digne du commerce d'aussi saintes femmes; mais n'en ayez aucune

inquiétude: vous viendrez ici clandestinement quelquefois, et nous nous

dédommagerons, en petit comité, de votre régime pénitent. Mais, tout en

jouant la dévotion, n'allez pas vous en empêtrer. Quant aux dépenses de

votre petit ménage, c'est mon affaire. Si mon projet réussit, vous

n'aurez plus besoin de moi; s'il manque sans qu'il y ait de votre faute,

je suis assez riche pour vous assurer un sort honnête et meilleur que

l'état que vous m'aurez sacrifié. Mais surtout soumission, soumission

absolue, illimitée à mes volontés, sans quoi je ne réponds de rien pour

le présent, et ne m'engage à rien pour l'avenir.»

LE MAÎTRE, en frappant sur sa tabatière et regardant à sa montre l'heure

qu'il est.

Voilà une terrible tête de femme! Dieu me garde d'en rencontrer une

pareille.

L'HÔTESSE.

Patience, patience, vous ne la connaissez pas encore.

JACQUES.

En attendant, ma belle, notre charmante hôtesse, si nous disions un mot

à la bouteille?

L'HÔTESSE.

Monsieur Jacques, mon vin de Champagne m'embellit à vos yeux.

LE MAÎTRE.

Je suis pressé depuis si longtemps de vous faire une question, peut-être

indiscrète, que je n'y saurais plus tenir.

L'HÔTESSE.

Faites votre question.

LE MAÎTRE.

Je suis sûr que vous n'êtes pas née dans une hôtellerie.

L'HÔTESSE.

Il est vrai.

LE MAÎTRE.

Que vous y avez été conduite d'un état plus élevé par des circonstances

extraordinaires.

L'HÔTESSE.

J'en conviens.

LE MAÎTRE.

Et si nous suspendions un moment l'histoire de Mme de La Pommeraye...

L'HÔTESSE.

Cela ne se peut. Je raconte volontiers[40] les aventures des autres,

mais non pas les miennes. Sachez seulement que j'ai été élevée à

Saint-Cyr, où j'ai peu lu l'Évangile et beaucoup de romans. De l'abbaye

royale à l'auberge que je tiens il y a loin.

[40] VARIANTE: «Assez volontiers.»

LE MAÎTRE.

Il suffit; prenez que je ne vous aie rien dit.

L'HÔTESSE.

Tandis que nos deux dévotes édifiaient, et que la bonne odeur de leur

piété et de la sainteté de leurs mœurs se répandait à la ronde, Mme de

La Pommeraye observait avec le marquis les démonstrations extérieures de

l'estime, de l'amitié, de la confiance la plus parfaite. Toujours bien

venu, jamais ni grondé, ni boudé, même après de longues absences: il lui

racontait toutes ses petites bonnes fortunes, et elle paraissait s'en

amuser franchement. Elle lui donnait ses conseils dans les occasions

d'un succès difficile; elle lui jetait quelquefois des mots de mariage,

mais c'était d'un ton si désintéressé, qu'on ne pouvait la soupçonner de

parler pour elle. Si le marquis lui adressait quelques-uns de ces

propos tendres ou galants dont on ne peut guère se dispenser avec une

femme qu'on a connue, ou elle en souriait, ou elle les laissait tomber.

À l'en croire, son cœur était paisible; et, ce qu'elle n'aurait jamais

imaginé, elle éprouvait qu'un ami tel que lui suffisait au bonheur de la

vie; et puis elle n'était plus de la première jeunesse, et ses goûts

étaient bien émoussés.

«Quoi! vous n'avez rien à me confier?

--Non.

--Mais le petit comte, mon amie, qui vous pressait si vivement de mon

règne?

--Je lui ai fermé ma porte, et je ne le vois plus.

--C'est d'une bizarrerie! Et pourquoi l'avoir éloigné?

--C'est qu'il ne me plaît pas.

--Ah! madame, je crois vous deviner: vous m'aimez encore.

--Cela se peut.

--Vous comptez sur un retour.

--Pourquoi non?

--Et vous vous ménagez tous les avantages d'une conduite sans reproche.

--Je le crois.

--Et si j'avais le bonheur ou le malheur de reprendre, vous vous feriez

au moins un mérite du silence que vous garderiez sur mes torts.

--Vous me croyez bien délicate et bien généreuse.

--Mon amie, après ce que vous avez fait, il n'est aucune sorte

d'héroïsme dont vous ne soyez capable.

--Je ne suis pas trop fâchée que vous le pensiez.

--Ma foi, je cours le plus grand danger avec vous, j'en suis sûr.»

JACQUES.

Et moi aussi.

L'HÔTESSE.

Il y avait environ trois mois qu'ils en étaient au même point, lorsque

Mme de La Pommeraye crut qu'il était temps de mettre en jeu ses grands

ressorts. Un jour d'été qu'il faisait beau, et qu'elle attendait le

marquis à dîner, elle fit dire à la d'Aisnon et à sa fille de se rendre

au Jardin du Roi. Le marquis vint; on servit de bonne heure; on dîna:

on dîna gaiement. Après dîner, Mme de La Pommeraye propose une promenade

au marquis, s'il n'avait rien de plus agréable à faire. Il n'y avait ce

jour-là ni Opéra, ni comédie; ce fut le marquis qui en fit la remarque;

et pour se dédommager d'un spectacle amusant par un spectacle utile, le

hasard voulut que ce fut lui-même qui invita la marquise à aller voir le

Cabinet du Roi. Il ne fut pas refusé, comme vous pensez bien. Voilà les

chevaux mis; les voilà partis; les voilà arrivés au Jardin du Roi; et

les voilà mêlés dans la foule, regardant tout, et ne voyant rien, comme

les autres.

Lecteur, j'avais oublié de vous peindre le site des trois personnages

dont il s'agit ici, Jacques, son maître et l'hôtesse; faute de cette

attention, vous les avez entendus parler, mais vous ne les avez point

vus; il vaut mieux tard que jamais. Le maître, à gauche, en bonnet de

nuit, en robe de chambre, était étalé nonchalamment dans un grand

fauteuil de tapisserie, son mouchoir jeté sur le bras du fauteuil, et sa

tabatière à la main. L'hôtesse sur le fond, en face de la porte, proche

la table, son verre devant elle. Jacques, sans chapeau, à sa droite, les

deux coudes appuyés sur la table, et la tête penchée entre deux

bouteilles: deux autres étaient à terre à côté de lui.

Au sortir du Cabinet, le marquis et sa bonne amie se promenèrent dans le

jardin. Ils suivaient la première allée qui est à droite en entrant,

proche l'école des arbres, lorsque Mme de La Pommeraye fit un cri de

surprise, en disant: «Je ne me trompe pas, je crois que ce sont elles;

oui, ce sont elles-mêmes.»

Aussitôt on quitte le marquis, et l'on s'avance à la rencontre de nos

deux dévotes. La d'Aisnon fille était à ravir sous ce vêtement simple,

qui, n'attirant point le regard, fixe l'attention tout entière sur la

personne. «Ah! c'est vous, madame?

--Oui, c'est moi.

--Et comment vous portez-vous, et qu'êtes-vous devenue depuis une

éternité?

--Vous savez nos malheurs; il a fallu s'y résigner, et vivre retirées

comme il convenait à notre petite fortune; sortir du monde, quand on ne

peut plus s'y montrer décemment.

--Mais moi, me délaisser, moi qui ne suis pas du monde, et qui ai

toujours le bon esprit de le trouver aussi maussade qu'il l'est!

--Un des inconvénients de l'infortune, c'est la méfiance qu'elle

inspire: les indigents craignent d'être importuns.

--Vous, importunes pour moi! ce soupçon est une bonne injure.

--Madame, j'en suis tout à fait innocente, je vous ai rappelée dix fois

à maman, mais elle me disait: Mme de La Pommeraye... personne, ma fille,

ne pense plus à nous.

--Quelle injustice! Asseyons-nous, nous causerons. Voilà M. le marquis

des Arcis; c'est mon ami; et sa présence ne nous gênera pas. Comme

mademoiselle est grandie! comme elle est embellie depuis que nous ne

nous sommes vues!

--Notre position a cela d'avantageux, qu'elle nous prive de tout ce qui

nuit à la santé: voyez son visage, voyez ses bras; voilà ce qu'on doit à

la vie frugale et réglée, au sommeil, au travail, à la bonne conscience;

et c'est quelque chose...»

On s'assit, on s'entretint d'amitié. La d'Aisnon mère parla bien, la

d'Aisnon fille parla peu. Le ton de la dévotion fut celui de l'une et de

l'autre, mais avec aisance et sans pruderie. Longtemps avant la chute du

jour, nos deux dévotes se levèrent. On leur représenta qu'il était

encore de bonne heure; la d'Aisnon mère dit assez haut, à l'oreille de

Mme de La Pommeraye, qu'elles avaient encore un exercice de piété à

remplir, et qu'il leur était impossible de rester plus longtemps. Elles

étaient déjà à quelque distance, lorsque Mme de La Pommeraye se reprocha

de ne leur avoir pas demandé leur demeure, et de ne leur avoir pas

appris la sienne: «C'est une faute, ajouta-t-elle, que je n'aurais pas

commise autrefois.» Le marquis courut pour la réparer; elles acceptèrent

l'adresse de Mme de La Pommeraye, mais, quelles que furent les instances

du marquis, il ne put obtenir la leur. Il n'osa pas leur offrir sa

voiture, en avouant à Mme de La Pommeraye qu'il en avait été tenté.

Le marquis ne manqua pas de demander à Mme de La Pommeraye ce que

c'étaient que ces deux femmes.

«Ce sont deux créatures plus heureuses que nous. Voyez la belle santé

dont elles jouissent! la sérénité qui règne sur leur visage!

l'innocence, la décence qui dictent leurs propos! On ne voit point cela,

on n'entend point cela dans nos cercles. Nous plaignons les dévots; les

dévots nous plaignent: et à tout prendre, je penche à croire qu'ils ont

raison.

--Mais, marquise, est-ce que vous seriez tentée de devenir dévote?

--Pourquoi pas?

--Prenez-y garde, je ne voudrais pas que notre rupture, si c'en est une,

vous menât jusque-là.

--Et vous aimeriez mieux que je rouvrisse ma porte au petit comte?

--Beaucoup mieux.

--Et vous me le conseilleriez?

--Sans balancer...»

Mme de La Pommeraye dit au marquis ce qu'elle savait du nom, de la

province, du premier état et du procès des deux dévotes, y mettant tout

l'intérêt et tout le pathétique possible, puis elle ajouta: «Ce sont

deux femmes d'un mérite rare, la fille surtout. Vous concevez qu'avec

une figure comme la sienne on ne manque de rien ici quand on veut en

faire ressource; mais elles ont préféré une honnête modicité à une

aisance honteuse; ce qui leur reste est si mince, qu'en vérité je ne

sais comment elles font pour subsister. Cela travaille nuit et jour.

Supporter l'indigence quand on y est né, c'est ce qu'une multitude

d'hommes savent faire; mais passer de l'opulence au plus étroit

nécessaire, s'en contenter, y trouver la félicité, c'est ce que je ne

comprends pas. Voilà à quoi sert la religion. Nos philosophes auront

beau dire, la religion est une bonne chose.

--Surtout pour les malheureux.

--Et qui est-ce qui ne l'est pas plus ou moins?

--Je veux mourir si vous ne devenez dévote.

--Le grand malheur! Cette vie est si peu de chose quand on la compare à

une éternité à venir!

--Mais vous parlez déjà comme un missionnaire.

--Je parle comme une femme persuadée. Là, marquis, répondez-moi vrai;

toutes nos richesses ne seraient-elles pas de bien pauvres guenilles à

nos yeux, si nous étions plus pénétrés de l'attente des biens et de la

crainte des peines d'une autre vie? Corrompre une jeune fille ou une

femme attachée à son mari, avec la croyance qu'on peut mourir entre ses

bras, et tomber tout à coup dans des supplices sans fin, convenez que

ce serait le plus incroyable délire.

--Cela se fait pourtant tous les jours.

--C'est qu'on n'a point de foi, c'est qu'on s'étourdit.

--C'est que nos opinions religieuses ont peu d'influence sur nos mœurs.

Mais, mon amie, je vous jure que vous vous acheminez à toutes jambes au

confessionnal.

--C'est bien ce que je pourrais faire de mieux.

--Allez, vous êtes folle; vous avez encore une vingtaine d'années de

jolis péchés à faire: n'y manquez pas; ensuite vous vous en repentirez,

et vous irez vous en vanter aux pieds du prêtre, si cela vous

convient... Mais voilà une conversation d'un tour bien sérieux; votre

imagination se noircit furieusement, et c'est l'effet de cette

abominable solitude où vous vous êtes renfoncée. Croyez-moi, rappelez au

plus tôt le petit comte, vous ne verrez plus ni diable, ni enfer, et

vous serez charmante comme auparavant. Vous craignez que je vous le

reproche si nous nous raccommodons jamais; mais d'abord nous ne nous

raccommoderons peut-être pas; et par une appréhension bien ou mal

fondée, vous vous privez du plaisir le plus doux; et, en vérité,

l'honneur de valoir mieux que moi ne vaut pas ce sacrifice.

--Vous dites bien vrai, aussi n'est-ce pas là ce qui me retient...»

Ils dirent encore beaucoup d'autres choses que je ne me rappelle pas.

JACQUES.

Notre hôtesse, buvons un coup: cela rafraîchit la mémoire.

L'HÔTESSE.

Buvons un coup... Après quelques tours d'allées, Mme de La Pommeraye et

le marquis remontèrent en voiture. Mme de La Pommeraye dit: «Comme cela

me vieillit! Quand cela vint à Paris, cela n'était pas plus haut qu'un

chou.

--Vous parlez de la fille de cette dame que nous avons trouvée à la

promenade?

--Oui. C'est comme dans un jardin où les roses fanées font place aux

roses nouvelles. L'avez-vous regardée?

--Je n'y ai pas manqué.

--Comment la trouvez-vous?

--C'est la tête d'une vierge de Raphaël sur le corps de sa \_Galathée\_;

et puis une douceur dans la voix!

--Une modestie dans le regard!

--Une bienséance dans le maintien!

--Une décence dans le propos qui ne m'a frappée dans aucune fille comme

dans celle-là. Voilà l'effet de l'éducation.

--Lorsqu'il est préparé par un bon naturel.»

Le marquis déposa Mme de La Pommeraye à sa porte; et Mme de La Pommeraye

n'eut rien de plus pressé que de témoigner à nos deux dévotes combien

elle était satisfaite de la manière dont elles avaient rempli leur rôle.

JACQUES.

Si elles continuent comme elles ont débuté, monsieur le marquis des

Arcis, fussiez-vous le diable, vous ne vous en tirerez pas.

LE MAÎTRE.

Je voudrais bien savoir quel est leur projet.

JACQUES.

Moi, j'en serais bien fâché: cela gâterait tout.

L'HÔTESSE.

De ce jour, le marquis devint plus assidu chez Mme de La Pommeraye, qui

s'en aperçut sans lui en demander la raison. Elle ne lui parlait jamais

la première des deux dévotes; elle attendait qu'il entamât ce texte: ce

que le marquis faisait toujours d'impatience et avec une indifférence

mal simulée.

LE MARQUIS.

Avez-vous vu vos amies?

MADAME DE LA POMMERAYE.

Non.

LE MARQUIS.

Savez-vous que cela n'est pas trop bien? Vous êtes riche: elles sont

dans le malaise; et vous ne les invitez pas même à manger quelquefois!

MADAME DE LA POMMERAYE.

Je me croyais un peu mieux connue de monsieur le marquis. L'amour

autrefois me prêtait des vertus; aujourd'hui l'amitié me prête des

défauts. Je les ai invitées dix fois sans avoir pu les obtenir une.

Elles refusent de venir chez moi, par des idées singulières; et quand je

les visite, il faut que je laisse mon carrosse à l'entrée de la rue et

que j'aille en déshabillé, sans rouge et sans diamants. Il ne faut pas

trop s'étonner de leur circonspection: un faux rapport suffirait pour

aliéner l'esprit d'un certain nombre de personnes bienfaisantes et les

priver de leurs secours. Marquis, le bien apparemment coûte beaucoup à

faire.

LE MARQUIS.

Surtout aux dévots.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Puisque le plus léger prétexte suffit pour les en dispenser. Si l'on

savait que j'y prends intérêt, bientôt on dirait: Mme de La Pommeraye

les protége: elles n'ont besoin de rien... Et voilà les charités

supprimées.

LE MARQUIS.

Les charités!

MADAME DE LA POMMERAYE.

Oui, monsieur, les charités!

LE MARQUIS.

Vous les connaissez, et elles en sont aux charités?

MADAME DE LA POMMERAYE.

Encore une fois, marquis, je vois bien que vous ne m'aimez plus, et

qu'une partie de votre estime s'en est allée avec votre tendresse. Et

qui est-ce qui vous a dit que, si ces femmes étaient dans le besoin des

aumônes de la paroisse, c'était de ma faute?

LE MARQUIS.

Pardon, madame, mille pardons, j'ai tort. Mais quelle raison de se

refuser à la bienveillance d'une amie?

MADAME DE LA POMMERAYE.

Ah! marquis, nous sommes bien loin, nous autres gens du monde, de

connaître les délicatesses scrupuleuses des âmes timorées. Elles ne

croient pas pouvoir accepter les secours de toute personne

indistinctement.

LE MARQUIS.

C'est nous ôter le meilleur moyen d'expier nos folles dissipations.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Point du tout. Je suppose, par exemple, que monsieur le marquis des

Arcis fût touché de compassion pour elles; que ne fait-il passer ces

secours par des mains plus dignes?

LE MARQUIS.

Et moins sûres.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Dites-moi, si je leur envoyais une vingtaine de louis, croyez-vous

qu'elles les refuseraient?

MADAME DE LA POMMERAYE.

J'en suis sûre; et ce refus vous semblerait déplacé dans une mère qui a

un enfant charmant?

LE MARQUIS.

Savez-vous que j'ai été tenté de les aller voir?

MADAME DE LA POMMERAYE.

Je le crois. Marquis, marquis, prenez garde à vous; voilà un mouvement

de compassion bien subit et bien suspect.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, m'auraient-elles reçu?

MADAME DE LA POMMERAYE.

Non certes! Avec l'éclat de votre voiture, de vos habits, de vos gens et

les charmes de la jeune personne, il n'en fallait pas davantage pour

apprêter au caquet des voisins, des voisines et les perdre.

LE MARQUIS.

Vous me chagrinez; car, certes, ce n'était pas mon dessein. Il faut donc

renoncer à les secourir et à les voir?

MADAME DE LA POMMERAYE.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Mais si je leur faisais passer mes secours par votre moyen?

MADAME DE LA POMMERAYE.

Je ne crois pas ces secours-là assez purs pour m'en charger.

LE MARQUIS.

Voilà qui est cruel!

MADAME DE LA POMMERAYE.

Oui, cruel: c'est le mot.

LE MARQUIS.

Quelle vision! marquise, vous vous moquez. Une jeune fille que je n'ai

jamais vue qu'une fois...

MADAME DE LA POMMERAYE.

Mais du petit nombre de celles qu'on n'oublie pas quand on les a vues.

LE MARQUIS.

Il est vrai que ces figures-là vous suivent.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Marquis, prenez garde à vous; vous vous préparez des chagrins; et j'aime

mieux avoir à vous en garantir que d'avoir à vous en consoler. N'allez

pas confondre celle-ci avec celles que vous avez connues: cela ne se

ressemble pas; on ne les tente pas, on ne les séduit pas, on n'en

approche pas, elles n'écoutent pas, on n'en vient pas à bout.»

Après cette conversation, le marquis se rappela tout à coup qu'il avait

une affaire pressée; il se leva brusquement et sortit soucieux.

Pendant un assez long intervalle de temps, le marquis ne passa presque

pas un jour sans voir Mme de La Pommeraye; mais il arrivait, il

s'asseyait, il gardait le silence; Mme de La Pommeraye parlait seule; le

marquis, au bout d'un quart d'heure, se levait et s'en allait.

Il fit ensuite une éclipse de près d'un mois, après laquelle il reparut;

mais triste, mais mélancolique, mais défait. La marquise, en le voyant,

lui dit: «Comme vous voilà fait! d'où sortez-vous? Est-ce que vous avez

passé tout ce temps en petite maison?

LE MARQUIS.

Ma foi, à peu près. De désespoir, je me suis précipité dans un

libertinage affreux.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Comment! de désespoir?

LE MARQUIS.

Oui, de désespoir...»

Après ce mot, il se mit à se promener en long et en large sans mot

dire; il allait aux fenêtres, il regardait le ciel, il s'arrêtait devant

Mme de La Pommeraye; il allait à la porte, il appelait ses gens à qui il

n'avait rien à dire; il les renvoyait; il rentrait; il revenait à Mme de

La Pommeraye, qui travaillait sans l'apercevoir; il voulait parler, il

n'osait; enfin Mme de La Pommeraye en eut pitié, et lui dit:

«Qu'avez-vous? On est un mois sans vous voir; vous reparaissez avec un

visage de déterré et vous rôdez comme une âme en peine.

LE MARQUIS.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je vous dise tout. J'ai été vivement

frappé de la fille de votre amie; j'ai tout, mais tout fait pour

l'oublier; et plus j'ai fait, plus je m'en suis souvenu. Cette créature

angélique m'obsède; rendez-moi un service important.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Quel?

LE MARQUIS.

Il faut absolument que je la revoie et que je vous en aie l'obligation.

J'ai mis mes grisons en campagne. Toute leur venue, toute leur allée est

de chez elles à l'église et de l'église chez elles. Dix fois je me suis

présenté à pied sur leur chemin; elles ne m'ont seulement pas aperçu; je

me suis planté sur leur porte inutilement. Elles m'ont d'abord rendu

libertin comme un sapajou, puis dévot comme un ange; je n'ai pas manqué

la messe une fois depuis quinze jours. Ah! mon amie, quelle figure!

qu'elle est belle!...»

Mme de La Pommeraye savait tout cela. «C'est-à-dire, répondit-elle au

marquis, qu'après avoir tout mis en œuvre pour guérir, vous n'avez rien

omis pour devenir fou, et que c'est le dernier parti qui vous a réussi?

LE MARQUIS.

Et réussi, je ne saurais vous exprimer à quel point. N'aurez-vous pas

compassion de moi et ne vous devrai-je pas le bonheur de la revoir?

MADAME DE LA POMMERAYE.

La chose est difficile, et je m'en occuperai, mais à une condition:

c'est que vous laisserez ces infortunées en repos et que vous cesserez

de les tourmenter. Je ne vous cèlerai point qu'elles m'ont écrit de

votre persécution avec amertume, et voilà leur lettre...»

La lettre qu'on donnait à lire au marquis avait été concertée entre

elles. C'était la d'Aisnon fille qui paraissait l'avoir écrite par ordre

de sa mère: et l'on y avait mis, d'honnête, de doux, de touchant,

d'élégance et d'esprit, tout ce qui pouvait renverser la tête du

marquis. Aussi en accompagnait-il chaque mot d'une exclamation; pas une

phrase qu'il ne relût; il pleurait de joie; il disait à Mme de La

Pommeraye: «Convenez donc, madame, qu'on n'écrit pas mieux que cela.

MADAME DE LA POMMERAYE.

J'en conviens.

LE MARQUIS.

Et qu'à chaque ligne on se sent pénétré d'admiration et de respect pour

des femmes de ce caractère!

MADAME DE LA POMMERAYE.

Cela devrait être.

LE MARQUIS.

Je vous tiendrai ma parole; mais songez, je vous en supplie, à ne pas

manquer à la vôtre.

MADAME DE LA POMMERAYE.

En vérité, marquis, je suis aussi folle que vous. Il faut que vous ayez

conservé un terrible empire sur moi; cela m'effraye.

LE MARQUIS.

Quand la reverrai-je?

MADAME DE LA POMMERAYE.

Je n'en sais rien. Il faut s'occuper premièrement du moyen d'arranger la

chose, et d'éviter tout soupçon. Elles ne peuvent ignorer vos vues;

voyez la couleur que ma complaisance aurait à leurs yeux, si elles

s'imaginaient que j'agis de concert avec vous... Mais, marquis; entre

nous, qu'ai-je besoin de cet embarras-là? Que m'importe que vous aimiez,

que vous n'aimiez pas? que vous extravaguiez? Démêlez votre fusée

vous-même. Le rôle que vous me faites faire est aussi trop singulier.

LE MARQUIS.

Mon amie, si vous m'abandonnez, je suis perdu! Je ne vous parlerai point

de moi, puisque je vous offenserais; mais je vous conjurerai par ces

intéressantes et dignes créatures qui vous sont si chères; vous me

connaissez, épargnez-leur toutes les folies dont je suis capable. J'irai

chez elles; oui, j'irai, je vous en préviens; je forcerai leur porte,

j'entrerai malgré elles, je m'asseyerai, je ne sais ce que je dirai, ce

que je ferai; car que n'avez-vous point à craindre de l'état violent où

je suis?...»

Vous remarquerez, messieurs, dit l'hôtesse, que depuis le commencement

de cette aventure jusqu'à ce moment, le marquis des Arcis n'avait pas

dit un mot qui ne fût un coup de poignard dirigé au cœur de Mme de La

Pommeraye. Elle étouffait d'indignation et de rage; aussi répondit-elle

au marquis, d'une voix tremblante et entrecoupée:

Mais vous avez raison. Ah! si j'avais été aimée comme cela, peut-être

que... Passons là-dessus... Ce n'est pas pour vous que j'agirai, mais je

me flatte du moins, monsieur le marquis, que vous me donnerez du temps.

LE MARQUIS.

Le moins, le moins que je pourrai.

JACQUES.

Ah! notre hôtesse, quel diable de femme! l'enfer n'est pas pire. J'en

tremble: et il faut que je boive un coup pour me rassurer... Est-ce que

vous me laisserez boire tout seul?

L'HÔTESSE.

Moi, je n'ai pas peur... Mme de La Pommeraye disait: Je souffre, mais je

ne souffre pas seule. Cruel homme! j'ignore quelle sera la durée de mon

tourment; mais j'éterniserai le tien... Elle tint le marquis près d'un

mois dans l'attente de l'entrevue qu'elle avait promise, c'est-à-dire

qu'elle lui laissa tout le temps de pâtir, de se bien enivrer, et que

sous prétexte d'adoucir la longueur du délai, elle lui permit de

l'entretenir de sa passion.

LE MAÎTRE.

Et de la fortifier en en parlant.

JACQUES.

Quelle femme! quel diable de femme! Notre hôtesse, ma frayeur redouble.

L'HÔTESSE.

Le marquis venait donc tous les jours causer avec Mme de La Pommeraye,

qui achevait de l'irriter, de l'endurcir et de le perdre par les

discours les plus artificieux. Il s'informait de la patrie, de la

naissance, de l'éducation, de la fortune et du désastre de ces femmes;

il y revenait sans cesse, et ne se croyait jamais assez instruit et

touché. La marquise lui faisait remarquer le progrès de ses sentiments,

et lui en familiarisait le terme, sous prétexte de lui en inspirer de

l'effroi. Marquis, lui disait-elle, prenez-y garde, cela vous mènera

loin; il pourrait arriver un jour que mon amitié, dont vous faites un

étrange abus, ne m'excusât ni à mes yeux ni aux vôtres. Ce n'est pas que

tous les jours on ne fasse de plus grandes folies. Marquis, je crains

fort que vous n'obteniez cette fille qu'à des conditions qui, jusqu'à

présent, n'ont pas été de votre goût.

Lorsque Mme de La Pommeraye crut le marquis bien préparé pour le succès

de son dessein, elle arrangea avec les deux femmes qu'elles viendraient

dîner chez elle; et avec le marquis que, pour leur donner le change, il

les surprendrait en habit de campagne: ce qui fut exécuté.

On en était au second service lorsqu'on annonça le marquis. Le marquis,

Mme de La Pommeraye et les deux d'Aisnon, jouèrent supérieurement

l'embarras. «Madame, dit-il à Mme de La Pommeraye, j'arrive de ma terre;

il est trop tard pour aller chez moi où l'on ne m'attend que ce soir, et

je me suis flatté que vous ne me refuseriez pas à dîner...» Et tout en

parlant, il avait pris une chaise, et s'était mis à table. On avait

disposé le couvert de manière qu'il se trouvât à côté de la mère et en

face de la fille. Il remercia d'un clin d'œil Mme de La Pommeraye de

cette attention délicate. Après le trouble du premier instant, nos deux

dévotes se rassurèrent. On causa, on fut même gai. Le marquis fut de la

plus grande attention pour la mère, et de la politesse la plus réservée

pour la fille. C'était un amusement secret bien plaisant pour ces trois

femmes, que le scrupule du marquis à ne rien dire, à ne se rien

permettre qui pût les effaroucher. Elles eurent l'inhumanité de le faire

parler dévotion pendant trois heures de suite, et Mme de La Pommeraye

lui disait: «Vos discours font merveilleusement l'éloge de vos parents;

les premières leçons qu'on en reçoit ne s'effacent jamais. Vous entendez

toutes les subtilités de l'amour divin, comme si vous n'aviez été qu'à

saint François de Sales pour toute nourriture. N'auriez-vous pas été un

peu quiétiste?

--Je ne m'en souviens plus...»

Il est inutile de dire que nos dévotes mirent dans la conversation tout

ce qu'elles avaient de grâces, d'esprit, de séduction et de finesse. On

toucha en passant le chapitre des passions, et Mlle Duquênoi (c'était

son nom de famille) prétendit qu'il n'y en avait qu'une seule de

dangereuse. Le marquis fut de son avis. Entre les six et sept, les deux

femmes se retirèrent, sans qu'il fût possible de les arrêter; Mme de La

Pommeraye prétendant avec Mme Duquênoi qu'il fallait aller de préférence

à son devoir, sans quoi il n'y aurait presque point de journée dont la

douceur ne fût altérée par le remords. Les voilà parties au grand regret

du marquis, et le marquis en tête-à-tête avec Mme de La Pommeraye.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Eh bien! marquis, ne faut-il pas que je sois bien bonne? Trouvez-moi à

Paris une autre femme qui en fasse autant.

LE MARQUIS, en se jetant à ses genoux.

J'en conviens; il n'y en a pas une qui vous ressemble. Votre bonté me

confond: vous êtes la seule véritable amie qu'il y ait au monde.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Êtes-vous bien sûr de sentir toujours également le prix de mon procédé?

LE MARQUIS.

Je serais un monstre d'ingratitude, si j'en rabattais.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Changeons de texte. Quel est l'état de votre cœur?

LE MARQUIS.

Faut-il vous l'avouer franchement? il faut que j'aie cette fille-là, ou

que j'en périsse.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Vous l'aurez sans doute, mais il faut savoir comme quoi.

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Marquis, marquis, je vous connais, je les connais: tout est vu.

Le marquis fut environ deux mois sans se montrer chez Mme de La

Pommeraye; et voici ses démarches dans cet intervalle. Il fit

connaissance avec le confesseur de la mère et de la fille. C'était un

ami du petit abbé dont je vous ai parlé. Ce prêtre, après avoir mis

toutes les difficultés hypocrites qu'on peut apporter à une intrigue

malhonnête, et vendu le plus chèrement qu'il lui fut possible la

sainteté de son ministère, se prêta à tout ce que le marquis voulut.

La première scélératesse de l'homme de Dieu, ce fut d'aliéner la

bienveillance du curé, et de lui persuader que ces deux protégées de Mme

de La Pommeraye obtenaient de la paroisse une aumône dont elles

privaient des indigents plus à plaindre qu'elles. Son but était de les

amener à ses vues par la misère.

Ensuite il travailla au tribunal de la confession à jeter la division

entre la mère et la fille. Lorsqu'il entendait la mère se plaindre de sa

fille, il aggravait les torts de celle-ci, et irritait le ressentiment

de l'autre. Si c'était la fille qui se plaignît de sa mère, il lui

insinuait que la puissance des pères et mères sur leurs enfants était

limitée, et que, si la persécution de sa mère était poussée jusqu'à un

certain point, il ne serait peut-être pas impossible de la soustraire à

une autorité tyrannique. Puis il lui donnait pour pénitence de revenir à

confesse.

Une autre fois il lui parlait de ses charmes, mais lestement: c'était un

des plus dangereux présents que Dieu pût faire à une femme; de

l'impression qu'en avait éprouvée un honnête homme qu'il ne nommait pas,

mais qui n'était pas difficile à deviner. Il passait de là à la

miséricorde infinie du ciel et à son indulgence pour des fautes que

certaines circonstances nécessitaient; à la faiblesse de la nature, dont

chacun trouve l'excuse en soi-même; à la violence et à la généralité de

certains penchants, dont les hommes les plus saints n'étaient pas

exempts. Il lui demandait ensuite si elle n'avait point de désirs, si le

tempérament ne lui parlait pas en rêves, si la présence des hommes ne la

troublait pas. Ensuite, il agitait la question si une femme devait céder

ou résister à un homme passionné, et laisser mourir et damner celui pour

qui le sang de Jésus-Christ a été versé: et il n'osait la décider. Puis

il poussait de profonds soupirs; il levait les yeux au ciel, il priait

pour la tranquillité des âmes en peine... La jeune fille le laissait

aller. Sa mère et Mme de La Pommeraye, à qui elle rendait fidèlement

les propos du directeur, lui suggéraient des confidences qui toutes

tendaient à l'encourager.

JACQUES.

Votre Mme de La Pommeraye est une méchante femme.

LE MAÎTRE.

Jacques, c'est bientôt dit. Sa méchanceté, d'où lui vient-elle? Du

marquis des Arcis. Rends celui-ci tel qu'il avait juré et qu'il devait

être, et trouve-moi quelque défaut dans Mme de La Pommeraye. Quand nous

serons en route, tu l'accuseras, et je me chargerai de la défendre. Pour

ce prêtre, vil et séducteur, je te l'abandonne.

JACQUES.

C'est un si méchant homme, que je crois que de cette affaire-ci je

n'irai plus à confesse. Et vous, notre hôtesse?

L'HÔTESSE.

Pour moi je continuerai mes visites à mon vieux curé, qui n'est pas

curieux, et qui n'entend que ce qu'on lui dit.

JACQUES.

Si nous buvions à la santé de votre curé[41]?

[41] VARIANTE: «De votre vieux curé.»

L'HÔTESSE.

Pour cette fois-ci je vous ferai raison; car c'est un bon homme qui, les

dimanches et jours de fêtes, laisse danser les filles et les garçons, et

qui permet aux hommes et aux femmes de venir chez moi, pourvu qu'ils

n'en sortent pas ivres. À mon curé!

JACQUES.

À votre curé!

L'HÔTESSE.

Nos femmes ne doutaient pas qu'incessamment l'homme de Dieu ne hasardât

de remettre une lettre à sa pénitente: ce qui fut fait; mais avec quel

ménagement! Il ne savait de qui elle était; il ne doutait point que ce

ne fût de quelque âme bienfaisante et charitable qui avait découvert

leur misère, et qui leur proposait des secours; il en remettait assez

souvent de pareilles. Au demeurant vous êtes sage, madame votre mère est

prudente, et j'exige que vous ne l'ouvriez qu'en sa présence. Mlle

Duquênoi accepta la lettre et la remit à sa mère, qui la fit passer

sur-le-champ à Mme de La Pommeraye. Celle-ci, munie de ce papier, fit

venir le prêtre, l'accabla des reproches qu'il méritait, et le menaça de

le déférer à ses supérieurs, si elle entendait encore parler de lui.

Dans cette lettre, le marquis s'épuisait en éloges de sa propre

personne, en éloges de Mlle Duquênoi; peignait sa passion aussi violente

qu'elle l'était, et proposait des conditions fortes, même un enlèvement.

Après avoir fait la leçon au prêtre, Mme de La Pommeraye appela le

marquis chez elle; lui représenta combien sa conduite était peu digne

d'un galant homme; jusqu'où elle pouvait être compromise; lui montra sa

lettre, et protesta que, malgré la tendre amitié qui les unissait, elle

ne pouvait se dispenser de la produire au tribunal des lois, ou de la

remettre à Mme Duquênoi, s'il arrivait quelque aventure éclatante à sa

fille. «Ah! marquis, lui dit-elle, l'amour vous corrompt; vous êtes mal

né, puisque le faiseur de grandes choses ne vous en inspire que

d'avilissantes. Et que vous ont fait ces pauvres femmes, pour ajouter

l'ignominie à la misère? Faut-il que, parce que cette fille est belle,

et veut rester vertueuse, vous en deveniez le persécuteur? Est-ce à vous

à lui faire détester un des plus beaux présents du ciel? Par où ai-je

mérité, moi, d'être votre complice? Allons, marquis, jetez-vous à mes

pieds, demandez-moi pardon, et faites serment de laisser mes tristes

amies en repos.» Le marquis lui promit de ne plus rien entreprendre sans

son aveu; mais qu'il fallait qu'il eût cette fille à quelque prix que ce

fût.

Le marquis ne fut point du tout fidèle à sa parole. La mère était

instruite; il ne balança pas à s'adresser à elle. Il avoua le crime de

son projet; il offrit une somme considérable, des espérances que le

temps pourrait amener; et sa lettre fut accompagnée d'un écrin de riches

pierreries.

Les trois femmes tinrent conseil. La mère et la fille inclinaient à

accepter; mais ce n'était pas là le compte de Mme de La Pommeraye. Elle

revint sur la parole qu'on lui avait donnée; elle menaça de tout

révéler; et au grand regret de nos deux dévotes, dont la jeune détacha

de ses oreilles des girandoles qui lui allaient si bien, l'écrin et la

lettre furent renvoyés avec une réponse pleine de fierté et

d'indignation.

Mme de La Pommeraye se plaignit au marquis du peu de fond qu'il y avait

à faire sur ses promesses. Le marquis s'excusa sur l'impossibilité de

lui proposer une commission si indécente. «Marquis, marquis, lui dit Mme

de La Pommeraye, je vous ai déjà prévenu, et je vous le répète: vous

n'en êtes pas où vous voudriez; mais il n'est plus temps de vous

prêcher, ce seraient paroles perdues: il n'y a plus de ressources.»

Le marquis avoua qu'il le pensait comme elle, et lui demanda la

permission de faire une dernière tentative; c'était d'assurer des rentes

considérables sur les deux têtes, de partager sa fortune avec les deux

femmes, et de les rendre propriétaires à vie d'une de ses maisons à la

ville, et d'une autre à la campagne. «Faites, lui dit la marquise; je

n'interdis que la violence; mais croyez, mon ami, que l'honneur et la

vertu, quand elle est vraie, n'ont point de prix aux yeux de ceux qui

ont le bonheur de les posséder. Vos nouvelles offres ne réussiront pas

mieux que les précédentes: je connais ces femmes et j'en ferais la

gageure.»

Les nouvelles propositions sont faites. Autre conciliabule des trois

femmes. La mère et la fille attendaient en silence la décision de Mme de

La Pommeraye. Celle-ci se promena un moment sans parler. «Non, non,

dit-elle, cela ne suffit pas à mon cœur ulcéré.» Et aussitôt elle

prononça le refus; et aussitôt ces deux femmes fondirent en larmes, se

jetèrent à ses pieds, et lui représentèrent combien il était affreux

pour elles de repousser une fortune immense, qu'elles pouvaient accepter

sans aucune fâcheuse conséquence. Mme de La Pommeraye leur répondit

sèchement: «Est-ce que vous imaginez que ce que je fais, je le fais pour

vous? Qui êtes-vous? Que vous dois-je? À quoi tient-il que je ne vous

renvoie l'une et l'autre à votre tripot? Si ce que l'on vous offre est

trop pour vous, c'est trop peu pour moi. Écrivez, madame, la réponse que

je vais vous dicter, et qu'elle parte sous mes yeux.» Ces femmes s'en

retournèrent encore plus effrayées qu'affligées.

JACQUES.

Cette femme a le diable au corps, et que veut-elle donc? Quoi! un

refroidissement d'amour n'est pas assez puni par le sacrifice de la

moitié d'une grande fortune?

LE MAÎTRE.

Jacques, vous n'avez jamais été femme, encore moins honnête femme, et

vous jugez d'après votre caractère qui n'est pas celui de Mme de La

Pommeraye! Veux-tu que je te dise? J'ai bien peur que le mariage du

marquis des Arcis et d'une catin ne soit écrit là-haut.

JACQUES.

S'il est écrit là-haut, il se fera.

L'HÔTESSE.

Le marquis ne tarda pas à reparaître chez Mme de La Pommeraye. «Eh bien,

lui dit-elle, vos nouvelles offres?

LE MARQUIS.

Faites et rejetées. J'en suis désespéré. Je voudrais arracher cette

malheureuse passion de mon cœur; je voudrais m'arracher le cœur, et je

ne saurais. Marquise, regardez-moi; ne trouvez-vous pas qu'il y a entre

cette jeune fille et moi quelques traits de ressemblance?

MADAME DE LA POMMERAYE.

Je ne vous en avais rien dit; mais je m'en étais aperçue. Il ne s'agit

pas de cela: que résolvez-vous?

LE MARQUIS.

Je ne puis me résoudre à rien. Il me prend des envies de me jeter dans

une chaise de poste, et de courir tant que terre me portera; un moment

après la force m'abandonne; je suis comme anéanti, ma tête s'embarrasse:

je deviens stupide, et ne sais que devenir.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Je ne vous conseille pas de voyager; ce n'est pas la peine d'aller

jusqu'à Villejuif pour revenir.»

Le lendemain, le marquis écrivit à la marquise qu'il partait pour sa

campagne; qu'il y resterait tant qu'il pourrait, et qu'il la suppliait

de le servir auprès de ses amies, si l'occasion s'en présentait; son

absence fut courte: il revint avec la résolution d'épouser.

JACQUES.

Ce pauvre marquis me fait pitié.

LE MAÎTRE.

Pas trop à moi.

L'HÔTESSE.

Il descendit à la porte de Mme de La Pommeraye. Elle était sortie. En

rentrant elle trouva le marquis étendu dans un fauteuil, les yeux

fermés, et absorbé dans la plus profonde rêverie. Ah! marquis, vous

voilà? la campagne n'a pas eu de longs charmes pour vous.

--Non, lui répondit-il, je ne suis bien nulle part, et j'arrive

déterminé à la plus haute sottise qu'un homme de mon état, de mon âge et

de mon caractère puisse faire. Mais il vaut mieux épouser que de

souffrir. J'épouse.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Marquis, l'affaire est grave, et demande de la réflexion.

LE MARQUIS.

Je n'en ai fait qu'une, mais elle est solide: c'est que je ne puis

jamais être plus malheureux que je le suis.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Vous pourriez vous tromper.

JACQUES.

La traîtresse!

LE MARQUIS.

Voici donc enfin, mon amie, une négociation dont je puis, ce me semble,

vous charger honnêtement. Voyez la mère et la fille; interrogez la mère,

sondez le cœur de la fille, et dites-leur mon dessein.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Tout doucement, marquis. J'ai cru les connaître assez pour ce que j'en

avais à faire; mais à présent qu'il s'agit du bonheur de mon ami, il me

permettra d'y regarder de plus près. Je m'informerai dans leur province,

et je vous promets de les suivre pas à pas pendant toute la durée de

leur séjour à Paris.

LE MARQUIS.

Ces précautions me semblent assez superflues. Des femmes dans la misère,

qui résistent aux appâts que je leur ai tendus, ne peuvent être que les

créatures les plus rares. Avec mes offres, je serais venu à bout d'une

duchesse. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas dit vous-même...

MADAME DE LA POMMERAYE.

Oui, j'ai dit tout ce qu'il vous plaira; mais avec tout cela permettez

que je me satisfasse.

JACQUES.

La chienne! la coquine! l'enragée! et pourquoi aussi s'attacher à une

pareille femme?

LE MAÎTRE.

Et pourquoi aussi la séduire et s'en détacher?

L'HÔTESSE.

Pourquoi cesser de l'aimer sans rime ni raison?

JACQUES, montrant le ciel du doigt.

Ah! mon maître!

LE MARQUIS.

Pourquoi, marquise, ne vous mariez-vous pas aussi?

MADAME DE LA POMMERAYE.

À qui, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Au petit comte; il a de l'esprit, de la naissance, de la fortune.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Et qui est-ce qui me répondra de sa fidélité? C'est vous peut-être!

LE MARQUIS.

Non; mais il me semble qu'on se passe aisément de la fidélité d'un mari.

MADAME DE LA POMMERAYE.

D'accord; mais je serais peut-être assez bizarre pour m'en offenser; et

je suis vindicative.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous vous vengeriez, cela s'en va sans dire. C'est que nous

prendrions un hôtel commun, et que nous formerions tous quatre la plus

agréable société.

MADAME DE LA POMMERAYE.

Tout cela est fort beau; mais je ne me marie pas. Le seul homme que

j'aurais peut-être été tentée d'épouser...

LE MARQUIS.

C'est moi?

MADAME DE LA POMMERAYE.

Je puis vous l'avouer à présent sans conséquence.

LE MARQUIS.

Et pourquoi ne me l'avoir pas dit?

MADAME DE LA POMMERAYE.

Par l'événement, j'ai bien fait. Celle que vous allez avoir vous

convient de tout point mieux que moi.

L'HÔTESSE.

Mme de La Pommeraye mit à ses informations toute l'exactitude et la

célérité qu'elle voulut. Elle produisit au marquis les attestations les

plus flatteuses; il y en avait de Paris, il y en avait de la province.

Elle exigea du marquis encore une quinzaine, afin qu'il s'examinât

derechef. Cette quinzaine lui parut éternelle; enfin la marquise fut

obligée de céder à son impatience et à ses prières. La première entrevue

se fait chez ses amies; on y convient de tout, les bans se publient; le

contrat se passe; le marquis fait présent à Mme de La Pommeraye d'un

superbe diamant, et le mariage est consommé.

JACQUES.

Quelle trame et quelle vengeance!

LE MAÎTRE.

Elle est incompréhensible.

JACQUES.

Délivrez-moi du souci de la première nuit des noces, et jusqu'à présent

je n'y vois pas un grand mal.

LE MAÎTRE.

Tais-toi, nigaud.

L'HÔTESSE.

La nuit des noces se passa fort bien.

JACQUES.

Je croyais...

L'HÔTESSE.

Croyez à ce que votre maître vient de vous dire... Et en parlant ainsi

elle souriait, et en souriant, elle passait sa main sur le visage de

Jacques, et lui serrait le nez... Mais ce fut le lendemain...

JACQUES.

Le lendemain, ne fut-ce pas comme la veille?

L'HÔTESSE.

Pas tout à fait. Le lendemain, Mme de La Pommeraye écrivit au marquis un

billet qui l'invitait à se rendre chez elle au plus tôt, pour affaire

importante. Le marquis ne se fit pas attendre.

On le reçut avec un visage où l'indignation se peignait dans toute sa

force; le discours qu'on lui tint ne fut pas long; le voici: «Marquis,

lui dit-elle, apprenez à me connaître. Si les autres femmes s'estimaient

assez pour éprouver mon ressentiment, vos semblables seraient moins

communs. Vous aviez acquis une honnête femme que vous n'avez pas su

conserver; cette femme, c'est moi; elle s'est vengée en vous en faisant

épouser une digne de vous. Sortez de chez moi, et allez-vous-en rue

Traversière, à l'hôtel de Hambourg, où l'on vous apprendra le sale

métier que votre femme et votre belle-mère ont exercé pendant dix ans,

sous le nom de d'Aisnon.»

La surprise et la consternation de ce pauvre marquis ne peuvent se

rendre. Il ne savait qu'en penser; mais son incertitude ne dura que le

temps d'aller d'un bout de la ville à l'autre. Il ne rentra point chez

lui de tout le jour; il erra dans les rues. Sa belle-mère et sa femme

eurent quelque soupçon de ce qui s'était passé. Au premier coup de

marteau, la belle-mère se sauva dans son appartement, et s'y enferma à

la clef; sa femme l'attendit seule. À l'approche de son époux elle lut

sur son visage la fureur qui le possédait. Elle se jeta à ses pieds, la

face collée contre le parquet, sans mot dire. «Retirez-vous, lui dit-il,

infâme! loin de moi...» Elle voulut se relever; mais elle retomba sur

son visage, les bras étendus à terre entre les pieds du marquis.

«Monsieur, lui dit-elle, foulez-moi aux pieds, écrasez-moi, car je l'ai

mérité; faites de moi tout ce qu'il vous plaira; mais épargnez ma

mère...

--Retirez-vous, reprit le marquis; retirez-vous! c'est assez de

l'infamie dont vous m'avez couvert; épargnez-moi un crime...»

La pauvre créature resta dans l'attitude où elle était, et ne lui

répondit rien. Le marquis était assis dans un fauteuil, la tête

enveloppée de ses bras, et le corps à demi penché sur les pieds de son

lit, hurlant par intervalles, sans la regarder: «Retirez-vous!...» Le

silence et l'immobilité de la malheureuse le surprirent; il lui répéta

d'une voix plus forte encore: «Qu'on se retire; est-ce que vous ne

m'entendez pas?...» Ensuite il se baissa, la poussa durement, et

reconnaissant qu'elle était sans sentiment et presque sans vie, il la

prit par le milieu du corps, l'étendit sur un canapé, attacha un moment

sur elle des regards où se peignaient alternativement la commisération

et le courroux. Il sonna: des valets entrèrent; on appela ses femmes, à

qui il dit: «Prenez votre maîtresse qui se trouve mal; portez-la dans

son appartement, et secourez-la...» Peu d'instants après il envoya

secrètement savoir de ses nouvelles. On lui dit qu'elle était revenue de

son premier évanouissement; mais que, les défaillances se succédant

rapidement, elles étaient si fréquentes et si longues qu'on ne pouvait

lui répondre de rien. Une ou deux heures après il renvoya secrètement

savoir son état. On lui dit qu'elle suffoquait, et qu'il lui était

survenu une espèce de hoquet qui se faisait entendre jusque dans les

cours. À la troisième fois, c'était sur le matin, on lui rapporta

qu'elle avait beaucoup pleuré, que le hoquet s'était calmé, et qu'elle

paraissait s'assoupir.

Le jour suivant, le marquis fit mettre ses chevaux à sa chaise, et

disparut pendant quinze jours, sans qu'on sût ce qu'il était devenu.

Cependant, avant de s'éloigner, il avait pourvu à tout ce qui était

nécessaire à la mère et à la fille, avec ordre d'obéir à madame comme à

lui-même.

Pendant cet intervalle, ces deux femmes restèrent l'une en présence de

l'autre, sans presque se parler, la fille sanglotant, poussant

quelquefois des cris, s'arrachant les cheveux, se tordant les bras, sans

que sa mère osât s'approcher d'elle et la consoler. L'une montrait la

figure du désespoir, l'autre la figure de l'endurcissement. La fille

vingt fois dit à sa mère: «Maman, sortons d'ici; sauvons-nous.» Autant

de fois la mère s'y opposa, et lui répondit: «Non, ma fille, il faut

rester; il faut voir ce que cela deviendra: cet homme ne nous tuera

pas...» «Eh! plût à Dieu, lui répondait sa fille, qu'il l'eût déjà

fait!...» Sa mère lui répliquait: «Vous feriez mieux de vous taire, que

de parler comme une sotte.»

À son retour, le marquis s'enferma dans son cabinet, et écrivit deux

lettres, l'une à sa femme, l'autre à sa belle-mère. Celle-ci partit dans

la même journée, et se rendit au couvent des Carmélites de la ville

prochaine, où elle est morte il y a quelques jours. Sa fille s'habilla,

et se traîna dans l'appartement de son mari où il lui avait apparemment

enjoint de venir. Dès la porte, elle se jeta à genoux. «Levez-vous,» lui

dit le marquis...

Au lieu de se lever, elle s'avança vers lui sur ses genoux; elle

tremblait de tous ses membres: elle était échevelée; elle avait le corps

un peu penché, les bras portés de son côté, la tête relevée, le regard

attaché sur ses yeux, et le visage inondé de pleurs. «Il me semble,» lui

dit-elle, un sanglot séparant chacun de ses mots, «que votre cœur

justement irrité s'est radouci, et que peut-être avec le temps

j'obtiendrai miséricorde. Monsieur, de grâce, ne vous hâtez pas de me

pardonner. Tant de filles honnêtes sont devenues de malhonnêtes femmes,

que peut-être serai-je un exemple contraire. Je ne suis pas encore digne

que vous vous rapprochiez de moi; attendez, laissez-moi seulement

l'espoir du pardon. Tenez-moi loin de vous; vous verrez ma conduite;

vous la jugerez: trop heureuse mille fois, trop heureuse si vous daignez

quelquefois m'appeler! Marquez-moi le recoin obscur de votre maison où

vous permettez que j'habite; j'y resterai sans murmure. Ah! si je

pouvais m'arracher le nom et le titre qu'on m'a fait usurper, et mourir

après, à l'instant vous seriez satisfait! Je me suis laissée conduire

par faiblesse, par séduction, par autorité, par menaces, à une action

infâme; mais ne croyez pas, monsieur, que je sois méchante: je ne le

suis pas, puisque je n'ai pas balancé à paraître devant vous quand vous

m'avez appelée, et que j'ose à présent lever les yeux sur vous et vous

parler. Ah! si vous pouviez lire au fond de mon cœur, et voir combien

mes fautes passées sont loin de moi; combien les mœurs de mes pareilles

me sont étrangères! La corruption s'est posée sur moi; mais elle ne s'y

est point attachée. Je me connais, et une justice que je me rends, c'est

que par mes goûts, par mes sentiments, par mon caractère, j'étais née

digne de l'honneur de vous appartenir. Ah! s'il m'eût été libre de vous

voir, il n'y avait qu'un mot à dire, et je crois que j'en aurais eu le

courage. Monsieur, disposez de moi comme il vous plaira; faites entrer

vos gens; qu'ils me dépouillent, qu'ils me jettent la nuit dans la rue:

je souscris à tout. Quel que soit le sort que vous me préparez, je m'y

soumets: le fond d'une campagne, l'obscurité d'un cloître peut me

dérober pour jamais à vos yeux: parlez, et j'y vais. Votre bonheur

n'est point perdu sans ressource, et vous pouvez m'oublier...

--Levez-vous, lui dit doucement le marquis; je vous ai pardonné: au

moment même de l'injure j'ai respecté ma femme en vous; il n'est pas

sorti de ma bouche une parole qui l'ait humiliée, ou du moins je m'en

repens, et je proteste qu'elle n'en entendra plus aucune qui l'humilie,

si elle se souvient qu'on ne peut rendre son époux malheureux sans le

devenir. Soyez honnête, soyez heureuse, et faites que je le sois.

Levez-vous, je vous en prie, ma femme, levez-vous et embrassez-moi;

madame la marquise, levez-vous, vous n'êtes pas à votre place; madame

des Arcis, levez-vous...»

Pendant qu'il parlait ainsi, elle était restée le visage caché dans ses

mains, et la tête appuyée sur les genoux du marquis; mais au mot de ma

femme, au mot de madame des Arcis, elle se leva brusquement, et se

précipita sur le marquis, elle le tenait embrassé, à moitié suffoquée

par la douleur et par la joie; puis elle se séparait de lui, se jetait à

terre, et lui baisait les pieds.

«Ah! lui disait le marquis, je vous ai pardonné; je vous l'ai dit; et je

vois que vous n'en croyez rien.

--Il faut, lui répondait-elle, que cela soit, et que je ne le croie

jamais.»

Le marquis ajoutait: «En vérité je crois que je ne me repens de rien; et

que cette Pommeraye, au lieu de se venger, m'aura rendu un grand

service. Ma femme, allez vous habiller, tandis qu'on s'occupera à faire

vos malles. Nous partons pour ma terre, où nous resterons jusqu'à ce que

nous puissions reparaître ici sans conséquence pour vous et pour moi...»

Ils passèrent presque trois ans de suite absents de la capitale.

JACQUES.

Et je gagerais bien que ces trois ans s'écoulèrent comme un jour, et que

le marquis des Arcis fut un des meilleurs maris et eut une des

meilleures femmes qu'il y eût au monde.

LE MAÎTRE.

Je serais de moitié; mais en vérité je ne sais pourquoi, car je n'ai

point été satisfait de cette fille pendant tout le cours des menées de

la dame de La Pommeraye et de sa mère. Pas un instant de crainte, pas

le moindre signe d'incertitude, pas un remords; je l'ai vue se prêter,

sans aucune répugnance, à cette longue horreur. Tout ce qu'on a voulu

d'elle, elle n'a jamais hésité de le faire; elle va à confesse; elle

communie; elle joue la religion et ses ministres. Elle m'a semblé aussi

fausse, aussi méprisable, aussi méchante que les deux autres... Notre

hôtesse, vous narrez assez bien; mais vous n'êtes pas encore profonde

dans l'art dramatique. Si vous vouliez que cette jeune fille intéressât,

il fallait lui donner de la franchise, et nous la montrer victime

innocente et forcée de sa mère et de La Pommeraye, il fallait que les

traitements les plus cruels l'entraînassent, malgré qu'elle en eût, à

concourir à une suite de forfaits continus pendant une année; il fallait

préparer ainsi le raccommodement de cette femme avec son mari. Quand on

introduit un personnage sur la scène, il faut que son rôle soit un: or

je vous demanderai, notre charmante hôtesse, si la fille qui complote

avec deux scélérates est bien la femme suppliante que nous avons vue aux

pieds de son mari? Vous avez péché contre les règles d'Aristote,

d'Horace, de Vida et de Le Bossu[42].

[42] Le Bossu, auteur d'un \_Traité du Poëme épique\_, tient ici le rang

auquel un goût éclairé a élevé Boileau. Les quatre poétiques sont

d'Aristote, Horace, Vida et Despréaux; l'abbé Batteux en a donné en 1771

une édition en 2 vol. in-8º. (BR.)

L'HÔTESSE.

Je ne connais ni bossu ni droit: je vous ai dit la chose comme elle

s'est passée, sans en rien omettre, sans y rien ajouter. Et qui sait ce

qui se passait au fond du cœur de cette jeune fille, et si, dans les

moments où elle nous paraissait agir le plus lestement, elle n'était pas

secrètement dévorée de chagrin?

JACQUES.

Notre hôtesse, pour cette fois, il faut que je sois de l'avis de mon

maître qui me le pardonnera, car cela m'arrive si rarement; de son

Bossu, que je ne connais point; et de ces autres messieurs qu'il a

cités, et que je ne connais pas davantage. Si Mlle Duquênoi, ci-devant

la d'Aisnon, avait été une jolie enfant, il y aurait paru.

L'HÔTESSE.

Jolie enfant ou non, tant y a que c'est une excellente femme; que son

mari est avec elle content comme un roi, et qu'il ne la troquerait pas

contre une autre.

LE MAÎTRE.

Je l'en félicite: il a été plus heureux que sage.

L'HÔTESSE.

Et moi, je vous souhaite une bonne nuit. Il est tard, et il faut que je

sois la dernière couchée et la première levée. Quel maudit métier!

Bonsoir, messieurs, bonsoir. Je vous avais promis, je ne sais plus à

propos de quoi, l'histoire d'un mariage saugrenu: et je crois vous avoir

tenu parole. Monsieur Jacques, je crois que vous n'aurez pas de peine à

vous endormir; car vos yeux sont plus d'à demi fermés. Bonsoir, monsieur

Jacques.

LE MAÎTRE.

Eh bien, notre hôtesse, il n'y a donc pas moyen de savoir vos aventures?

L'HÔTESSE.

Non.

JACQUES.

Vous avez un furieux goût pour les contes!

LE MAÎTRE.

Il est vrai; ils m'instruisent et m'amusent. Un bon conteur est un homme

rare.

JACQUES.

Et voilà tout juste pourquoi je n'aime pas les contes, à moins que je ne

les fasse.

LE MAÎTRE.

Tu aimes mieux parler mal que te taire.

JACQUES.

Il est vrai.

LE MAÎTRE.

Et moi, j'aime mieux entendre mal parler que de ne rien entendre.

JACQUES.

Cela nous met tous deux fort à notre aise.

Je ne sais où l'hôtesse, Jacques et son maître avaient mis leur esprit,

pour n'avoir pas trouvé une seule des choses qu'il y avait à dire en

faveur de Mlle Duquênoi. Est-ce que cette fille comprit rien aux

artifices de la dame de La Pommeraye, avant le dénoûment? Est-ce qu'elle

n'aurait pas mieux aimé accepter les offres que la main du marquis, et

l'avoir pour amant que pour époux? Est-ce qu'elle n'était pas

continuellement sous les menaces et le despotisme de la marquise?

Peut-on la blâmer de son horrible aversion pour un état infâme? et si

l'on prend le parti de l'en estimer davantage, peut-on exiger d'elle

bien de la délicatesse, bien du scrupule dans le choix des moyens de

s'en tirer?

Et vous croyez, lecteur, que l'apologie de Mme de La Pommeraye est plus

difficile à faire? Il vous aurait été peut-être plus agréable d'entendre

là-dessus Jacques et son maître; mais ils avaient à parler de tant

d'autres choses plus intéressantes, qu'ils auraient vraisemblablement

négligé celle-ci. Permettez donc que je m'en occupe un moment.

Vous entrez en fureur au nom de Mme de La Pommeraye, et vous vous

écriez: «Ah! la femme horrible! ah! l'hypocrite! ah! la scélérate!...»

Point d'exclamation, point de courroux, point de partialité: raisonnons.

Il se fait tous les jours des actions plus noires, sans aucun génie.

Vous pouvez haïr; vous pouvez redouter Mme de La Pommeraye: mais vous ne

la mépriserez pas. Sa vengeance est atroce; mais elle n'est souillée

d'aucun motif d'intérêt. On ne vous a pas dit qu'elle avait jeté au nez

du marquis le beau diamant dont il lui avait fait présent; mais elle le

fit: je le sais par les voies les plus sûres. Il ne s'agit ni

d'augmenter sa fortune, ni d'acquérir quelques titres d'honneur. Quoi!

si cette femme en avait fait autant, pour obtenir à un mari la

récompense de ses services; si elle s'était prostituée à un ministre ou

même à un premier commis, pour un cordon ou pour une colonelle; au

dépositaire de la feuille des Bénéfices, pour une riche abbaye, cela

vous paraîtrait tout simple, l'usage serait pour vous: et lorsqu'elle se

venge d'une perfidie, vous vous révoltez contre elle au lieu de voir que

son ressentiment ne vous indigne que parce que vous êtes incapable d'en

éprouver un aussi profond, ou que vous ne faites presque aucun cas de la

vertu des femmes. Avez-vous un peu réfléchi sur les sacrifices que Mme

de La Pommeraye avait faits au marquis? Je ne vous dirai pas que sa

bourse lui avait été ouverte en toute occasion, et que pendant plusieurs

années il n'avait eu d'autre maison, d'autre table que la sienne: cela

vous ferait hocher de la tête; mais elle s'était assujettie à toutes ses

fantaisies, à tous ses goûts; pour lui plaire elle avait renversé le

plan de sa vie. Elle jouissait de la plus haute considération dans le

monde, par la pureté de ses mœurs: et elle s'était rabaissée sur la

ligne commune. On dit d'elle, lorsqu'elle eut agréé l'hommage du marquis

des Arcis: Enfin cette merveilleuse Mme de La Pommeraye s'est donc faite

comme une d'entre nous... Elle avait remarqué autour d'elle les souris

ironiques; elle avait entendu les plaisanteries, et souvent elle en

avait rougi et baissé les yeux; elle avait avalé tout le calice de

l'amertume préparé aux femmes dont la conduite réglée a fait trop

longtemps la satire des mauvaises mœurs de celles qui les entourent;

elle avait supporté tout l'éclat scandaleux par lequel on se venge des

imprudentes[43] bégueules qui affichent de l'honnêteté. Elle était

vaine; et elle serait morte de douleur plutôt que de promener dans le

monde, après la honte de la vertu abandonnée, le ridicule d'une

délaissée. Elle touchait au moment où la perte d'un amant ne se répare

plus. Tel était son caractère, que cet événement la condamnait à l'ennui

et à la solitude. Un homme en poignarde un autre pour un geste, pour un

démenti; et il ne sera pas permis à une honnête femme perdue,

déshonorée, trahie, de jeter le traître entre les bras d'une courtisane?

Ah! lecteur, vous êtes bien léger dans vos éloges, et bien sévère dans

votre blâme. Mais, me direz-vous, c'est plus encore la manière que la

chose que je reproche à la marquise. Je ne me fais pas à un ressentiment

d'une si longue tenue; à un tissu de fourberies, de mensonges, qui dure

près d'un an. Ni moi non plus, ni Jacques, ni son maître, ni l'hôtesse.

Mais vous pardonnez tout à un premier mouvement; et je vous dirai que,

si le premier mouvement des autres est court, celui de Mme de La

Pommeraye et des femmes de son caractère est long. Leur âme reste

quelquefois toute leur vie comme au premier moment de l'injure; et quel

inconvénient, quelle injustice y a-t-il à cela? Je n'y vois que des

trahisons moins communes; et j'approuverais fort une loi qui

condamnerait aux courtisanes celui qui aurait séduit et abandonné une

honnête femme: l'homme commun aux femmes communes.

[43] L'édition Brière met \_impudentes\_, en faisant remarquer qu'on lit

\_imprudentes\_ dans toutes les éditions. La copie que nous avons suivie

porte bien \_imprudentes\_. Et il nous semble très-naturel de lire ainsi.

Le monde n'a pas à se venger des bégueules, impudentes ou non, mais de

celles qui sont assez \_imprudentes\_ pour donner prise à la revanche.

Tandis que je disserte, le maître de Jacques ronfle comme s'il m'avait

écouté; et Jacques, à qui les muscles des jambes refusaient le service,

rôde dans la chambre, en chemise et pieds nus, culbute tout ce qu'il

rencontre et réveille son maître qui lui dit d'entre ses rideaux:

«Jacques, tu es ivre.

--Ou peu s'en faut.

--À quelle heure as-tu résolu de te coucher?

--Tout à l'heure, monsieur; c'est qu'il y a... c'est qu'il y a...

--Qu'est-ce qu'il y a?

--Dans cette bouteille un reste qui s'éventerait. J'ai en horreur les

bouteilles en vidange; cela me reviendrait en tête, quand je serais

couché; et il n'en faudrait pas davantage pour m'empêcher de fermer

l'œil. Notre hôtesse est, par ma foi, une excellente femme, et son vin

de Champagne un excellent vin; ce serait dommage de le laisser

éventer... Le voilà bientôt à couvert... et il ne s'éventera plus...»

Et tout en balbutiant, Jacques, en chemise et pieds nus, avait sablé

deux ou trois rasades sans ponctuation, comme il s'exprimait,

c'est-à-dire de la bouteille au verre, du verre à la bouche. Il y a deux

versions sur ce qui suivit après qu'il eut éteint les lumières. Les uns

prétendent qu'il se mit à tâtonner le long des murs sans pouvoir

retrouver son lit, et qu'il disait: «Ma foi, il n'y est plus, ou, s'il y

est, il est écrit là-haut que je ne le retrouverai pas; dans l'un et

l'autre cas, il faut s'en passer;» et qu'il prit le parti de s'étendre

sur des chaises. D'autres, qu'il était écrit là-haut qu'il

s'embarrasserait les pieds dans les chaises, qu'il tomberait sur le

carreau et qu'il y resterait. De ces deux versions, demain,

après-demain, vous choisirez, à tête reposée, celle qui vous conviendra

le mieux.

Nos deux voyageurs, qui s'étaient couchés tard et la tête un peu chaude

de vin, dormirent la grasse matinée; Jacques à terre ou sur des

chaises, selon la version que vous aurez préférée; son maître plus à son

aise dans son lit. L'hôtesse monta et leur annonça que la journée ne

serait pas belle; mais que, quand le temps leur permettrait de continuer

leur route, ils risqueraient leur vie ou seraient arrêtés par le

gonflement des eaux du ruisseau qu'ils auraient à traverser; et que

plusieurs hommes de cheval, qui n'avaient pas voulu l'en croire, avaient

été forcés de rebrousser chemin. Le maître dit à Jacques: «Jacques, que

ferons-nous?» Jacques répondit: «Nous déjeunerons d'abord avec notre

hôtesse: ce qui nous avisera.» L'hôtesse jura que c'était sagement

pensé. On servit à déjeuner. L'hôtesse ne demandait pas mieux que d'être

gaie; le maître de Jacques s'y serait prêté; mais Jacques commençait à

souffrir; il mangea de mauvaise grâce, il but peu, il se tut. Ce dernier

symptôme était surtout fâcheux: c'était la suite de la mauvaise nuit

qu'il avait passée et du mauvais lit qu'il avait eu. Il se plaignait de

douleurs dans les membres; sa voix rauque annonçait un mal de gorge. Son

maître lui conseilla de se coucher: il n'en voulut rien faire. L'hôtesse

lui proposait une soupe à l'oignon. Il demanda qu'on fît du feu dans la

chambre, car il ressentait du frisson; qu'on lui préparât de la tisane

et qu'on lui apportât une bouteille de vin blanc: ce qui fut exécuté

sur-le-champ. Voilà l'hôtesse partie et Jacques en tête-à-tête avec son

maître. Celui-ci allait à la fenêtre, disait: «Quel diable de temps!»

regardait à sa montre (car c'était la seule en qui il eût confiance)

quelle heure il était, prenait sa prise de tabac, recommençait la même

chose d'heure en heure, s'écriant à chaque fois: «Quel diable de temps!»

se tournant vers Jacques et ajoutant: «La belle occasion pour reprendre

et achever l'histoire de tes amours! mais on parle mal d'amour et

d'autre chose quand on souffre. Vois, tâte-toi, si tu peux continuer,

continue; sinon, bois ta tisane et dors.»

Jacques prétendit que le silence lui était malsain; qu'il était un

animal jaseur; et que le principal avantage de sa condition, celui qui

le touchait le plus, c'était la liberté de se dédommager des douze

années de bâillon qu'il avait passées chez son grand-père, à qui Dieu

fasse miséricorde.

LE MAÎTRE.

Parle donc, puisque cela nous fait plaisir à tous deux. Tu en étais à

je ne sais quelle proposition malhonnête de la femme du chirurgien; il

s'agissait, je crois, d'expulser celui qui servait au château et d'y

installer son mari.

JACQUES.

M'y voilà; mais un moment, s'il vous plaît. Humectons.

Jacques remplit un grand gobelet de tisane, y versa un peu de vin blanc

et l'avala. C'était une recette qu'il tenait de son capitaine et que M.

Tissot, qui la tenait de Jacques, recommande dans son traité des

maladies populaires[44]. Le vin blanc, disaient Jacques et M. Tissot,

fait pisser, est diurétique, corrige la fadeur de la tisane et soutient

le ton de l'estomac et des intestins. Son verre de tisane bu, Jacques

continua:

Me voilà sorti de la maison du chirurgien, monté dans la voiture, arrivé

au château et entouré de tous ceux qui l'habitaient.

[44] Tissot, médecin suisse, né en 1727, mourut à Lausanne le 15 juin

1797. Le livre auquel Diderot fait allusion est l'\_Avis au peuple sur sa

santé\_ (1761), qui a eu de nombreuses éditions.

LE MAÎTRE.

Est-ce que tu y étais connu?

JACQUES.

Assurément! Vous rappelleriez-vous une certaine femme à la cruche

d'huile?

LE MAÎTRE.

Fort bien!

JACQUES.

Cette femme était la commissionnaire de l'intendant et des domestiques.

Jeanne avait prôné dans le château l'acte de commisération que j'avais

exercé envers elle; ma bonne œuvre était parvenue aux oreilles du

maître: on ne lui avait pas laissé ignorer les coups de pied et de poing

dont elle avait été récompensée la nuit sur le grand chemin. Il avait

ordonné qu'on me découvrît et qu'on me transportât chez lui. M'y voilà.

On me regarde; on m'interroge, on m'admire. Jeanne m'embrassait et me

remerciait. «Qu'on le loge commodément, disait le maître à ses gens, et

qu'on ne le laisse manquer de rien;» au chirurgien de la maison: «Vous

le visiterez assidûment...» Tout fut exécuté de point en point. Eh bien!

mon maître, qui sait ce qui est écrit là-haut? Qu'on dise à présent que

c'est bien ou mal fait de donner son argent; que c'est un malheur d'être

assommé... Sans ces deux événements, M. Desglands n'aurait jamais

entendu parler de Jacques.

LE MAÎTRE.

M. Desglands, seigneur de Miremont! C'est au château de Miremont que tu

es? chez mon vieil ami, le père de M. Desforges, l'intendant de la

province?

JACQUES.

Tout juste. Et la jeune brune à la taille légère, aux yeux noirs...

LE MAÎTRE.

Est Denise, la fille de Jeanne?

JACQUES.

Elle-même.

LE MAÎTRE.

Tu as raison, c'est une des plus belles et des plus honnêtes créatures

qu'il y ait à vingt lieues à la ronde. Moi et la plupart de ceux qui

fréquentaient le château de Desglands avaient tout mis en œuvre

inutilement pour la séduire; et il n'y en avait pas un de nous qui n'eût

fait de grandes sottises pour elle, à condition d'en faire une petite

pour lui.

Jacques cessant ici de parler, son maître lui dit: À quoi penses-tu? Que

fais-tu?

JACQUES.

Je fais ma prière.

LE MAÎTRE.

Est-ce que tu pries?

JACQUES.

Quelquefois.

LE MAÎTRE.

Et que dis-tu?

JACQUES.

Je dis: «Toi qui as fait le grand rouleau, quel que tu sois, et dont le

doigt a tracé toute l'écriture qui est là-haut, tu as su de tous les

temps ce qu'il me fallait; que ta volonté soit faite. \_Amen\_.»

LE MAÎTRE.

Est-ce que tu ne ferais pas aussi bien de te taire?

JACQUES.

Peut-être que oui, peut-être que non. Je prie à tout hasard; et quoi

qu'il m'advînt, je ne m'en réjouirais ni m'en plaindrais, si je me

possédais; mais c'est que je suis inconséquent et violent, que j'oublie

mes principes ou les leçons de mon capitaine et que je ris et pleure

comme un sot.

LE MAÎTRE.

Est-ce que ton capitaine ne pleurait point, ne riait jamais?

JACQUES.

Rarement... Jeanne m'amena sa fille un matin; et s'adressant d'abord à

moi, elle me dit: «Monsieur, vous voilà dans un beau château, où vous

serez un peu mieux que chez votre chirurgien. Dans les commencements

surtout, oh! vous serez soigné à ravir; mais je connais les domestiques,

il y a assez longtemps que je le suis; peu à peu leur beau zèle se

ralentira. Les maîtres ne penseront plus à vous; et si votre maladie

dure, vous serez oublié, mais si parfaitement oublié, que s'il vous

prenait fantaisie de mourir de faim, cela vous réussirait...» Puis se

tournant vers sa fille: «Écoute, Denise, lui dit-elle, je veux que tu

visites cet honnête homme-là quatre fois par jour: le matin, à l'heure

du dîner, sur les cinq heures et à l'heure du souper. Je veux que tu lui

obéisses comme à moi. Voilà qui est dit, et n'y manque pas.»

LE MAÎTRE.

Sais-tu ce qui lui est arrivé à ce pauvre Desglands?

JACQUES.

Non, monsieur; mais si les souhaits que j'ai faits pour sa prospérité

n'ont pas été remplis, ce n'est pas faute d'avoir été sincères. C'est

lui qui me donna au commandeur de La Boulaye, qui périt en passant à

Malte; c'est le commandeur de La Boulaye qui me donna à son frère aîné

le capitaine, qui est peut-être mort à présent de la fistule; c'est ce

capitaine qui me donna à son frère le plus jeune, l'avocat général de

Toulouse, qui devint fou, et que la famille fit enfermer. C'est M.

Pascal, avocat général de Toulouse, qui me donna au comte de Tourville,

qui aima mieux laisser croître sa barbe sous un habit de capucin que

d'exposer sa vie; c'est le comte de Tourville qui me donna à la marquise

du Belloy, qui s'est sauvée à Londres avec un étranger; c'est la

marquise du Belloy qui me donna à un de ses cousins, qui s'est ruiné

avec les femmes et qui a passé aux îles; c'est ce cousin-là qui me

recommanda à un M. Hérissant, usurier de profession, qui faisait valoir

l'argent de M. de Rusai, docteur de Sorbonne, qui me fit entrer chez

Mlle Isselin, que vous entreteniez, et qui me plaça chez vous, à qui je

devrai un morceau de pain sur mes vieux jours, car vous me l'avez promis

si je vous restais attaché: et il n'y a pas d'apparence que nous nous

séparions. Jacques a été fait pour vous, et vous fûtes fait pour

Jacques.

LE MAÎTRE.

Mais, Jacques, tu as parcouru bien des maisons en assez peu de temps.

JACQUES.

Il est vrai; on m'a renvoyé quelquefois.

LE MAÎTRE.

Pourquoi?

JACQUES.

C'est que je suis né bavard, et que tous ces gens-là voulaient qu'on se

tût. Ce n'était pas comme vous, qui me remercieriez demain si je me

taisais. J'avais tout juste le vice qui vous convenait. Mais qu'est-ce

donc qui est arrivé à M. Desglands? dites-moi cela, tandis que je

m'apprêterai un coup de tisane.

LE MAÎTRE.

Tu as demeuré dans son château et tu n'as jamais entendu parler de son

emplâtre?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Cette aventure-là sera pour la route; l'autre est courte. Il avait fait

sa fortune au jeu. Il s'attacha à une femme que tu auras pu voir dans

son château, femme d'esprit, mais sérieuse, taciturne, originale et

dure. Cette femme lui dit un jour: «Ou vous m'aimez mieux que le jeu, et

en ce cas donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne jouerez jamais;

ou vous aimez mieux le jeu que moi, et en ce cas ne me parlez plus de

votre passion, et jouez tant qu'il vous plaira...» Desglands donna sa

parole d'honneur qu'il ne jouerait plus.--Ni gros ni petit jeu?--Ni gros

ni petit jeu. Il y avait environ dix ans qu'ils vivaient ensemble dans

le château que tu connais, lorsque Desglands, appelé à la ville par une

affaire d'intérêt, eut le malheur de rencontrer chez son notaire une de

ses anciennes connaissances de brelan, qui l'entraîna à dîner dans un

tripot, où il perdit en une seule séance tout ce qu'il possédait. Sa

maîtresse fut inflexible; elle était riche; elle fit à Desglands une

pension modique et se sépara de lui pour toujours.

JACQUES.

J'en suis fâché, c'était un galant homme.

LE MAÎTRE.

[Comment va la gorge?

JACQUES.

Mal.

LE MAÎTRE.

C'est que tu parles trop, et que tu ne bois pas assez.

JACQUES.

C'est que je n'aime pas la tisane, et que j'aime à parler[45].]

[45] Le passage renfermé entre deux crochets ne se trouve pas dans

l'édition originale. (BR.)--Il manque en effet à la copie et il nous

paraît d'ailleurs assez peu motivé.

LE MAÎTRE.

Eh bien! Jacques, te voilà chez Desglands, près de Denise, et Denise

autorisée par sa mère à te faire au moins quatre visites par jour. La

coquine! préférer un Jacques!

JACQUES.

Un Jacques! un Jacques, monsieur, est un homme comme un autre.

LE MAÎTRE.

Jacques, tu te trompes, un Jacques n'est point un homme comme un autre.

JACQUES.

C'est quelquefois mieux qu'un autre.

LE MAÎTRE.

Jacques, vous vous oubliez. Reprenez l'histoire de vos amours, et

souvenez-vous que vous n'êtes et que vous ne serez jamais qu'un

Jacques.

JACQUES.

Si, dans la chaumière où nous trouvâmes les coquins, Jacques n'avait pas

valu un peu mieux que son maître...

LE MAÎTRE.

Jacques, vous êtes un insolent: vous abusez de ma bonté. Si j'ai fait la

sottise de vous tirer de votre place, je saurai bien vous y remettre.

Jacques, prenez votre bouteille et votre coquemar, et descendez là-bas.

JACQUES.

Cela vous plaît à dire, monsieur; je me trouve bien ici, et je ne

descendrai pas là-bas.

LE MAÎTRE.

Je te dis que tu descendras.

JACQUES.

Je suis sûr que vous ne dites pas vrai. Comment, monsieur, après m'avoir

accoutumé pendant dix ans à vivre de pair à compagnon...

LE MAÎTRE.

Il me plaît que cela cesse.

JACQUES.

Après avoir souffert toutes mes impertinences...

LE MAÎTRE.

Je n'en veux plus souffrir.

JACQUES.

Après m'avoir fait asseoir à table à côté de vous, m'avoir appelé votre

ami...

LE MAÎTRE.

Vous ne savez pas ce que c'est que le nom d'ami donné par un supérieur à

son subalterne.

JACQUES.

Quand on sait que tous vos ordres ne sont que des clous à soufflet,

s'ils n'ont été ratifiés par Jacques; après avoir si bien accolé votre

nom au mien, que l'un ne va jamais sans l'autre, et que tout le monde

dit Jacques et son maître; tout à coup il vous plaira de les séparer!

Non, monsieur, cela ne sera pas. Il est écrit là-haut que tant que

Jacques vivra, que tant que son maître vivra, et même après qu'ils

seront morts tous deux, on dira Jacques et son maître.

LE MAÎTRE.

Et je dis, Jacques, que vous descendrez, et que vous descendrez

sur-le-champ, parce que je vous l'ordonne.

JACQUES.

Monsieur, commandez-moi toute autre chose, si vous voulez que je vous

obéisse.

Ici le maître de Jacques se leva, le prit à la boutonnière, et lui dit

gravement:

«Descendez.»

Jacques lui répondit froidement:

«Je ne descends pas.»

Le maître le secouant fortement, lui dit:

«Descendez, maroufle! obéissez-moi.»

Jacques lui répliqua froidement encore:

«Maroufle, tant qu'il vous plaira; mais le maroufle ne descendra pas.

Tenez, monsieur, ce que j'ai à la tête, comme on dit, je ne l'ai pas au

talon. Vous vous échauffez inutilement, Jacques restera où il est, et ne

descendra pas.»

Et puis Jacques et son maître, après s'être modérés jusqu'à ce moment,

s'échappent tous les deux à la fois, et se mettent à crier à tue-tête:

«Tu descendras.

--Je ne descendrai pas.

--Tu descendras.

--Je ne descendrai pas.»

À ce bruit, l'hôtesse monta, et s'informa de ce que c'était; mais ce ne

fut pas dans le premier instant qu'on lui répondit; on continua à crier:

«Tu descendras. Je ne descendrai pas.» Ensuite le maître, le cœur gros,

se promenant dans la chambre, disait en grommelant: «A-t-on jamais rien

vu de pareil?» L'hôtesse ébahie et debout: «Eh bien! messieurs, de quoi

s'agit-il?»

Jacques, sans s'émouvoir, à l'hôtesse: C'est mon maître à qui la tête

tourne; il est fou.

LE MAÎTRE.

C'est bête que tu veux dire.

JACQUES.

Tout comme il vous plaira.

LE MAÎTRE, à l'hôtesse.

L'avez-vous entendu?

L'HÔTESSE.

Il a tort; mais la paix, la paix; parlez l'un ou l'autre, et que je

sache ce dont il s'agit.

LE MAÎTRE, à Jacques.

Parle, maroufle.

JACQUES, à son maître.

Parlez vous-même.

L'HÔTESSE, à Jacques.

Allons, monsieur Jacques, parlez, votre maître vous l'ordonne; après

tout, un maître est un maître...

Jacques expliqua la chose à l'hôtesse. L'hôtesse, après avoir entendu,

leur dit: Messieurs, voulez-vous m'accepter pour arbitre?

JACQUES ET SON MAÎTRE, tous les deux à la fois.

Très-volontiers, très-volontiers, notre hôtesse.

L'HÔTESSE.

Et vous vous engagez d'honneur à exécuter ma sentence?

JACQUES ET SON MAÎTRE.

D'honneur, d'honneur...

Alors l'hôtesse s'asseyant sur la table, et prenant le ton et le

maintien d'un grave magistrat, dit:

«Ouï la déclaration de monsieur Jacques, et d'après des faits tendant à

prouver que son maître est un bon, un très-bon, un trop bon maître; et

que Jacques n'est point un mauvais serviteur, quoiqu'un peu sujet à

confondre la possession absolue et inamovible avec la concession

passagère et gratuite, j'annule l'égalité qui s'est établie entre eux

par laps de temps, et la recrée sur-le-champ. Jacques descendra, et

quand il aura descendu, il remontera: il rentrera dans toutes les

prérogatives dont il a joui jusqu'à ce jour. Son maître lui tendra la

main, et lui dira d'amitié: «Bonjour, Jacques, je suis bien aise de vous

revoir...» Jacques lui répondra: «Et moi, monsieur, je suis enchanté de

vous retrouver...» Et je défends qu'il soit jamais question entre eux de

cette affaire, et que la prérogative de maître et de serviteur soit

agitée à l'avenir. Voulons que l'un ordonne et que l'autre obéisse,

chacun de son mieux; et qu'il soit laissé, entre ce que l'un peut et ce

que l'autre doit, la même obscurité que ci-devant.»

En achevant ce prononcé, qu'elle avait pillé dans quelque ouvrage du

temps, publié à l'occasion d'une querelle toute pareille, et où l'on

avait entendu, de l'une des extrémités du royaume à l'autre, le maître

crier à son serviteur: «Tu descendras!» et le serviteur crier de son

côté: «Je ne descendrai pas!» allons, dit-elle à Jacques, vous,

donnez-moi le bras sans parlementer davantage...

Jacques s'écria douloureusement: Il était donc écrit là-haut que je

descendrais!...

L'HÔTESSE, à Jacques.

Il était écrit là-haut qu'au moment où l'on prend maître, on descendra,

on montera, on avancera, on reculera, on restera, et cela sans qu'il

soit jamais libre aux pieds de se refuser aux ordres de la tête. Qu'on

me donne le bras, et que mon ordre s'accomplisse...

Jacques donna le bras à l'hôtesse; mais à peine eurent-ils passé le

seuil de la chambre, que le maître se précipita sur Jacques, et

l'embrassa; quitta Jacques pour embrasser l'hôtesse; et les embrassant

l'un et l'autre, il disait: «Il est écrit là-haut que je ne me déferai

jamais de cet original-là, et que tant que je vivrai il sera mon maître

et que je serai son serviteur...» L'hôtesse ajouta: «Et qu'à vue de

pays, vous ne vous en trouverez pas plus mal tous deux.»

L'hôtesse, après avoir apaisé cette querelle, qu'elle prit pour la

première, et qui n'était pas la centième de la même espèce, et

réinstallé Jacques à sa place, s'en alla à ses affaires, et le maître

dit à Jacques: «À présent que nous voilà de sang-froid et en état de

juger sainement, ne conviendras-tu pas?

JACQUES.

Je conviendrai que quand on a donné sa parole d'honneur, il faut la

tenir; et puisque nous avons promis au juge sur notre parole d'honneur

de ne pas revenir sur cette affaire, il n'en faut plus parler.

LE MAÎTRE.

Tu as raison.

JACQUES.

Mais sans revenir sur cette affaire, ne pourrions-nous pas en prévenir

cent autres par quelque arrangement raisonnable?

LE MAÎTRE.

J'y consens.

JACQUES.

Stipulons: 1º qu'attendu qu'il est écrit là-haut que je vous suis

essentiel, et que je sens, que je sais que vous ne pouvez pas vous

passer de moi, j'abuserai de ces avantages toutes et quantes fois que

l'occasion s'en présentera.

LE MAÎTRE.

Mais, Jacques, on n'a jamais rien stipulé de pareil.

JACQUES.

Stipulé ou non stipulé, cela s'est fait de tous les temps, se fait

aujourd'hui, et se fera tant que le monde durera. Croyez-vous que les

autres n'aient pas cherché comme vous à se soustraire à ce décret, et

que vous serez plus habile qu'eux? Défaites-vous de cette idée, et

soumettez-vous à la loi d'un besoin dont il n'est pas en votre pouvoir

de vous affranchir.

Stipulons: 2º qu'attendu qu'il est aussi impossible à Jacques de ne pas

connaître son ascendant et sa force sur son maître, qu'à son maître de

méconnaître sa faiblesse et de se dépouiller de son indulgence, il faut

que Jacques soit insolent, et que, pour la paix, son maître ne s'en

aperçoive pas. Tout cela s'est arrangé à notre insu, tout cela fut

scellé là-haut au moment où la nature fit Jacques et son maître. Il fut

arrêté que vous auriez les titres, et que j'aurais la chose. Si vous

vouliez vous opposer à la volonté de nature, vous n'y feriez que de

l'eau claire.

LE MAÎTRE.

Mais, à ce compte, ton lot vaudrait mieux que le mien.

JACQUES.

Qui vous le dispute?

LE MAÎTRE.

Mais, à ce compte, je n'ai qu'à prendre ta place et te mettre à la

mienne.

JACQUES.

Savez-vous ce qui en arriverait? Vous y perdriez le titre, et vous

n'auriez pas la chose. Restons comme nous sommes, nous sommes fort bien

tous deux; et que le reste de notre vie soit employé à faire un

proverbe.

LE MAÎTRE.

Quel proverbe?

JACQUES.

Jacques mène son maître. Nous serons les premiers dont on l'aura dit;

mais on le répétera de mille autres qui valent mieux que vous et moi.

LE MAÎTRE.

Cela me semble dur, très-dur.

JACQUES.

Mon maître, mon cher maître, vous allez regimber contre un aiguillon qui

n'en piquera que plus vivement. Voilà donc qui est convenu entre nous.

LE MAÎTRE.

Et que fait notre consentement à une loi nécessaire?

JACQUES.

Beaucoup. Croyez-vous qu'il soit inutile de savoir une bonne fois,

nettement, clairement, à quoi s'en tenir? Toutes nos querelles ne sont

venues jusqu'à présent que parce que nous ne nous étions pas encore bien

dit, vous, que vous vous appelleriez mon maître, et que c'est moi qui

serais le vôtre. Mais voilà qui est entendu; et nous n'avons plus qu'à

cheminer en conséquence.

LE MAÎTRE.

Mais où diable as-tu appris tout cela?

JACQUES.

Dans le grand livre. Ah! mon maître, on a beau réfléchir, méditer,

étudier dans tous les livres du monde, on n'est jamais qu'un petit clerc

quand on n'a pas lu dans le grand livre...

L'après-dînée, le soleil s'éclaircit. Quelques voyageurs assurèrent que

le ruisseau était guéable. Jacques descendit; son maître paya l'hôtesse

très-largement. Voilà à la porte de l'auberge un assez grand nombre de

passagers que le mauvais temps y avait retenus, se préparant à continuer

leur route; parmi ces passagers, Jacques et son maître, l'homme au

mariage saugrenu et son compagnon. Les piétons ont pris leurs bâtons et

leurs bissacs; d'autres s'arrangent dans leurs fourgons ou leurs

voitures; les cavaliers sont sur leurs chevaux, et boivent le vin de

l'étrier. L'hôtesse affable tient une bouteille à la main, présente des

verres, et les remplit, sans oublier le sien; on lui dit des choses

obligeantes; elle y répond avec politesse et gaieté. On pique des deux,

on se salue et l'on s'éloigne.

Il arriva que Jacques et son maître, le marquis des Arcis et son

compagnon de voyage, avaient la même route à faire. De ces quatre

personnages il n'y a que ce dernier qui ne vous soit pas connu. Il avait

à peine atteint l'âge de vingt-deux ou de vingt-trois ans. Il était

d'une timidité qui se peignait sur son visage; il portait sa tête un peu

penchée sur l'épaule gauche; il était silencieux, et n'avait presque

aucun usage du monde. S'il faisait la révérence, il inclinait la partie

supérieure de son corps sans remuer ses jambes; assis, il avait le tic

de prendre les basques de son habit, et de les croiser sur ses cuisses;

de tenir ses mains dans les fentes, et d'écouter ceux qui parlaient, les

yeux presque fermés. À cette allure singulière Jacques le déchiffra; et

s'approchant de l'oreille de son maître, il lui dit: «Je gage que ce

jeune homme a porté l'habit de moine?

--Et pourquoi cela, Jacques?

--Vous verrez.»

Nos quatre voyageurs allèrent de compagnie, s'entretenant de la pluie,

du beau temps, de l'hôtesse, de l'hôte, de la querelle du marquis des

Arcis, au sujet de Nicole. Cette chienne affamée et malpropre venait

sans cesse s'essuyer à ses bas; après l'avoir inutilement chassée

plusieurs fois avec sa serviette, d'impatience il lui avait détaché un

assez violent coup de pied... Et voilà tout de suite la conversation

tournée sur cet attachement singulier des femmes pour les animaux.

Chacun en dit son avis. Le maître de Jacques, s'adressant à Jacques, lui

dit: «Et toi, Jacques, qu'en penses-tu?»

Jacques demanda à son maître s'il n'avait pas remarqué que, quelle que

fût la misère des petites gens, n'ayant pas de pain pour eux, ils

avaient tous des chiens; s'il n'avait pas remarqué que ces chiens, étant

tous instruits à faire des tours, à marcher à deux pattes, à danser, à

rapporter, à sauter pour le roi, pour la reine, à faire le mort, cette

éducation les avait rendus les plus malheureuses bêtes du monde. D'où il

conclut que tout homme voulait commander à un autre; et que l'animal se

trouvant dans la société immédiatement au-dessous de la classe des

derniers citoyens commandés par toutes les autres classes, ils

prenaient un animal pour commander aussi à quelqu'un. Eh bien! dit

Jacques, chacun a son chien. Le ministre est le chien du roi, le premier

commis est le chien du ministre, la femme est le chien du mari, ou le

mari le chien de la femme; Favori est le chien de celle-ci, et Thibaud

est le chien de l'homme du coin. Lorsque mon maître me fait parler quand

je voudrais me taire, ce qui, à la vérité, m'arrive rarement, continua

Jacques; lorsqu'il me fait taire quand je voudrais parler, ce qui est

très-difficile; lorsqu'il me demande l'histoire de mes amours, et que

j'aimerais mieux causer d'autre chose; lorsque j'ai commencé l'histoire

de mes amours, et qu'il l'interrompt: que suis-je autre chose que son

chien? les hommes faibles sont les chiens des hommes fermes.

LE MAÎTRE.

Mais, Jacques, cet attachement pour les animaux, je ne le remarque pas

seulement dans les petites gens; je connais de grandes dames entourées

d'une meute de chiens, sans compter les chats, les perroquets, les

oiseaux.

JACQUES.

C'est leur satire et celle de ce qui les entoure. Elles n'aiment

personne; personne ne les aime: et elles jettent aux chiens un sentiment

dont elles ne savent que faire.

LE MARQUIS DES ARCIS.

Aimer les animaux ou jeter son cœur aux chiens, cela est singulièrement

vu.

LE MAÎTRE.

Ce qu'on donne à ces animaux-là suffirait à la nourriture de deux ou

trois malheureux.

JACQUES.

À présent en êtes-vous surpris?

LE MAÎTRE.

Non.

Le marquis des Arcis tourna les yeux sur Jacques, sourit de ses idées;

puis, s'adressant à son maître, il lui dit: Vous avez là un serviteur

qui n'est pas ordinaire.

LE MAÎTRE.

Un serviteur, vous avez bien de la bonté: c'est moi qui suis le sien; et

peu s'en est fallu que ce matin, pas plus tard, il ne me l'ait prouvé en

forme.

Tout en causant on arriva à la couchée, et l'on fit chambrée commune. Le

maître de Jacques et le marquis des Arcis soupèrent ensemble. Jacques et

le jeune homme furent servis à part. Le maître ébaucha en quatre mots au

marquis l'histoire de Jacques et son tour de tête fataliste. Le marquis

parla du jeune homme qui le suivait. Il avait été prémontré. Il était

sorti de sa maison par une aventure bizarre; des amis le lui avaient

recommandé; et il en avait fait son secrétaire en attendant mieux. Le

maître de Jacques dit: Cela est plaisant.

LE MARQUIS DES ARCIS.

Et que trouvez-vous de plaisant à cela?

LE MAÎTRE.

Je parle de Jacques. À peine sommes-nous entrés dans le logis que nous

venons de quitter, que Jacques m'a dit à voix basse: «Monsieur, regardez

bien ce jeune homme, je gagerais qu'il a été moine.»

LE MARQUIS.

Il a rencontré juste, je ne sais sur quoi. Vous couchez-vous de bonne

heure?

LE MAÎTRE.

Non, pas ordinairement; et ce soir j'en suis d'autant moins pressé que

nous n'avons fait que demi-journée.

LE MARQUIS DES ARCIS.

Si vous n'avez rien qui vous occupe plus utilement ou plus agréablement,

je vous raconterai l'histoire de mon secrétaire; elle n'est pas commune.

LE MAÎTRE.

Je l'écouterai volontiers.

Je vous entends, lecteur: vous me dites: Et les amours de Jacques?...

Croyez-vous que je n'en sois pas aussi curieux que vous? Avez-vous

oublié que Jacques aimait à parler, et surtout à parler de lui; manie

générale des gens de son état; manie qui les tire de leur abjection, qui

les place dans la tribune, et qui les transforme tout à coup en

personnages intéressants? Quel est, à votre avis, le motif qui attire la

populace aux exécutions publiques? L'inhumanité? Vous vous trompez: le

peuple n'est point inhumain; ce malheureux autour de l'échafaud duquel

il s'attroupe, il l'arracherait des mains de la justice s'il le

pouvait. Il va chercher en Grève une scène qu'il puisse raconter à son

retour dans le faubourg; celle-là ou une autre, cela lui est

indifférent, pourvu qu'il fasse un rôle, qu'il rassemble ses voisins, et

qu'il s'en fasse écouter. Donnez au boulevard une fête amusante; et vous

verrez que la place des exécutions sera vide. Le peuple est avide de

spectacles, et y court, parce qu'il est amusé quand il en jouit, et

qu'il est encore amusé par le récit qu'il en fait quand il en est

revenu. Le peuple est terrible dans sa fureur; mais elle ne dure pas. Sa

misère propre l'a rendu compatissant; il détourne les yeux du spectacle

d'horreur qu'il est allé chercher; il s'attendrit, il s'en retourne en

pleurant... Tout ce que je vous débite là, lecteur, je le tiens de

Jacques, je vous l'avoue, parce que je n'aime pas à me faire honneur de

l'esprit d'autrui. Jacques ne connaissait ni le nom de vice, ni le nom

de vertu; il prétendait qu'on était heureusement ou malheureusement né.

Quand il entendait prononcer les mots récompenses ou châtiments, il

haussait les épaules. Selon lui la récompense était l'encouragement des

bons; le châtiment, l'effroi des méchants. Qu'est-ce autre chose,

disait-il, s'il n'y a point de liberté, et que notre destinée soit

écrite là-haut? Il croyait qu'un homme s'acheminait aussi nécessairement

à la gloire ou à l'ignominie, qu'une boule qui aurait la conscience

d'elle-même suit la pente d'une montagne; et que, si l'enchaînement des

causes et des effets qui forment la vie d'un homme depuis le premier

instant de sa naissance jusqu'à son dernier soupir nous était connu,

nous resterions convaincus qu'il n'a fait que ce qu'il était nécessaire

de faire. Je l'ai plusieurs fois contredit, mais sans avantage et sans

fruit. En effet, que répliquer à celui qui vous dit: Quelle que soit la

somme des éléments dont je suis composé, je suis un; or, une cause n'a

qu'un effet; j'ai toujours été une cause une; je n'ai donc jamais eu

qu'un effet à produire; ma durée n'est donc qu'une suite d'effets

nécessaires. C'est ainsi que Jacques raisonnait d'après son capitaine.

La distinction d'un monde physique et d'un monde moral lui semblait vide

de sens. Son capitaine lui avait fourré dans la tête toutes ces opinions

qu'il avait puisées, lui, dans son Spinosa qu'il savait par cœur.

D'après ce système, on pourrait imaginer que Jacques ne se réjouissait,

ne s'affligeait de rien; cela n'était pourtant pas vrai. Il se

conduisait à peu près comme vous et moi. Il remerciait son bienfaiteur,

pour qu'il lui fît encore du bien. Il se mettait en colère contre

l'homme injuste; et quand on lui objectait qu'il ressemblait alors au

chien qui mord la pierre qui l'a frappé: «Nenni, disait-il, la pierre

mordue par le chien ne se corrige pas; l'homme injuste est modifié par

le bâton.» Souvent il était inconséquent comme vous et moi, et sujet à

oublier ses principes, excepté dans quelques circonstances où sa

philosophie le dominait évidemment; c'était alors qu'il disait: «Il

fallait que cela fût, car cela était écrit là-haut.» Il tâchait à

prévenir le mal; il était prudent avec le plus grand mépris pour la

prudence. Lorsque l'accident était arrivé, il en revenait à son refrain;

et il était consolé. Du reste, bon homme, franc, honnête, brave,

attaché, fidèle, très-têtu, encore plus bavard, et affligé comme vous et

moi d'avoir commencé l'histoire de ses amours sans presque aucun espoir

de la finir. Ainsi je vous conseille, lecteur, de prendre votre parti;

et au défaut des amours de Jacques, de vous accommoder des aventures du

secrétaire du marquis des Arcis. D'ailleurs, je le vois, ce pauvre

Jacques, le cou entortillé d'un large mouchoir; sa gourde, ci-devant

pleine de bon vin, ne contenant que de la tisane; toussant, jurant

contre l'hôtesse qu'ils ont quittée, et contre son vin de Champagne, ce

qu'il ne ferait pas s'il se ressouvenait que tout est écrit là-haut,

même son rhume.

Et puis, lecteur, toujours des contes d'amour; un, deux, trois, quatre

contes d'amour que je vous ai faits; trois ou quatre autres contes

d'amour qui vous reviennent encore: ce sont beaucoup de contes d'amour.

Il est vrai d'un autre côté que, puisqu'on écrit pour vous, il faut ou

se passer de votre applaudissement, ou vous servir à votre goût, et que

vous l'avez bien décidé pour les contes d'amour. Toutes vos nouvelles en

vers ou en prose sont des contes d'amour; presque tous vos poëmes,

élégies, églogues, idylles, chansons, épîtres, comédies, tragédies,

opéras, sont des contes d'amour. Presque toutes vos peintures et vos

sculptures ne sont que des contes d'amour. Vous êtes aux contes d'amour

pour toute nourriture depuis que vous existez, et vous ne vous en lassez

point. L'on vous tient à ce régime et l'on vous y tiendra longtemps

encore, hommes et femmes, grands et petits enfants, sans que vous vous

en lassiez. En vérité cela est merveilleux. Je voudrais que l'histoire

du secrétaire du marquis des Arcis fût encore un conte d'amour; mais

j'ai peur qu'il n'en soit rien, et que vous n'en soyez ennuyé. Tant pis

pour le marquis des Arcis, pour le maître de Jacques, pour vous,

lecteur, et pour moi.

Il vient un moment où presque toutes les jeunes filles et les jeunes

garçons tombent dans la mélancolie; ils sont tourmentés d'une inquiétude

vague qui se promène sur tout, et qui ne trouve rien qui la calme. Ils

cherchent la solitude; ils pleurent; le silence des cloîtres les touche;

l'image de la paix qui semble régner dans les maisons religieuses les

séduit. Ils prennent pour la voix de Dieu qui les appelle à lui les

premiers efforts d'un tempérament qui se développe: et c'est précisément

lorsque la nature les sollicite, qu'ils embrassent un genre de vie

contraire au vœu de la nature. L'erreur ne dure pas; l'expression de la

nature devient plus claire: on la reconnaît; et l'être séquestré tombe

dans les regrets, la langueur, les vapeurs, la folie ou le désespoir...

Tel fut le préambule du marquis des Arcis. Dégoûté du monde à l'âge de

dix-sept ans, Richard (c'est le nom de mon secrétaire) se sauva de la

maison paternelle, et prit l'habit de prémontré[46].

[46] Les prémontrés doivent leur nom à un vallon où saint Norbert,

fondateur de leur ordre, se retira en 1120. Ce ne fut qu'en 1584, quatre

cent cinquante ans après la mort de Norbert, que le pape Grégoire XIII

lui fit prendre place dans le catalogue des saints. (BR.)

LE MAÎTRE.

De prémontré? Je lui en sais gré. Ils sont blancs comme des cygnes, et

saint Norbert qui les fonda n'omit qu'une chose dans ses conditions...

LE MARQUIS DES ARCIS.

D'assigner un vis-à-vis à chacun de ses religieux.

LE MAÎTRE.

Si ce n'était pas l'usage des amours d'aller tout nus[47], ils se

déguiseraient en prémontrés. Il règne dans cet ordre une politique

singulière. On vous permet la duchesse, la marquise, la comtesse, la

présidente, la conseillère, même la financière, mais point la

bourgeoise; quelque jolie que soit la marchande, vous verrez rarement un

prémontré dans une boutique.

[47] Les prémontrés portaient l'habit blanc, tout en laine, et point de

linge. (BR.)

LE MARQUIS DES ARCIS.

C'est ce que Richard m'avait dit. Richard aurait fait ses vœux après

deux ans de noviciat, si ses parents ne s'y étaient opposés. Son père

exigea qu'il rentrerait dans la maison, et que là il lui serait permis

d'éprouver sa vocation, en observant toutes les règles de la vie

monastique pendant une année: traité qui fut fidèlement rempli de part

et d'autre. L'année d'épreuve, sous les yeux de sa famille, écoulée,

Richard demanda à faire ses vœux. Son père lui répondit: «Je vous ai

accordé une année pour prendre une dernière résolution, j'espère que

vous ne m'en refuserez pas une pour la même chose; je consens seulement

que vous alliez la passer où il vous plaira[48]. En attendant la fin de

ce second délai, l'abbé de l'ordre se l'attacha. C'est dans cet

intervalle qu'il fut impliqué dans une des aventures qui n'arrivent que

dans les couvents. Il y avait alors à la tête d'une des maisons de

l'ordre un supérieur d'un caractère extraordinaire: il s'appelait le

père Hudson. Le père Hudson avait la figure la plus intéressante: un

grand front, un visage ovale, un nez aquilin, de grands yeux bleus, de

belles joues larges, une belle bouche, de belles dents, le souris le

plus fin, une tête couverte d'une forêt de cheveux blancs, qui

ajoutaient la dignité à l'intérêt de sa figure; de l'esprit, des

connaissances, de la gaieté, le maintien et le propos le plus honnête,

l'amour de l'ordre, celui du travail; mais les passions les plus

fougueuses, mais le goût le plus effréné des plaisirs et des femmes,

mais le génie de l'intrigue porté au dernier point, mais les mœurs les

plus dissolues, mais le despotisme le plus absolu dans sa maison.

Lorsqu'on lui en donna l'administration, elle était infectée d'un

jansénisme ignorant; les études s'y faisaient mal, les affaires

temporelles étaient en désordre, les devoirs religieux y étaient tombés

en désuétude, les offices divins s'y célébraient avec indécence, les

logements superflus y étaient occupés par des pensionnaires dissolus. Le

père Hudson convertit ou éloigna les jansénistes, présida lui-même aux

études, rétablit le temporel, remit la règle en vigueur, expulsa les

pensionnaires scandaleux, introduisit dans la célébration des offices la

régularité et la bienséance, et fit de sa communauté une des plus

édifiantes. Mais cette austérité à laquelle il assujettissait les

autres, lui, s'en dispensait; ce joug de fer sous lequel il tenait ses

subalternes, il n'était pas assez dupe pour le partager; aussi

étaient-ils animés contre le père Hudson d'une fureur renfermée qui n'en

était que plus violente et plus dangereuse. Chacun était son ennemi et

son espion; chacun s'occupait, en secret, à percer les ténèbres de sa

conduite; chacun tenait un état séparé de ses désordres cachés; chacun

avait résolu de le perdre; il ne faisait pas une démarche qui ne fût

suivie; ses intrigues étaient à peine nouées, qu'elles étaient connues.

[48] Voir un fait analogue dans \_la Religieuse\_, t. V, p. 88.

L'abbé de l'ordre avait une maison attenante au monastère. Cette maison

avait deux portes, l'une qui s'ouvrait dans la rue, l'autre dans le

cloître; Hudson en avait forcé les serrures; l'abbatiale était devenue

le réduit de ses scènes nocturnes, et le lit de l'abbé celui de ses

plaisirs. C'était par la porte de la rue, lorsque la nuit était avancée,

qu'il introduisait lui-même, dans les appartements de l'abbé, des femmes

de toutes les conditions: c'était là qu'on faisait des soupers délicats.

Hudson avait un confessionnal, et il avait corrompu toutes celles

d'entre ses pénitentes qui en valaient la peine. Parmi ces pénitentes il

y avait une petite confiseuse qui faisait bruit dans le quartier, par sa

coquetterie et ses charmes; Hudson, qui ne pouvait fréquenter chez elle,

l'enferma dans son sérail. Cette espèce de rapt ne se fit pas sans

donner des soupçons aux parents et à l'époux. Ils lui rendirent visite.

Hudson les reçut avec un air consterné. Comme ces bonnes gens étaient en

train de lui exposer leur chagrin, la cloche sonne; c'était à six heures

du soir: Hudson leur impose silence, ôte son chapeau, se lève, fait un

grand signe de croix, et dit d'un ton affectueux et pénétré: \_Angelus

Domini nuntiavit Mariæ\_... Et voilà le père de la confiseuse et ses

frères honteux de leur soupçon, qui disaient, en descendant l'escalier,

à l'époux: «Mon fils, vous êtes un sot... Mon frère, n'avez-vous point

de honte? Un homme qui dit l'\_Angelus\_, un saint!»

Un soir, en hiver, qu'il s'en retournait à son couvent, il fut attaqué

par une de ces créatures qui sollicitent les passants; elle lui paraît

jolie: il la suit; à peine est-il entré, que le guet survient. Cette

aventure en aurait perdu un autre; mais Hudson était homme de tête, et

cet accident lui concilia la bienveillance et la protection du magistrat

de police. Conduit en sa présence, voici comme il lui parla: «Je

m'appelle Hudson, je suis le supérieur de ma maison. Quand j'y suis

entré tout était en désordre; il n'y avait ni science, ni discipline, ni

mœurs; le spirituel y était négligé jusqu'au scandale; le dégât du

temporel menaçait la maison d'une ruine prochaine. J'ai tout rétabli;

mais je suis homme, et j'ai mieux aimé m'adresser à une femme corrompue,

que de m'adresser à une honnête femme. Vous pouvez à présent disposer de

moi comme il vous plaira...» Le magistrat lui recommanda d'être plus

circonspect à l'avenir, lui promit le secret sur cette aventure, et lui

témoigna le désir de le connaître plus intimement.

Cependant les ennemis dont il était environné avaient, chacun de leur

côté, envoyé au général de l'ordre des mémoires, où ce qu'ils savaient

de la mauvaise conduite d'Hudson était exposé. La confrontation de ces

mémoires en augmentait la force. Le général était janséniste, et par

conséquent disposé à tirer vengeance de l'espèce de persécution

qu'Hudson avait exercée contre les adhérents à ses opinions. Il aurait

été enchanté d'étendre le reproche des mœurs corrompues d'un seul

défenseur de la bulle et de la morale relâchée sur la secte entière. En

conséquence il remit les différents mémoires des faits et gestes

d'Hudson entre les mains de deux commissaires qu'il dépêcha secrètement,

avec ordre de procéder à leur vérification et de la constater

juridiquement; leur enjoignant surtout de mettre à la conduite de cette

affaire la plus grande circonspection, le seul moyen d'accabler

subitement le coupable, et de le soustraire à la protection de la cour

et du Mirepoix[49], aux yeux duquel le jansénisme était le plus grand de

tous les crimes, et la soumission à la bulle \_Unigenitus\_, la première

des vertus. Richard, mon secrétaire, fut un des deux commissaires.

[49] Boyer, évêque de Mirepoix, fut l'un des plus acharnés ennemis des

jansénistes. Il avait été précepteur du Dauphin, père de Louis XV, et

tenait depuis la mort de Fleury la feuille des bénéfices, ce qui lui

donnait une grande puissance.

Voilà ces deux hommes partis du noviciat, installés dans la maison

d'Hudson, et procédant sourdement aux informations. Ils eurent bientôt

recueilli une liste de plus de forfaits qu'il n'en fallait pour mettre

cinquante moines dans l'\_in pace\_. Leur séjour avait été long, mais leur

menée si adroite qu'il n'en était rien transpiré. Hudson, tout fin qu'il

était, touchait au moment de sa perte, qu'il n'en avait pas le moindre

soupçon. Cependant le peu d'attention de ces nouveaux venus à lui faire

la cour, le secret de leur voyage, leurs sorties tantôt ensemble, tantôt

séparés; leurs fréquentes conférences avec les autres religieux,

l'espèce de gens qu'ils visitaient et dont ils étaient visités, lui

causèrent quelque inquiétude. Il les épia, il les fit épier; et bientôt

l'objet de leur mission fut évident pour lui. Il ne se déconcerta point;

il s'occupa profondément de la manière, non d'échapper à l'orage qui le

menaçait, mais de l'attirer sur la tête des deux commissaires: et voici

le parti très-extraordinaire auquel il s'arrêta.

Il avait séduit une jeune fille qu'il tenait cachée dans un petit

logement du faubourg Saint-Médard. Il court chez elle, et lui tient le

discours suivant: «Mon enfant, tout est découvert, nous sommes perdus;

avant huit jours vous serez renfermée, et j'ignore ce qu'il sera fait de

moi. Point de désespoir, point de cris; remettez-vous de votre trouble.

Écoutez-moi, faites ce que je vous dirai, faites-le bien, je me charge

du reste. Demain je pars pour la campagne. Pendant mon absence, allez

trouver deux religieux que je vais vous nommer. (Et il lui nomma les

deux commissaires.) Demandez à leur parler en secret. Seule avec eux,

jetez-vous à leurs genoux, implorez leur secours, implorez leur justice,

implorez leur médiation auprès du général, sur l'esprit duquel vous

savez qu'ils peuvent beaucoup; pleurez, sanglotez, arrachez-vous les

cheveux; et en pleurant, sanglotant, vous arrachant les cheveux,

racontez-leur toute notre histoire, et la racontez de la manière la plus

propre à inspirer de la commisération pour vous, de l'horreur contre

moi.

--Comment, monsieur, je leur dirai...

--Oui, vous leur direz qui vous êtes, à qui vous appartenez, que je vous

ai séduite au tribunal de la confession, enlevée d'entre les bras de vos

parents, et reléguée dans la maison où vous êtes. Dites qu'après vous

avoir ravi l'honneur et précipitée dans le crime, je vous ai abandonnée

à la misère; dites que vous ne savez plus que devenir.

--Mais, Père...

--Exécutez ce que je vous prescris, et ce qui me reste à vous prescrire,

ou résolvez votre perte et la mienne. Ces deux moines ne manqueront pas

de vous plaindre, de vous assurer de leur assistance, et de vous

demander un second rendez-vous que vous leur accorderez. Ils

s'informeront de vous et de vos parents, et comme vous ne leur aurez

rien dit qui ne soit vrai, vous ne pouvez leur devenir suspecte. Après

cette première et leur seconde entrevue, je vous prescrirai ce que vous

aurez à faire à la troisième. Songez seulement à bien jouer votre rôle.»

Tout se passa comme Hudson l'avait imaginé. Il fit un second voyage. Les

deux commissaires en instruisirent la jeune fille; elle revint dans la

maison. Ils lui redemandèrent le récit de sa malheureuse histoire.

Tandis qu'elle racontait à l'un, l'autre prenait des notes sur ses

tablettes. Ils gémirent sur son sort, l'instruisirent de la désolation

de ses parents, qui n'était que trop réelle, et lui promirent sûreté

pour sa personne et prompte vengeance de son séducteur; mais à la

condition qu'elle signerait sa déclaration. Cette proposition parut

d'abord la révolter; on insista: elle consentit. Il n'était plus

question que du jour, de l'heure et de l'endroit où se dresserait cet

acte, qui demandait du temps et de la commodité... «Où nous sommes, cela

ne se peut; si le prieur revenait, et qu'il m'aperçût... Chez moi, je

n'oserais vous le proposer...» Cette fille et les commissaires se

séparèrent, s'accordant réciproquement du temps pour lever ces

difficultés.

Dès le jour même, Hudson fut informé de ce qui s'était passé. Le voilà

au comble de la joie; il touche au moment de son triomphe; bientôt il

apprendra à ces blancs-becs-là à quel homme ils ont affaire. «Prenez la

plume, dit-il à la jeune fille, et donnez-leur rendez-vous dans

l'endroit que je vais vous indiquer. Ce rendez-vous leur conviendra,

j'en suis sûr. La maison est honnête, et la femme qui l'occupe jouit,

dans son voisinage, et parmi les autres locataires, de la meilleure

réputation.»

Cette femme était cependant une de ces intrigantes secrètes qui jouent

la dévotion, qui s'insinuent dans les meilleures maisons, qui ont le ton

doux, affectueux, patelin, et qui surprennent la confiance des mères et

des filles, pour les amener au désordre. C'était l'usage qu'Hudson

faisait de celle-ci; c'était sa marcheuse. Mit-il, ne mit-il pas

l'intrigante dans son secret? c'est ce que j'ignore.

En effet, les deux envoyés du général acceptent le rendez-vous. Les y

voilà avec la jeune fille. L'intrigante se retire. On commençait à

verbaliser, lorsqu'il se fait un grand bruit dans la maison.

«Messieurs, à qui en voulez-vous?--Nous en voulons à la dame Simion.

(C'était le nom de l'intrigante.)--Vous êtes à sa porte.»

On frappe violemment à la porte. «Messieurs, dit la jeune fille aux deux

religieux, répondrai-je?

--Répondez.

--Ouvrirai-je?

--Ouvrez...»

Celui qui parlait ainsi était un commissaire avec lequel Hudson était en

liaison intime; car qui ne connaissait-il pas? Il lui avait révélé son

péril et dicté son rôle. «Ah! ah! dit le commissaire en entrant, deux

religieux en tête-à-tête avec une fille! Elle n'est pas mal.» La jeune

fille s'était si indécemment vêtue, qu'il était impossible de se

méprendre à son état et à ce qu'elle pouvait avoir à démêler avec deux

moines dont le plus âgé n'avait pas trente ans. Ceux-ci protestaient de

leur innocence. Le commissaire ricanait en passant la main sous le

menton de la jeune fille qui s'était jetée à ses pieds et qui demandait

grâce. «Nous sommes en lieu honnête, disaient les moines.

--Oui, oui, en lieu honnête, disait le commissaire.

--Qu'ils étaient venus pour affaire importante.

--L'affaire importante qui conduit ici, nous la connaissons.

Mademoiselle, parlez.

--Monsieur le commissaire, ce que ces messieurs vous assurent est la

pure vérité.»

Cependant le commissaire verbalisait à son tour, et comme il n'y avait

rien dans son procès-verbal que l'exposition pure et simple du fait, les

deux moines furent obligés de signer. En descendant ils trouvèrent tous

les locataires sur les paliers de leurs appartements, à la porte de la

maison une populace nombreuse, un fiacre, des archers qui les mirent

dans le fiacre, au bruit confus de l'invective et des huées. Ils

s'étaient couvert le visage de leurs manteaux, ils se désolaient. Le

commissaire perfide s'écriait: «Eh! pourquoi, mes Pères, fréquenter ces

endroits et ces créatures-là? Cependant ce ne sera rien; j'ai ordre de

la police de vous déposer entre les mains de votre supérieur, qui est un

galant homme, indulgent; il ne mettra pas à cela plus d'importance que

cela ne vaut. Je ne crois pas qu'on en use dans vos maisons comme chez

les cruels capucins. Si vous aviez affaire à des capucins, ma foi, je

vous plaindrais.»

Tandis que le commissaire leur parlait, le fiacre s'acheminait vers le

couvent, la foule grossissait, l'entourait, le précédait, et le suivait

à toutes jambes. On entendait ici: Qu'est-ce?... Là: Ce sont des

moines... Qu'ont-ils fait? On les a pris chez des filles... Des

prémontrés chez des filles! Eh oui; ils courent sur les brisées des

carmes et des cordeliers... Les voilà arrivés. Le commissaire descend,

frappe à la porte, frappe encore, frappe une troisième fois; enfin elle

s'ouvre. On avertit le supérieur Hudson, qui se fait attendre une

demi-heure au moins, afin de donner au scandale tout son éclat. Il

paraît enfin. Le commissaire lui parle à l'oreille; le commissaire a

l'air d'intercéder; Hudson de rejeter rudement sa prière; enfin,

celui-ci prenant un visage sévère et un ton ferme, lui dit: «Je n'ai

point de religieux dissolus dans ma maison; ces gens-là sont deux

étrangers qui me sont inconnus, peut-être deux coquins déguisés, dont

vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira.»

À ces mots, la porte se ferme; le commissaire remonte dans la voiture,

et dit à nos deux pauvres diables plus morts que vifs: «J'y ai fait tout

ce que j'ai pu; je n'aurais jamais cru le père Hudson si dur. Aussi,

pourquoi diable aller chez des filles?

--Si celle avec laquelle vous nous avez trouvés en est une, ce n'est

point le libertinage qui nous a menés chez elle.

--Ah! ah! mes Pères; et c'est à un vieux commissaire que vous dites

cela! Qui êtes-vous?

--Nous sommes religieux; et l'habit que nous portons est le nôtre.

--Songez que demain il faudra que votre affaire s'éclaircisse; parlez

vrai; je puis peut-être vous servir.

--Nous vous avons dit vrai... Mais où allons-nous?

--Au petit Châtelet.

--Au petit Châtelet! En prison!

--J'en suis désolé.»

Ce fut en effet là que Richard et son compagnon furent déposés; mais le

dessein d'Hudson n'était pas de les y laisser. Il était monté en chaise

de poste, il était arrivé à Versailles; il parlait au ministre; il lui

traduisait cette affaire comme il lui convenait. «Voilà, monseigneur, à

quoi l'on s'expose lorsqu'on introduit la réforme dans une maison

dissolue, et qu'on en chasse les hérétiques. Un moment plus tard,

j'étais perdu, j'étais déshonoré. La persécution n'en restera pas là;

toutes les horreurs dont il est possible de noircir un homme de bien,

vous les entendrez; mais j'espère, monseigneur, que vous vous

rappellerez que notre général...

--Je sais, je sais, et je vous plains. Les services que vous avez rendus

à l'église et à votre ordre ne seront point oubliés. Les élus du

Seigneur ont de tous les temps été exposés à des disgrâces: ils ont su

les supporter; il faut savoir imiter leur courage. Comptez sur les

bienfaits et la protection du roi. Les moines! les moines! je l'ai été,

et j'ai connu par expérience ce dont ils sont capables.

--Si le bonheur de l'Église et de l'État voulait que votre Éminence me

survécût, je persévérerais sans crainte.

--Je ne tarderai pas à vous tirer de là. Allez.

--Non, monseigneur, non, je ne m'éloignerai pas sans un ordre exprès qui

délivre ces deux mauvais religieux...

--Je vois que l'honneur de la religion et de votre habit vous touche au

point d'oublier des injures personnelles; cela est tout à fait chrétien,

et j'en suis édifié sans en être surpris d'un homme tel que vous. Cette

affaire n'aura point d'éclat.

--Ah! monseigneur, vous comblez mon âme de joie! dans ce moment c'est

tout ce que je redoutais.

--Je vais travailler à cela.»

Dès le soir même Hudson eut l'ordre d'élargissement, et le lendemain

Richard et son compagnon, dès la pointe du jour, étaient à vingt lieues

de Paris, sous la conduite d'un exempt qui les remit dans la maison

professe. Il était aussi porteur d'une lettre qui enjoignait au général

de cesser de pareilles menées, et d'imposer la peine claustrale à nos

deux religieux.

Cette aventure jeta la consternation parmi les ennemis d'Hudson; il n'y

avait pas un moine dans sa maison que son regard ne fît trembler.

Quelques mois après il fut pourvu d'une riche abbaye. Le général en

conçut un dépit mortel. Il était vieux, et il y avait tout à craindre

que l'abbé Hudson ne lui succédât. Il aimait tendrement Richard. «Mon

pauvre ami, lui dit-il un jour, que deviendrais-tu si tu tombais sous

l'autorité du scélérat Hudson? J'en suis effrayé. Tu n'es point engagé;

si tu m'en croyais, tu quitterais l'habit...» Richard suivit ce conseil,

et revint dans la maison paternelle, qui n'était pas éloignée de

l'abbaye possédée par Hudson.

Hudson et Richard fréquentant les mêmes maisons, il était impossible

qu'ils ne se rencontrassent pas, et en effet ils se rencontrèrent.

Richard était un jour chez la dame d'un château situé entre Châlons et

Saint-Dizier, mais plus près de Saint-Dizier que de Châlons, et à une

portée de fusil de l'abbaye d'Hudson. La dame lui dit: «Nous avons ici

votre ancien prieur: il est très-aimable, mais, au fond, quel homme

est-ce?

--Le meilleur des amis et le plus dangereux des ennemis.

--Est-ce que vous ne seriez pas tenté de le voir?

--Nullement...»

À peine eut-il fait cette réponse, qu'on entendit le bruit d'un

cabriolet qui entrait dans les cours, et qu'on en vit descendre Hudson

avec une des plus belles femmes du canton. «Vous le verrez malgré que

vous en ayez, lui dit la dame du château, car c'est lui.»

La dame du château et Richard vont au-devant de la dame du cabriolet et

de l'abbé Hudson. Les dames s'embrassent: Hudson, en s'approchant de

Richard, et le reconnaissant, s'écrie: «Eh! c'est vous, mon cher

Richard? vous avez voulu me perdre, je vous le pardonne; pardonnez-moi

votre visite au petit Châtelet, et n'y pensons plus.

--Convenez, monsieur l'abbé, que vous étiez un grand vaurien.

--Cela se peut.

--Que, si l'on vous avait rendu justice, la visite au Châtelet, ce n'est

pas moi, c'est vous qui l'auriez faite.

--Cela se peut... C'est, je crois, au péril que je courus alors, que je

dois mes nouvelles mœurs. Ah! mon cher Richard, combien cela m'a fait

réfléchir, et que je suis changé!

--Cette femme avec laquelle vous êtes venu est charmante.

--Je n'ai plus d'yeux pour ces attraits-là.

--Quelle taille!

--Cela m'est devenu bien indifférent.

--Quel embonpoint!

--On revient tôt ou tard d'un plaisir qu'on ne prend que sur le faîte

d'un toit, au péril à chaque mouvement de se rompre le cou.

--Elle a les plus belles mains du monde.

--J'ai renoncé à l'usage de ces mains-là. Une tête bien faite revient à

l'esprit de son état, au seul vrai bonheur.

--Et ces yeux qu'elle tourne sur vous à la dérobée; convenez que vous,

qui êtes connaisseur, vous n'en avez guère attaché de plus brillants et

de plus doux. Quelle grâce, quelle légèreté et quelle noblesse dans sa

démarche, dans son maintien!

--Je ne pense plus à ces vanités; je lis l'Écriture, je médite les

Pères.

--Et de temps en temps les perfections de cette dame. Demeure-t-elle

loin du Moncetz? Son époux est-il jeune?...»

Hudson, impatienté de ces questions, et bien convaincu que Richard ne le

prendrait pas pour un saint, lui dit brusquement: «Mon cher Richard,

vous vous f..... de moi, et vous avez raison.»

Mon cher lecteur, pardonnez-moi la propriété de cette expression; et

convenez qu'ici comme dans une infinité de bons contes, tels, par

exemple, que celui de la conversation de Piron et de feu l'abbé Vatri,

le mot honnête gâterait tout.--Qu'est-ce que c'est que cette

conversation de Piron et de l'abbé Vatri?--Allez la demander à l'éditeur

de ses ouvrages, qui n'a pas osé l'écrire; mais qui ne se fera pas tirer

l'oreille pour vous la dire.

Nos quatre personnages se rejoignirent au château; on dîna bien, on dîna

gaiement, et sur le soir on se sépara avec promesse de se revoir... Mais

tandis que le marquis des Arcis causait avec le maître de Jacques,

Jacques de son côté n'était pas muet avec monsieur le secrétaire

Richard, qui le trouvait un franc original, ce qui arriverait plus

souvent parmi les hommes, si l'éducation d'abord, ensuite le grand usage

du monde, ne les usaient comme ces pièces d'argent qui, à force de

circuler, perdent leur empreinte. Il était tard; la pendule avertit les

maîtres et les valets qu'il était l'heure de se reposer, et ils

suivirent son avis.

Jacques, en déshabillant son maître, lui dit: Monsieur, aimez-vous les

tableaux?

LE MAÎTRE.

Oui, mais en récit; car en couleur et sur la toile, quoique j'en juge

aussi décidément qu'un amateur, je t'avouerai que je n'y entends rien du

tout; que je serais bien embarrassé de distinguer une école d'une autre;

qu'on me donnerait un Boucher pour un Rubens ou pour un Raphaël; que je

prendrais une mauvaise copie pour un sublime original; que

j'apprécierais mille écus une croûte de six francs; et six francs un

morceau de mille écus; et que je ne me suis jamais pourvu qu'au pont

Notre-Dame, chez un certain Tremblin, qui était de mon temps la

ressource de la misère ou du libertinage, et la ruine du talent des

jeunes élèves de Vanloo.

JACQUES.

Et comment cela?

LE MAÎTRE.

Qu'est-ce que cela te fait? Raconte-moi ton tableau, et sois bref, car

je tombe de sommeil.

JACQUES.

Placez-vous devant la fontaine des Innocents ou proche la porte

Saint-Denis; ce sont deux accessoires qui enrichiront la composition.

LE MAÎTRE.

M'y voilà.

JACQUES.

Voyez au milieu de la rue un fiacre, la soupente cassée, et renversé sur

le côté.

LE MAÎTRE.

Je le vois.

JACQUES.

Un moine et deux filles en sont sortis. Le moine s'enfuit à toutes

jambes. Le cocher se hâte de descendre de son siége. Un caniche du

fiacre s'est mis à la poursuite du moine, et l'a saisi par sa jaquette;

le moine fait tous ses efforts pour se débarrasser du chien. Une des

filles, débraillée, la gorge découverte, se tient les côtés à force de

rire. L'autre fille, qui s'est fait une bosse au front, est appuyée

contre la portière, et se presse la tête à deux mains. Cependant la

populace s'est attroupée, les polissons accourent et poussent des cris,

les marchands et les marchandes ont bordé le seuil de leurs boutiques,

et d'autres spectateurs sont à leurs fenêtres.

LE MAÎTRE.

Comment diable! Jacques, ta composition est bien ordonnée, riche,

plaisante, variée et pleine de mouvement. À notre retour à Paris, porte

ce sujet à Fragonard; et tu verras ce qu'il en saura faire.

JACQUES.

Après ce que vous m'avez confessé de vos lumières en peinture, je puis

accepter votre éloge sans baisser les yeux.

LE MAÎTRE.

Je gage que c'est une des aventures de l'abbé Hudson?

JACQUES.

Il est vrai.

Lecteur, tandis que ces bonnes gens dorment, j'aurais une petite

question à vous proposer à discuter sur votre oreiller: c'est ce

qu'aurait été l'enfant né de l'abbé Hudson et de la dame de La

Pommeraye?--Peut-être un honnête homme.--Peut-être un sublime

coquin.--Vous me direz cela demain matin.

Ce matin, le voilà venu, et nos voyageurs séparés; car le marquis des

Arcis ne suivait plus la même route que Jacques et son maître.--Nous

allons donc reprendre la suite des amours de Jacques?--Je l'espère; mais

ce qu'il y a de bien certain, c'est que le maître sait l'heure qu'il

est, qu'il a pris sa prise de tabac et qu'il a dit à Jacques: «Eh bien!

Jacques, tes amours?»

Jacques, au lieu de répondre à cette question, disait: N'est-ce pas le

diable! Du matin au soir ils disent du mal de la vie, et ils ne peuvent

se résoudre à la quitter! Serait-ce que la vie présente n'est pas, à

tout prendre, une si mauvaise chose, ou qu'ils en craignent une pire à

venir?

LE MAÎTRE.

C'est l'un et l'autre. À propos, Jacques, crois-tu à la vie à venir?

JACQUES.

Je n'y crois ni décrois; je n'y pense pas. Je jouis de mon mieux de

celle qui nous a été accordée en avancement d'hoirie.

LE MAÎTRE.

Pour moi, je me regarde comme en chrysalide; et j'aime à me persuader

que le papillon, ou mon âme, venant un jour à percer sa coque,

s'envolera à la justice divine[50].

[50] Sterne a dit dans ses \_Mémoires\_: «Consulte une chenille, et le

papillon résoudra ta question.» (BR.)

JACQUES.

Votre image est charmante.

LE MAÎTRE.

Elle n'est pas de moi; je l'ai lue, je crois, dans un poëte italien

appelé Dante, qui a fait un ouvrage intitulé: \_la Comédie de l'Enfer, du

Purgatoire et du Paradis\_[51].

[51] «Non v'acorgete voi che noi siam vermi

Nati a formar l'angelica farfalla

Che vola alla giustizia senza schermi?»

DANTE ALIGHIERI, \_Purgatorio\_, canto X, v. 123. (BR.)

JACQUES.

Voilà un singulier sujet de comédie!

LE MAÎTRE.

Il y a, pardieu, de belles choses, surtout dans son enfer. Il enferme

les hérésiarques dans des tombeaux de feu, dont la flamme s'échappe et

porte le ravage au loin; les ingrats, dans des niches où ils versent des

larmes qui se glacent sur leurs visages; et les paresseux, dans d'autres

niches; et il dit de ces derniers que le sang s'échappe de leurs veines,

et qu'il est recueilli par des vers dédaigneux... Mais à quel propos ta

sortie contre notre mépris d'une vie que nous craignons de perdre?

JACQUES.

À propos de ce que le secrétaire du marquis des Arcis m'a raconté du

mari de la jolie femme au cabriolet.

LE MAÎTRE.

Elle est veuve!

JACQUES.

Elle a perdu son mari dans un voyage qu'elle a fait à Paris; et le

diable d'homme ne voulait pas entendre parler des sacrements. Ce fut la

dame du château où Richard rencontra l'abbé Hudson qu'on chargea de le

réconcilier avec le béguin?

LE MAÎTRE.

Que veux-tu dire avec ton béguin?

JACQUES.

Le béguin est la coiffure qu'on met aux enfants nouveau-nés!

LE MAÎTRE.

Je t'entends. Et comment s'y prit-elle pour l'embéguiner?

JACQUES.

On fit cercle autour du feu. Le médecin, après avoir tâté le pouls du

malade, qu'il trouva bien bas, vint s'asseoir à côté des autres. La dame

dont il s'agit s'approcha de son lit, et lui fit plusieurs questions;

mais sans élever la voix plus qu'il ne le fallait pour que cet homme ne

perdît pas un mot de ce qu'on avait à lui faire entendre; après quoi la

conversation s'engagea entre la dame, le docteur et quelques-uns des

autres assistants, comme je vais vous la rendre.

LA DAME.

Eh bien! docteur, nous direz-vous des nouvelles de Mme de Parme?

LE DOCTEUR.

Je sors d'une maison où l'on m'a assuré qu'elle était si mal qu'on n'en

espérait plus rien.

LA DAME.

Cette princesse a toujours donné des marques de piété. Aussitôt qu'elle

s'est sentie en danger, elle a demandé à se confesser et à recevoir ses

sacrements.

LE DOCTEUR.

Le curé de Saint-Roch lui porte aujourd'hui une relique à Versailles;

mais elle arrivera trop tard.

LA DAME.

Madame Infante n'est pas la seule qui donne de ces exemples. M. le duc

de Chevreuse, qui a été bien malade, n'a pas attendu qu'on lui proposât

les sacrements, il les a appelés de lui-même: ce qui a fait grand

plaisir à sa famille.

LE DOCTEUR.

Il est beaucoup mieux.

UN DES ASSISTANTS.

Il est certain que cela ne fait pas mourir; au contraire.

LA DAME.

En vérité, dès qu'il y a du danger on devrait satisfaire à ces

devoirs-là. Les malades ne conçoivent pas apparemment combien il est dur

pour ceux qui les entourent, et combien cependant il est indispensable

de leur en faire la proposition!

LE DOCTEUR.

Je sors de chez un malade qui me dit, il y a deux jours: «Docteur,

comment me trouvez-vous?

--Monsieur, la fièvre est forte, et les redoublements fréquents.

--Mais croyez-vous qu'il en survienne un bientôt?

--Non, je le crains seulement pour ce soir.

--Cela étant, je vais faire avertir un certain homme avec lequel j'ai

une petite affaire particulière, afin de la terminer pendant que j'ai

encore toute ma tête...» Il se confessa, il reçut tous ses sacrements.

Je revins le soir, point de redoublement. Hier il était mieux;

aujourd'hui il est hors d'affaire. J'ai vu beaucoup de fois dans le

courant de ma pratique cet effet-là des sacrements.

LE MALADE, à son domestique.

Apportez-moi mon poulet.

JACQUES.

On le lui sert, il veut le couper et n'en a pas la force; on lui en

dépèce l'aile en petits morceaux; il demande du pain, se jette dessus,

fait des efforts pour en mâcher une bouchée, qu'il ne saurait avaler, et

qu'il rend dans sa serviette; il demande du vin pur; il y mouille les

bords de ses lèvres, et dit: «Je me porte bien...» Oui, mais une

demi-heure après il n'était plus.

LE MAÎTRE.

Cette dame s'y était pourtant bien prise... et tes amours?

JACQUES.

Et la condition que vous avez acceptée?

LE MAÎTRE.

J'entends... Tu es installé au château de Desglands, et la vieille

commissionnaire Jeanne a ordonné à sa jeune fille Denise de te visiter

quatre fois le jour, et de te soigner. Mais avant que d'aller en avant,

dis-moi, Denise avait-elle son pucelage?

JACQUES, en toussant.

Je le crois.

LE MAÎTRE.

Et toi?

JACQUES.

Le mien, il y avait beaux jours qu'il courait les champs.

LE MAÎTRE.

Tu n'en étais donc pas à tes premières amours?

JACQUES.

Pourquoi donc?

LE MAÎTRE.

C'est qu'on aime celle à qui on le donne, comme on est aimé de celle à

qui on le ravit.

JACQUES.

Quelquefois oui, quelquefois non.

LE MAÎTRE.

Et comment le perdis-tu?

JACQUES.

Je ne le perdis pas; je le troquai bel et bien.

LE MAÎTRE.

Dis-moi un mot de ce troc-là.

JACQUES.

Ce sera le premier chapitre de saint Luc[52], une kyrielle de \_genuit\_ à

ne point finir, depuis la première jusqu'à Denise la dernière.

[52] Les quarante \_genuit\_ sont de saint Matthieu, chap. 1er.

LE MAÎTRE.

Qui crut l'avoir et qui ne l'eut point.

JACQUES.

Et avant Denise, les deux voisines de notre chaumière.

LE MAÎTRE.

Qui crurent l'avoir et qui ne l'eurent point.

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Manquer un pucelage à deux, cela n'est pas trop adroit.

JACQUES.

Tenez, mon maître, je devine, au coin de votre lèvre droite qui se

relève, et à votre narine gauche qui se crispe, qu'il vaut autant que je

fasse la chose de bonne grâce, que d'en être prié; d'autant que je sens

augmenter mon mal de gorge, que la suite de mes amours sera longue, et

que je n'ai guère de courage que pour un ou deux petits contes.

LE MAÎTRE.

Si Jacques voulait me faire un grand plaisir...

JACQUES.

Comment s'y prendrait-il?

LE MAÎTRE.

Il débuterait par la perte de son pucelage. Veux-tu que je te le dise?

J'ai toujours été friand du récit de ce grand événement.

JACQUES.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

LE MAÎTRE.

C'est que de tous ceux du même genre, c'est le seul qui soit piquant;

les autres n'en sont que d'insipides et communes répétitions. De tous

les péchés d'une jolie pénitente, je suis sûr que le confesseur n'est

attentif qu'à celui-là.

JACQUES.

Mon maître, mon maître, je vois que vous avez la tête corrompue, et qu'à

votre agonie le diable pourrait bien se montrer à vous sous la même

forme de parenthèse qu'à Ferragus[53].

[53] L'auteur ne veut point ici parler du Ferragus de l'Arioste dans

l'\_Orlando furioso\_, mais de celui que Forti-Guerra a introduit dans son

\_Ricciardetto\_. Ce papelard devenu ermite y est indignement mutilé par

la main de Renaud:

Le traître avec un couteau de boucher

M'a fait eunuque.........

dit Ferragus avec douleur. À son agonie, le diable, qui le trouve de

bonne prise, vient lui représenter l'instrument dont la jalousie avait

armé la main de son ancien compagnon d'armes. (BR.)

LE MAÎTRE.

Cela se peut. Mais tu fus déniaisé, je gage, par quelque vieille

impudique de ton village?

JACQUES.

Ne gagez pas, vous perdriez.

LE MAÎTRE.

Ce fut par la servante de ton curé?

JACQUES.

Ne gagez pas, vous perdriez encore.

LE MAÎTRE.

Ce fut donc par sa nièce?

JACQUES.

Sa nièce crevait d'humeur et de dévotion, deux qualités qui vont fort

bien ensemble, mais qui ne me vont pas.

LE MAÎTRE.

Pour cette fois, je crois que j'y suis.

JACQUES.

Moi, je n'en crois rien.

LE MAÎTRE.

Un jour de foire ou de marché...

JACQUES.

Ce n'était ni un jour de foire, ni un jour de marché.

LE MAÎTRE.

Tu allas à la ville.

JACQUES.

Je n'allai point à la ville.

LE MAÎTRE.

Et il était écrit là-haut que tu rencontrerais dans une taverne

quelqu'une de ces créatures obligeantes; que tu t'enivrerais...

JACQUES.

J'étais à jeun; et ce qui était écrit là-haut, c'est qu'à l'heure qu'il

est vous vous épuiseriez en fausses conjectures; et que vous gagneriez

un défaut dont vous m'avez corrigé, la fureur de deviner, et toujours de

travers. Tel que vous me voyez, monsieur, j'ai été une fois baptisé.

LE MAÎTRE.

Si tu te proposes d'entamer la perte de ton pucelage au sortir des fonts

baptismaux, nous n'y serons pas si tôt.

JACQUES.

J'eus donc un parrain et une marraine. Maître Bigre, le plus fameux

charron du village, avait un fils. Bigre le père fut mon parrain, et

Bigre le fils était mon ami. À l'âge de dix-huit à dix-neuf ans nous

nous amourachâmes tous les deux à la fois d'une petite couturière

appelée Justine. Elle ne passait pas pour autrement cruelle; mais elle

jugea à propos de se signaler par un premier dédain, et son choix tomba

sur moi.

LE MAÎTRE.

Voilà une de ces bizarreries des femmes, auxquelles on ne comprend rien.

JACQUES.

Tout le logement du charron maître Bigre, mon parrain, consistait en une

boutique et une soupente. Son lit était au fond de la boutique. Bigre le

fils, mon ami, couchait sur la soupente, à laquelle on grimpait par une

petite échelle, placée à peu près à égale distance du lit de son père et

de la porte de la boutique.

Lorsque Bigre mon parrain était bien endormi, Bigre mon ami ouvrait

doucement la porte, et Justine montait à la soupente par la petite

échelle. Le lendemain, dès la pointe du jour, avant que Bigre le père

fût éveillé, Bigre le fils descendait de la soupente, rouvrait la porte,

et Justine s'évadait comme elle était entrée.

LE MAÎTRE.

Pour aller ensuite visiter quelque soupente, la sienne ou une autre.

JACQUES.

Pourquoi non? Le commerce de Bigre et de Justine était assez doux; mais

il fallait qu'il fût troublé: cela était écrit là-haut; il le fut donc.

LE MAÎTRE.

Par le père?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Par la mère?

JACQUES.

Non, elle était morte.

LE MAÎTRE.

Par un rival?

JACQUES.

Eh! non, non, de par tous les diables! non. Mon maître, il est écrit

là-haut que vous en avez pour le reste de vos jours; tant que vous

vivrez vous devinerez, je vous le répète, et vous devinerez de travers.

Un matin, que mon ami Bigre, plus fatigué qu'à l'ordinaire ou du travail

de la veille, ou du plaisir de la nuit, reposait doucement entre les

bras de Justine, voilà une voix formidable qui se fait entendre au pied

du petit escalier: «Bigre! Bigre! maudit paresseux! l'\_Angelus\_ est

sonné, il est près de cinq heures et demie, et te voilà encore dans ta

soupente! As-tu résolu d'y rester jusqu'à midi? Faut-il que j'y monte et

que je t'en fasse descendre plus vite que tu ne voudrais? Bigre! Bigre!

--Mon père?

--Et cet essieu après lequel ce vieux bourru de fermier attend; veux-tu

qu'il revienne encore ici recommencer son tapage?

--Son essieu est prêt, et avant qu'il soit un quart d'heure il

l'aura...»

Je vous laisse à juger des transes de Justine et de mon pauvre ami Bigre

le fils.

LE MAÎTRE.

Je suis sûr que Justine se promit bien de ne plus se retrouver sur la

soupente, et qu'elle y était le soir même. Mais comment en

sortira-t-elle ce matin?

JACQUES.

Si vous vous mettez en devoir de le deviner, je me tais... Cependant

Bigre le fils s'était précipité du lit, jambes nues, sa culotte à la

main, et sa veste sur son bras. Tandis qu'il s'habille, Bigre le père

grommelle entre ses dents: «Depuis qu'il s'est entêté de cette petite

coureuse, tout va de travers. Cela finira; cela ne saurait durer; cela

commence à me lasser. Encore si c'était une fille qui en valût la peine;

mais une créature! Dieu sait quelle créature! Ah! si la pauvre défunte,

qui avait de l'honneur jusqu'au bout des ongles, voyait cela, il y a

longtemps qu'elle eût bâtonné l'un, et arraché les yeux à l'autre au

sortir de la grand'messe sous le porche, devant tout le monde; car rien

ne l'arrêtait: mais si j'ai été trop bon jusqu'à présent, et qu'ils

s'imaginent que je continuerai, ils se trompent.»

LE MAÎTRE.

Et ces propos, Justine les entendait de la soupente?

JACQUES.

Je n'en doute pas. Cependant Bigre le fils s'en était allé chez le

fermier, avec son essieu sur l'épaule, et Bigre le père s'était mis à

l'ouvrage. Après quelques coups de doloire, son nez lui demande une

prise de tabac; il cherche sa tabatière dans ses poches, au chevet de

son lit; il ne la trouve point. «C'est ce coquin, dit-il, qui s'en est

saisi comme de coutume; voyons s'il ne l'aura point laissée là-haut...»

Et le voilà qui monte à la soupente. Un moment après il s'aperçoit que

sa pipe et son couteau lui manquent; et il remonte à la soupente.

LE MAÎTRE.

Et Justine?

JACQUES.

Elle avait ramassé ses vêtements à la hâte, et s'était glissée sous le

lit, où elle était étendue à plat ventre, plus morte que vive.

LE MAÎTRE.

Et ton ami Bigre le fils?

JACQUES.

Son essieu rendu, mis en place et payé, il était accouru chez moi, et

m'avait exposé le terrible embarras où il se trouvait. Après m'en être

un peu amusé, «écoute, lui dis-je, Bigre, va te promener par le village,

où tu voudras, je te tirerai d'affaire. Je ne te demande qu'une chose,

c'est de m'en laisser le temps...» Vous souriez, monsieur, qu'est-ce

qu'il y a?

LE MAÎTRE.

Rien.

JACQUES.

Mon ami Bigre sort. Je m'habille, car je n'étais pas encore levé. Je

vais chez son père, qui ne m'eut pas plus tôt aperçu, que poussant un

cri de surprise et de joie, il me dit: «Eh! filleul, te voilà! d'où

sors-tu, et que viens-tu faire ici de si grand matin?...» Mon parrain

Bigre avait vraiment de l'amitié pour moi; aussi lui répondis-je avec

franchise: «Il ne s'agit pas de savoir d'où je sors, mais comment je

rentrerai chez nous.

--Ah! filleul, tu deviens libertin; j'ai bien peur que Bigre et toi ne

fassiez la paire. Tu as passé la nuit dehors.

--Et mon père n'entend pas raison sur ce point.

--Ton père a raison, filleul, de ne pas entendre raison là-dessus. Mais

commençons par déjeuner, la bouteille nous avisera.»

LE MAÎTRE.

Jacques, cet homme était dans les bons principes.

JACQUES.

Je lui répondis que je n'avais ni besoin ni envie de boire ou de manger,

et que je tombais de lassitude et de sommeil. Le vieux Bigre, qui de son

temps n'en cédait pas à son camarade, ajouta en ricanant: «Filleul, elle

était jolie, et tu t'en es donné. Écoute: Bigre est sorti; monte à la

soupente, et jette-toi sur son lit... Mais un mot avant qu'il revienne.

C'est ton ami; lorsque vous vous trouverez tête à tête, dis-lui que je

suis mécontent, très-mécontent. C'est une petite Justine que tu dois

connaître (car quel est le garçon du village qui ne la connaisse pas?)

qui me l'a débauché; tu me rendrais un vrai service, si tu le détachais

de cette créature. Auparavant c'était ce qu'on appelle un joli garçon;

mais depuis qu'il a fait cette malheureuse connaissance... Tu ne

m'écoutes pas; tes yeux se ferment; monte, et va te reposer.»

Je monte, je me déshabille, je lève la couverture et les draps, je tâte

partout, point de Justine. Cependant Bigre, mon parrain, disait: «Les

enfants! les maudits enfants! n'en voilà-t-il pas encore un qui désole

son père?» Justine n'étant pas dans le lit, je me doutai qu'elle était

dessous. Le bouge était tout à fait obscur. Je me baisse, je promène mes

mains, je rencontre un de ses bras, je la saisis, je la tire à moi; elle

sort de dessous la couchette en tremblant. Je l'embrasse, je la rassure,

je lui fais signe de se coucher. Elle joint ses deux mains, elle se

jette à mes pieds, elle serre mes genoux. Je n'aurais peut-être pas

résisté à cette scène muette, si le jour l'eût éclairée; mais lorsque

les ténèbres ne rendent pas timide, elles rendent entreprenant.

D'ailleurs j'avais ses anciens mépris sur le cœur. Pour toute réponse je

la poussai vers l'escalier qui conduisait à la boutique. Elle en poussa

un cri de frayeur. Bigre qui l'entendit, dit: «Il rêve...» Justine

s'évanouit; ses genoux se dérobent sous elle; dans son délire elle

disait d'une voix étouffée: «Il va venir... il vient... je

l'entends qui monte... je suis perdue!... Non, non, lui

répondis-je d'une voix étouffée, remettez-vous, taisez-vous, et

couchez-vous...» Elle persiste dans son refus; je tiens ferme: elle se

résigne: et nous voilà l'un à côté de l'autre.

LE MAÎTRE.

Traître! scélérat! sais-tu quel crime tu vas commettre? Tu vas violer

cette fille, sinon par la force, du moins par la terreur. Poursuivi au

tribunal des lois, tu en éprouverais toute la rigueur réservée aux

ravisseurs.

JACQUES.

Je ne sais si je la violai, mais je sais bien que je ne lui fis pas de

mal, et qu'elle ne m'en fit point. D'abord en détournant sa bouche de

mes baisers, elle l'approcha de mon oreille et me dit tout bas: «Non,

non, Jacques, non...» À ce mot, je fais semblant de sortir du lit, et de

m'avancer vers l'escalier. Elle me retint, et me dit encore à l'oreille:

«Je ne vous aurais jamais cru si méchant; je vois qu'il ne faut attendre

de vous aucune pitié; mais du moins, promettez-moi, jurez-moi...

--Quoi?

--Que Bigre n'en saura rien.»

LE MAÎTRE.

Tu promis, tu juras, et tout alla fort bien.

JACQUES.

Et puis très-bien encore.

LE MAÎTRE.

Et puis encore très-bien?

JACQUES.

C'est précisément comme si vous y aviez été. Cependant, Bigre mon ami,

impatient, soucieux et las de rôder autour de la maison sans me

rencontrer, rentre chez son père, qui lui dit avec humeur: «Tu as été

bien longtemps pour rien...» Bigre lui répondit avec plus d'humeur

encore: «Est-ce qu'il n'a pas fallu allégir par les deux bouts ce diable

d'essieu qui s'est trouvé trop gros.

--Je t'en avais averti; mais tu n'en veux jamais faire qu'à ta tête.

--C'est qu'il est plus aisé d'en ôter que d'en remettre.

--Prends cette jante, et va la finir à la porte.

--Pourquoi à la porte?

--C'est que le bruit de l'outil réveillerait Jacques ton ami.

--Jacques!...

--Oui, Jacques, il est là-haut sur la soupente, qui repose. Ah! que les

pères sont à plaindre; si ce n'est d'une chose, c'est d'une autre! Eh

bien! te remueras-tu? Tandis que tu restes là comme un imbécile, la tête

baissée, la bouche béante, et les bras pendants, la besogne ne se fait

pas...» Bigre mon ami, furieux, s'élance vers l'escalier; Bigre mon

parrain le retient en lui disant: «Où vas-tu? laisse dormir ce pauvre

diable, qui est excédé de fatigue. À sa place, serais-tu bien aise qu'on

troublât ton repos?»

LE MAÎTRE.

Et Justine entendait encore tout cela?

JACQUES.

Comme vous m'entendez.

LE MAÎTRE.

Et que faisais-tu?

JACQUES.

Je riais.

LE MAÎTRE.

Et Justine?

JACQUES.

Elle avait arraché sa cornette; elle se tirait par les cheveux; elle

levait les yeux au ciel, du moins je le présume; elle se tordait les

bras.

LE MAÎTRE.

Jacques, vous êtes un barbare; vous avez un cœur de bronze.

JACQUES.

Non, monsieur, non, j'ai de la sensibilité; mais je la réserve pour une

meilleure occasion. Les dissipateurs de cette richesse en ont tant

prodigué lorsqu'il en fallait être économe, qu'ils ne s'en trouvent plus

quand il faudrait en être prodigue... Cependant je m'habille, et je

descends. Bigre le père me dit: «Tu avais besoin de cela, cela t'a bien

fait; quand tu es venu, tu avais l'air d'un déterré; et te voilà vermeil

et frais comme l'enfant qui vient de téter. Le sommeil est une bonne

chose!... Bigre, descends à la cave, et apporte une bouteille, afin que

nous déjeunions. À présent, filleul, tu déjeuneras

volontiers?--Très-volontiers...» La bouteille est arrivée et placée sur

l'établi; nous sommes debout autour. Bigre le père remplit son verre et

le mien, Bigre le fils, en écartant le sien, dit d'un ton farouche:

«Pour moi, je ne suis pas altéré de si matin.

--Tu ne veux pas boire?

--Non.

--Ah! je sais ce que c'est; tiens, filleul, il y a de la Justine là

dedans; il aura passé chez elle, ou il ne l'aura pas trouvée, ou il

l'aura surprise avec un autre; cette bouderie contre la bouteille n'est

pas naturelle: c'est ce que je te dis.

MOI.

Mais vous pourriez bien avoir deviné juste.

BIGRE LE FILS.

Jacques, trêve de plaisanteries, placées ou déplacées, je ne les aime

pas.

BIGRE LE PÈRE.

Puisqu'il ne veut pas boire, il ne faut pas que cela nous en empêche. À

ta santé, filleul.

MOI.

À la vôtre, parrain; Bigre, mon ami, bois avec nous. Tu te chagrines

trop pour peu de chose.

BIGRE LE FILS.

Je vous ai déjà dit que je ne buvais pas.

MOI.

Eh bien! si ton père a rencontré, que diable, tu la reverras, vous vous

expliquerez, et tu conviendras que tu as tort.

BIGRE LE PÈRE.

Eh! laisse-le faire; n'est-il pas juste que cette créature le châtie de

la peine qu'il me cause? Çà, encore un coup, et venons à ton affaire. Je

conçois qu'il faut que je te mène chez ton père; mais que veux-tu que je

lui dise?

MOI.

Tout ce que vous voudrez, tout ce que vous lui avez entendu dire cent

fois lorsqu'il vous a ramené votre fils.

BIGRE LE PÈRE.

Allons...»

Il sort, je le suis, nous arrivons à la porte de la maison; je le laisse

entrer seul. Curieux de la conversation de Bigre le père et du mien, je

me cache dans un recoin, derrière une cloison, d'où je ne perdis pas un

mot.

BIGRE LE PÈRE.

«Allons, compère, il faut encore lui pardonner cette fois.

--Lui pardonner, et de quoi?

--Tu fais l'ignorant.

--Je ne le fais point, je le suis.

--Tu es fâché, et tu as raison de l'être.

--Je ne suis point fâché.

--Tu l'es, te dis-je.

--Si tu veux que je le sois, je ne demande pas mieux; mais que je sache

auparavant la sottise qu'il a faite.

--D'accord, trois fois, quatre fois; mais ce n'est pas coutume. On se

trouve une bande de jeunes garçons et de jeunes filles; on boit, on rit,

on danse; les heures se passent vite; et cependant la porte de la maison

se ferme...»

Bigre, en baissant la voix, ajouta: «Ils ne nous entendent pas; mais, de

bonne foi, est-ce que nous avons été plus sages qu'eux à leur âge?

Sais-tu qui sont les mauvais pères? ce sont ceux qui ont oublié les

fautes de leur jeunesse. Dis-moi, est-ce que nous n'avons jamais

découché?

--Et toi, Bigre, mon compère, dis-moi, est-ce que nous n'avons jamais

pris d'attachement qui déplaisait à nos parents?

--Aussi je crie plus haut que je ne souffre. Fais de même.

--Mais Jacques n'a point découché, du moins cette nuit, j'en suis sûr.

--Eh bien! si ce n'est pas celle-ci, c'est une autre. Tant y a que tu

n'en veux point à ton garçon?

--Non.

--Et quand je serai parti tu ne le maltraiteras pas?

--Aucunement.

--Tu m'en donnes ta parole?

--Je te la donne.

--Ta parole d'honneur?

--Ma parole d'honneur.

--Tout est dit, et je m'en retourne...»

Comme mon parrain Bigre était sur le seuil, mon père, lui frappant

doucement sur l'épaule, lui disait: Bigre, mon ami, il y a ici quelque

anguille sous roche; ton garçon et le mien sont deux futés matois; et je

crains bien qu'ils ne nous en aient donné d'une à garder aujourd'hui;

mais avec le temps cela se découvrira. Adieu, compère.

LE MAÎTRE.

Et quelle fut la fin de l'aventure entre Bigre ton ami et Justine?

JACQUES.

Comme elle devait être. Il se fâcha, elle se fâcha plus fort que lui;

elle pleura, il s'attendrit; elle lui jura que j'étais le meilleur ami

qu'il eût; je lui jurai qu'elle était la plus honnête fille du village.

Il nous crut, nous demanda pardon, nous en aima et nous en estima

davantage tous deux. Et voilà le commencement, le milieu et la fin de la

perte de mon pucelage. À présent, monsieur, je voudrais bien que vous

m'apprissiez le but moral de cette impertinente histoire.

LE MAÎTRE.

À mieux connaître les femmes.

JACQUES.

Et vous aviez besoin de cette leçon?

LE MAÎTRE.

À mieux connaître les amis.

JACQUES.

Et vous avez jamais cru qu'il y en eût un seul qui tînt rigueur à votre

femme ou à votre fille, si elle s'était proposé sa défaite?

LE MAÎTRE.

À mieux connaître les pères et les enfants.

JACQUES.

Allez, monsieur, ils ont été de tout temps, et seront à jamais,

alternativement dupes les uns des autres.

LE MAÎTRE.

Ce que tu dis là sont autant de vérités éternelles, mais sur lesquelles

on ne saurait trop insister. Quel que soit le récit que tu m'as promis

après celui-ci, sois sûr qu'il ne sera vide d'instruction que pour un

sot; et continue.

Lecteur, il me vient un scrupule, c'est d'avoir fait honneur à Jacques

ou à son maître de quelques réflexions qui vous appartiennent de droit;

si cela est, vous pouvez les reprendre sans qu'ils s'en formalisent.

J'ai cru m'apercevoir que le mot \_Bigre\_ vous déplaisait. Je voudrais

bien savoir pourquoi. C'est le vrai nom de la famille de mon charron;

les extraits baptistaires, extraits mortuaires, contrats de mariage en

sont signés Bigre. Les descendants de Bigre qui occupent aujourd'hui la

boutique, s'appellent Bigre. Quand leurs enfants, qui sont jolis,

passent dans la rue, on dit: «Voilà les petits Bigres.» Quand vous

prononcez le nom de \_Boule\_[54], vous vous rappelez le plus grand

ébéniste que vous ayez eu. On ne prononce point encore dans la contrée

de Bigre, le nom de Bigre sans se rappeler le plus grand charron dont on

ait mémoire. Le Bigre, dont on lit le nom à la fin de tous les livres

d'offices pieux du commencement de ce siècle, fut un de ses parents. Si

jamais un arrière-neveu de Bigre se signale par quelque grande action,

le nom personnel de Bigre ne sera pas moins imposant pour vous que celui

de César ou de Condé. C'est qu'il y a Bigre et Bigre, comme Guillaume et

Guillaume. Si je dis Guillaume tout court, ce ne sera ni le conquérant

de la Grande-Bretagne, ni le marchand de drap de l'\_Avocat Patelin\_; le

nom de Guillaume tout court ne sera ni héroïque ni bourgeois: ainsi de

Bigre. Bigre tout court n'est ni le fameux charron, ni quelqu'un de ses

plats ancêtres ou de ses plats descendants. En bonne foi, un nom

personnel peut-il être de bon ou de mauvais goût? Les rues sont pleines

de mâtins qui s'appellent Pompée. Défaites-vous donc de votre fausse

délicatesse, ou j'en userai avec vous comme milord Chatham[55] avec les

membres du parlement; il leur dit: «Sucre, Sucre, Sucre; qu'est-ce

qu'il y a de ridicule là dedans?...» Et moi, je vous dirai: «Bigre,

Bigre, Bigre; pourquoi ne s'appellerait-on pas Bigre?» C'est, comme le

disait un officier à son général le grand Condé, qu'il y a un fier

Bigre, comme Bigre le charron; un bon Bigre, comme vous et moi; de plats

Bigres, comme une infinité d'autres.

[54] Boule (André-Charles), né en 1642, mort à Paris en 1732, est le

sujet d'une très-intéressante notice de M. Ch. Asselineau. Paris,

Rouquette, 1871, in-8º.

[55] Pitt (William), comte de Chatham, né en 1708, mort le 11 mai 1778,

fut le père de William Pitt, ministre de George III. (BR.)

JACQUES.

C'était un jour de noces; frère Jean avait marié la fille d'un de ses

voisins. J'étais garçon de fête. On m'avait placé à table entre les deux

goguenards de la paroisse; j'avais l'air d'un grand nigaud, quoique je

ne le fusse pas tant qu'ils le croyaient. Ils me firent quelques

questions sur la nuit de la mariée; j'y répondis assez bêtement, et les

voilà qui éclatent de rire, et les femmes de ces deux plaisants à crier

de l'autre bout: «Qu'est-ce qu'il y a donc? vous êtes bien joyeux

là-bas?--C'est que c'est par trop drôle, répondit un de nos maris à sa

femme; je te conterai cela ce soir.» L'autre, qui n'était pas moins

curieuse, fit la même question à son mari, qui lui fit la même réponse.

Le repas continue, et les questions et mes balourdises, et les éclats de

rire et la surprise des femmes. Après le repas, la danse; après la

danse, le coucher des époux, le don de la jarretière, moi dans mon lit,

et mes goguenards dans les leurs, racontant à leurs femmes la chose

incompréhensible, incroyable, c'est qu'à vingt-deux ans, grand et

vigoureux comme je l'étais, assez bien de figure, alerte et point sot,

j'étais aussi neuf, mais aussi neuf qu'au sortir du ventre de ma mère,

et les deux femmes de s'en émerveiller ainsi que leurs maris. Mais, dès

le lendemain, Suzanne me fit signe et me dit: «Jacques, n'as-tu rien à

faire?

--Non, voisine; qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

--Je voudrais... je voudrais...» et en disant je voudrais, elle me

serrait la main et me regardait si singulièrement; «je voudrais que tu

prisses notre serpe et que tu vinsses dans la commune m'aider à couper

deux ou trois bourrées, car c'est une besogne trop forte pour moi seule.

--Très-volontiers, madame Suzanne...»

Je prends la serpe, et nous allons. Chemin faisant, Suzanne se laissait

tomber la tête sur mon épaule, me prenait le menton, me tirait les

oreilles, me pinçait les côtés. Nous arrivons. L'endroit était en

pente. Suzanne se couche à terre tout de son long à la place la plus

élevée, les pieds éloignés l'un de l'autre et les bras passés par-dessus

la tête. J'étais au-dessous d'elle, jouant de la serpe sur le taillis,

et Suzanne repliait ses jambes, approchant ses talons de ses fesses; ses

genoux élevés rendaient ses jupons fort courts, et je jouais toujours de

la serpe sur le taillis, ne regardant guère où je frappais et frappant

souvent à côté. Enfin, Suzanne me dit: «Jacques, est-ce que tu ne

finiras pas bientôt?

--Quand vous voudrez, madame Suzanne.

--Est-ce que tu ne vois pas, dit-elle à demi-voix, que je veux que tu

finisses?...» Je finis donc, je repris haleine, et je finis encore; et

Suzanne...

LE MAÎTRE.

T'ôtait ton pucelage que tu n'avais pas?

JACQUES.

Il est vrai; mais Suzanne ne s'y méprit pas, et de sourire et de me

dire: «Tu en as donné d'une bonne à garder à notre homme; et tu es un

fripon.

--Que voulez-vous dire, madame Suzanne?

--Rien, rien; tu m'entends de reste. Trompe-moi encore quelquefois de

même, et je te le pardonne...» Je reliai ses bourrées, je les pris sur

mon dos; et nous revînmes, elle à sa maison, moi à la nôtre.

LE MAÎTRE.

Sans faire une pause en chemin?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Il n'y avait donc pas loin de la commune au village?

JACQUES.

Pas plus loin que du village à la commune.

LE MAÎTRE.

Elle ne valait que cela?

JACQUES.

Elle valait peut-être davantage pour un autre, pour un autre jour:

chaque moment a son prix.

À quelque temps de là, dame Marguerite, c'était la femme de notre autre

goguenard, avait du grain à faire moudre et n'avait pas le temps d'aller

au moulin; elle vint demander à mon père un de ses garçons qui y allât

pour elle. Comme j'étais le plus grand, elle ne doutait pas que le choix

de mon père ne tombât sur moi, ce qui ne manqua pas d'arriver. Dame

Marguerite sort; je la suis; je charge le sac sur son âne et je le

conduis seul au moulin. Voilà son grain moulu, et nous nous en

revenions, l'âne et moi, assez tristes, car je pensais que j'en serais

pour ma corvée. Je me trompais. Il y avait entre le village et le moulin

un petit bois à passer; ce fut là que je trouvai dame Marguerite assise

au bord de la voie. Le jour commençait à tomber. «Jacques, me dit-elle,

enfin te voilà! Sais-tu qu'il y a plus d'une mortelle heure que je

t'attends?...»

Lecteur, vous êtes aussi trop pointilleux. D'accord, la mortelle heure

est des dames de la ville; et la grande heure, de dame Marguerite.

JACQUES.

C'est que l'eau était basse, que le moulin allait lentement, que le

meunier était ivre et que, quelque diligence que j'aie faite, je n'ai pu

revenir plus tôt.

MARGUERITE.

Assieds-toi là, et jasons un peu.

JACQUES.

Dame Marguerite, je le veux bien...

Me voilà assis à côté d'elle pour jaser, et cependant nous gardions le

silence tous deux. Je lui dis donc: Mais, dame Marguerite, vous ne me

dites mot, et nous ne jasons pas.

MARGUERITE.

C'est que je rêve à ce que mon mari m'a dit de toi.

JACQUES.

Ne croyez rien de ce que votre mari vous a dit; c'est un gausseur.

MARGUERITE.

Il m'a assuré que tu n'as jamais été amoureux.

JACQUES.

Oh! pour cela il a dit vrai.

MARGUERITE.

Quoi! jamais de ta vie?

JACQUES.

De ma vie.

MARGUERITE.

Comment! à ton âge, tu ne saurais pas ce que c'est qu'une femme?

JACQUES.

Pardonnez-moi, dame Marguerite.

MARGUERITE.

Et qu'est-ce que c'est qu'une femme?

JACQUES.

Une femme?

MARGUERITE.

Oui, une femme.

JACQUES.

Attendez... C'est un homme qui a un cotillon, une cornette et de gros

tétons.

LE MAÎTRE.

Ah! scélérat!

JACQUES.

L'autre ne s'y était pas trompée; et je voulais que celle-ci s'y

trompât. À ma réponse, dame Marguerite fit des éclats de rire qui ne

finissaient point; et moi, tout ébahi, je lui demandai ce qu'elle avait

tant à rire. Dame Marguerite me dit qu'elle riait de ma simplicité.

«Comment! grand comme tu es, vrai, tu n'en saurais pas davantage?

--Non, dame Marguerite.»

Là-dessus dame Marguerite se tut, et moi aussi. Mais, dame Marguerite,

lui dis-je encore, nous nous sommes assis pour jaser et voilà que vous

ne dites mot et que nous ne jasons pas. Dame Marguerite, qu'avez-vous?

vous rêvez.

MARGUERITE.

Oui, je rêve... je rêve... je rêve...

En prononçant ces je rêve, sa poitrine s'élevait, sa voix

s'affaiblissait, ses membres tremblaient, ses yeux s'étaient fermés, sa

bouche était entr'ouverte; elle poussa un profond soupir; elle

défaillit, et je fis semblant de croire qu'elle était morte, et me mis

à crier du ton de l'effroi: Dame Marguerite! dame Marguerite! parlez-moi

donc; dame Marguerite, est-ce que vous vous trouvez mal?

MARGUERITE.

Non, mon enfant; laisse-moi un moment en repos... Je ne sais ce qui m'a

pris... Cela m'est venu subitement.

LE MAÎTRE.

Elle mentait.

JACQUES.

Oui, elle mentait.

MARGUERITE.

C'est que je rêvais.

JACQUES.

Rêvez-vous comme cela la nuit à côté de votre mari?

MARGUERITE.

Quelquefois.

JACQUES.

Cela doit l'effrayer.

MARGUERITE.

Il y est fait...

Marguerite revint peu à peu de sa défaillance, et dit: Je rêvais qu'à la

noce, il y a huit jours, notre homme et celui de la Suzanne se sont

moqués de toi; cela m'a fait pitié, et je me suis trouvée toute je ne

sais comment.

JACQUES.

Vous êtes trop bonne.

MARGUERITE.

Je n'aime pas qu'on se moque. Je rêvais qu'à la première occasion ils

recommenceraient de plus belle, et que cela me fâcherait encore.

JACQUES.

Mais il ne tiendrait qu'à vous que cela n'arrivât plus.

MARGUERITE.

Et comment?

JACQUES.

En m'apprenant...

MARGUERITE.

Et quoi?

JACQUES.

Ce que j'ignore, et ce qui faisait tant rire votre homme et celui de la

Suzanne, qui ne riraient plus.

MARGUERITE.

Oh! non, non. Je sais bien que tu es un bon garçon, et que tu ne le

dirais à personne; mais je n'oserais.

JACQUES.

Et pourquoi?

MARGUERITE.

C'est que je n'oserais.

JACQUES.

Ah! dame Marguerite, apprenez-moi, je vous prie, je vous en aurai la

plus grande obligation, apprenez-moi... En la suppliant ainsi, je lui

serrais les mains et elle me les serrait aussi; je lui baisais les yeux,

et elle me baisait la bouche. Cependant il faisait tout à fait nuit. Je

lui dis donc: Je vois bien, dame Marguerite, que vous ne me voulez pas

assez de bien pour m'apprendre; j'en suis tout à fait chagrin. Allons,

levons-nous; retournons-nous-en... Dame Marguerite se tut; elle reprit

une de mes mains, je ne sais où elle la conduisit, mais le fait est que

je m'écriai: «Il n'y a rien! il n'y a rien!»

LE MAÎTRE.

Scélérat! double scélérat!

JACQUES.

Le fait est qu'elle était fort déshabillée, et que je l'étais beaucoup

aussi. Le fait est que j'avais toujours la main où il n'y avait rien

chez elle, et qu'elle avait placé sa main où cela n'était pas tout à

fait de même chez moi. Le fait est que je me trouvai sous elle et par

conséquent elle sur moi. Le fait est que, ne la soulageant d'aucune

fatigue, il fallait bien qu'elle la prît tout entière. Le fait est

qu'elle se livrait à mon instruction de si bon cœur, qu'il vint un

instant où je crus qu'elle en mourrait. Le fait est qu'aussi troublé

qu'elle, et ne sachant ce que je disais, je m'écriai: «Ah! dame Suzanne,

que vous me faites aise!»

LE MAÎTRE.

Tu veux dire dame Marguerite.

JACQUES.

Non, non. Le fait est que je pris un nom pour un autre; et qu'au lieu de

dire dame Marguerite, je dis dame Suzon. Le fait est que j'avouai à

dame Marguerite que ce qu'elle croyait m'apprendre ce jour-là, dame

Suzon me l'avait appris, un peu diversement, à la vérité, il y avait

trois ou quatre jours. Le fait est qu'elle me dit: «Quoi! c'est Suzon et

non pas moi?...» Le fait est que je lui répondis: «Ce n'est ni l'une ni

l'autre.» Le fait est que, tout en se moquant d'elle-même, de Suzon, des

deux maris, et qu'en me disant de petites injures, je me trouvai sur

elle, et par conséquent elle sous moi, et qu'en m'avouant que cela lui

avait fait bien du plaisir, mais pas autant que de l'autre manière, elle

se retrouva sur moi, et par conséquent moi sous elle. Le fait est

qu'après quelque temps de repos et de silence, je ne me trouvai ni elle

dessous, ni moi dessus, ni elle dessus, ni moi dessous; car nous étions

l'un et l'autre sur le côté; qu'elle avait la tête penchée en devant et

les deux fesses collées contre mes deux cuisses. Le fait est que, si

j'avais été moins savant, la bonne dame Marguerite m'aurait appris tout

ce qu'on peut apprendre. Le fait est que nous eûmes bien de la peine à

regagner le village. Le fait est que mon mal de gorge est fort augmenté,

et qu'il n'y a pas d'apparence que je puisse parler de quinze jours.

LE MAÎTRE.

Et tu n'as pas revu ces femmes?

JACQUES.

Pardonnez-moi, plus d'une fois.

LE MAÎTRE.

Toutes deux?

JACQUES.

Toutes deux.

LE MAÎTRE.

Elles ne se sont pas brouillées?

JACQUES.

Utiles l'une à l'autre, elles s'en sont aimées davantage.

LE MAÎTRE.

Les nôtres en auraient bien fait autant, mais chacune avec son chacun...

Tu ris.

JACQUES.

Toutes les fois que je me rappelle le petit homme criant, jurant,

écumant, se débattant de la tête, des pieds, des mains, de tout le

corps, et prêt à se jeter du haut du fenil en bas, au hasard de se tuer,

je ne saurais m'empêcher d'en rire.

LE MAÎTRE.

Et ce petit homme, qui est-il? Le mari de la dame Suzon?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Le mari de la dame Marguerite?

JACQUES.

Non... Toujours le même: il en a, pour tant qu'il vivra.

LE MAÎTRE.

Qui est-il donc?

Jacques ne répondit point à cette question, et le maître ajouta:

Dis-moi seulement qui était le petit homme.

JACQUES.

Un jour un enfant, assis au pied du comptoir d'une lingère, criait de

toute sa force. La marchande importunée de ses cris, lui dit: «Mon ami,

pourquoi criez-vous?

--C'est qu'ils veulent me faire dire A.

--Et pourquoi ne voulez-vous pas dire A?

--C'est que je n'aurai pas si tôt dit A, qu'ils voudront me faire dire

B...»

C'est que je ne vous aurai pas si tôt dit le nom du petit homme, qu'il

faudra que je vous dise le reste.

LE MAÎTRE.

Peut-être.

JACQUES.

Cela est sûr.

LE MAÎTRE.

Allons, mon ami Jacques, nomme-moi le petit homme. Tu t'en meurs

d'envie, n'est-ce pas? Satisfais-toi.

JACQUES.

C'était une espèce de nain, bossu, crochu, bègue, borgne, jaloux,

paillard, amoureux et peut-être aimé de Suzon. C'était le vicaire du

village.

Jacques ressemblait à l'enfant de la lingère comme deux gouttes d'eau,

avec cette différence que, depuis son mal de gorge, on avait de la

peine à lui faire dire A, mais une fois en train, il allait de lui-même

jusqu'à la fin de l'alphabet.

J'étais dans la grange de Suzon, seul avec elle.

LE MAÎTRE.

Et tu n'y étais pas pour rien?

JACQUES.

Non. Lorsque le vicaire arrive, il prend de l'humeur, il gronde, il

demande impérieusement à Suzon ce qu'elle faisait en tête-à-tête avec le

plus débauché des garçons du village, dans l'endroit le plus reculé de

la chaumière.

LE MAÎTRE.

Tu avais déjà de la réputation, à ce que je vois.

JACQUES.

Et assez bien méritée. Il était vraiment fâché; à ce propos il en ajouta

d'autres encore moins obligeants. Je me fâche de mon côté. D'injure en

injure nous en venons aux mains. Je saisis une fourche, je la lui passe

entre les jambes, fourchon d'ici, fourchon de là, et le lance sur le

fenil, ni plus ni moins, comme une botte de paille.

LE MAÎTRE.

Et ce fenil était haut?

JACQUES.

De dix pieds au moins, et le petit homme n'en serait pas descendu sans

se rompre le cou.

LE MAÎTRE.

Après?

JACQUES.

Après, j'écarte le fichu de Suzon, je lui prends la gorge, je la

caresse; elle se défend comme cela. Il y avait là un bât d'âne dont la

commodité nous était connue; je la pousse sur ce bât.

LE MAÎTRE.

Tu relèves ses jupons?

JACQUES.

Je relève ses jupons.

LE MAÎTRE.

Et le vicaire voyait cela?

JACQUES.

Comme je vous vois.

LE MAÎTRE.

Et il se taisait?

JACQUES.

Non pas, s'il vous plaît. Ne se contenant plus de rage, il se mit à

crier: «Au meu... meu... meurtre! au feu... feu... feu!... au vo... au

vo... au voleur!...» Et voilà le mari que nous croyions loin qui

accourt.

LE MAÎTRE.

J'en suis fâché: je n'aime pas les prêtres.

JACQUES.

Et vous auriez été enchanté que sous les yeux de celui-ci...

LE MAÎTRE.

J'en conviens.

JACQUES.

Suzon avait eu le temps de se relever; je me rajuste, me sauve, et c'est

Suzon qui m'a raconté ce qui suit. Le mari qui voit le vicaire perché

sur le fenil, se met à rire. Le vicaire lui disait: «Ris... ris... ris

bien... so... so... sot que tu es...» Le mari de lui obéir, de rire de

plus belle, et de lui demander qui est-ce qui l'a niché là.--Le vicaire:

«Met... met... mets-moi à te... te... terre.»--Le mari de rire encore,

et de lui demander comment il faut qu'il s'y prenne.--Le vicaire: «Co...

co... comme j'y... j'y... j'y... suis mon... mon... monté, a... a...

avec la fou... fou... fourche...--Par sanguienne, vous avez raison;

voyez ce que c'est que d'avoir étudié?...» Le mari prend la fourche, la

présente au vicaire; celui-ci s'enfourche comme je l'avais enfourché; le

mari lui fait faire un ou deux tours de grange au bout de l'instrument

de basse-cour, accompagnant cette promenade d'une espèce de chant en

faux-bourdon; et le vicaire criait: «Dé... dé... descends-moi, ma...

ma... maraud, me... me dé... dé... descendras... dras-tu?...» Et le mari

lui disait: «À quoi tient-il, monsieur le vicaire, que je ne vous montre

ainsi dans toutes les rues du village? On n'y aurait jamais vu une aussi

belle procession...» Cependant le vicaire en fut quitte pour la peur, et

le mari le mit à terre. Je ne sais ce qu'il dit alors au mari, car Suzon

s'était évadée; mais j'entendis: «Ma... ma... malheureux! tu... tu...

fra... fra... frappes un... un... prê... prê... prêtre; je... je...

t'e... t'e... t'ex... co... co... communie; tu... tu... se... seras

da... da... damné...» C'était le petit homme qui parlait: et c'était le

mari qui le pourchassait à coups de fourche. J'arrive avec beaucoup

d'autres; d'aussi loin que le mari m'aperçut, mettant sa fourche en

arrêt: «Approche, approche,» me dit-il.

LE MAÎTRE.

Et Suzon?

JACQUES.

Elle s'en tira.

LE MAÎTRE.

Mal?

JACQUES.

Non; les femmes s'en tirent toujours bien quand on ne les a pas

surprises en flagrant délit... De quoi riez-vous?

LE MAÎTRE.

De ce qui me fera rire, comme toi, toutes les fois que je me rappellerai

le petit prêtre au bout de la fourche du mari.

JACQUES.

Ce fut peu de temps après cette aventure, qui vint aux oreilles de mon

père et qui en rit aussi, que je m'engageai, comme je vous ai dit...

Après quelques moments de silence ou de toux de la part de Jacques,

disent les uns, ou après avoir encore ri, disent les autres, le maître

s'adressant à Jacques, lui dit: «Et l'histoire de tes amours?»--Jacques

hocha de la tête et ne répondit pas.

Comment un homme de sens, qui a des mœurs, qui se pique de philosophie,

peut-il s'amuser à débiter des contes de cette obscénité?--Premièrement,

lecteur, ce ne sont pas des contes, c'est une histoire, et je ne me sens

pas plus coupable, et peut-être moins, quand j'écris les sottises de

Jacques, que Suétone quand il nous transmet les débauches de Tibère.

Cependant vous lisez Suétone, et vous ne lui faites aucun reproche.

Pourquoi ne froncez-vous pas le sourcil à Catulle, à Martial, à Horace,

à Juvénal, à Pétrone, à La Fontaine et à tant d'autres? Pourquoi ne

dites-vous pas au stoïcien Sénèque: Quel besoin avons-nous de la crapule

de votre esclave[56] aux miroirs concaves? Pourquoi n'avez-vous de

l'indulgence que pour les morts? Si vous réfléchissiez un peu à cette

partialité, vous verriez qu'elle naît de quelque principe vicieux. Si

vous êtes innocent, vous ne me lirez pas; si vous êtes corrompu, vous me

lirez sans conséquence. Et puis, si ce que je vous dis là ne vous

satisfait pas, ouvrez la préface de Jean-Baptiste Rousseau, et vous y

trouverez mon apologie. Quel est celui d'entre vous qui osât blâmer

Voltaire d'avoir composé \_la Pucelle\_? Aucun. Vous avez donc deux

balances pour les actions des hommes? Mais, dites-vous, \_la Pucelle\_ de

Voltaire est un chef-d'œuvre!--Tant pis, puisqu'on ne l'en lira que

davantage.--Et votre \_Jacques\_ n'est qu'une insipide rapsodie de faits,

les uns réels, les autres imaginés, écrits sans grâce et distribués sans

ordre.--Tant mieux, mon \_Jacques\_ en sera moins lu. De quelque côté que

vous vous tourniez, vous avez tort. Si mon ouvrage est bon, il vous fera

plaisir; s'il est mauvais, il ne fera point de mal. Point de livre plus

innocent qu'un mauvais livre. Je m'amuse à écrire sous des noms

empruntés les sottises que vous faites; vos sottises me font rire; mon

écrit vous donne de l'humeur. Lecteur, à vous parler franchement, je

trouve que le plus méchant de nous deux, ce n'est pas moi. Que je serais

satisfait s'il m'était aussi facile de me garantir de vos noirceurs,

qu'à vous de l'ennui ou du danger de mon ouvrage! Vilains hypocrites,

laissez-moi en repos. F..tez comme des ânes débâtés; mais permettez-moi

que je dise f..tre; je vous passe l'action, passez-moi le mot. Vous

prononcez hardiment tuer, voler, trahir, et l'autre vous ne l'oseriez

qu'entre les dents! Est-ce que moins vous exhalez de ces prétendues

impuretés en paroles, plus il vous en reste dans la pensée? Et que vous

a fait l'action génitale, si naturelle, si nécessaire et si juste, pour

en exclure le signe de vos entretiens, et pour imaginer que votre

bouche, vos yeux et vos oreilles en seraient souillés? Il est bon que

les expressions les moins usitées, les moins écrites, les mieux tues

soient les mieux sues et les plus généralement connues; aussi cela est;

aussi le mot \_futuo\_ n'est-il pas moins familier que le mot pain; nul

âge ne l'ignore, nul idiome n'en est privé: il a mille synonymes dans

toutes les langues, il s'imprime en chacune sans être exprimé, sans

voix, sans figure, et le sexe qui le fait le plus, a usage de le taire

le plus. Je vous entends encore, vous vous écriez: «Fi, le cynique! Fi,

l'impudent! Fi, le sophiste!...» Courage, insultez bien un auteur

estimable que vous avez sans cesse entre les mains, et dont je ne suis

ici que le traducteur. La licence de son style m'est presque un garant

de la pureté de ses mœurs; c'est Montaigne[57]. \_Lasciva est nobis

pagina, vita proba.\_

[56] Hostius.

[57] Tout ce passage est imité de Montaigne, liv. III, ch. V. (BR.)

Jacques et son maître passèrent le reste de la journée sans desserrer

les dents. Jacques toussait, et son maître disait: «Voilà une cruelle

toux!» regardait à sa montre l'heure qu'il était sans le savoir, ouvrait

sa tabatière sans s'en douter, et prenait sa prise de tabac sans le

sentir; ce qui me le prouve, c'est qu'il faisait ces choses trois ou

quatre fois de suite et dans le même ordre. Un moment après, Jacques

toussait encore, et son maître disait: «Quelle diable de toux! Aussi tu

t'en es donné du vin de l'hôtesse jusqu'au nœud de la gorge. Hier au

soir, avec le secrétaire, tu ne t'es pas ménagé davantage; quand tu

remontas tu chancelais, tu ne savais ce que tu disais; et aujourd'hui tu

as fait dix haltes, et je gage qu'il ne te reste pas une goutte de vin

dans ta gourde?...» Puis il grommelait entre ses dents, regardait à sa

montre, et régalait ses narines.

J'ai oublié de vous dire, lecteur, que Jacques n'allait jamais sans une

gourde remplie du meilleur; elle était suspendue à l'arçon de sa selle.

À chaque fois que son maître interrompait son récit par quelque question

un peu longue, il détachait sa gourde, en buvait un coup à la régalade,

et ne la remettait à sa place que quand son maître avait cessé de

parler. J'avais encore oublié de vous dire que, dans les cas qui

demandaient de la réflexion, son premier mouvement était d'interroger sa

gourde. Fallait-il résoudre une question de morale, discuter un fait,

préférer un chemin à un autre, entamer, suivre ou abandonner une

affaire, peser les avantages ou les désavantages d'une opération de

politique, d'une spéculation de commerce ou de finance, la sagesse ou la

folie d'une loi, le sort d'une guerre, le choix d'une auberge, dans une

auberge le choix d'un appartement, dans un appartement le choix d'un

lit, son premier mot était: «Interrogeons la gourde.» Son dernier était:

«C'est l'avis de la gourde et le mien.» Lorsque le destin était muet

dans sa tête, il s'expliquait par sa gourde, c'était une espèce de

Pythie portative, silencieuse aussitôt qu'elle était vide. À Delphes, la

Pythie, ses cotillons retroussés, assise à cul nu sur le trépied,

recevait son inspiration de bas en haut; Jacques, sur son cheval, la

tête tournée vers le ciel, sa gourde débouchée et le goulot incliné vers

sa bouche, recevait son inspiration de haut en bas. Lorsque la Pythie et

Jacques prononçaient leurs oracles, ils étaient ivres tous les deux. Il

prétendait que l'Esprit-Saint était descendu sur les apôtres dans une

gourde; il appelait la Pentecôte la fête des gourdes. Il a laissé un

petit traité de toutes sortes de divinations, traité profond dans lequel

il donne la préférence à la divination de Bacbuc[58] ou par la gourde.

Il s'inscrit en faux, malgré toute la vénération qu'il lui portait,

contre le curé de Meudon qui interrogeait la dive Bacbuc par le choc de

la panse. «J'aime Rabelais, dit-il, mais j'aime mieux la vérité que

Rabelais.» Il l'appelle hérétique \_Engastrimute\_[59]; et il prouve par

cent raisons, meilleures les unes que les autres, que les vrais oracles

de Bacbuc ou de la gourde ne se faisaient entendre que par le goulot. Il

compte au rang des sectateurs distingués de Bacbuc, des vrais inspirés

de la gourde dans ces derniers siècles, Rabelais, La Fare, Chapelle,

Chaulieu, La Fontaine, Molière, Panard, Gallet, Vadé. Platon et

Jean-Jacques Rousseau[60], qui prônèrent le bon vin sans en boire, sont

à son avis de faux frères de la gourde. La gourde eut autrefois quelques

sanctuaires célèbres; la Pomme-de-pin[61], le Temple[62] et la

Guinguette, sanctuaires dont il écrit l'histoire séparément. Il fait la

peinture la plus magnifique de l'enthousiasme, de la chaleur, du feu

dont les Bacbuciens ou Périgourdins étaient et furent encore saisis de

nos jours, lorsque sur la fin du repas, les coudes appuyés sur la table,

la dive Bacbuc ou la gourde sacrée leur apparaissait, était déposée au

milieu d'eux, sifflait, jetait sa coiffe loin d'elle, et couvrait ses

adorateurs de son écume prophétique. Son manuscrit est décoré de deux

portraits, au bas desquels on lit: \_Anacréon et Rabelais, l'un parmi les

anciens, l'autre parmi les modernes, souverains pontifes de la gourde\_.

[58] \_Bacbuc\_, en hébreu \_Bachboùch\_, bouteille, ainsi appelée du bruit

qu'elle fait quand on la vide. (BR.)--Voir \_Pantagruel\_ plutôt que la

Bible.

[59] Le mot est écrit \_engastrimeste\_ dans l'édition originale,

probablement par suite d'une erreur de copiste. On dit aujourd'hui

\_engastrimythe\_, de γαστὴρ, \_ventre\_, et de μῡθος, \_parole\_.

[60] Si nous en croyons Mercier, Rousseau, au moins dans ses dernières

années, ne dédaignait pas le vin; voyez son livre: \_J.-J. Rousseau,

considéré comme un des auteurs de la Révolution\_. Il s'exprime en des

termes que nous voulons croire empreints de son exagération habituelle.

[61] Cabaret de Villon.

[62] Où Gallet s'était réfugié pour échapper à ses créanciers.

Et Jacques s'est servi du terme engastrimute?... Pourquoi pas, lecteur?

Le capitaine de Jacques était Bacbucien; il a pu connaître cette

expression, et Jacques, qui recueillait tout ce qu'il disait, se la

rappeler; mais la vérité, c'est que l'\_Engastrimute\_ est de moi, et

qu'on lit sur le texte original: \_Ventriloque\_.

Tout cela est fort beau, ajoutez-vous; mais les amours de Jacques?--Les

amours de Jacques, il n'y a que Jacques qui les sache; et le voilà

tourmenté d'un mal de gorge qui réduit son maître à sa montre et à sa

tabatière; indigence qui l'afflige autant que vous.--Qu'allons-nous donc

devenir?--Ma foi, je n'en sais rien. Ce serait bien ici le cas

d'interroger la dive Bacbuc ou la gourde sacrée; mais son culte tombe,

ses temples sont déserts. Ainsi qu'à la naissance de notre divin

Sauveur, les oracles du paganisme cessèrent; à la mort de Gallet[63],

les oracles de Bacbuc furent muets; aussi plus de grands poëmes, plus de

ces morceaux d'une éloquence sublime; plus de ces productions marquées

au coin de l'ivresse et du génie; tout est raisonné, compassé,

académique et plat. Ô dive Bacbuc! ô gourde sacrée! ô divinité de

Jacques! Revenez au milieu de nous!... Il me prend envie, lecteur, de

vous entretenir de la naissance de la dive Bacbuc, des prodiges qui

l'accompagnèrent et qui la suivirent, des merveilles de son règne et des

désastres de sa retraite; et si le mal de gorge de notre ami Jacques

dure, et que son maître s'opiniâtre à garder le silence, il faudra bien

que vous vous contentiez de cet épisode, que je tâcherai de pousser

jusqu'à ce que Jacques guérisse et reprenne l'histoire de ses amours...

[63] Gallet, épicier à la pointe Saint-Eustache, devenu chansonnier

célèbre, mourut en 1757 au Temple, lieu de franchise pour les débiteurs

insolvables. Comme il y recevait chaque jour des mémoires de ses

créanciers: «Me voilà, disait-il, au Temple des Mémoires.» Sa misère

n'altéra ni ses goûts ni sa gaieté; il buvait cinq à six bouteilles de

vin par jour, mais ce régime finit par le rendre hydropique. On lui fit

plusieurs fois la ponction, et il rendit 92 pintes d'eau, ce qui lui fit

dire au vicaire du Temple qui venait lui administrer l'extrême-onction:

«Ah! monsieur l'abbé, vous venez me graisser les bottes; cela est

inutile, car je m'en vais par eau.» À sa mort, Panard, son ami, son

compagnon de promenade, de spectacle et de cabaret, rencontrant

Marmontel, s'écria en pleurant: «Je l'ai perdu, je ne chanterai plus, je

ne boirai plus avec lui! il est mort... Je suis seul au monde... Vous

savez qu'il est mort au Temple? Je suis allé pleurer et gémir sur sa

tombe. Quelle tombe! Ah! monsieur! ils me l'ont mis sous une gouttière,

lui qui depuis l'âge de raison n'avait pas bu un verre d'eau.» (BR.)

Il y a ici une lacune vraiment déplorable dans la conversation de

Jacques et de son maître. Quelque jour un descendant de Nodot[64], du

président de Brosses[65], de Freinshémius[66], ou du père Brottier[67],

la remplira peut-être; et les descendants de Jacques ou de son maître,

propriétaires du manuscrit, en riront beaucoup.

[64] Qui découvrit de prétendus fragments de Pétrone.

[65] Qui essaya de restituer le texte de Salluste.

[66] Qui a ajouté des suppléments à Quinte-Curce.

[67] Traducteur de Tacite et auteur de \_Mémoires\_ sur plusieurs points

peu connus de l'histoire des mœurs romaines.

Il paraît que Jacques, réduit au silence par son mal de gorge, suspendit

l'histoire de ses amours; et que son maître commença l'histoire des

siennes. Ce n'est ici qu'une conjecture que je donne pour ce qu'elle

vaut. Après quelques lignes ponctuées qui annoncent la lacune, on lit:

«Rien n'est plus triste dans ce monde que d'être un sot...» Est-ce

Jacques qui profère cet apophthegme? Est-ce son maître? Ce serait le

sujet d'une longue et épineuse dissertation. Si Jacques était assez

insolent pour adresser ces mots à son maître, celui-ci était assez franc

pour se les adresser à lui-même. Quoi qu'il en soit, il est évident, il

est très-évident que c'est le maître qui continue.

LE MAÎTRE.

C'était la veille de sa fête, et je n'avais point d'argent. Le chevalier

de Saint-Ouin, mon intime ami, n'était jamais embarrassé de rien. «Tu

n'as point d'argent, me dit-il?

--Non.

--Eh bien! il n'y a qu'à en faire.

--Et tu sais comme on en fait?

--Sans doute.» Il s'habille, nous sortons, et il me conduit à travers

plusieurs rues détournées dans une petite maison obscure, où nous

montons par un petit escalier sale, à un troisième, où j'entre dans un

appartement assez spacieux et singulièrement meublé. Il y avait entre

autres choses trois commodes de front, toutes trois de formes

différentes; par derrière celle du milieu, un grand miroir à chapiteau

trop haut pour le plafond, en sorte qu'un bon demi-pied de ce miroir

était caché par la commode; sur ces commodes des marchandises de toute

espèce; deux trictracs; autour de l'appartement, des chaises assez

belles, mais pas une qui eût sa pareille; au pied d'un lit sans rideaux

une superbe duchesse[68]; contre une des fenêtres une volière sans

oiseaux, mais toute neuve; à l'autre fenêtre un lustre suspendu par un

manche à balai, et le manche à balai portant des deux bouts sur les

dossiers de deux mauvaises chaises de paille; et puis de droite et de

gauche des tableaux, les uns attachés aux murs, les autres en pile.

[68] Chaise longue.

JACQUES.

Cela sent le faiseur d'affaires d'une lieue à la ronde.

LE MAÎTRE.

Tu l'as deviné. Et voilà le chevalier et M. Le Brun (c'est le nom de

notre brocanteur et courtier d'usure) qui se précipitent dans les bras

l'un de l'autre... «Eh! c'est vous, monsieur le chevalier?

--Et oui, c'est moi, mon cher Le Brun.

--Mais que devenez-vous donc? Il y a une éternité qu'on ne vous a vu.

Les temps sont bien tristes; n'est-il pas vrai?

--Très-tristes, mon cher Le Brun. Mais il ne s'agit pas de cela;

écoutez-moi, j'aurais un mot à vous dire...»

Je m'assieds. Le chevalier et Le Brun se retirent dans un coin, et se

parlent. Je ne puis te rendre de leur conversation que quelques mots que

je surpris à la volée...

«Il est bon?

--Excellent.

--Majeur?

--Très-majeur.

--C'est le fils?

--Le fils.

--Savez-vous que nos deux dernières affaires?...

--Parlez plus bas.

--Le père?

--Riche.

--Vieux?

--Et caduc.»

Le Brun à haute voix: «Tenez, monsieur le chevalier, je ne veux plus me

mêler de rien, cela a toujours des suites fâcheuses. C'est votre ami, à

la bonne heure! Monsieur a tout à fait l'air d'un galant homme; mais...

--Mon cher Le Brun!

--Je n'ai point d'argent.

--Mais vous avez des connaissances!

--Ce sont tous des gueux, de fieffés fripons. Monsieur le chevalier,

n'êtes-vous point las de passer par ces mains-là?

--Nécessité n'a point de loi.

--La nécessité qui vous presse est une plaisante nécessité, une

bouillotte, une partie de la belle[69], quelque fille.

[69] Le jeu de la \_belle\_ est souvent mentionné au XVIIIe siècle. C'est

un jeu de hasard, une sorte de loterie.

--Cher ami!...

--C'est toujours moi, je suis faible comme un enfant; et puis vous, je

ne sais pas à qui vous ne feriez pas fausser un serment. Allons, sonnez

donc, afin que je sache si Fourgeot est chez lui... Non, ne sonnez pas,

Fourgeot vous mènera chez Merval.

--Pourquoi pas vous?

--Moi! j'ai juré que cet abominable Merval ne travaillerait jamais ni

pour moi ni pour mes amis. Il faudra que vous répondiez pour monsieur,

qui peut-être, qui sans doute est un honnête homme; que je réponde pour

vous à Fourgeot, et que Fourgeot réponde pour moi à Merval...»

Cependant la servante était entrée en disant: «C'est chez M. Fourgeot?»

Le Brun à sa servante: «Non, ce n'est chez personne... Monsieur le

chevalier, je ne saurais absolument, je ne saurais.»

Le chevalier l'embrasse, le caresse: «Mon cher Le Brun! mon cher

ami!...» Je m'approche, je joins mes instances à celles du chevalier:

«Monsieur Le Brun! mon cher monsieur!...»

Le Brun se laisse persuader.

La servante qui souriait de cette momerie, part, et dans un clin d'œil

reparaît avec un petit homme boiteux, vêtu de noir, canne à la main,

bègue, le visage sec et ridé, l'œil vif. Le chevalier se tourne de son

côté et lui dit: «Allons, monsieur Mathieu de Fourgeot, nous n'avons pas

un moment à perdre, conduisez-nous vite...»

Fourgeot, sans avoir l'air de l'écouter, déliait une petite bourse de

chamois.

Le chevalier à Fourgeot: «Vous vous moquez, cela nous regarde...» Je

m'approche, je tire un petit écu que je glisse au chevalier qui le donne

à la servante en lui passant la main sous le menton. Cependant Le Brun

disait à Fourgeot: «Je vous le défends; ne conduisez point là ces

messieurs.

FOURGEOT.

Monsieur Le Brun, pourquoi donc?

LE BRUN.

C'est un fripon, c'est un gueux.

FOURGEOT.

Je sais bien que M. de Merval... mais à tout péché miséricorde; et puis,

je ne connais que lui qui ait de l'argent pour le moment.

LE BRUN.

Monsieur Fourgeot, faites comme il vous plaira; messieurs, je m'en lave

les mains.

FOURGEOT, à Le Brun.

Monsieur Le Brun, est-ce que vous ne venez pas avec nous?

LE BRUN.

Moi! Dieu m'en préserve. C'est un infâme que je ne reverrai de ma vie.

FOURGEOT.

Mais, sans vous, nous ne finirons rien.

LE CHEVALIER.

Il est vrai. Allons, mon cher Le Brun, il s'agit de me servir, il s'agit

d'obliger un galant homme qui est dans la presse; vous ne me refuserez

pas; vous viendrez.

LE BRUN.

Aller chez un Merval! moi! moi!

LE CHEVALIER.

Oui, vous, vous viendrez pour moi...»

À force de sollicitations Le Brun se laisse entraîner, et nous voilà,

lui Le Brun, le chevalier, Mathieu de Fourgeot, en chemin, le chevalier

frappant amicalement dans la main de Le Brun et me disant: «C'est le

meilleur homme, l'homme du monde le plus officieux, la meilleure

connaissance...

LE BRUN.

Je crois que M. le chevalier me ferait faire de la fausse monnaie.»

Nous voilà chez Merval.

JACQUES.

Mathieu de Fourgeot...

LE MAÎTRE.

Eh bien! qu'en veux-tu dire?

JACQUES.

Mathieu de Fourgeot... Je veux dire que M. le chevalier de Saint-Ouin

connaît ces gens-là par nom et surnom: et que c'est un gueux,

d'intelligence avec toute cette canaille-là.

LE MAÎTRE.

Tu pourrais bien avoir raison... Il est impossible de connaître un homme

plus doux, plus civil, plus honnête, plus poli, plus humain, plus

compatissant, plus désintéressé que M. de Merval. Mon âge de majorité et

ma solvabilité bien constatée, M. de Merval prit un air tout à fait

affectueux et triste et nous dit avec le ton de la componction qu'il

était au désespoir; qu'il avait été dans cette même matinée obligé de

secourir un de ses amis pressé des besoins les plus urgents, et qu'il

était tout à fait à sec. Puis s'adressant à moi, il ajouta: «Monsieur,

n'ayez point de regret de ne pas être venu plus tôt; j'aurais été

affligé de vous refuser, mais je l'aurais fait: l'amitié passe avant

tout...»

Nous voilà tous bien ébahis; voilà le chevalier, Le Brun même et

Fourgeot aux genoux de Merval, et M. de Merval qui leur disait:

«Messieurs, vous me connaissez tous; j'aime à obliger et tâche de ne pas

gâter les services que je rends en les faisant solliciter: mais, foi

d'homme d'honneur, il n'y a pas quatre louis dans la maison...»

Moi, je ressemblais, au milieu de ces gens-là, à un patient qui a

entendu sa sentence. Je disais au chevalier: «Chevalier, allons-nous-en,

puisque ces messieurs ne peuvent rien...» Et le chevalier me tirant à

l'écart: «Tu n'y penses pas, c'est la veille de sa fête. Je l'ai

prévenue, je t'en avertis; et elle s'attend à une galanterie de ta part.

Tu la connais: ce n'est pas qu'elle soit intéressée; mais elle est comme

toutes les autres, qui n'aiment pas à être trompées dans leur attente.

Elle s'en sera déjà vantée à son père, à sa mère, à ses tantes, à ses

amies; et, après cela, n'avoir rien à leur montrer, cela est

mortifiant...» Et puis le voilà revenu à Merval, et le pressant plus

vivement encore. Merval, après s'être bien fait tirailler, dit: «J'ai la

plus sotte âme du monde; je ne saurais voir les gens en peine. Je rêve;

et il me vient une idée.

LE CHEVALIER.

Et quelle idée?

MERVAL.

Pourquoi ne prendriez-vous pas des marchandises?

LE CHEVALIER.

En avez-vous?

MERVAL.

Non; mais je connais une femme qui vous en fournira; une brave femme,

une honnête femme.

LE BRUN.

Oui, mais qui nous fournira des guenilles, qu'elle nous vendra au poids

de l'or, et dont nous ne retirerons rien.

MERVAL.

Point du tout, ce seront de très-belles étoffes, des bijoux en or et en

argent, des soieries de toute espèce, des perles, quelques pierreries;

il y aura très-peu de chose à perdre sur ces effets. C'est une bonne

créature à se contenter de peu, pourvu qu'elle ait ses sûretés; ce sont

des marchandises d'affaires qui lui reviennent à très-bon prix. Au

reste, voyez-les, la vue ne vous en coûtera rien...»

Je représentai à Merval et au chevalier, que mon état n'était pas de

vendre; et que, quand cet arrangement ne me répugnerait pas, ma position

ne me laisserait pas le temps d'en tirer parti. Les officieux Le Brun et

Mathieu de Fourgeot dirent tous à la fois: «Qu'à cela ne tienne, nous

vendrons pour vous; c'est l'embarras d'une demi-journée...» Et la séance

fut remise à l'après-midi chez M. de Merval, qui, me frappant doucement

sur l'épaule, me disait d'un ton onctueux et pénétré: «Monsieur, je suis

charmé de vous obliger; mais, croyez-moi, faites rarement de pareils

emprunts; ils finissent toujours par ruiner. Ce serait un miracle, dans

ce pays-ci, que vous eussiez encore à traiter une fois avec d'aussi

honnêtes gens que MM. Le Brun et Mathieu de Fourgeot...»

Le Brun et Fourgeot de Mathieu, ou Mathieu de Fourgeot, le remercièrent

en s'inclinant, et lui disant qu'il avait bien de la bonté, qu'ils

avaient tâché jusqu'à présent de faire leur petit commerce en

conscience, et qu'il n'y avait pas de quoi les louer.

MERVAL.

Vous vous trompez, messieurs, car qui est-ce qui a de la conscience à

présent? Demandez à M. le chevalier de Saint-Ouin, qui doit en savoir

quelque chose...

Nous voilà sortis de chez Merval, qui nous demande, du haut de son

escalier, s'il peut compter sur nous et faire avertir sa marchande. Nous

lui répondons que oui; et nous allons tous quatre dîner dans une auberge

voisine, en attendant l'heure du rendez-vous.

Ce fut Mathieu de Fourgeot qui commanda le dîner, et qui le commanda

bon. Au dessert, deux marmottes s'approchèrent de notre table avec leurs

vielles; Le Brun les fit asseoir. On les fit boire, on les fit jaser, on

les fit jouer. Tandis que mes trois convives s'amusaient à en chiffonner

une, sa compagne, qui était à côté de moi, me dit tout bas: «Monsieur,

vous êtes là en bien mauvaise compagnie: il n'y a pas un de ces gens-là

qui n'ait son nom sur le livre rouge[70].»

[70] Registre de la police.

Nous quittâmes l'auberge à l'heure indiquée, et nous nous rendîmes chez

Merval. J'oubliais de te dire que ce dîner épuisa la bourse du chevalier

et la mienne, et qu'en chemin Le Brun dit au chevalier, qui me le redit,

que Mathieu de Fourgeot exigeait dix louis pour sa commission, que

c'était le moins qu'on pût lui donner; que s'il était satisfait de nous,

nous aurions les marchandises à meilleur prix, et que nous retrouverions

aisément cette somme sur la vente.

Nous voilà chez Merval, où sa marchande nous avait précédés avec ses

marchandises. Mlle Bridoie (c'est son nom) nous accabla de politesses et

de révérences, et nous étala des étoffes, des toiles, des dentelles, des

bagues, des diamants, des boîtes d'or. Nous prîmes de tout. Ce furent Le

Brun, Mathieu de Fourgeot et le chevalier, qui mirent le prix aux

choses; et c'est Merval qui tenait la plume. Le total se monta à

dix-neuf mille sept cent soixante et quinze livres, dont j'allais faire

mon billet, lorsque Mlle Bridoie me dit, en faisant une révérence (car

elle ne s'adressait jamais à personne sans le révérencier): «Monsieur,

votre dessein est de payer vos billets à leurs échéances?

--Assurément, lui répondis-je.

--En ce cas, me répliqua-t-elle, il vous est indifférent de me faire des

billets ou des lettres de change.»

Le mot de lettre de change me fit pâlir. Le chevalier s'en aperçut, et

dit à Mlle Bridoie: «Des lettres de change, mademoiselle! mais ces

lettres de change courront, et l'on ne sait en quelles mains elles

pourraient aller.

--Vous vous moquez, monsieur le chevalier; on sait un peu les égards dus

aux personnes de votre rang...» Et puis une révérence... «On tient ces

papiers-là dans son portefeuille; on ne les produit qu'à temps. Tenez,

voyez...» Et puis une révérence... Elle tire son portefeuille de sa

poche; elle lit une multitude de noms de tout état et de toutes

conditions. Le chevalier s'était approché de moi, et me disait: «Des

lettres de change! cela est diablement sérieux! Vois ce que tu veux

faire. Cette femme me paraît honnête, et puis, avant l'échéance, tu

seras en fonds ou j'y serai.»

JACQUES.

Et vous signâtes les lettres de change?

LE MAÎTRE.

Il est vrai.

JACQUES.

C'est l'usage des pères, lorsque leurs enfants partent pour la capitale,

de leur faire un petit sermon. Ne fréquentez point mauvaise compagnie;

rendez-vous agréable à vos supérieurs, par de l'exactitude à remplir vos

devoirs; conservez votre religion; fuyez les filles de mauvaise vie, les

chevaliers d'industrie, et surtout ne signez jamais de lettres de

change.

LE MAÎTRE.

Que veux-tu, je fis comme les autres; la première chose que j'oubliai,

ce fut la leçon de mon père. Me voilà pourvu de marchandises à vendre,

mais c'est de l'argent qu'il nous fallait. Il y avait quelques paires de

manchettes à dentelle, très-belles: le chevalier s'en saisit au prix

coûtant, en me disant: «Voilà déjà une partie de tes emplettes, sur

laquelle tu ne perdras rien.» Mathieu de Fourgeot prit une montre et

deux boîtes d'or, dont il allait sur-le-champ m'apporter la valeur; Le

Brun prit en dépôt le reste chez lui. Je mis dans ma poche une superbe

garniture avec les manchettes; c'était une des fleurs du bouquet que

j'avais à donner. Mathieu de Fourgeot revint en un clin d'œil avec

soixante louis: il en retint dix pour lui, et je reçus les cinquante

autres. Il me dit qu'il n'avait vendu ni la montre ni les deux boîtes,

mais qu'il les avait mises en gage.

JACQUES.

En gage?

LE MAÎTRE.

Oui.

JACQUES.

Je sais où.

LE MAÎTRE.

Où?

JACQUES.

Chez la demoiselle aux révérences, la Bridoie.

LE MAÎTRE.

Il est vrai. Avec la paire de manchettes et sa garniture, je pris encore

une jolie bague, avec une boîte à mouches, doublée d'or. J'avais

cinquante louis dans ma bourse; et nous étions, le chevalier et moi, de

la plus belle gaieté.

JACQUES.

Voilà qui est fort bien. Il n'y a dans tout ceci qu'une chose qui

m'intrigue; c'est le désintéressement du sieur Le Brun; est-ce que

celui-là n'eut aucune part à la dépouille?

LE MAÎTRE.

Allons donc, Jacques, vous vous moquez; vous ne connaissez pas M. Le

Brun. Je lui proposai de reconnaître ses bons offices; il se fâcha, il

me répondit que je le prenais apparemment pour un Mathieu de Fourgeot;

qu'il n'avait jamais tendu la main. «Voilà mon cher Le Brun, s'écria le

chevalier, c'est toujours lui-même; mais nous rougirions qu'il fût plus

honnête que nous...» Et à l'instant il prit parmi nos marchandises deux

douzaines de mouchoirs, une pièce de mousseline, qu'il lui fit accepter

pour sa femme et pour sa fille. Le Brun se mit à considérer les

mouchoirs, qui lui parurent si beaux, la mousseline qu'il trouva si

fine, cela lui était offert de si bonne grâce, il avait une si prochaine

occasion de prendre sa revanche avec nous par la vente des effets qui

restaient entre ses mains, qu'il se laissa vaincre; et nous voilà

partis, et nous acheminant à toutes jambes de fiacre vers la demeure de

celle que j'aimais, et à qui la garniture, les manchettes et la bague

étaient destinées. Le présent réussit à merveille. On fut charmante. On

essaya sur-le-champ la garniture et les manchettes; la bague semblait

avoir été faite pour le doigt. On soupa, et gaiement comme tu penses

bien.

JACQUES.

Et vous couchâtes là.

LE MAÎTRE.

Non.

JACQUES.

Ce fut donc le chevalier?

LE MAÎTRE.

Je le crois.

JACQUES.

Du train dont on vous menait, vos cinquante louis ne durèrent pas

longtemps.

LE MAÎTRE.

Non. Au bout de huit jours nous nous rendîmes chez Le Brun pour voir ce

que le reste de nos effets avait produit.

JACQUES.

Rien, ou peu de chose. Le Brun fut triste, il se déchaîna contre le

Merval et la demoiselle aux révérences, les appela gueux, infâmes,

fripons, jura derechef de n'avoir jamais rien à démêler avec eux, et

vous remit sept à huit cents francs.

LE MAÎTRE.

À peu près; huit cent soixante et dix livres.

JACQUES.

Ainsi, si je sais un peu calculer, huit cent soixante et dix livres de

Le Brun, cinquante louis de Merval ou de Fourgeot, la garniture, les

manchettes et la bague, allons, encore cinquante louis, et voilà ce qui

vous est rentré de vos dix-neuf mille sept cent soixante et quinze

livres, en marchandises. Diable! cela est honnête. Merval avait raison,

on n'a pas tous les jours à traiter avec d'aussi dignes gens.

LE MAÎTRE.

Tu oublies les manchettes prises au prix coûtant par le chevalier.

JACQUES.

C'est que le chevalier ne vous en a jamais parlé.

LE MAÎTRE.

J'en conviens. Et les deux boîtes d'or et la montre mises en gage par

Mathieu, tu n'en dis rien.

JACQUES.

C'est que je ne sais qu'en dire.

LE MAÎTRE.

Cependant l'échéance des lettres de change arriva.

JACQUES.

Et vos fonds ni ceux du chevalier n'arrivèrent point.

LE MAÎTRE.

Je fus obligé de me cacher. On instruisit mes parents; un de mes oncles

vint à Paris. Il présenta un mémoire à la police contre tous ces

fripons. Ce mémoire fut renvoyé à un des commis; ce commis était un

protecteur gagé de Merval. On répondit que, l'affaire étant en justice

réglée, la police n'y pouvait rien. Le prêteur sur gages à qui Mathieu

avait confié les deux boîtes fit assigner Mathieu. J'intervins dans ce

procès. Les frais de justice furent si énormes, qu'après la vente de la

montre et des boîtes, il s'en manquait encore cinq ou six cents francs

qu'il n'y eût de quoi tout payer.

Vous ne croirez pas cela, lecteur. Et si je vous disais qu'un

limonadier, décédé il y a quelque temps dans mon voisinage, laissa deux

pauvres orphelins en bas âge. Le commissaire se transporte chez le

défunt; on appose un scellé. On lève ce scellé, on fait un inventaire,

une vente; la vente produit huit à neuf cents francs. De ces neuf cents

francs, les frais de justice prélevés, il reste deux sous pour chaque

orphelin; on leur met à chacun ces deux sous dans la main, et on les

conduit à l'hôpital.

LE MAÎTRE.

Cela fait horreur.

JACQUES.

Et cela dure.

LE MAÎTRE.

Mon père mourut dans ces entrefaites. J'acquittai les lettres de change,

et je sortis de ma retraite, où, pour l'honneur du chevalier et de mon

amie, j'avouerai qu'ils me tinrent assez fidèle compagnie.

JACQUES.

Et vous voilà tout aussi féru[71] qu'auparavant du chevalier et de votre

belle; votre belle vous tenant la dragée plus haute que jamais.

[71] \_Féru\_, vieux mot; \_frappé\_, \_entiché\_.

Je suis \_féru\_, j'en ai dans l'aile.

\_Poésies de\_ SAINT-AMAND. (BR.)

LE MAÎTRE.

Et pourquoi cela, Jacques?

JACQUES.

Pourquoi? C'est que maître de votre personne et possesseur d'une fortune

honnête, il fallait faire de vous un sot complet, un mari.

LE MAÎTRE.

Ma foi, je crois que c'était leur projet; mais il ne leur réussit pas.

JACQUES.

Vous êtes bien heureux, ou ils ont été bien maladroits.

LE MAÎTRE.

Mais il me semble que ta voix est moins rauque, et que tu parles plus

librement.

JACQUES.

Cela vous semble, mais cela n'est pas.

LE MAÎTRE.

Tu ne pourrais donc pas reprendre l'histoire de tes amours?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Et ton avis est que je continue l'histoire des miennes?

JACQUES.

C'est mon avis de faire une pause, et de hausser la gourde.

LE MAÎTRE.

Comment! avec ton mal de gorge tu as fait remplir ta gourde?

JACQUES.

Oui; mais, de par tous les diables, c'est de tisane; aussi je n'ai point

d'idées, je suis bête; et tant qu'il n'y aura dans la gourde que de la

tisane, je serai bête.

LE MAÎTRE.

Que fais-tu?

JACQUES.

Je verse la tisane à terre; je crains qu'elle ne nous porte malheur.

LE MAÎTRE.

Tu es fou.

JACQUES.

Sage ou fou, il n'en restera pas la valeur d'une larme dans la gourde.

Tandis que Jacques vide à terre sa gourde, son maître regarde à sa

montre, ouvre sa tabatière, et se dispose à continuer l'histoire de ses

amours. Et moi, lecteur, je suis tenté de lui fermer la bouche en lui

montrant de loin ou un vieux militaire sur son cheval, le dos voûté, et

s'acheminant à grands pas; ou une jeune paysanne en petit chapeau de

paille, en cotillons rouges, faisant son chemin à pied ou sur un âne. Et

pourquoi le vieux militaire ne serait-il pas ou le capitaine de Jacques

ou le camarade de son capitaine?--Mais il est mort.--Vous le croyez?...

Pourquoi la jeune paysanne ne serait-elle pas ou la dame Suzon, ou la

dame Marguerite, ou l'hôtesse du Grand-Cerf, ou la mère Jeanne, ou même

Denise sa fille? Un faiseur de roman n'y manquerait pas; mais je n'aime

pas les romans, à moins que ce ne soient ceux de Richardson. Je fais

l'histoire, cette histoire intéressera ou n'intéressera pas: c'est le

moindre de mes soucis. Mon projet est d'être vrai, je l'ai rempli.

Ainsi, je ne ferai point revenir frère Jean de Lisbonne; ce gros prieur

qui vient à nous dans un cabriolet, à côté d'une jeune et jolie femme,

ce ne sera point l'abbé Hudson.--Mais l'abbé Hudson est mort?--Vous le

croyez? Avez-vous assisté à ses obsèques?--Non.--Vous ne l'avez point vu

mettre en terre?--Non.--Il est donc mort ou vivant, comme il me plaira.

Il ne tiendrait qu'à moi d'arrêter ce cabriolet, et d'en faire sortir

avec le prieur et sa compagne de voyage une suite d'événements en

conséquence desquels vous ne sauriez ni les amours de Jacques, ni celles

de son maître; mais je dédaigne toutes ces ressources-là, je vois

seulement qu'avec un peu d'imagination et de style, rien n'est plus aisé

que de filer un roman. Demeurons dans le vrai, et en attendant que le

mal de gorge de Jacques se passe, laissons parler son maître.

LE MAÎTRE.

Un matin, le chevalier m'apparut fort triste; c'était le lendemain d'un

jour que nous avions passé à la campagne, le chevalier, son amie ou la

mienne, ou peut-être de tous les deux, le père, la mère, les tantes, les

cousines et moi. Il me demanda si je n'avais commis aucune indiscrétion

qui eût éclairé les parents sur ma passion. Il m'apprit que le père et

la mère, alarmés de mes assiduités, avaient fait des questions à leur

fille; que si j'avais des vues honnêtes, rien n'était plus simple que de

les avouer; qu'on se ferait honneur de me recevoir à ces conditions;

mais que si je ne m'expliquais pas nettement sous quinzaine, on me

prierait de cesser des visites qui se remarquaient, sur lesquelles on

tenait des propos, et qui faisaient tort à leur fille, en écartant

d'elle des partis avantageux qui pouvaient se présenter sans la crainte

d'un refus.

JACQUES.

Eh bien! mon maître, Jacques a-t-il du nez?

LE MAÎTRE.

Le chevalier ajouta: «Dans quinzaine! le terme est assez court. Vous

aimez, on vous aime; dans quinze jours que ferez-vous?» Je répondis net

au chevalier que je me retirerais.

«Vous vous retirerez! Vous n'aimez donc pas?

--J'aime, et beaucoup; mais j'ai des parents, un nom, un état, des

prétentions, et je ne me résoudrai jamais à enfouir tous ces avantages

dans le magasin d'une petite bourgeoise.

--Et leur déclarerai-je cela?

--Si vous voulez. Mais, chevalier, la subite et scrupuleuse délicatesse

de ces gens-là m'étonne. Ils ont permis à leur fille d'accepter mes

cadeaux; ils m'ont laissé vingt fois en tête-à-tête avec elle; elle

court les bals, les assemblées, les spectacles, les promenades aux

champs et à la ville, avec le premier qui a un bon équipage à lui

offrir; ils dorment profondément tandis qu'on fait de la musique ou la

conversation chez elle; tu fréquentes dans la maison tant qu'il te

plaît; et, entre nous, chevalier, quand tu es admis dans une maison, on

peut y en admettre un autre. Leur fille est notée. Je ne croirai pas, je

ne nierai pas tout ce qu'on en dit; mais tu conviendras que ces

parents-là auraient pu s'aviser plus tôt d'être jaloux de l'honneur de

leur enfant. Veux-tu que je te parle vrai? On m'a pris pour une espèce

de benêt qu'on se promettait de mener par le nez aux pieds du curé de la

paroisse. Ils se sont trompés. Je trouve Mlle Agathe charmante; j'en ai

la tête tournée: et il y paraît, je crois, aux effroyables dépenses que

j'ai faites pour elle. Je ne refuse pas de continuer, mais encore

faut-il que ce soit avec la certitude de la trouver un peu moins sévère

à l'avenir.

«Mon projet n'est pas de perdre éternellement à ses genoux un temps, une

fortune et des soupirs que je pourrais employer plus utilement ailleurs.

Tu diras ces derniers mots à Mlle Agathe, et tout ce qui les a précédés

à ses parents... Il faut que notre liaison cesse, ou que je sois admis

sur un nouveau pied, et que Mlle Agathe fasse de moi quelque chose de

mieux que ce qu'elle en a fait jusqu'à présent. Lorsque vous

m'introduisîtes chez elle, convenez, chevalier, que vous me fîtes

espérer des facilités que je n'ai point trouvées. Chevalier, vous m'en

avez un peu imposé.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je m'en suis un peu imposé le premier à moi-même. Qui diable

aurait jamais imaginé qu'avec l'air leste, le ton libre et gai de cette

jeune folle, ce serait un petit dragon de vertu?

JACQUES.

Comment, diable! monsieur, cela est bien fort. Vous avez donc été brave

une fois dans votre vie?

LE MAÎTRE.

Il y a des jours comme cela. J'avais sur le cœur l'aventure des

usuriers, ma retraite à Saint-Jean-de-Latran, devant la demoiselle

Bridoie, et plus que tout, les rigueurs de Mlle Agathe. J'étais un peu

las d'être lanterné.

JACQUES.

Et, d'après ce courageux discours, adressé à votre cher ami le chevalier

de Saint-Ouin, que fîtes-vous?

LE MAÎTRE.

Je tins parole, je cessai mes visites.

JACQUES.

\_Bravo! Bravo! mio caro maestro!\_

LE MAÎTRE.

Il se passa une quinzaine sans que j'entendisse parler de rien, si ce

n'était par le chevalier qui m'instruisait fidèlement des effets de mon

absence dans la famille, et qui m'encourageait à tenir ferme. Il me

disait: «On commence à s'étonner, on se regarde, on parle; on se

questionne sur les sujets de mécontentement qu'on a pu te donner. La

petite fille joue la dignité; elle dit avec une indifférence affectée à

travers laquelle on voit aisément qu'elle est piquée: On ne voit plus ce

monsieur; c'est qu'apparemment il ne veut plus qu'on le voie; à la bonne

heure, c'est son affaire... Et puis elle fait une pirouette, elle se

met à chantonner, elle va à la fenêtre, elle revient, mais les yeux

rouges; tout le monde s'aperçoit qu'elle a pleuré.

--Qu'elle a pleuré!

--Ensuite elle s'assied; elle prend son ouvrage; elle veut travailler,

mais elle ne travaille pas. On cause, elle se tait; on cherche à

l'égayer, elle prend de l'humeur; on lui propose un jeu, une promenade,

un spectacle: elle accepte; et lorsque tout est prêt, c'est une autre

chose qui lui plaît et qui lui déplaît le moment d'après... Oh! ne

voilà-t-il pas que tu te troubles! Je ne te dirai plus rien.

--Mais, chevalier, vous croyez donc que, si je reparaissais...

--Je crois que tu serais un sot. Il faut tenir bon, il faut avoir du

courage. Si tu reviens sans être rappelé, tu es perdu. Il faut apprendre

à vivre à ce petit monde-là.

--Mais si l'on ne me rappelle pas?

--On te rappellera.

--Si l'on tarde beaucoup à me rappeler?

--On te rappellera bientôt. Peste! un homme comme toi ne se remplace pas

aisément. Si tu reviens de toi-même, on te boudera, on te fera payer

chèrement ton incartade, on t'imposera la loi qu'on voudra t'imposer; il

faudra t'y soumettre; il faudra fléchir le genou. Veux-tu être le maître

ou l'esclave, et l'esclave le plus malmené? Choisis. À te parler vrai,

ton procédé a été un peu leste; on n'en peut pas conclure un homme bien

épris; mais ce qui est fait est fait; et s'il est possible d'en tirer

bon parti, il n'y faut pas manquer.

--Elle a pleuré!

--Eh bien! elle a pleuré. Il vaut encore mieux qu'elle pleure que toi.

--Mais si l'on ne me rappelle pas?

--On te rappellera, te dis-je. Lorsque j'arrive, je ne parle pas plus de

toi que si tu n'existais pas. On me tourne, je me laisse tourner; enfin

on me demande si je t'ai vu; je réponds indifféremment, tantôt oui,

tantôt non; puis on parle d'autre chose; mais on ne tarde pas de revenir

à ton éclipse. Le premier mot vient, ou du père, ou de la mère, ou de la

tante, ou d'Agathe, et l'on dit: Après tous les égards que nous avons

eus pour lui! l'intérêt que nous avons tous pris à sa dernière affaire!

les amitiés que ma nièce lui a faites! les politesses dont je l'ai

comblé! tant de protestations d'attachement que nous en avons reçues! et

puis fiez-vous aux hommes!... Après cela, ouvrez votre maison à ceux qui

se présentent!... Croyez aux amis!

--Et Agathe?

--La consternation y est, c'est moi qui t'en assure.

--Et Agathe?

--Agathe me tire à l'écart, et dit: Chevalier, concevez-vous quelque

chose à votre ami? Vous m'avez assurée tant de fois que j'en étais

aimée; vous le croyiez, sans doute, et pourquoi ne l'auriez-vous pas

cru? Je le croyais bien, moi... Et puis elle s'interrompt, sa voix

s'altère, ses yeux se mouillent... Eh bien! ne voilà-t-il pas que tu en

fais autant! Je ne te dirai plus rien, cela est décidé. Je vois ce que

tu désires, mais il n'en sera rien, absolument rien. Puisque tu as fait

la sottise de te retirer sans rime ni raison, je ne veux pas que tu la

doubles en allant te jeter à leur tête. Il faut tirer parti de cet

incident pour avancer tes affaires avec Mlle Agathe; il faut qu'elle

voie qu'elle ne te tient pas si bien qu'elle ne puisse te perdre, à

moins qu'elle ne s'y prenne mieux pour te garder. Après ce que tu as

fait, en être encore à lui baiser la main! Mais là, chevalier, la main

sur la conscience, nous sommes amis; et tu peux, sans indiscrétion,

t'expliquer avec moi; vrai, tu n'en as jamais rien obtenu?

--Non.

--Tu mens, tu fais le délicat.

--Je le ferais peut-être, si j'en avais raison; mais je te jure que je

n'ai pas le bonheur de mentir.

--Cela est inconcevable, car enfin tu n'es pas maladroit. Quoi! on n'a

pas eu le moindre petit moment de faiblesse?

--Non.

--C'est qu'il sera venu, que tu ne l'auras pas aperçu, et que tu l'auras

manqué. J'ai peur que tu n'aies été un peu benêt; les gens honnêtes,

délicats et tendres comme toi, y sont sujets.

--Mais vous, chevalier, lui dis-je, que faites-vous là?

--Rien.

--Vous n'avez point eu de prétentions?

--Pardonnez-moi, s'il vous plaît, elles ont même duré assez longtemps;

mais tu es venu, tu as vu et tu as vaincu. Je me suis aperçu qu'on te

regardait beaucoup, et qu'on ne me regardait plus guère; je me le suis

tenu pour dit. Nous sommes restés bons amis; on me confie ses petites

pensées, on suit quelquefois mes conseils; et faute de mieux, j'ai

accepté le rôle de subalterne auquel tu m'as réduit.»

JACQUES.

Monsieur, deux choses: l'une, c'est que je n'ai jamais pu suivre mon

histoire sans qu'un diable ou un autre ne m'interrompît, et que la vôtre

va tout de suite. Voilà le train de la vie; l'un court à travers les

ronces sans se piquer; l'autre a beau regarder où il met le pied, il

trouve des ronces dans le plus beau chemin, et arrive au gîte écorché

tout vif.

LE MAÎTRE.

Est-ce que tu as oublié ton refrain; et le grand rouleau, et l'écriture

d'en haut?

JACQUES.

L'autre chose, c'est que je persiste dans l'idée que votre chevalier de

Saint-Ouin est un grand fripon; et qu'après avoir partagé votre argent

avec les usuriers Le Brun, Merval, Mathieu de Fourgeot ou Fourgeot de

Mathieu, la Bridoie, il cherche à vous embâter de sa maîtresse, en tout

bien et tout honneur s'entend, par-devant notaire et curé, afin de

partager encore avec vous votre femme... Ahi! la gorge!...

LE MAÎTRE.

Sais-tu ce que tu fais là? une chose très-commune et très-impertinente.

JACQUES.

J'en suis bien capable.

LE MAÎTRE.

Tu te plains d'avoir été interrompu, et tu interromps.

JACQUES.

C'est l'effet du mauvais exemple que vous m'avez donné. Une mère veut

être galante, et veut que sa fille soit sage; un père veut être

dissipateur, et veut que son fils soit économe; un maître veut...

LE MAÎTRE.

Interrompre son valet, l'interrompre tant qu'il lui plaît, et n'en pas

être interrompu.

Lecteur, est-ce que vous ne craignez pas de voir se renouveler ici la

scène de l'auberge où l'un criait: «Tu descendras»; l'autre: «Je ne

descendrai pas.» À quoi tient-il que je ne vous fasse entendre:

«J'interromprai; tu n'interrompras pas.» Il est certain que, pour peu

que j'agace Jacques ou son maître, voilà la querelle engagée; et si je

l'engage une fois, qui sait comment elle finira? Mais la vérité est que

Jacques répondit modestement à son maître: Monsieur, je ne vous

interromps pas; mais je cause avec vous, comme vous m'en avez donné la

permission.

LE MAÎTRE.

Passe; mais ce n'est pas tout.

JACQUES.

Quelle autre incongruité puis-je avoir commise?

LE MAÎTRE.

Tu vas anticipant sur le raconteur, et tu lui ôtes le plaisir qu'il

s'est promis de ta surprise; en sorte qu'ayant, par une ostentation de

sagacité très-déplacée, deviné ce qu'il avait à te dire, il ne lui reste

plus qu'à se taire, et je me tais.

JACQUES.

Ah! mon maître!

LE MAÎTRE.

Que maudits soient les gens d'esprit!

JACQUES.

D'accord; mais vous n'aurez pas la cruauté...

LE MAÎTRE.

Conviens du moins que tu le mériterais.

JACQUES.

D'accord; mais avec tout cela vous regarderez à votre montre l'heure

qu'il est, vous prendrez votre prise de tabac, votre humeur cessera, et

vous continuerez votre histoire.

LE MAÎTRE.

Ce drôle-là fait de moi tout ce qu'il veut...

Quelques jours après cet entretien avec le chevalier, il reparut chez

moi; il avait l'air triomphant. «Eh bien! l'ami, me dit-il, une autre

fois croirez-vous à mes almanachs? Je vous l'avais bien dit, nous sommes

les plus forts, et voici une lettre de la petite; oui, une lettre, une

lettre d'elle...»

Cette lettre était fort douce; des reproches, des plaintes et cætera; et

me voilà réinstallé dans la maison.

Lecteur, vous suspendez ici votre lecture; qu'est-ce qu'il y a? Ah! je

crois vous comprendre, vous voudriez voir cette lettre. Mme Riccoboni

n'aurait pas manqué de vous la montrer. Et celle que Mme de La Pommeraye

dicta aux deux dévotes, je suis sûr que vous l'avez regrettée.

Quoiqu'elle fût autrement difficile à faire que celle d'Agathe, et que

je ne présume pas infiniment de mon talent, je crois que je m'en serais

tiré, mais elle n'aurait pas été originale; ç'aurait été comme ces

sublimes harangues de Tite-Live, dans son \_Histoire de Rome\_, ou du

cardinal Bentivoglio dans ses \_Guerres de Flandre\_. On les lit avec

plaisir, mais elles détruisent l'illusion. Un historien, qui suppose à

ses personnages des discours qu'ils n'ont pas tenus, peut aussi leur

supposer des actions qu'ils n'ont pas faites. Je vous supplie donc de

vouloir bien vous passer de ces deux lettres, et de continuer votre

lecture.

LE MAÎTRE.

On me demanda raison de mon éclipse, je dis ce que je voulus; on se

contenta de ce que je dis, et tout reprit son train accoutumé.

JACQUES.

C'est-à-dire que vous continuâtes vos dépenses, et que vos affaires

amoureuses n'en avançaient pas davantage.

LE MAÎTRE.

Le chevalier m'en demandait des nouvelles, et avait l'air de s'en

impatienter.

JACQUES.

Et il s'en impatientait peut-être réellement.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi cela?

JACQUES.

Pourquoi? parce qu'il...

LE MAÎTRE.

Achève donc.

JACQUES.

Je m'en garderai bien; il faut laisser au conteur...

LE MAÎTRE.

Mes leçons te profitent, je m'en réjouis... Un jour le chevalier me

proposa une promenade en tête à tête. Nous allâmes passer la journée à

la campagne. Nous partîmes de bonne heure. Nous dînâmes à l'auberge;

nous y soupâmes; le vin était excellent, nous en bûmes beaucoup, causant

de gouvernement, de religion et de galanterie. Jamais le chevalier ne

m'avait marqué tant de confiance, tant d'amitié; il m'avait raconté

toutes les aventures de sa vie, avec la plus incroyable franchise, ne me

célant ni le bien ni le mal. Il buvait, il m'embrassait, il pleurait de

tendresse; je buvais, je l'embrassais, je pleurais à mon tour. Il n'y

avait dans toute sa conduite passée qu'une seule action qu'il se

reprochât; il en porterait le remords jusqu'au tombeau.

«Chevalier, confessez-vous-en à votre ami, cela vous soulagera. Eh bien!

de quoi s'agit-il? de quelque peccadille dont votre délicatesse vous

exagère la valeur?

--Non, non, s'écriait le chevalier en penchant sa tête sur ses deux

mains, et se couvrant le visage de honte; c'est une noirceur, une

noirceur impardonnable. Le croirez-vous? Moi, le chevalier de

Saint-Ouin, a une fois trompé, trompé, oui, trompé son ami!

--Et comment cela s'est-il fait?

--Hélas! nous fréquentions l'un et l'autre dans la même maison, comme

vous et moi. Il y avait une jeune fille comme Mlle Agathe; il en était

amoureux, et moi j'en étais aimé; il se ruinait en dépenses pour elle,

et c'est moi qui jouissais de ses faveurs. Je n'ai jamais eu le courage

de lui en faire l'aveu; mais si nous nous retrouvons ensemble, je lui

dirai tout. Cet effroyable secret que je porte au fond de mon cœur,

l'accable, c'est un fardeau dont il faut absolument que je me délivre.

--Chevalier, vous ferez bien.

--Vous me le conseillez?

--Assurément, je vous le conseille.

--Et comment croyez-vous que mon ami prenne la chose?

--S'il est votre ami, s'il est juste, il trouvera votre excuse en

lui-même; il sera touché de votre franchise et de votre repentir; il

jettera ses bras autour de votre cou; il fera ce que je ferais à sa

place.

--Vous le croyez?

--Je le crois.

--Et c'est ainsi que vous en useriez?

--Je n'en doute pas...»

À l'instant le chevalier se lève, s'avance vers moi, les larmes aux

yeux, les deux bras ouverts, et me dit: «Mon ami, embrassez-moi donc.

--Quoi! chevalier, lui dis-je, c'est vous? c'est moi? c'est cette

coquine d'Agathe?

--Oui, mon ami; je vous rends encore votre parole, vous êtes le maître

d'en agir avec moi comme il vous plaira. Si vous pensez, comme moi, que

mon offense soit sans excuse, ne m'excusez point; levez-vous,

quittez-moi, ne me revoyez jamais qu'avec mépris, et abandonnez-moi à ma

douleur et à ma honte. Ah! mon ami, si vous saviez tout l'empire que la

petite scélérate avait pris sur mon cœur! Je suis né honnête; jugez

combien j'ai dû souffrir du rôle indigne auquel je me suis abaissé.

Combien de fois j'ai détourné mes yeux de dessus elle, pour les attacher

sur vous, en gémissant de sa trahison et de la mienne. Il est inouï que

vous ne vous en soyez jamais aperçu...»

Cependant j'étais immobile comme un Terme pétrifié; à peine entendais-je

le discours du chevalier. Je m'écriai: «Ah! l'indigne! Ah! chevalier!

vous, vous, mon ami!

--Oui, je l'étais, et je le suis encore, puisque je dispose, pour vous

tirer des liens de cette créature, d'un secret qui est plus le sien que

le mien. Ce qui me désespère, c'est que vous n'en ayez rien obtenu qui

vous dédommage de tout ce que vous avez fait pour elle.» (Ici Jacques se

met à rire et à siffler.)

Mais c'est \_La vérité dans le vin\_, de Collé[72]... Lecteur, vous ne

savez ce que vous dites; à force de vouloir montrer de l'esprit, vous

n'êtes qu'une bête. C'est si peu la vérité dans le vin, que tout au

contraire, c'est la fausseté dans le vin. Je vous ai dit une

grossièreté, j'en suis fâché, et je vous en demande pardon.

[72] \_La Vérité dans le vin\_, ou \_les Désagréments de la galanterie\_,

charmante comédie de Collé, qui offre, comme ses autres productions en

ce genre, une peinture aussi agréable que vraie des mœurs de son temps.

(BR.)

LE MAÎTRE.

Ma colère tomba peu à peu. J'embrassai le chevalier; il se remit sur sa

chaise, les coudes appuyés sur la table, les poings fermés sur les yeux;

il n'osait me regarder.

JACQUES.

Il était si affligé! et vous eûtes la bonté de le consoler?... (Et

Jacques de siffler encore.)

LE MAÎTRE.

Le parti qui me parut le meilleur, ce fut de tourner la chose en

plaisanterie. À chaque propos gai, le chevalier confondu me disait: «Il

n'y a point d'homme comme vous; vous êtes unique; vous valez cent fois

mieux que moi. Je doute que j'eusse eu la générosité ou la force de vous

pardonner une pareille injure, et vous en plaisantez; cela est sans

exemple. Mon ami, que ferai-je jamais qui puisse réparer?... Ah! non,

non, cela ne se répare pas. Jamais, jamais je n'oublierai ni mon crime

ni votre indulgence; ce sont deux traits profondément gravés là. Je me

rappellerai l'un pour me détester, l'autre pour vous admirer, pour

redoubler d'attachement pour vous.

--Allons, chevalier, vous n'y pensez pas, vous vous surfaites votre

action et la mienne. Buvons à votre santé. Chevalier, à la mienne donc,

puisque vous ne voulez pas que ce soit à la vôtre...» Le chevalier peu à

peu reprit courage. Il me raconta tous les détails de sa trahison,

s'accablant lui-même des épithètes les plus dures; il mit en pièces, et

la fille, et la mère, et le père, et les tantes, et toute la famille

qu'il me montra comme un ramas de canailles indignes de moi, mais bien

dignes de lui; ce sont ses propres mots.

JACQUES.

Et voilà pourquoi je conseille aux femmes de ne jamais coucher avec des

gens qui s'enivrent. Je ne méprise guère moins votre chevalier pour son

indiscrétion en amour que pour sa perfidie en amitié. Que diable! il

n'avait qu'à... être un honnête homme, et vous parler d'abord... Mais

tenez, monsieur, je persiste, c'est un gueux, c'est un fieffé gueux. Je

ne sais plus comment ceci finira; j'ai peur qu'il ne vous trompe encore

en vous détrompant. Tirez-moi, tirez-vous bien vite vous-même de cette

auberge et de la compagnie de cet homme-là...

[Ici Jacques reprit sa gourde, oubliant qu'il n'y avait ni tisane ni

vin. Son maître se mit à rire. Jacques toussa un demi-quart d'heure de

suite. Son maître tira sa montre et sa tabatière, et continua son

histoire que j'interromprai, si cela vous convient; ne fût-ce que pour

faire enrager Jacques, en lui prouvant qu'il n'était pas écrit là-haut,

comme il le croyait, qu'il serait toujours interrompu et que son maître

ne le serait jamais[73].]

[73] Le passage renfermé entre deux crochets ne se trouve pas dans

l'édition originale. (BR.)--Il manque en effet à notre copie.

LE MAÎTRE, au chevalier.

«Après ce que vous m'en dites là, j'espère que vous ne les reverrez

plus.

--Moi, les revoir!... Mais ce qui est désespérant c'est de s'en aller

sans se venger. On aura trahi, joué, bafoué, dépouillé un galant homme;

on aura abusé de la passion et de la faiblesse d'un autre galant homme,

car j'ose encore me regarder comme tel, pour l'engager dans une suite

d'horreurs; on aura exposé deux amis à se haïr et peut-être à

s'entr'égorger, car enfin, mon cher, convenez que, si vous eussiez

découvert mon indigne menée, vous êtes brave, vous en eussiez peut-être

conçu un tel ressentiment...

--Non, cela n'aurait pas été jusque-là. Et pourquoi donc? et pour qui?

pour une faute que personne ne saurait se répondre de ne pas commettre?

Est-ce ma femme? Et quand elle le serait? Est-ce ma fille? Non, c'est

une petite gueuse; et vous croyez que pour une petite gueuse... Allons,

mon ami, laissons cela et buvons. Agathe est jeune, vive, blanche,

grasse, potelée; ce sont les chairs les plus fermes, n'est-ce pas? et la

peau la plus douce? La jouissance en doit être délicieuse, et j'imagine

que vous étiez assez heureux entre ses bras pour ne guère penser à vos

amis.

--Il est certain que si les charmes de la personne et le plaisir

pouvaient atténuer la faute, personne sous le ciel ne serait moins

coupable que moi.

--Ah çà, chevalier, je reviens sur mes pas; je retire mon indulgence, et

je veux mettre une condition à l'oubli de votre trahison.

--Parlez, mon ami, ordonnez, dites; faut-il me jeter par la fenêtre, me

pendre, me noyer, m'enfoncer ce couteau dans la poitrine?...»

Et à l'instant le chevalier saisit un couteau qui était sur la table,

détache son col, écarte sa chemise, et, les yeux égarés, se place la

pointe du couteau de la main droite à la fossette de la clavicule

gauche, et semble n'attendre que mon ordre pour s'expédier à l'antique.

«Il ne s'agit pas de cela, chevalier, laissez là ce mauvais couteau.

--Je ne le quitte pas, c'est ce que je mérite; faites signe.

--Laissez là ce mauvais couteau, vous dis-je, je ne mets pas votre

expiation à si haut prix...» Cependant la pointe du couteau était

toujours suspendue sur la fossette de la clavicule gauche; je lui saisis

la main, je lui arrachai son couteau que je jetai loin de moi, puis

approchant la bouteille de son verre, et versant plein, je lui dis:

«Buvons d'abord; et vous saurez ensuite à quelle terrible condition

j'attache votre pardon. Agathe est donc bien succulente, bien

voluptueuse?

--Ah! mon ami, que ne le savez-vous comme moi!

--Mais attends, il faut qu'on nous apporte une bouteille de champagne,

et puis tu me feras l'histoire d'une de tes nuits. Traître charmant, ton

absolution est à la fin de cette histoire. Allons, commence: est-ce que

tu ne m'entends pas?

--Je vous entends.

--Ma sentence te paraît-elle trop dure?

--Non.

--Tu rêves?

--Je rêve!

--Que t'ai-je demandé?

--Le récit d'une de mes nuits avec Agathe.

--C'est cela.»

Cependant le chevalier me mesurait de la tête aux pieds, et se disait à

lui-même: «C'est la même taille, à peu près le même âge; et quand il y

aurait quelque différence, point de lumière, l'imagination prévenue que

c'est moi, elle ne soupçonnera rien...

--Mais, chevalier, à quoi penses-tu donc? ton verre reste plein, et tu

ne commences pas!

--Je pense, mon ami, j'y ai pensé, tout est dit: embrassez-moi, nous

serons vengés, oui, nous le serons. C'est une scélératesse de ma part;

si elle est indigne de moi, elle ne l'est pas de la petite coquine. Vous

me demandez l'histoire d'une de mes nuits?

--Oui: est-ce trop exiger?

--Non; mais si, au lieu de l'histoire, je vous procurais la nuit?

--Cela vaudrait un peu mieux.» (Jacques se met à siffler.)

Aussitôt le chevalier tire deux clefs de sa poche, l'une petite et

l'autre grande. «La petite, me dit-il, est le passe-partout de la rue,

la grande est celle de l'antichambre d'Agathe; les voilà, elles sont

toutes deux à votre service. Voici ma marche de tous les jours, depuis

environ six mois; vous y conformerez la vôtre. Ses fenêtres sont sur le

devant, comme vous le savez. Je me promène dans la rue tant que je les

vois éclairées. Un pot de basilic mis en dehors est le signal convenu;

alors je m'approche de la porte d'entrée, je l'ouvre, j'entre, je la

referme, je monte le plus doucement que je peux, je tourne par le petit

corridor qui est à droite; la première porte à gauche dans ce corridor

est la sienne, comme vous savez. J'ouvre cette porte avec cette grande

clef, je passe dans la petite garde-robe qui est à droite, là je trouve

une petite bougie de nuit, à la lueur de laquelle je me déshabille à mon

aise. Agathe laisse la porte de sa chambre entr'ouverte; je passe, et je

vais la trouver dans son lit. Comprenez-vous cela?

--Fort bien!

--Comme nous sommes entourés, nous nous taisons.

--Et puis je crois que vous avez mieux à faire que de jaser.

--En cas d'accident, je puis sauter de son lit et me renfermer dans la

garde-robe, cela n'est pourtant jamais arrivé. Notre usage ordinaire est

de nous séparer sur les quatre heures du matin. Lorsque le plaisir ou le

repos nous mène plus loin, nous sortons du lit ensemble; elle descend,

moi je reste dans la garde-robe, je m'habille, je lis, je me repose,

j'attends qu'il soit heure de paraître. Je descends, je salue,

j'embrasse comme si je ne faisais que d'arriver.

--Cette nuit-ci, vous attend-on?

--On m'attend toutes les nuits.

--Et vous me céderiez votre place?

--De tout mon cœur. Que vous préfériez la nuit au récit, je n'en suis

pas en peine; mais ce que je désirerais, c'est que...

--Achevez; il y a peu de chose que je ne me sente le courage

d'entreprendre pour vous obliger.

--C'est que vous restassiez entre ses bras jusqu'au jour; j'arriverais,

je vous surprendrais.

--Oh! non, chevalier, cela serait trop méchant.

--Trop méchant? Je ne le suis pas tant que vous pensez. Auparavant je me

déshabillerais dans la garde-robe.

--Allons, chevalier, vous avez le diable au corps. Et puis cela ne se

peut: si vous me donnez les clefs, vous ne les aurez plus.

--Ah! mon ami, que tu es bête!

--Mais, pas trop, ce me semble.

--Et pourquoi n'entrerions-nous pas tous les deux ensemble? Vous iriez

trouver Agathe; moi je resterais dans la garde-robe jusqu'à ce que vous

fissiez un signal dont nous conviendrions.

--Ma foi, cela est si plaisant, si fou, que peu s'en faut que je n'y

consente. Mais, chevalier, tout bien considéré, j'aimerais mieux

réserver cette facétie pour quelqu'une des nuits suivantes.

--Ah! j'entends, votre projet est de nous venger plus d'une fois.

--Si vous l'agréez?

--Tout à fait.»

JACQUES.

Votre chevalier bouleverse toutes mes idées. J'imaginais...

LE MAÎTRE.

Tu imaginais?

JACQUES.

Non, monsieur, vous pouvez continuer.

LE MAÎTRE.

Nous bûmes, nous dîmes cent folies, et sur la nuit qui s'approchait, et

sur les suivantes, et sur celle où Agathe se trouverait entre le

chevalier et moi. Le chevalier était redevenu d'une gaieté charmante, et

le texte de notre conversation n'était pas triste. Il me prescrivait des

préceptes de conduite nocturne qui n'étaient pas tous également faciles

à suivre; mais après une longue suite de nuits bien employées, je

pouvais soutenir l'honneur du chevalier à ma première, quelque

merveilleux qu'il se prétendît, et ce furent des détails qui ne

finissaient point sur les talents, perfections, commodités d'Agathe. Le

chevalier ajoutait avec un art incroyable l'ivresse de la passion à

celle du vin. Le moment de l'aventure ou de la vengeance nous paraissait

arriver lentement; cependant nous sortîmes de table. Le chevalier paya;

c'est la première fois que cela lui arrivait. Nous montâmes dans notre

voiture; nous étions ivres; notre cocher et nos valets l'étaient encore

plus que nous.

Lecteur, qui m'empêcherait de jeter ici le cocher, les chevaux, la

voiture, les maîtres et les valets dans une fondrière? Si la fondrière

vous fait peur, qui m'empêcherait de les amener sains et saufs dans la

ville où j'accrocherais leur voiture à une autre, dans laquelle je

renfermerais d'autres jeunes gens ivres? Il y aurait des mots offensants

de dits, une querelle, des épées tirées, une bagarre dans toutes les

règles. Qui m'empêcherait, si vous n'aimez pas les bagarres, de

substituer à ces jeunes gens Mlle Agathe, avec une de ses tantes? Mais

il n'y eut rien de tout cela. Le chevalier et le maître de Jacques

arrivèrent à Paris. Celui-ci prit les vêtements du chevalier. Il est

minuit, ils sont sous les fenêtres d'Agathe; la lumière s'éteint; le pot

de basilic est à sa place. Ils font encore un tour d'un bout à l'autre

de la rue, le chevalier recordant à son ami sa leçon. Ils approchent de

la porte, le chevalier l'ouvre, introduit le maître de Jacques, garde le

passe-partout de la rue, lui donne la clef du corridor, referme la porte

d'entrée, s'éloigne, et après ce petit détail fait avec laconisme, le

maître de Jacques reprit la parole et dit:

«Le local m'était connu. Je monte sur la pointe des pieds, j'ouvre la

porte du corridor, je la referme, j'entre dans la garde-robe, où je

trouvai la petite lampe de nuit; je me déshabille; la porte de la

chambre était entr'ouverte, je passe; je vais à l'alcôve, où Agathe ne

dormait pas. J'ouvre les rideaux; et à l'instant je sens deux bras nus

se jeter autour de moi et m'attirer; je me laisse aller, je me couche,

je suis accablé de caresses, je les rends. Me voilà le mortel le plus

heureux qu'il y ait au monde; je le suis encore lorsque...»

Lorsque le maître de Jacques s'aperçut que Jacques dormait ou faisait

semblant de dormir: «Tu dors, lui dit-il, tu dors, maroufle, au moment

le plus intéressant de mon histoire!...» et c'est à ce moment même que

Jacques attendait son maître. «Te réveilleras-tu?

--Je ne le crois pas.

--Et pourquoi?

--C'est que si je me réveille, mon mal de gorge pourra bien se réveiller

aussi, et que je pense qu'il vaut mieux que nous reposions tous deux...»

Et voilà Jacques qui laisse tomber sa tête en devant.

«Tu vas te rompre le cou.

--Sûrement, si cela est écrit là-haut. N'êtes-vous pas entre les bras de

Mlle Agathe?

--Oui.

--Ne vous y trouvez-vous pas bien?

--Fort bien.

--Restez-y.

--Que j'y reste, cela te plaît à dire.

--Du moins jusqu'à ce que je sache l'histoire de l'emplâtre de

Desglands.

LE MAÎTRE.

Tu te venges, traître.

JACQUES.

Et quand cela serait, mon maître, après avoir coupé l'histoire de mes

amours par mille questions, par autant de fantaisies, sans le moindre

murmure de ma part, ne pourrais-je pas vous supplier d'interrompre la

vôtre, pour m'apprendre l'histoire de l'emplâtre de ce bon Desglands, à

qui j'ai tant d'obligations, qui m'a tiré de chez le chirurgien au

moment où, manquant d'argent, je ne savais plus que devenir, et chez qui

j'ai fait connaissance avec Denise, Denise sans laquelle je ne vous

aurais pas dit un mot de tout ce voyage? Mon maître, mon cher maître,

l'histoire de l'emplâtre de Desglands; vous serez si court qu'il vous

plaira, et cependant l'assoupissement qui me tient, et dont je ne suis

pas maître, se dissipera, et vous pourrez compter sur toute mon

attention.

LE MAÎTRE dit en haussant les épaules.

Il y avait dans le voisinage de Desglands une veuve charmante, qui avait

plusieurs qualités communes avec une célèbre courtisane[74] du siècle

passé. Sage par raison, libertine par tempérament, se désolant le

lendemain de la sottise de la veille, elle a passé toute sa vie en

allant du plaisir au remords et du remords au plaisir, sans que

l'habitude du plaisir ait étouffé le remords, sans que l'habitude du

remords ait étouffé le goût du plaisir. Je l'ai connue dans ses derniers

instants; elle disait qu'enfin elle échappait à deux grands ennemis. Son

mari, indulgent pour le seul défaut qu'il eût à lui reprocher, la

plaignit pendant qu'elle vécut, et la regretta longtemps après sa mort.

Il prétendait qu'il eût été aussi ridicule à lui d'empêcher sa femme

d'aimer, que de l'empêcher de boire. Il lui pardonnait la multitude de

ses conquêtes en faveur du choix délicat qu'elle y mettait. Elle

n'accepta jamais l'hommage d'un sot ou d'un méchant: ses faveurs furent

toujours la récompense du talent ou de la probité. Dire d'un homme qu'il

était ou qu'il avait été son amant, c'était assurer qu'il était homme de

mérite. Comme elle connaissait sa légèreté, elle ne s'engageait point à

être fidèle. «Je n'ai fait, disait-elle, qu'un faux serment en ma vie,

c'est le premier.» Soit qu'on perdît le sentiment qu'on avait pris pour

elle, soit qu'elle perdît celui qu'on lui avait inspiré, on restait son

ami. Jamais il n'y eut d'exemple plus frappant de la différence de la

probité et des mœurs. On ne pouvait pas dire qu'elle eût des mœurs; et

l'on avouait qu'il était difficile de trouver une plus honnête créature.

Son curé la voyait rarement au pied des autels; mais en tout temps il

trouvait sa bourse ouverte pour les pauvres. Elle disait plaisamment, de

la religion et des lois, que c'était une paire de béquilles qu'il ne

fallait pas ôter à ceux qui avaient les jambes faibles. Les femmes qui

redoutaient son commerce pour leurs maris le désiraient pour leurs

enfants.

[74] Ninon de Lenclos. (BR.)

JACQUES, après avoir dit entre ses dents: Tu me le payeras ce maudit

portrait, ajouta:

Vous avez été fou de cette femme-là?

LE MAÎTRE.

Je le serais certainement devenu, si Desglands ne m'eût gagné de

vitesse. Desglands en devint amoureux...

JACQUES.

Monsieur, est-ce que l'histoire de son emplâtre et celle de ses amours

sont tellement liées l'une à l'autre qu'on ne saurait les séparer?

LE MAÎTRE.

On peut les séparer; l'emplâtre est un incident, l'histoire est le récit

de tout ce qui s'est passé pendant qu'ils s'aimaient.

JACQUES.

Et s'est-il passé beaucoup de choses?

LE MAÎTRE.

Beaucoup.

JACQUES.

En ce cas, si vous donnez à chacune la même étendue qu'au portrait de

l'héroïne, nous n'en sortirons pas d'ici à la Pentecôte, et c'est fait

de vos amours et des miennes.

LE MAÎTRE.

Aussi, Jacques, pourquoi m'avez-vous dérouté?... N'as-tu pas vu chez

Desglands un petit enfant?

JACQUES.

Méchant, têtu, insolent et valétudinaire? Oui, je l'ai vu.

LE MAÎTRE.

C'est un fils naturel de Desglands et de la belle veuve.

JACQUES.

Cet enfant-là lui donnera bien du chagrin. C'est un enfant unique, bonne

raison pour n'être qu'un vaurien; il sait qu'il sera riche, autre bonne

raison pour n'être qu'un vaurien.

LE MAÎTRE.

Et comme il est valétudinaire, on ne lui apprend rien; on ne le gêne, on

ne le contredit sur rien, troisième bonne raison pour n'être qu'un

vaurien.

JACQUES.

Une nuit le petit fou se mit à pousser des cris inhumains. Voilà toute

la maison en alarmes; on accourt. Il veut que son papa se lève.

«Votre papa dort.

--N'importe, je veux qu'il se lève, je le veux, je le veux...

--Il est malade.

--N'importe, il faut qu'il se lève, je le veux, je le veux...»

On réveille Desglands; il jette sa robe de chambre sur ses épaules, il

arrive.

«Eh bien! mon petit, me voilà, que veux-tu?

--Je veux qu'on les fasse venir.

--Qui?

--Tous ceux qui sont dans le château.»

On les fait venir; maîtres, valets, étrangers, commensaux; Jeanne,

Denise, moi avec mon genou malade, tous, excepté une vieille concierge

impotente, à laquelle on avait accordé une retraite dans une chaumière à

près d'un quart de lieue du château. Il veut qu'on l'aille chercher.

«Mais, mon enfant, il est minuit.

--Je le veux, je le veux.

--Vous savez qu'elle demeure bien loin.

--Je le veux, je le veux.

--Qu'elle est âgée et qu'elle ne saurait marcher.

--Je le veux, je le veux.»

Il faut que la pauvre concierge vienne; on l'apporte, car pour venir

elle aurait plutôt mangé le chemin. Quand nous sommes tous rassemblés,

il veut qu'on le lève et qu'on l'habille. Le voilà levé et habillé. Il

veut que nous passions tous dans le grand salon et qu'on le place au

milieu dans le grand fauteuil de son papa. Voilà qui est fait. Il veut

que nous nous prenions tous par la main. Il veut que nous dansions tous

en rond, et nous nous mettons tous à danser en rond. Mais c'est le reste

qui est incroyable...

LE MAÎTRE.

J'espère que tu me feras grâce du reste?

JACQUES.

Non, non, monsieur, vous entendrez le reste... Il croit qu'il m'aura

fait impunément un portrait de la mère, long de quatre aunes...

LE MAÎTRE.

Jacques, je vous gâte.

JACQUES.

Tant pis pour vous.

LE MAÎTRE.

Vous avez sur le cœur le long et ennuyeux portrait de la veuve; mais

vous m'avez, je crois, bien rendu cet ennui par la longue et ennuyeuse

histoire de la fantaisie de son enfant.

JACQUES.

Si c'est votre avis, reprenez l'histoire du père; mais plus de

portraits, mon maître; je hais les portraits à la mort.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi haïssez-vous les portraits?

JACQUES.

C'est qu'ils ressemblent si peu, que, si par hasard on vient à

rencontrer les originaux, on ne les reconnaît pas. Racontez-moi les

faits, rendez-moi fidèlement les propos, et je saurai bientôt à quel

homme j'ai affaire. Un mot, un geste m'en ont quelquefois plus appris

que le bavardage de toute une ville.

LE MAÎTRE.

Un jour Desglands...

JACQUES.

Quand vous êtes absent, j'entre quelquefois dans votre bibliothèque, je

prends un livre, et c'est ordinairement un livre d'histoire.

LE MAÎTRE.

Un jour Desglands...

JACQUES.

Je lis du pouce tous les portraits.

LE MAÎTRE.

Un jour Desglands...

JACQUES.

Pardon, mon maître, la machine était montée, et il fallait qu'elle allât

jusqu'à la fin.

LE MAÎTRE.

Y est-elle?

JACQUES.

Elle y est.

LE MAÎTRE.

Un jour Desglands invita à dîner la belle veuve avec quelques

gentilshommes d'alentour. Le règne de Desglands était sur son déclin; et

parmi ses convives il y en avait un vers lequel son inconstance

commençait à la pencher. Ils étaient à table, Desglands et son rival

placés l'un à côté de l'autre et en face de la belle veuve. Desglands

employait tout ce qu'il avait d'esprit pour animer la conversation; il

adressait à la veuve les propos les plus galants; mais elle, distraite,

n'entendait rien, et tenait les yeux attachés sur son rival. Desglands

avait un œuf frais à la main; un mouvement convulsif, occasionné par la

jalousie, le saisit, il serre les poings, et voilà l'œuf chassé de sa

coque et répandu sur le visage de son voisin. Celui-ci fit un geste de

la main. Desglands lui prend le poignet, l'arrête, et lui dit à

l'oreille: «Monsieur, je le tiens pour reçu...» Il se fait un profond

silence; la belle veuve se trouve mal. Le repas fut triste et court. Au

sortir de table, elle fit appeler Desglands et son rival dans un

appartement séparé; tout ce qu'une femme peut faire décemment pour les

réconcilier, elle le fit; elle supplia, elle pleura, elle s'évanouit,

mais tout de bon; elle serrait les mains à Desglands, elle tournait ses

yeux inondés de larmes sur l'autre. Elle disait à celui-ci: «Et vous

m'aimez!...» à celui-là: «Et vous m'avez aimée...» à tous les deux: «Et

vous voulez me perdre, et vous voulez me rendre la fable, l'objet de la

haine et du mépris de toute la province! Quel que soit celui des deux

qui ôte la vie à son ennemi, je ne le reverrai jamais; il ne peut être

ni mon ami ni mon amant; je lui voue une haine qui ne finira qu'avec ma

vie...» Puis elle retombait en défaillance, et en défaillant elle

disait: «Cruels, tirez vos épées et enfoncez-les dans mon sein; si en

expirant je vous vois embrassés, j'expirerai sans regret!...» Desglands

et son rival restaient immobiles ou la secouraient, et quelques pleurs

s'échappaient de leurs yeux. Cependant il fallut se séparer. On remit la

belle veuve chez elle plus morte que vive.

JACQUES.

Eh bien! monsieur, qu'avais-je besoin du portrait que vous m'avez fait

de cette femme? Ne saurais-je pas à présent tout ce que vous en avez

dit?

LE MAÎTRE.

Le lendemain Desglands rendit visite à sa charmante infidèle; il y

trouva son rival. Qui fut bien étonné? Ce fut l'un et l'autre de voir à

Desglands la joue droite couverte d'un grand rond de taffetas noir.

«Qu'est-ce que cela? lui dit la veuve.

DESGLANDS.

Ce n'est rien.

SON RIVAL.

Un peu de fluxion?

DESGLANDS.

Cela se passera.»

Après un moment de conversation, Desglands sortit, et, en sortant, il

fit à son rival un signe qui fut très-bien entendu. Celui-ci descendit,

ils passèrent, l'un par un des côtés de la rue, l'autre par le côté

opposé; ils se rencontrèrent derrière les jardins de la belle veuve, se

battirent, et le rival de Desglands demeura étendu sur la place,

grièvement, mais non mortellement blessé. Tandis qu'on l'emporte chez

lui, Desglands revient chez sa veuve, il s'assied, ils s'entretiennent

encore de l'accident de la veille. Elle lui demande ce que signifie

cette énorme et ridicule mouche qui lui couvre la joue. Il se lève, il

se regarde au miroir. «En effet, lui dit-il, je la trouve un peu trop

grande...» Il prend les ciseaux de la dame, il détache son rond de

taffetas, le rétrécit tout autour d'une ligne ou deux, le replace et dit

à la veuve: «Comment me trouvez-vous à présent?

--Mais d'une ligne ou deux moins ridicule qu'auparavant.

--C'est toujours quelque chose.»

Le rival de Desglands guérit. Second duel où la victoire resta à

Desglands: ainsi cinq à six fois de suite; et Desglands à chaque combat

rétrécissant son rond de taffetas d'une petite lisière, et remettant le

reste sur sa joue.

JACQUES.

Quelle fut la fin de cette aventure? Quand on me porta au château de

Desglands, il me semble qu'il n'avait plus son rond noir.

LE MAÎTRE.

Non. La fin de cette aventure fut celle de la belle veuve. Le long

chagrin qu'elle en éprouva, acheva de ruiner sa santé faible et

chancelante.

JACQUES.

Et Desglands?

LE MAÎTRE.

Un jour que nous nous promenions ensemble, il reçoit un billet, il

l'ouvre, et dit: «C'était un très-brave homme, mais je ne saurais

m'affliger de sa mort...» Et à l'instant il arrache de sa joue le reste

de son rond noir, presque réduit par ses fréquentes rognures à la

grandeur d'une mouche ordinaire. Voilà l'histoire de Desglands. Jacques

est-il satisfait; et puis-je espérer qu'il écoutera l'histoire de mes

amours, ou qu'il reprendra l'histoire des siennes?

JACQUES.

Ni l'un, ni l'autre.

LE MAÎTRE.

Et la raison?

JACQUES.

C'est qu'il fait chaud, que je suis las, que cet endroit est charmant,

que nous serons à l'ombre sous ces arbres, et qu'en prenant le frais au

bord de ce ruisseau nous nous reposerons.

LE MAÎTRE.

J'y consens; mais ton rhume?

JACQUES.

Il est de chaleur; et les médecins disent que les contraires se

guérissent par les contraires.

LE MAÎTRE.

Ce qui est vrai au moral comme au physique. J'ai remarqué une chose

assez singulière; c'est qu'il n'y a guère de maximes de morale dont on

ne fît un aphorisme de médecine, et réciproquement peu d'aphorismes de

médecine dont on ne fît une maxime de morale.

JACQUES.

Cela doit être.

Ils descendent de cheval, ils s'étendent sur l'herbe. Jacques dit à son

maître: «Veillez-vous? dormez-vous? Si vous veillez, je dors; si vous

dormez, je veille.»

Son maître lui dit: «Dors, dors.

--Je puis donc compter que vous veillerez? C'est que cette fois-ci nous

y pourrions perdre deux chevaux.»

Le maître tira sa montre et sa tabatière; Jacques se mit en devoir de

dormir; mais à chaque instant il se réveillait en sursaut, et frappait

en l'air ses deux mains l'une contre l'autre. Son maître lui dit: À qui

diable en as-tu?

JACQUES.

J'en ai aux mouches et aux cousins. Je voudrais bien qu'on me dît à quoi

servent ces incommodes bêtes-là?

LE MAÎTRE.

Et parce que tu l'ignores, tu crois qu'elles ne servent à rien? La

nature n'a rien fait d'inutile et de superflu.

JACQUES.

Je le crois; car puisqu'une chose est, il faut qu'elle soit.

LE MAÎTRE.

Quand tu as ou trop de sang ou du mauvais sang, que fais-tu? Tu appelles

un chirurgien, qui t'en ôte deux ou trois palettes. Eh bien! ces

cousins, dont tu te plains, sont une nuée de petits chirurgiens ailés

qui viennent avec leurs petites lancettes te piquer et te tirer du sang

goutte a goutte.

JACQUES.

Oui, mais à tort et à travers, sans savoir si j'en ai trop ou trop peu.

Faites venir ici un étique, et vous verrez si les petits chirurgiens

ailés ne le piqueront pas. Ils songent à eux; et tout dans la nature

songe à soi et ne songe qu'à soi. Que cela fasse du mal aux autres,

qu'importe, pourvu qu'on s'en trouve bien?...

Ensuite il refrappait en l'air de ses deux mains, et il disait: Au

diable les petits chirurgiens ailés!

LE MAÎTRE.

Jacques, connais-tu la fable de Garo[75]?

[75] \_Le Gland et la Citrouille.\_ LA FONTAINE, liv. XI, fable IV.

JACQUES.

Oui.

LE MAÎTRE.

Comment la trouves-tu?

JACQUES.

Mauvaise.

LE MAÎTRE.

C'est bientôt dit.

JACQUES.

Et bientôt prouvé. Si au lieu de glands, le chêne avait porté des

citrouilles, est-ce que cette bête de Garo se serait endormi sous un

chêne? Et s'il ne s'était pas endormi sous un chêne, qu'importait au

salut de son nez qu'il en tombât des citrouilles ou des glands? Faites

lire cela à vos enfants.

LE MAÎTRE.

Un philosophe de ton nom ne le veut pas[76].

[76] J.-J. ROUSSEAU, \_Émile\_, liv. II. (BR.)

JACQUES.

C'est que chacun a son avis, et que Jean-Jacques n'est pas Jacques.

LE MAÎTRE.

Et tant pis pour Jacques.

JACQUES.

Qui sait cela avant que d'être arrivé au dernier mot de la dernière

ligne de la page qu'on remplit dans le grand rouleau?

LE MAÎTRE.

À quoi penses-tu?

JACQUES.

Je pense que, tandis que vous me parliez et que je vous répondais, vous

me parliez sans le vouloir, et que je vous répondais sans le vouloir.

LE MAÎTRE.

Après?

JACQUES.

Après? Et que nous étions deux vraies machines vivantes et pensantes.

LE MAÎTRE.

Mais à présent que veux-tu?

JACQUES.

Ma foi, c'est encore tout de même. Il n'y a dans les deux machines qu'un

ressort de plus en jeu.

LE MAÎTRE.

Et ce ressort-là...?

JACQUES.

Je veux que le diable m'emporte si je conçois qu'il puisse jouer sans

cause. Mon capitaine disait: «Posez une cause, un effet s'ensuit; d'une

cause faible, un faible effet; d'une cause momentanée, un effet d'un

moment; d'une cause intermittente, un effet intermittent; d'une cause

contrariée, un effet ralenti; d'une cause cessante, un effet nul.»

LE MAÎTRE.

Mais il me semble que je sens au dedans de moi-même que je suis libre,

comme je sens que je pense.

JACQUES.

Mon capitaine disait: «Oui, à présent que vous ne voulez rien; mais

veuillez vous précipiter de votre cheval?»

LE MAÎTRE.

Eh bien! je me précipiterai.

JACQUES.

Gaiement, sans répugnance, sans effort, comme lorsqu'il vous plaît d'en

descendre à la porte d'une auberge?

LE MAÎTRE.

Pas tout à fait; mais qu'importe, pourvu que je me précipite, et que je

prouve[77] que je suis libre?

[77] VARIANTE: Que je me prouve.

JACQUES.

Mon capitaine disait: «Quoi! vous ne voyez pas que sans ma contradiction

il ne vous serait jamais venu en fantaisie de vous rompre le cou? C'est

donc moi qui vous prends par le pied, et qui vous jette hors de selle.

Si votre chute prouve quelque chose, ce n'est donc pas que vous soyez

libre, mais que vous êtes fou.» Mon capitaine disait encore que la

jouissance d'une liberté qui pourrait s'exercer sans motif serait le

vrai caractère d'un maniaque.

LE MAÎTRE.

Cela est trop fort pour moi; mais, en dépit de ton capitaine et de toi,

je croirai que je veux quand je veux.

JACQUES.

Mais si vous êtes et si vous avez toujours été le maître de vouloir, que

ne voulez-vous à présent aimer une guenon; et que n'avez-vous cessé

d'aimer Agathe toutes les fois que vous l'avez voulu? Mon maître, on

passe les trois quarts de sa vie à vouloir, sans faire.

LE MAÎTRE.

Il est vrai.

JACQUES.

Et à faire sans vouloir.

LE MAÎTRE.

Tu me démontreras celui-ci?

JACQUES.

Si vous y consentez.

LE MAÎTRE.

J'y consens.

JACQUES.

Cela se fera, et parlons d'autre chose...

Après ces balivernes et quelques autres propos de la même importance,

ils se turent; et Jacques, relevant son énorme chapeau, parapluie dans

les mauvais temps, parasol dans les temps chauds, couvre-chef en tout

temps, le ténébreux sanctuaire sous lequel une des meilleures cervelles

qui aient encore existé consultait le destin dans les grandes

occasions;... les ailes de ce chapeau relevées lui plaçaient le visage à

peu près au milieu du corps; rabattues, à peine voyait-il à dix pas

devant lui: ce qui lui avait donné l'habitude de porter le nez au vent;

et c'est alors qu'on pouvait dire de son chapeau:

Os illi[78] sublime dedit, cœlumque tueri

Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

OVIDE, \_Métam.\_, lib. I, v. 85.

[78] Dans Ovide, on lit \_homini\_ au lieu de \_illi\_. (BR.)

Jacques donc, relevant son énorme chapeau et promenant ses regards au

loin, aperçut un laboureur qui rouait inutilement de coups un des deux

chevaux qu'il avait attelés à sa charrue. Ce cheval, jeune et vigoureux,

s'était couché sur le sillon, et le laboureur avait beau le secouer par

la bride, le prier, le caresser, le menacer, jurer, frapper, l'animal

restait immobile, et refusait opiniâtrement de se relever.

Jacques, après avoir rêvé quelque temps à cette scène, dit à son maître,

dont elle avait aussi fixé l'attention: Savez-vous, monsieur, ce qui se

passe là?

LE MAÎTRE.

Et que veux-tu qui se passe autre chose que ce que je vois?

JACQUES.

Vous ne devinez rien?

LE MAÎTRE.

Non. Et toi, que devines-tu?

JACQUES.

Je devine que ce sot, orgueilleux, fainéant animal est un habitant de la

ville, qui, fier de son premier état de cheval de selle, méprise la

charrue; et pour vous dire tout, en un mot, que c'est votre cheval, le

symbole de Jacques que voilà, et de tant d'autres lâches coquins comme

lui, qui ont quitté les campagnes pour venir porter la livrée dans la

capitale, et qui aimeraient mieux mendier leur pain dans les rues, ou

mourir de faim, que de retourner à l'agriculture, le plus utile et le

plus honorable des métiers.

Le maître se mit à rire; et Jacques, s'adressant au laboureur qui ne

l'entendait pas, disait: «Pauvre diable, touche, touche tant que tu

voudras: il a pris son pli, et tu useras plus d'une mèche à ton fouet,

avant que d'inspirer à ce maraud-là un peu de véritable dignité et

quelque goût pour le travail...» Le maître continuait de rire. Jacques,

moitié d'impatience, moitié de pitié, se lève, s'avance vers le

laboureur, et n'a pas fait deux cents pas que, se retournant vers son

maître, il se met à crier: «Monsieur, arrivez, arrivez; c'est votre

cheval, c'est votre cheval.»

Ce l'était en effet. À peine l'animal eut-il reconnu Jacques et son

maître, qu'il se releva de lui-même, secoua sa crinière, hennit, se

cabra, et approcha tendrement son mufle du mufle de son camarade.

Cependant Jacques, indigné, disait entre ses dents: «Gredin, vaurien,

paresseux, à quoi tient-il que je ne te donne vingt coups de bottes?...»

Son maître, au contraire, le baisait, lui passait une main sur le flanc,

lui frappait doucement la croupe de l'autre, et pleurant presque de

joie, s'écriait: «Mon cheval, mon pauvre cheval, je te retrouve donc!»

Le laboureur n'entendait rien à cela. «Je vois, messieurs, leur dit-il,

que ce cheval vous a appartenu; mais je ne l'en possède pas moins

légitimement; je l'ai acheté à la dernière foire. Si vous vouliez le

reprendre pour les deux tiers de ce qu'il m'a coûté, vous me rendriez un

grand service, car je n'en puis rien faire. Lorsqu'il faut le sortir de

l'écurie, c'est le diable; lorsqu'il faut l'atteler, c'est pis encore;

lorsqu'il est arrivé sur le champ, il se couche, et il se laisserait

plutôt assommer que de donner un coup de collier ou que de souffrir un

sac sur son dos. Messieurs, auriez-vous la charité de me débarrasser de

ce maudit animal-là? Il est beau, mais il n'est bon à rien qu'à piaffer

sous un cavalier, et ce n'est pas là mon affaire...» On lui proposa un

échange avec celui des deux autres qui lui conviendrait le mieux; il y

consentit, et nos deux voyageurs revinrent au petit pas à l'endroit où

ils s'étaient reposés, et d'où ils virent, avec satisfaction, le cheval

qu'ils avaient cédé au laboureur se prêter sans répugnance à son nouvel

état.

JACQUES.

Eh bien! monsieur?

LE MAÎTRE.

Eh bien! rien n'est plus sûr que tu es inspiré; est-ce de Dieu, est-ce

du diable? Je l'ignore. Jacques, mon cher ami, je crains que vous n'ayez

le diable au corps.

JACQUES.

Et pourquoi le diable?

LE MAÎTRE.

C'est que vous faites des prodiges, et que votre doctrine est fort

suspecte.

JACQUES.

Et qu'est-ce qu'il y a de commun entre la doctrine que l'on professe et

les prodiges qu'on opère?

LE MAÎTRE.

Je vois que vous n'avez pas lu dom la Taste[79].

[79] La Taste (dom Louis), bénédictin, évêque de Bethléem, né à

Bordeaux, mort à Saint-Denis en 1754, a soutenu, dans ses \_Lettres

théologiques\_ aux écrivains défenseurs des convulsions et autres

miracles du temps (Paris, 1733, in-4º), que les diables peuvent faire

des miracles bienfaisants et des guérisons miraculeuses pour introduire

ou autoriser l'erreur ou le vice. (BR.)--C'est la doctrine professée de

nos jours par les de Mirville, P. Ventura, Gougenot des Mousseaux,

Bizouard, etc.

JACQUES.

Et ce dom la Taste que je n'ai pas lu, que dit-il?

LE MAÎTRE.

Il dit que Dieu et le diable font également des miracles.

JACQUES.

Et comment distingue-t-il les miracles de Dieu des miracles du diable?

LE MAÎTRE.

Par la doctrine. Si la doctrine est bonne, les miracles sont de Dieu; si

elle est mauvaise, les miracles sont du diable.

JACQUES. (Ici Jacques se mit à siffler, puis il ajouta:)

Et qui est-ce qui m'apprendra à moi, pauvre ignorant, si la doctrine du

faiseur de miracles est bonne ou mauvaise? Allons, monsieur, remontons

sur nos bêtes. Que vous importe que ce soit de par Dieu ou de par

Belzébuth que votre cheval se soit retrouvé? En ira-t-il moins bien?

LE MAÎTRE.

Non. Cependant, Jacques, si vous étiez possédé...

JACQUES.

Quel remède y aurait-il à cela?

LE MAÎTRE.

Le remède! ce serait, en attendant l'exorcisme... ce serait de vous

mettre à l'eau bénite pour toute boisson.

JACQUES.

Moi, monsieur, à l'eau! Jacques à l'eau bénite! J'aimerais mieux que

mille légions de diables me restassent dans le corps, que d'en boire une

goutte, bénite ou non bénite. Est-ce que vous ne vous êtes pas aperçu

que j'étais hydrophobe?...

Ah! \_hydrophobe\_? Jacques a dit \_hydrophobe\_?... Non, lecteur, non; je

confesse que le mot n'est pas de lui. Mais, avec cette sévérité de

critique-là, je vous défie de lire une scène de comédie ou de tragédie,

un seul dialogue, quelque bien qu'il soit fait, sans surprendre le mot

de l'auteur dans la bouche de son personnage. Jacques a dit: «Monsieur,

est-ce que vous ne vous êtes pas encore aperçu qu'à la vue de l'eau, la

rage me prend?...» Eh bien? en disant autrement que lui, j'ai été moins

vrai, mais plus court.

Ils remontèrent sur leurs chevaux; et Jacques dit à son maître: «Vous en

étiez de vos amours au moment où, après avoir été heureux deux fois,

vous vous disposiez peut-être à l'être une troisième.»

LE MAÎTRE.

Lorsque tout à coup la porte du corridor s'ouvre. Voilà la chambre

pleine d'une foule de gens qui marchent tumultueusement; j'aperçois des

lumières, j'entends des voix d'hommes et de femmes qui parlaient tous à

la fois. Les rideaux sont violemment tirés; et j'aperçois le père, la

mère, les tantes, les cousins, les cousines et un commissaire qui leur

disait gravement: «Messieurs, mesdames, point de bruit; le délit est

flagrant; monsieur est un galant homme: il n'y a qu'un moyen de réparer

le mal; et monsieur aimera mieux s'y prêter de lui-même que de s'y faire

contraindre par les lois...»

À chaque mot il était interrompu par le père et par la mère qui

m'accablaient de reproches; par les tantes et par les cousines qui

adressaient les épithètes les moins ménagées à Agathe, qui s'était

enveloppé la tête dans les couvertures. J'étais stupéfait, et je ne

savais que dire. Le commissaire s'adressant à moi, me dit ironiquement:

«Monsieur, vous êtes fort bien; il faut cependant que vous ayez pour

agréable de vous lever et de vous vêtir...» Ce que je fis, mais avec mes

habits qu'on avait substitués à ceux du chevalier. On approcha une

table; le commissaire se mit à verbaliser. Cependant la mère se faisait

tenir à quatre pour ne pas assommer sa fille, et le père lui disait:

«Doucement, ma femme, doucement; quand vous aurez assommé votre fille,

il n'en sera ni plus ni moins. Tout s'arrangera pour le mieux...» Les

autres personnages étaient dispersés sur des chaises, dans les

différentes attitudes de la douleur, de l'indignation et de la colère.

Le père, gourmandant sa femme par intervalles, lui disait: «Voilà ce que

c'est que de ne pas veiller à la conduite de sa fille...» La mère lui

répondait: «Avec cet air si bon et si honnête, qui l'aurait cru de

monsieur?...» Les autres gardaient le silence. Le procès-verbal dressé,

on m'en fit lecture; et comme il ne contenait que la vérité, je le

signai et je descendis avec le commissaire, qui me pria

très-obligeamment de monter dans une voiture qui était à la porte, d'où

l'on me conduisit avec un assez nombreux cortége droit au For-l'Évêque.

JACQUES.

Au For-l'Évêque! en prison!

LE MAÎTRE.

En prison; et puis voilà un procès abominable. Il ne s'agissait de rien

moins que d'épouser Mlle Agathe; les parents ne voulaient entendre à

aucun accommodement. Dès le matin, le chevalier m'apparut dans ma

retraite. Il savait tout. Agathe était désolée; ses parents étaient

enragés; il avait essuyé les plus cruels reproches sur la perfide

connaissance qu'il leur avait donnée; c'était lui qui était la première

cause de leur malheur et du déshonneur de leur fille; ces pauvres gens

faisaient pitié. Il avait demandé à parler à Agathe en particulier; il

ne l'avait pas obtenu sans peine. Agathe avait pensé lui arracher les

yeux, elle l'avait appelé des noms les plus odieux. Il s'y attendait; il

avait laissé tomber ses fureurs; après quoi il avait tâché de l'amener à

quelque chose de raisonnable; mais cette fille disait une chose à

laquelle, ajoutait le chevalier, je ne sais point de réplique: «Mon père

et ma mère m'ont surprise avec votre ami; faut-il leur apprendre que, en

couchant avec lui, je croyais coucher avec vous?...» Il lui répondait:

«Mais en bonne foi croyez-vous que mon ami puisse vous épouser?...--Non,

disait-elle, c'est vous, indigne, c'est vous, infâme, qui devriez y être

condamné.»

«Mais, dis-je au chevalier, il ne tiendrait qu'à vous de me tirer

d'affaire.

--Comment cela?

--Comment? en déclarant la chose comme elle est.

--J'en ai menacé Agathe; mais, certes, je n'en ferai rien. Il est

incertain que ce moyen nous servît utilement; et il est très-certain

qu'il nous couvrirait d'infamie. Aussi c'est votre faute.

--Ma faute?

--Oui, votre faute. Si vous eussiez approuvé l'espièglerie que je vous

proposais, Agathe aurait été surprise entre deux hommes, et tout ceci

aurait fini par une dérision. Mais cela n'est point, et il s'agit de se

tirer de ce mauvais pas.

--Mais, chevalier, pourriez-vous m'expliquer un petit incident? C'est

mon habit repris et le vôtre remis dans la garde-robe; ma foi, j'ai beau

y rêver, c'est un mystère qui me confond. Cela m'a rendu Agathe un peu

suspecte; il m'est venu dans la tête qu'elle avait reconnu la

supercherie, et qu'il y avait entre elle et ses parents je ne sais

quelle connivence.

--Peut-être vous aura-t-on vu monter; ce qu'il y a de certain, c'est que

vous fûtes à peine déshabillé, qu'on me renvoya mon habit et qu'on me

redemanda le vôtre.

--Cela s'éclaircira avec le temps...»

Comme nous étions en train, le chevalier et moi, de nous affliger, de

nous consoler, de nous accuser, de nous injurier et de nous demander

pardon, le commissaire entra; le chevalier pâlit et sortit brusquement.

Ce commissaire était un homme de bien, comme il en est quelques-uns,

qui, relisant chez lui son procès-verbal, se rappela qu'autrefois il

avait fait ses études avec un jeune homme qui portait mon nom; il lui

vint en pensée que je pourrais bien être le parent ou même le fils de

son ancien camarade de collége: et le fait était vrai. Sa première

question fut de me demander qui était l'homme qui s'était évadé quand il

était entré.

«Il ne s'est point évadé, lui dis-je, il est sorti; c'est mon intime

ami, le chevalier de Saint-Ouin.

--Votre ami! vous avez là un plaisant ami! Savez-vous, monsieur, que

c'est lui qui m'est venu avertir? Il était accompagné du père et d'un

autre parent.

--Lui!

--Lui-même.

--Êtes-vous bien sûr de votre fait?

--Très-sûr; mais comment l'avez-vous nommé?

--Le chevalier de Saint-Ouin.

--Oh! le chevalier de Saint-Ouin, nous y voilà. Et savez-vous ce que

c'est que votre ami, votre intime ami le chevalier de Saint-Ouin? Un

escroc, un homme noté par cent mauvais tours. La police ne laisse la

liberté du pavé à cette espèce d'hommes-là, qu'à cause des services

qu'elle en tire quelquefois. Ils sont fripons et délateurs des fripons;

et on les trouve apparemment plus utiles par le mal qu'ils préviennent

ou qu'ils révèlent, que nuisibles par celui qu'ils font...»

Je racontai au commissaire ma triste aventure, telle qu'elle s'était

passée. Il ne la vit pas d'un œil beaucoup plus favorable; car tout ce

qui pouvait m'absoudre ne pouvait ni s'alléguer ni se démontrer au

tribunal des lois. Cependant il se chargea d'appeler le père et la mère,

de serrer les pouces à la fille, d'éclairer le magistrat, et de ne rien

négliger de ce qui servirait à ma justification; me prévenant toutefois

que, si ces gens étaient bien conseillés, l'autorité y pourrait très-peu

de chose.

«Quoi! monsieur le commissaire, je serais forcé d'épouser?

--Épouser! cela serait bien dur, aussi ne l'appréhendé-je pas; mais il

y aura des dédommagements, et dans ce cas ils sont considérables...»

Mais, Jacques, je crois que tu as quelque chose à me dire.

JACQUES.

Oui; je voulais vous dire que vous fûtes en effet plus malheureux que

moi, qui payai et qui ne couchai pas. Au demeurant, j'aurais, je crois,

entendu votre histoire tout courant, si Agathe avait été grosse.

LE MAÎTRE.

Ne te dépars pas encore de ta conjecture; c'est que le commissaire

m'apprit, quelque temps après ma détention, qu'elle était venue faire

chez lui sa déclaration de grossesse.

JACQUES.

Et vous voilà père d'un enfant...

LE MAÎTRE.

Auquel je n'ai pas nui.

JACQUES.

Mais que vous n'avez pas fait.

LE MAÎTRE.

Ni la protection du magistrat, ni toutes les démarches du commissaire ne

purent empêcher cette affaire de suivre le cours de la justice; mais

comme la fille et ses parents étaient mal famés, je n'épousai pas entre

les deux guichets. On me condamna à une amende considérable, aux frais

de gésine[80], et à pourvoir à la subsistance et à l'éducation d'un

enfant provenu des faits et gestes de mon ami le chevalier de

Saint-Ouin, dont il était le portrait en miniature. Ce fut un gros

garçon, dont Mlle Agathe accoucha très-heureusement entre le septième et

le huitième mois, et auquel on donna une bonne nourrice, dont j'ai payé

les mois jusqu'à ce jour.

[80] \_Gésine\_, vieux mot; \_couches\_.

Et dans l'effort de la \_gésine\_,

Sur la litière elle invoquait

Et Junon l'accoucheuse, et madame Lucine.

EUST. LE NOBLE.

(BR.)

JACQUES.

Quel âge peut avoir monsieur votre fils?

LE MAÎTRE.

Il aura bientôt dix ans. Je l'ai laissé tout ce temps à la campagne, où

le maître d'école lui a appris à lire, à écrire et à compter. Ce n'est

pas loin de l'endroit où nous allons; et je profite de la circonstance

pour payer à ces gens ce qui leur est dû, le retirer, et le mettre en

métier.

Jacques et son maître couchèrent encore une fois en route. Ils étaient

trop voisins du terme de leur voyage, pour que Jacques reprît l'histoire

de ses amours; d'ailleurs il s'en manquait beaucoup que son mal de gorge

fût passé. Le lendemain ils arrivèrent...--Où?--D'honneur je n'en sais

rien.--Et qu'avaient-ils à faire où ils allaient?--Tout ce qu'il vous

plaira. Est-ce que le maître de Jacques disait ses affaires à tout le

monde? Quoi qu'il en soit, elles n'exigeaient pas au delà d'une

quinzaine de séjour. Se terminèrent-elles bien, se terminèrent-elles

mal? C'est ce que j'ignore encore. Le mal de gorge de Jacques se

dissipa, par deux remèdes qui lui étaient antipathiques, la diète et le

repos.

Un matin le maître dit à son valet: «Jacques, bride et selle les chevaux

et remplis ta gourde; il faut aller où tu sais.» Ce qui fut aussitôt

fait que dit. Les voilà s'acheminant vers l'endroit où l'on nourrissait

depuis dix ans, aux dépens du maître de Jacques, l'enfant du chevalier

de Saint-Ouin. À quelque distance du gîte qu'ils venaient de quitter, le

maître s'adressa à Jacques dans les mots suivants: Jacques, que dis-tu

de mes amours?

JACQUES.

Qu'il y a d'étranges choses écrites là-haut. Voilà un enfant de fait,

Dieu sait comment! Qui sait le rôle que ce petit bâtard jouera dans le

monde? Qui sait s'il n'est pas né pour le bonheur ou le bouleversement

d'un empire?

LE MAÎTRE.

Je te réponds que non. J'en ferai un bon tourneur ou un bon horloger. Il

se mariera; il aura des enfants qui tourneront à perpétuité des bâtons

de chaise dans ce monde.

JACQUES.

Oui, si cela est écrit là-haut. Mais pourquoi ne sortirait-il pas un

Cromwell de la boutique d'un tourneur? Celui qui fit couper la tête à

son roi, n'était-il pas sorti de la boutique d'un brasseur, et ne dit-on

pas aujourd'hui?...

LE MAÎTRE.

Laissons cela. Tu te portes bien, tu sais mes amours; en conscience tu

ne peux te dispenser de reprendre l'histoire des tiennes.

JACQUES.

Tout s'y oppose. Premièrement, le peu de chemin qui nous reste à faire;

secondement, l'oubli de l'endroit où j'en étais; troisièmement, un

diable de pressentiment que j'ai là... que cette histoire ne doit pas

finir; que ce récit nous portera malheur, et que je ne l'aurai pas sitôt

repris qu'il sera interrompu par une catastrophe heureuse ou

malheureuse.

LE MAÎTRE.

Si elle est heureuse, tant mieux!

JACQUES.

D'accord; mais j'ai là... qu'elle sera malheureuse.

LE MAÎTRE.

Malheureuse! soit; mais que tu parles ou que tu te taises,

arrivera-t-elle moins?

JACQUES.

Qui sait cela?

LE MAÎTRE.

Tu es né trop tard de deux ou trois siècles.

JACQUES.

Non, monsieur, je suis né à temps comme tout le monde.

LE MAÎTRE.

Tu aurais été un grand augure.

JACQUES.

Je ne sais pas bien précisément ce que c'est qu'un augure, ni ne me

soucie de le savoir.

LE MAÎTRE.

C'est un des chapitres importants de ton traité de la divination.

JACQUES.

Il est vrai; mais il y a si longtemps qu'il est écrit, que je ne m'en

rappelle pas un mot. Monsieur, tenez, voilà qui en sait plus que tous

les augures, oies fatidiques et poulets sacrés de la république; c'est

la gourde. Interrogeons la gourde.

Jacques prit sa gourde, et la consulta longuement. Son maître tira sa

montre et sa tabatière, vit l'heure qu'il était, prit sa prise de tabac,

et Jacques dit: Il me semble à présent que je vois le destin moins noir.

Dites-moi où j'en étais.

LE MAÎTRE.

Au château de Desglands, ton genou un peu remis, et Denise chargée par

sa mère de te soigner.

JACQUES.

Denise fut obéissante. La blessure de mon genou était presque refermée;

j'avais même pu danser en rond la nuit de l'enfant; cependant j'y

souffrais par intervalles des douleurs inouïes. Il vint en tête au

chirurgien du château qui en savait un peu plus long que son confrère,

que ces souffrances, dont le retour était si opiniâtre, ne pouvaient

avoir pour cause que le séjour d'un corps étranger qui était resté dans

les chairs, après l'extraction de la balle. En conséquence il arriva

dans ma chambre de grand matin; il fit approcher une table de mon lit;

et lorsque mes rideaux furent ouverts, je vis cette table couverte

d'instruments tranchants; Denise assise à mon chevet, et pleurant à

chaudes larmes; sa mère debout, les bras croisés, et assez triste; le

chirurgien dépouillé de sa casaque, les manches de sa veste retroussées,

et sa main droite armée d'un bistouri.

LE MAÎTRE.

Tu m'effrayes.

JACQUES.

Je le fus aussi. «L'ami, me dit le chirurgien, êtes-vous las de

souffrir?

--Fort las.

--Voulez-vous que cela finisse et conserver votre jambe?

--Certainement.

--Mettez-la donc hors du lit, et que j'y travaille à mon aise.»

J'offre ma jambe. Le chirurgien met le manche de son bistouri entre ses

dents, passe ma jambe sous son bras gauche, l'y fixe fortement, reprend

son bistouri, en introduit la pointe dans l'ouverture de ma blessure, et

me fait une incision large et profonde. Je ne sourcillai pas, mais

Jeanne détourna la tête, et Denise poussa un cri aigu, et se trouva

mal...

Ici, Jacques fit halte à son récit, et donna une nouvelle atteinte à sa

gourde. Les atteintes étaient d'autant plus fréquentes que les distances

étaient courtes, ou, comme disent les géomètres, en raison inverse des

distances. Il était si précis dans ses mesures, que, pleine en partant,

elle était toujours exactement vide en arrivant. Messieurs des ponts et

chaussées en auraient fait un excellent odomètre[81], et chaque atteinte

avait communément sa raison suffisante. Celle-ci était pour faire

revenir Denise de son évanouissement, et se remettre de la douleur de

l'incision que le chirurgien lui avait faite au genou. Denise revenue,

et lui réconforté, il continua.

[81] \_Odomètre\_, compte-pas, instrument qui sert à mesurer le chemin

qu'on a fait; de ὁδὸσ, \_chemin\_, μετρὸν, \_mesure\_. (BR.)

JACQUES.

Cette énorme incision mit à découvert le fond de la blessure, d'où le

chirurgien tira, avec ses pinces, une très-petite pièce de drap de ma

culotte qui y était restée, et dont le séjour causait mes douleurs et

empêchait l'entière cicatrisation de mon mal. Depuis cette opération,

mon état alla de mieux en mieux, grâce aux soins de Denise; plus de

douleurs, plus de fièvre; de l'appétit, du sommeil, des forces. Denise

me pansait avec exactitude et avec une délicatesse infinie. Il fallait

voir la circonspection et la légèreté de main avec lesquelles elle

levait mon appareil; la crainte qu'elle avait de me faire la moindre

douleur; la manière dont elle baignait ma plaie; j'étais assis sur le

bord de mon lit; elle avait un genou en terre, ma jambe était posée sur

sa cuisse, que je pressais quelquefois un peu: j'avais une main sur son

épaule; et je la regardais faire avec un attendrissement que je crois

qu'elle partageait. Lorsque mon pansement était achevé, je lui prenais

les deux mains, je la remerciais, je ne savais que lui dire, je ne

savais comment je lui témoignerais ma reconnaissance; elle était debout,

les yeux baissés, et m'écoutait sans mot dire. Il ne passait pas au

château un seul porteballe, que je ne lui achetasse quelque chose; une

fois c'était un fichu, une autre fois c'était quelques aunes d'indienne

ou de mousseline, une croix d'or, des bas de coton, une bague, un

collier de grenat. Quand ma petite emplette était faite, mon embarras

était de l'offrir, le sien de l'accepter. D'abord je lui montrais la

chose; si elle la trouvait bien, je lui disais: «Denise, c'est pour vous

que je l'ai achetée...» Si elle l'acceptait, ma main tremblait en la lui

présentant, et la sienne en la recevant. Un jour, ne sachant plus que

lui donner, j'achetai des jarretières; elles étaient de soie, chamarrées

de blanc, de rouge et de bleu, avec une devise. Le matin, avant qu'elle

arrivât, je les mis sur le dossier de la chaise qui était à côté de mon

lit. Aussitôt que Denise les aperçut, elle dit: «Oh! les jolies

jarretières!

--C'est pour mon amoureuse, lui répondis-je.

--Vous avez donc une amoureuse, monsieur Jacques?

--Assurément; est-ce que je ne vous l'ai pas encore dit?

--Non. Elle est bien aimable, sans doute?

--Très-aimable.

--Et vous l'aimez bien?

--De tout mon cœur.

--Et elle vous aime de même?

--Je n'en sais rien. Ces jarretières sont pour elle, et elle m'a promis

une faveur qui me rendra fou, je crois, si elle me l'accorde.

--Et quelle est cette faveur?

--C'est que de ces deux jarretières-là j'en attacherai une de mes

mains...»

Denise rougit, se méprit à mon discours, crut que les jarretières

étaient pour une autre, devint triste, fit maladresse sur maladresse,

cherchait tout ce qu'il fallait pour mon pansement, l'avait sous les

yeux et ne le trouvait pas; renversa le vin qu'elle avait fait chauffer,

s'approcha de mon lit pour me panser, prit ma jambe d'une main

tremblante, délia mes bandes tout de travers, et quand il fallut étuver

ma blessure, elle avait oublié tout ce qui était nécessaire; elle l'alla

chercher, me pansa, et en me pansant je vis qu'elle pleurait.

«Denise, je crois que vous pleurez, qu'avez-vous?

--Je n'ai rien.

--Est-ce qu'on vous a fait de la peine?

--Oui.

--Et qui est le méchant qui vous a fait de la peine?

--C'est vous.

--Moi?

--Oui.

--Et comment est-ce que cela m'est arrivé?...»

Au lieu de me répondre, elle tourna les yeux sur les jarretières.

«Eh quoi! lui dis-je, c'est cela qui vous a fait pleurer?

--Oui.

--Eh! Denise, ne pleurez plus, c'est pour vous que je les ai achetées.

--Monsieur Jacques, dites-vous bien vrai?

--Très-vrai; si vrai, que les voilà.» En même temps je les lui présentai

toutes deux, mais j'en retins une; à l'instant il s'échappa un souris à

travers ses larmes. Je la pris par le bras, je l'approchai de mon lit,

je pris un de ses pieds que je mis sur le bord; je relevai ses jupons

jusqu'à son genou, où elle les tenait serrés avec ses deux mains; je

baisai sa jambe, j'y attachai la jarretière que j'avais retenue; et à

peine était-elle attachée, que Jeanne sa mère entra.

LE MAÎTRE.

Voilà une fâcheuse visite.

JACQUES.

Peut-être que oui, peut-être que non. Au lieu de s'apercevoir de notre

trouble, elle ne vit que la jarretière que sa fille avait entre ses

mains. «Voilà une jolie jarretière, dit-elle: mais où est l'autre?

--À ma jambe, lui répondit Denise. Il m'a dit qu'il les avait achetées

pour son amoureuse, et j'ai jugé que c'était pour moi. N'est-il pas

vrai, maman, que puisque j'en ai mis une, il faut que je garde l'autre?

--Ah! monsieur Jacques, Denise a raison, une jarretière ne va pas sans

l'autre, et vous ne voudriez pas lui reprendre ce qu'elle a.

--Pourquoi non?

--C'est que Denise ne le voudrait pas, ni moi non plus.

--Mais arrangeons-nous, je lui attacherai l'autre en votre présence.

--Non, non, cela ne se peut pas.

--Qu'elle me les rende donc toutes deux.

--Cela ne se peut pas non plus.»

Mais Jacques et son maître sont à l'entrée du village où ils allaient

voir l'enfant et les nourriciers de l'enfant du chevalier de Saint-Ouin.

Jacques se tut; son maître lui dit: «Descendons, et faisons ici une

pause.

--Pourquoi?

--Parce que, selon toute apparence, tu touches à la conclusion de tes

amours.

--Pas tout à fait.

--Quand on est arrivé au genou, il y a peu de chemin à faire.

--Mon maître, Denise avait la cuisse plus longue qu'une autre.

--Descendons toujours.»

Ils descendent de cheval, Jacques le premier, et se présentant avec

célérité à la botte de son maître, qui n'eut pas plus tôt posé le pied

sur l'étrier que les courroies se détachent et que mon cavalier,

renversé en arrière, allait s'étendre rudement par terre si son valet ne

l'eût reçu entre ses bras.

LE MAÎTRE.

Eh bien! Jacques, voilà comme tu me soignes! Que s'en est-il fallu que

je ne me sois enfoncé un côté, cassé le bras, fendu la tête, peut-être

tué?

JACQUES.

Le grand malheur!

LE MAÎTRE.

Que dis-tu, maroufle? Attends, attends, je vais t'apprendre à parler...

Et le maître, après avoir fait faire au cordon de son fouet deux tours

sur le poignet, de poursuivre Jacques, et Jacques de tourner autour du

cheval en éclatant de rire; et son maître de jurer, de sacrer, d'écumer

de rage, et de tourner aussi autour du cheval en vomissant contre

Jacques un torrent d'invectives; et cette course de durer jusqu'à ce que

tous deux, traversés de sueur et épuisés de fatigue, s'arrêtèrent l'un

d'un côté du cheval, l'autre de l'autre, Jacques haletant et continuant

de rire; son maître haletant et lui lançant des regards de fureur. Ils

commençaient à reprendre haleine, lorsque Jacques dit à son maître:

Monsieur mon maître en conviendra-t-il à présent?

LE MAÎTRE.

Et de quoi veux-tu que je convienne, chien, coquin, infâme, sinon que

tu es le plus méchant de tous les valets, et que je suis le plus

malheureux de tous les maîtres?

JACQUES.

N'est-il pas évidemment démontré que nous agissons la plupart du temps

sans vouloir? Là, mettez la main sur la conscience: de tout ce que vous

avez dit ou fait depuis une demi-heure, en avez-vous rien voulu?

N'avez-vous pas été ma marionnette, et n'auriez-vous pas continué d'être

mon polichinelle pendant un mois, si je me l'étais proposé?

LE MAÎTRE.

Quoi! c'était un jeu?

JACQUES.

Un jeu.

LE MAÎTRE.

Et tu t'attendais à la rupture des courroies?

JACQUES.

Je l'avais préparée.

LE MAÎTRE.

Et c'était le fil d'archal que tu attachais au-dessus de ma tête pour me

démener à ta fantaisie?

JACQUES.

À merveille!

LE MAÎTRE.

Et ta réponse impertinente était préméditée?

JACQUES.

Préméditée.

LE MAÎTRE.

Tu es un dangereux vaurien.

JACQUES.

Dites, grâce à mon capitaine qui se fit un jour un pareil passe-temps à

mes dépens, que je suis un subtil raisonneur.

LE MAÎTRE.

Si pourtant je m'étais blessé?

JACQUES.

Il était écrit là-haut et dans ma prévoyance que cela n'arriverait pas.

LE MAÎTRE.

Allons, asseyons-nous; nous avons besoin de repos.

Ils s'asseyent, Jacques disant: Peste soit du sot!

LE MAÎTRE.

C'est de toi que tu parles apparemment.

JACQUES.

Oui, de moi, qui n'ai pas réservé un coup de plus dans la gourde.

LE MAÎTRE.

Ne regrette rien, je l'aurais bu, car je meurs de soif.

JACQUES.

Peste soit encore du sot de n'en avoir pas réservé deux!

Le maître le suppliant, pour tromper leur lassitude et leur soif, de

continuer son récit, Jacques s'y refusant, son maître boudant, Jacques

se laissant bouder; enfin Jacques, après avoir protesté contre le

malheur qui en arriverait, reprenant l'histoire de ses amours, dit:

«Un jour de fête que le seigneur du château était à la chasse...» Après

ces mots il s'arrêta tout court, et dit: «Je ne saurais; il m'est

impossible d'avancer; il me semble que j'aie derechef la main du destin

à la gorge, et que je me la sente serrer; pour Dieu, monsieur, permettez

que je me taise.

--Eh bien! tais-toi, et va demander à la première chaumière que voilà,

la demeure du nourricier...»

C'était à la porte plus bas; ils y vont, chacun d'eux tenant son cheval

par la bride. À l'instant la porte du nourricier s'ouvre, un homme se

montre; le maître de Jacques pousse un cri et porte la main à son épée;

l'homme en question en fait autant. Les deux chevaux s'effrayent du

cliquetis des armes, celui de Jacques casse sa bride et s'échappe, et

dans le même instant le cavalier contre lequel son maître se bat est

étendu mort sur la place. Les paysans du village accourent. Le maître de

Jacques se remet prestement en selle et s'éloigne à toutes jambes. On

s'empare de Jacques, on lui lie les mains sur le dos, et on le conduit

devant le juge du lieu, qui l'envoie en prison. L'homme tué était le

chevalier de Saint-Ouin, que le hasard avait conduit précisément ce

jour-là avec Agathe chez la nourrice de leur enfant. Agathe s'arrache

les cheveux sur le cadavre de son amant. Le maître de Jacques est déjà

si loin qu'on l'a perdu de vue. Jacques, en allant de la maison du juge

à la prison, disait: «Il fallait que cela fût, cela était écrit

là-haut...»

Et moi, je m'arrête, parce que je vous ai dit de ces deux personnages

tout ce que j'en sais.--Et les amours de Jacques? Jacques a dit cent

fois qu'il était écrit là-haut qu'il n'en finirait pas l'histoire, et je

vois que Jacques avait raison. Je vois, lecteur, que cela vous fâche; eh

bien, reprenez son récit où il l'a laissé, et continuez-le à votre

fantaisie, ou bien faites une visite à Mlle Agathe, sachez le nom du

village où Jacques est emprisonné; voyez Jacques, questionnez-le: il ne

se fera pas tirer l'oreille pour vous satisfaire; cela le désennuiera.

D'après des mémoires que j'ai de bonnes raisons de tenir pour suspects,

je pourrais peut-être suppléer ce qui manque ici; mais à quoi bon? on ne

peut s'intéresser qu'à ce qu'on croit vrai. Cependant comme il y aurait

de la témérité à prononcer sans un mûr examen sur les entretiens de

Jacques le Fataliste et de son maître, ouvrage le plus important qui ait

paru depuis le \_Pantagruel\_ de maître François Rabelais, et la vie et

les aventures du \_Compère Mathieu\_[82], je relirai ces mémoires avec

toute la contention d'esprit et toute l'impartialité dont je suis

capable; et sous huitaine je vous en dirai mon jugement définitif, sauf

à me rétracter lorsqu'un plus intelligent que moi me démontrera que je

me suis trompé.

[82] \_Le Compère Mathieu, ou les Bigarrures de l'Esprit humain\_, fut

longtemps attribué à Voltaire et à Diderot. Cet ouvrage est de l'abbé

Dulaurens (Henri-Joseph), né à Douai le 27 mars, et suivant quelques

biographes le 27 mai 1719. Vers 1761, il s'était réfugié en Hollande,

faisant la route à pied. Il passa ensuite en Allemagne. Dénoncé à la

chambre ecclésiastique à Mayence, il fut jugé et condamné à une prison

perpétuelle par sentence du 30 août 1767, et mourut en 1797 dans une

maison de détention située près de Mayence. (BR.)

L'éditeur ajoute: La huitaine est passée. J'ai lu les mémoires en

question; des trois paragraphes que j'y trouve de plus que dans le

manuscrit dont je suis le possesseur, le premier et le dernier me

paraissent originaux, et celui du milieu évidemment interpolé. Voici le

premier, qui suppose une seconde lacune dans l'entretien de Jacques et

son maître.

Un jour de fête que le seigneur du château était à la chasse, et que le

reste de ses commensaux étaient allés à la messe de la paroisse, qui en

était éloignée d'un bon quart de lieue, Jacques était levé, Denise était

assise à côté de lui. Ils gardaient le silence, ils avaient l'air de se

bouder, et ils se boudaient en effet. Jacques avait tout mis en œuvre

pour résoudre Denise à le rendre heureux, et Denise avait tenu ferme.

Après ce long silence, Jacques, pleurant à chaudes larmes, lui dit d'un

ton dur et amer: «C'est que vous ne m'aimez pas...» Denise, dépitée, se

lève, le prend par le bras, le conduit brusquement vers le bord du lit,

s'y assied, et lui dit: «Eh bien! monsieur Jacques, je ne vous aime donc

pas? Eh bien! monsieur Jacques, faites de la malheureuse Denise tout ce

qu'il vous plaira...» Et en disant ces mots, la voilà fondant en pleurs

et suffoquée par ses sanglots.

Dites-moi, lecteur, ce que vous eussiez fait à la place de Jacques?

Rien. Eh bien! c'est ce qu'il fit. Il reconduisit Denise sur sa chaise,

se jeta à ses pieds, essuya les pleurs qui coulaient de ses yeux, lui

baisa les mains, la consola, la rassura, crut qu'il en était tendrement

aimé, et s'en remit à sa tendresse sur le moment qu'il lui plairait de

récompenser la sienne. Ce procédé toucha sensiblement Denise.

On objectera peut-être que Jacques, aux pieds de Denise, ne pouvait

guère lui essuyer les yeux... à moins que la chaise ne fût fort basse.

Le manuscrit ne le dit pas; mais cela est à supposer.

Voici le second paragraphe, copié de la vie de \_Tristram Shandy\_[83], à

moins que l'entretien de Jacques le Fataliste et de son maître ne soit

antérieur à cet ouvrage, et que le ministre Sterne ne soit le plagiaire,

ce que je ne crois pas, mais par une estime toute particulière de M.

Sterne, que je distingue de la plupart des littérateurs de sa nation,

dont l'usage assez fréquent est de nous voler et de nous dire des

injures[84].

[83] Voyez \_Notice préliminaire\_, p. 6.

[84] Voltaire, dans une \_lettre\_ qui fait partie du premier volume

publié en 1820 par la \_Société des Bibliophiles français\_, a dit aussi:

\_Je connais de réputation Aaron Hill; c'est un digne Anglais; il nous

pille et il dit du mal de ceux qu'il vole.\_ Cette lettre, adressée à

l'abbé Raynal, est du 30 juillet 1749. (BR.)

Une autre fois, c'était le matin, Denise était venue panser Jacques.

Tout dormait encore dans le château, Denise s'approcha en tremblant.

Arrivée à la porte de Jacques, elle s'arrêta, incertaine si elle

entrerait ou non. Elle entra en tremblant; elle demeura assez longtemps

à côté du lit de Jacques sans oser ouvrir les rideaux. Elle les

entr'ouvrit doucement; elle dit bonjour à Jacques en tremblant; elle

s'informa de sa nuit et de sa santé en tremblant; Jacques lui dit qu'il

n'avait pas fermé l'œil, qu'il avait souffert, et qu'il souffrait encore

d'une démangeaison cruelle à son genou. Denise s'offrit à le soulager;

elle prit une petite pièce de flanelle; Jacques mit sa jambe hors du

lit, et Denise se mit à frotter avec sa flanelle au-dessous de la

blessure, d'abord avec un doigt, puis avec deux, avec trois, avec

quatre, avec toute la main. Jacques la regardait faire, et s'enivrait

d'amour. Puis Denise se mit à frotter avec sa flanelle sur la blessure

même, dont la cicatrice était encore rouge, d'abord avec un doigt,

ensuite avec deux, avec trois, avec quatre, avec toute la main. Mais ce

n'était pas assez d'avoir éteint la démangeaison au dessous du genou,

sur le genou, il fallait encore l'éteindre au-dessus, où elle ne se

faisait sentir que plus vivement. Denise posa sa flanelle au-dessus du

genou, et se mit à frotter là assez fermement, d'abord avec un doigt,

avec deux, avec trois, avec quatre, avec toute la main. La passion de

Jacques, qui n'avait cessé de la regarder, s'accrut à un tel point, que,

n'y pouvant plus résister, il se précipita sur la main de Denise... et

la baisa[85].

[85] Comparer avec le chapitre CCLXII de \_Tristram Shandy\_, un peu long

pour être mis en note, et qui est beaucoup plus libre, à notre avis.

Mais ce qui ne laisse aucun doute sur le plagiat, c'est ce qui suit. Le

plagiaire ajoute: «Si vous n'êtes pas satisfait de ce que je vous révèle

des amours de Jacques, lecteur, faites mieux, j'y consens. De quelque

manière que vous vous y preniez, je suis sûr que vous finirez comme

moi.--Tu te trompes, insigne calomniateur, je ne finirai point comme

toi. Denise fut sage.--Et qui est-ce qui vous dit le contraire? Jacques

se précipita sur sa main, et la baisa, sa main. C'est vous qui avez

l'esprit corrompu, et qui entendez ce qu'on ne vous dit pas.--Eh bien!

il ne baisa donc que sa main?--Certainement: Jacques avait trop de sens

pour abuser de celle dont il voulait faire sa femme, et se préparer une

méfiance qui aurait pu empoisonner le reste de sa vie.--Mais il est dit,

dans le paragraphe qui précède, que Jacques avait mis tout en œuvre pour

déterminer Denise à le rendre heureux.--C'est qu'apparemment il n'en

voulait pas encore faire sa femme.

Le troisième paragraphe nous montre Jacques, notre pauvre Fataliste,

les fers aux pieds et aux mains, étendu sur la paille au fond d'un

cachot obscur, se rappelant tout ce qu'il avait retenu des principes de

la philosophie de son capitaine, et n'étant pas éloigné de croire qu'il

regretterait peut-être un jour cette demeure humide, infecte,

ténébreuse, où il était nourri de pain noir et d'eau, et où il avait ses

pieds et ses mains à défendre contre les attaques des souris et des

rats. On nous apprend qu'au milieu de ses méditations les portes de sa

prison et de son cachot sont enfoncées; qu'il est mis en liberté avec

une douzaine de brigands, et qu'il se trouve enrôlé dans la troupe de

Mandrin. Cependant la maréchaussée, qui suivait son maître à la piste,

l'avait atteint, saisi et constitué dans une autre prison. Il en était

sorti par les bons offices du commissaire qui l'avait si bien servi dans

sa première aventure, et il vivait retiré depuis deux ou trois mois dans

le château de Desglands, lorsque le hasard lui rendit un serviteur

presque aussi essentiel à son bonheur que sa montre et sa tabatière. Il

ne prenait pas une prise de tabac, il ne regardait pas une fois l'heure

qu'il était, qu'il ne dît en soupirant: «Qu'es-tu devenu, mon pauvre

Jacques!...» Une nuit le château de Desglands est attaqué par les

Mandrins; Jacques reconnaît la demeure de son bienfaiteur et de sa

maîtresse; il intercède et garantit le château du pillage. On lit

ensuite le détail pathétique de l'entrevue inopinée de Jacques, de son

maître, de Desglands, de Denise et de Jeanne.

«C'est toi, mon ami!

--C'est vous, mon cher maître!

--Comment t'es-tu trouvé parmi ces gens-là?

--Et vous, comment se fait-il que je vous rencontre ici?

--C'est vous, Denise?

--C'est vous, monsieur Jacques? Combien vous m'avez fait pleurer!...»

Cependant Desglands criait: «Qu'on apporte des verres et du vin; vite,

vite: c'est lui qui nous a sauvé la vie à tous...»

Quelques jours après, le vieux concierge du château décéda; Jacques

obtient sa place et épouse Denise, avec laquelle il s'occupe à susciter

des disciples à Zénon et à Spinosa, aimé de Desglands, chéri de son

maître et adoré de sa femme; car c'est ainsi qu'il était écrit là-haut.

On a voulu me persuader que son maître et Desglands étaient devenus

amoureux de sa femme. Je ne sais ce qui en est, mais je suis sûr qu'il

se disait le soir à lui-même: «S'il est écrit là-haut que tu seras cocu,

Jacques, tu auras beau faire, tu le seras; s'il est écrit au contraire

que tu ne le seras pas, ils auront beau faire, tu ne le seras pas; dors

donc, mon ami...» et qu'il s'endormait.

End of the Project Gutenberg EBook of Jacques le fataliste et son maître, by

Denis Diderot

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK JACQUES LE FATALISTE ET SON MAÎTRE \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 39976-0.txt or 39976-0.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.org/3/9/9/7/39976/

Produced by Michael Roe, Jean-Adrien Brothier and the

Online Distributed Proofreading Team at http://www.pgdp.net

(This file was produced from images generously made

available by the Bibliothèque nationale de France

(BnF/Gallica) at http://gallica.bnf.fr)

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License available with this file or online at

www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.org),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation information page at www.gutenberg.org

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at 809

North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email

contact links and up to date contact information can be found at the

Foundation's web site and official page at www.gutenberg.org/contact

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit www.gutenberg.org/donate

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including checks, online payments and credit card donations.

To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For forty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.